

Les fantômes blancs

Marie-Henriette-Auzalie Morin dit Valcourt

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

01

La nuit tombait sur une froide journée de novembre de l'année 1759… Nous sommes sur les bords de la rivière Ouelle.

Une violente tempête avait sévi la veille ; une de ces tempêtes de vent de nord-est qui, de nos jours encore, sont la cause de tant de désastres.

Au loin, le St-Laurent, non encore apaisé, roulait ses vagues menaçantes, à demi-plongées dans la brume du soir.

Deux hommes suivaient, péniblement, le Chemin du Roi, rendu presque impraticable par les pluies récentes.

Ces voyageurs paraissaient épuisés de fatigue. Leur tête nue et leurs vêtements souillés disaient clairement qu'ils venaient d'échapper à quelque naufrage.

L'un de ces inconnus était grand, brun avec un teint blanc comme celui d'une femme. L'autre, plus petit, à la démarche décidée, soutenait son compagnon qui n'avançait qu'avec peine.

Une distinction native se lisait sur la figure de ces pauvres voyageurs, qui paraissaient âgés de vingt-cinq à trente ans.

Appuyé l'un sur l'autre, ils suivaient la route déserte, lorsque le plus grand des deux inconnus s'arrêta soudain.

— Je ne puis aller plus loin, dit-il en se laissant tomber au pied d'un arbre, je vais me reposer un instant.

Son compagnon, jeune homme à la figure énergique, l'enveloppa d'un regard où se lisait une profonde pitié.

— Voyons, Georges, un peu de courage, le bon Dieu ne nous a pas sauvés du naufrage et des pirates pour nous laisser mourir ici de froid et de faim… D'ailleurs, ce chemin doit conduire quelque part… Attends-moi, je vais explorer les environs… Tu n'as pas trop froid ?… acheva-t-il avec sollicitude.

— Non, ces arbres forment un abri contre le vent et nos habits ont eu le temps de sécher. Ce n'est pas le courage qui me manque, mon cher Philippe, ce sont mes jambes qui refusent de me porter plus longtemps.

— Alors reste là bien tranquille, je vais revenir bientôt.

Et le jeune homme s'éloigna en grommelant.

— Diable de pays où l'on peut marcher toute une journée sans rencontrer autre chose que des arbres, qui semblent se multiplier à mesure qu'on avance… Parions que les sauvages ne sont pas loin… Je tiens pourtant à ma chevelure… Tiens, voici une lumière : Peaux-Rouges ou blancs, il doit y avoir quelqu'un là-bas…

Et le jeune homme, obliquant à gauche, s'engagea dans un étroit sentier qu'un reste de clarté venait de lui montrer sur la lisière d'un massif de sapins qui bordait la route à cet endroit. Après quelques minutes de marche, l'inconnu se trouva devant la porte d'une petite maison qui semblait faire corps avec le rocher auquel elle s'adossait.

L'étranger frappa à la porte qui s'ouvrit aussitôt.

— Que désire mon frère ? demanda un homme de haute taille vêtu du costume indien en avançant une chaise au jeune homme.

La voix de l'habitant de la maisonnette n'avait pas les intonations gutturales habituelles aux gosiers indiens ; elle parut très douce au jeune étranger qui répondit :

— J'ai laissé mon compagnon là-bas, sur la route. Nous sommes des naufragés… Seriez-vous assez bon de nous donner un gîte pour cette nuit ?

— Bob l'Indien n'a jamais refusé l'hospitalité à ses frères dans le malheur. Allons chercher votre compagnon.

Puis, décrochant un fanal, il alluma le petit bout de chandelle de suif qui se trouvait à l'intérieur, à celle qui brûlait sur la table, et jetant un coup d'œil autour de lui, il appela :

— Fleur-des-bois !

Une jeune femme qui portait elle aussi le costume indien parut aussitôt.

L'homme lui dit quelques mots en langue sauvage, puis il fit signe à Philippe de le suivre. Celui-ci obéit, mais une fois dehors, il chancela et dut s'appuyer au bras de l'Indien.

— Mon frère ferait mieux de me laisser aller seul, dit celui-ci.

— Non, ce n'est qu'un malaise qui se dissipe déjà. D'ailleurs, c'est à deux pas d'ici.

Georges, toujours adossé au tronc de l'arbre, tremblait maintenant de tous ses membres ; il tendit les mains vers les arrivants.

— J'avais peur de mourir là, sans secours, dit-il.

— Les minutes ont paru des heures à mon frère, dit l'Indien en souriant.

— Oh oui ! bien longues, répondit le jeune homme en faisant un effort pour se mettre sur son séant.

— Prenez la lanterne, dit l'Indien à Philippe, mon frère est trop engourdi par le froid pour marcher seul : je vais le soutenir, le porter même, s'il le faut. Ne craignez pas, je suis robuste, ajouta-t-il en voyant le jeune homme faire un geste de protestation, ayez du courage, un bon feu nous attend près d'ici… Quelques minutes plus tard, on atteignait la maisonnette.

Les naufragés furent installés près du poêle et on leur servit, chacun, un bon verre de rhum, puis l'Indien leur enleva leurs chaussures mouillées qui furent remplacées par de chauds bas de laine et de souples mocassins.

Les jeunes gens se laissaient faire… Une sorte de torpeur les envahissait maintenant dans la tiède atmosphère de la pièce et sous les soins de cet homme énigmatique dont les grands yeux, d'un bleu violet, n'avait rien du Sauvage.

La jeune femme servait le souper ; silencieuse, elle posa sur la table un plat de soupe fumante et un morceau de lard entouré de pommes de terre.

L'Indien posa sa main sur le bras de Georges :

— Mes frères veulent-ils partager notre pauvre souper, dit-il.

— Je crois qu'un peu de cette soupe qui sent si bon va nous remettre tout à fait, dit Philippe ; viens-tu, Georges, il nous faut re-

prendre des forces pour continuer notre voyage demain.

— Je crains de ne pouvoir marcher, dit Georges ; la distance doit être grande d'ici à Québec ?

— De 30 à 35 lieues, répondit Bob, mais ne pouvez-vous pas attendre que vos pieds soient guéris ? Ce serait l'affaire de quelques jours.

— C'est, impossible, notre présence est nécessaire là-bas si nous voulons empêcher un malheur.

La jeune femme dit alors timidement :

— Si mes frères prenaient une voiture ?

— C'est vrai, dit Bob, Fleur-des-bois a raison. Pour une somme modique, vous pourrez vous faire conduire de paroisse en paroisse, si vous ne trouvez personne qui veuille vous rendre directement à Québec. Vous allez vous reposer cette nuit, et demain vous aurez une voiture. Bonne nuit, mes frères, ajouta l'étrange personnage, en ouvrant la porte d'une petite chambre. Voici votre lit, que le Grand-Esprit vous garde.

— Bonsoir et merci, dirent les jeunes gens en serrant la main de leur hôte.

— Si tous les Sauvages du Canada, dit Philippe à voix basse, ressemblent à celui-là, les histoires des voyageurs ne sont que des contes à dormir debout.

— Cet homme n'est pas un Sauvage, mon cher Philippe, c'est un blessé de la vie, un malheureux qu'une haine puissante poursuit, peut-être, comme nous ; mais sans avoir jamais vu de sauvages, je puis te certifier que cet homme n'en est pas un.

— Regarde ces livres, dit alors Philippe en s'approchant d'une tablette fixée au mur, tu ne te trompes pas. Voici Homère, Virgile et Horace, et pas des traductions, s'il vous plaît… Ah ! si nous revoyons, un jour, notre belle France, nous aurons aussi quelque chose d'invraisemblable, à raconter, à savoir que les Indiens du Canada sont au mieux avec les poètes de l'antiquité… Quelle bonne histoire à raconter dans les salons de Paris.

— Ne plaisante pas ainsi. Philippe ; qui sait si nous reverrons jamais la France et quel sort nous est réservé dans ce pays inconnu.

— Voyons, Georges, n'exagère pas ; ce pays inconnu est habité par des français, c'est déjà quelque chose pour des proscrits, comme nous.

— Sans doute, mais nos papiers sont perdus. M. de Vaudreuil voudra-t-il nous croire sur parole ?

— M. de Vaudreuil est un brave gentilhomme qui connaît nos familles ; l'essentiel, c'est d'arriver jusqu'à lui. Avec l'aide de notre hôte, nous y arriverons, j'espère, ce n'est pas l'argent qui nous manque. Quelle bonne idée de l'avoir cousu dans nos ceintures, dans nos valises il aurait péri comme le reste et nous serions sans ressources.

— Pourvu que nous arrivions à temps pour déjouer les complots de ces deux misérables. À présent que le « Montcalm » a péri, ils vont peut-être tenter quelque chose contre les deux orphelines…

— Dieu les protégera ces enfants… Allons, Georges, viens dormir : ce bon lit nous invite au sommeil.

Après une courte prière, les jeunes gens se mirent au lit et ne tardèrent pas à s'endormir.

Le soleil était levé depuis longtemps lorsqu'ils s'éveillèrent le lendemain.

Le déjeuner attendait les voyageurs. Bob, assis près du poêle, fumait tranquillement sa pipe.

— Mes frères ont bien dormi ? demanda-t-il.

— Très bien, répondit Philippe, le lit était si chaud, si moelleux. Voulez-vous nous vendre l'une de ces bonnes couvertures de laine qui le garnissent pour nous protéger du froid pendant le voyage ?

L'Indien se mit à rire.

— Fleur-des-bois a mieux que cela à offrir à mes frères, dit-il en montrant la jeune femme qui venait de décrocher deux capots d'étoffe grise tels que ceux portés par les habitants d'alors, et les tendaient aux voyageurs.

— Voilà ce qu'il faut à mes frères, dit-elle ; gardez les mocassins et les bas que je vous ai donnés hier soir, voici des bonnets et des mitaines : de cette manière, vous ne souffrirez pas du froid.

— Vous êtes notre bon ange, madame, dit Georges, une sœur n'aurait pas mieux fait pour nous.

La jeune femme rougit sous le regard de reconnaissance du jeune étranger ; son mari, voyant son trouble, invita les voyageurs à se mettre à table.

— Votre voiture sera ici dans quelques minutes, dit-il, que mes frères réparent leurs forces avant de se mettre en route. Le père Charlot, un cultivateur que j'ai rencontré ce matin, se rend à St-Jean-Port-Joli ; il va vous conduire jusque là et il espère que l'un de ses cousins, un colporteur, pourra vous conduire, de là, à Québec.

— Décidément la Providence est pour nous, dit joyeusement Philippe en se levant de table ; merci mille fois, vous avez pensé à tout.

Georges posa plusieurs pièces d'or sur la table :

— Prenez cet or, dit-il, vous êtes à la veille d'une guerre désastreuse, vous aurez peut-être bien des misères à soulager : secourez-les au nom de Georges, cela me portera bonheur.

— Si jamais, dit Philippe, en joignant son offrande à celle de son ami, les hasards de la vie nous remettent en présence, peut-être nous sera-t-il possible alors de vous dire notre histoire. En attendant, merci encore et adieu.

— Non, au revoir mes frères, et que Dieu vous garde, dit Bob en serrant les mains des étrangers.

Tous deux s'inclinèrent devant la jeune femme, qui murmura :

— Je prierai pour vous, adieu.

Le père Charlot attendait les voyageurs. Au moment de monter en voiture, l'Indien dit d'une voix que l'émotion faisait trembler un peu :

— Que mes frères n'oublient pas Bob l'Indien… Puis, sans attendre de réponse, il rentra dans sa maisonnette.

— Étrange personnage ! dit Georges.

— Ah ! oui m'sieu, répondit le père Charlot en allongeant un coup de fouet à son cheval qui prit le trot ; il est venu s'établir dans le petit bois avec sa femme v'là déjà trois ans : il a bâti sa maison lui-même, il chasse, il pêche, cultive son jardin, et ne parle quasiment pas à personne. Quand il n'est pas en voyage, il passe son temps à lire des gros livres que le diable lui fournit sans doute, car, un jour, mon garçon qui lit dans tous les livres comme un maître d'école, et même sert la messe à l'église, m'a conté que Bob avait oublié un de ses bouquins sur un tronc d'arbre devant sa porte. Les enfants c'est curieux, pas vrai ! M'-sieu, ben croyez-moé si vous voulez, c'était pas du français, ni du latin, mais un vrai grimoire de sorcier, sauf vot' respect, mes bons m'sieurs.

Les deux jeunes gens se mirent à rire, et le père Charlot, froissé de n'être pas pris au sérieux, tomba dans un mutisme qui dura jusqu'à la fin du voyage.

Fin du prologue.

02

EN EUROPE.

LA CATASTROPHE.

Plusieurs années avant l'époque où commence ce récit, vivait à Dublin, en Irlande, un riche négociant que tout le monde estimait pour sa probité et sa droiture en affaires.

Ce négociant se nommait M. David O'Reilly.

Il avait un frère possesseur d'une importante maison de banque à Londres, en Angleterre. Tous deux avaient un frère, issu d'un premier mariage de leur mère avec un baronnet anglais qui l'avait rendue la plus malheureuse des femmes.

Restée, veuve à 30 ans, elle déclara qu'elle irait habiter l'Irlande, ne voulant pas demeurer plus longtemps dans un pays que son mari et les parents de celui-ci lui avait rendu odieux.

Comme elle possédait une fortune indépendante, on la laissa faire, mais on garda son fils, un enfant de 10 ans, que son grand-père paternel, M. Murray, voulait faire l'héritier de son immense fortune.

Sachant que l'on donnerait à son fils l'affection qu'on lui avait refusée, à elle, la jeune femme partit. À Dublin, elle rencontra une amie d'enfance qui la reçut dans sa maison et la présenta dans la haute société de la ville.

M Murray était belle, intelligente et riche, elle fit sensation dans le monde, et bientôt les demandes en mariage affluèrent ; mais la jeune veuve avait fait son choix. Un frère de son amie, un armateur très en vue, M. Patrick O'Reilly, était l'heureux élu, et l'on attendait plus que la fin de l'instruction religieuse, (car M Murray voulait se faire catholique), pour célébrer le mariage.

Cette union fut très heureuse, deux enfants vinrent ajouter au bonheur des époux, mais le souvenir de l'enfant laissé en Angleterre restait, comme un remords au fond du cœur de la mère. Lorsqu'elle embrassait ses enfants, elle pensait à l'autre, dont elle n'avait pas de nouvelles, et qui, sans doute, l'avait oubliée.

Mais Dieu réservait à cette mère éprouvée une grande consolation. Un soir, un étranger vint demander M O'Reilly. Il vint à elle, les bras tendus en l'appelant ma mère ! Interdite au premier abord, elle comprit enfin que c'était son fils, son Arold.

C'était un robuste garçon aux allures brusques, mais dont les yeux d'une douceur presque féminine corrigeaient le pli hautain de la bouche et la sévérité du front couronné de cheveux fauves.

Il passa plusieurs jours à Dublin, caressa ses petits frères, ses futurs héritiers, disait-il, puis il retourna en Angleterre où l'appelait la gérance de ses propriétés ; mais depuis ce jour, les relations continuèrent entre la mère et le fils, toujours plus affectueuses à mesure que les années s'écoulaient.

N'ayant aucun goût pour le mariage, Arold Murray s'occupa de la fortune de ses frères. À la mort de sa mère, il sollicita la permission d'amener James, l'aîné des jeunes O'Reilly, à Londres où il venait de fonder une maison de banque. Son beau-père, miné par le chagrin que lui causait la perte de sa femme, et qui savait que ses jours étaient comptés, fut tout heureux d'accéder à ce désir, sachant quel protecteur sérieux et sûr, serait pour ses fils ce frère si aimant et si tendre qui n'avait qu'une ambition : le bonheur des deux jeunes gens.

M. O'Reilly s'éteignit quelques mois plus tard en recommandant à ses fils de rester fidèles aux lois de la religion et de l'honneur, qui avaient été les guides de sa vie d'honnête homme et de fervent chrétien.

Les années passèrent James O'Reilly s'était marié avec une Anglaise et menait grand train à Londres, en dépit des objurgations de M. Murray, qui voyait avec chagrin son frère courir à la

ruine certaine. Mais le banquier, entraîné par sa femme, sa fille — deux coquettes — et un soi-disant chevalier français, de leurs amis, n'écoutait pas les conseils de son frère.

David avait épousé une Française, la sœur de M. Jordan, riche armateur du Havre, et s'était fixé à Dublin dans la maison de son père, l'un des postes les plus importants de la ville.

Deux enfants, un garçon et une fille, étaient nés de cette union heureuse. Les affaires prenaient chaque jour plus d'extension, et M. O'Reilly voyait avec joie approcher le moment où il pourrait se décharger du souci des affaires pour se consacrer à l'éducation de ses enfants, lorsqu'une sinistre nouvelle circula dans la ville. La maison O'Reilly de Londres était en faillite.

D'abord, le négociant ne voulut pas ajouter foi à ce racontar ; mais bientôt un messager vint confirmer la nouvelle en ajoutant que l'infortuné banquier avait succombé à une attaque d'apoplexie en apprenant le désastre et que l'on craignait beaucoup pour les jours de sa femme.

M. O'Reilly se mit en route immédiatement, mais la mort avait marché plus vite que lui, sa belle-sœur était morte lorsqu'il arriva à Londres. M. Arold Murray était là, lui aussi, près de sa nièce, Ellen, l'unique enfant de l'infortuné banquier.

Ellen avait 18 ans ; elle était belle, mais sa beauté avait quelque chose d'étrange, de troublant même. Cette superbe créature semblait une énigme vivante.

— Cette pauvre Ellen doit être très affectée, dit M. O'Reilly, après avoir serré la main de son frère. Quel affreux malheur, mon cher Arold !

— Oui, bien affreux ; mais ce n'est pas la perte de ses parents qui afflige le plus notre nièce.

M. O'Reilly regarda son frère d'un air étonné.

— Tu ne la connais pas, mon bon David, cette enfant, gâtée par l'éducation mondaine qu'elle a reçue et par l'influence néfaste d'un aventurier qui avait su capter la confiance de ce pauvre James ; elle ne rêve que grandeurs et succès mondains. N'était-il pas question d'un mariage entre elle et un brillant personnage, qui a réussi à se faire passer pour le dernier descendant d'une noble famille française ; ce soi-disant chevalier de Laverdie, que je soupçonne, moi, d'être un bandit de la pire espèce…

— Et tu crois qu'Ellen aime cet homme ?

Un sourire étrange plissa les lèvres de M. Murray.

— Oh ! l'amour, mon cher, crois-tu qu'il existe chez ces femmes gâtées par le contact du monde ? Sa mère était une imprudente qui n'a pas craint de lancer sa fille dans le tourbillon des plaisirs dès l'âge de 14 ans.

— Son instruction est-elle terminée ?

— Oui, grâce à son talent, et surtout à la fermeté de son institutrice française qui avait pris sur elle un certain ascendant, elle est assez savante. Mais je me demande ce que nous allons en faire ; je ne puis songer à la garder chez moi, la maison, d'un célibataire lui paraîtrait trop monotone, et la société de son cousin le colonel Murray, qui habite avec moi, ne saurait la distraire et remplacer ses plaisirs passés.

— Je vais lui proposer de l'amener avec moi en Irlande, dit M. O'Reilly. La société que nous voyons est très distinguée ; elle pourra s'y créer des relations utiles, car j'ai bien peur que l'état de ma fortune ne me permette pas de lui assurer une position indépendante.

— Nous allons régler les affaires de son père, peut-être me restera-t-il assez pour lui faire une pension. Allons la voir, maintenant.

Ils trouvèrent Ellen dans le salon, en compagnie de son institutrice. Nonchalamment étendue sur un divan, elle les accueillit avec froideur.

M. O'Reilly, que les grands airs de sa nièce n'intimidaient pas, vint mettre un baiser sur son front.

— Je viens vous chercher, ma chère petite, dit-il. Un éclair de joie brilla dans les sombres prunelles de la jeune fille.

— Oh ! mon oncle, que vous êtes bon, dit-elle. Oui, partir… Quitter cette ville où j'ai brillé au premier rang, où m'attendait un riche mariage, ajouta-t-elle avec un regard de reproche à l'adresse de M. Murray. M'en aller bien loin d'ici, afin que ceux qui m'enviaient ne voient pas ma misère… Oh ! partons… partons tout de suite.

— C'est impossible, mon enfant, il nous faut régler les affaires de votre père afin que l'honneur, au moins, reste sauf.

— Le chevalier de Laverdie, l'homme de confiance et l'associé de mon père, est là pour tout mettre en ordre, dit Ellen avec hauteur.

M. Murray haussa les épaules.

— Votre homme de confiance, répondit-il, est parti, armes et bagages, il y a trois jours, pour une destination inconnue. Mais je ne crois pas qu'il soit parti les mains vides, acheva-t-il entre ses dents.

Ellen sursauta.

— Le chevalier est un honnête homme, dit-elle avec force. Qu'avez-vous à lui reprocher ?

M. Murray se mit à rire.

— Moi, ma chère ? mais rien du tout ; seulement, vous, qui avez vécu pendant trois ans en contact journalier avec ce phénix des honnêtes gens, pourriez-vous jurer que vous ne connaissez rien de son passé ?

Une rougeur brûlante envahit le visage de la jeune fille ; elle lança à son oncle un regard noir, mais elle resta muette.

Les deux hommes la quittèrent. Alors M Leroy, l'institutrice, se rapprocha de son élève.

— Ma chère Ellen, dit-elle avec douceur, ne prenez pas cet air maussade avec votre oncle Murray ; il est très bon sous son air sévère. Songez qu'une grande partie de sa fortune va servir à payer les dettes de votre père. Pourquoi lui tenir rigueur ?

— Je le déteste ; sans lui, je serais aujourd'hui la femme de Laverdie, et je pourrais encore briller dans le monde

M Leroy la considéra avec tristesse : elle la savait égoïste et frivole, mais elle avait toujours espérer qu'un jour ou l'autre le cœur

se manifesterait chez cette nature avide seulement des jouissances du luxe. Elle voulut l'éprouver jusqu'au bout.

— Alors, ma chère Ellen, vous aimiez cet homme. Un sourire intraduisible passa sur les lèvres de la jeune fille.

— L'aimer ! dit-elle, vous ne pensez pas ce que vous dites, ma bonne. J'aimais sa richesse, sa position qu'il m'eût donnée dans le monde, mais lui, vous n'y pensez pas, continua-t-elle avec un peu de dépit, il ne tenait pas beaucoup à ce mariage puisqu'il est parti sans un mot d'adieu.

— Allez-vous accepter la proposition de votre oncle ?

— Oh ! oui, je n'ai qu'un désir : fuir au plus tôt cette ville qui m'a vue triomphante et enviée, m'en aller bien loin cacher ma misère et ma honte.

— Votre oncle est très bon, sa famille doit lui ressembler.

— Oui, parlons-en de sa famille : un écolier de 15 ans et une petite fille de 6, et ma tante d'une santé très faible, ce doit être gai dans cette maison ; mais n'importe, tout vaut mieux encore que le séjour de Londres après la ruine.

— Pauvre enfant ! murmura M Leroy pour elle seule. Que va-t-elle devenir ? J'ai peur pour la tranquillité des siens et pour son âme. Mon Dieu, ayez pitié de cette enfant que j'aurais voulue toute à vous et que le monde m'a prise. Protégez-la, mon Dieu !

Quelques jours suffirent pour régler les affaires de la maison de banque. La ruine était complète, mais grâce à la générosité des deux frères, qui sacrifièrent la moitié de leur fortune en outre des pertes subies dans cette faillite, l'honneur fut sauvé.

— Ta fortune est trop amoindrie pour te charger seul de notre nièce, mon cher David, dit M. Murray ; je n'ai que moi à penser et j'ai certaines spéculations en vue qui rétabliront l'équilibre dans mes affaires. Laisse-moi payer une pension à Ellen, jusqu'à ce qu'elle ait trouvé une position du moins, car je n'entends pas qu'elle reste inactive.

— Soit, j'accepte, mon bon Arold, répondit M. O'Reilly, mais il vaut mieux qu'elle ignore cette générosité de ta part ; je placerai cet argent, si je puis m'en dispenser pour son entretien, cela lui constituera plus tard une petite dot.

— Bien pensé, mon ami, Ellen est orgueilleuse, elle ne voudra pas être à ta charge, alors elle cherchera dans le travail une indépendance relative.

— Allons la rejoindre et hâter les préparatifs, dit M. O'Reilly, j'ai hâte de me retrouver chez moi.

Deux jours plus tard. Ellen faisait ses adieux à M. Murray et à l'institutrice et prenait la route de Dublin.

M Leroy retournait en France, et M. Murray dans sa ville de province où il allait essayer de reconstruire sa fortune.

03

LES ORPHELINS.

Les voyageurs étaient attendus avec impatience par M O'Reilly et ses enfants. La petite Lilian surtout, se réjouissait d'avoir une grande cousine qui partagerait ses jeux. Son frère Harry, jeune

garçon de 15 ans, très sérieux pour son âge, lui expliquait que sa cousine était une grande demoiselle qui ne devait plus s'occuper d'enfantillage, mais Lily, comme on la nommait le plus souvent, avait son idée fixe ; elle secoua sa tête aux longues boucles noires avec un air si sûr d'elle-même que son frère ne put s'empêcher de rire.

— Tu verras, dit-elle, comme je vais l'apprivoiser cette fière Ellen, il faudra bien qu'elle me gâte et qu'elle soit gentille avec maman, autrement je ne l'aimerai pas du tout.

Le jeune garçon soupira ; sa raison précoce l'avertissait que l'arrivée de cette parente inconnue sous le toit de ses parents serait loin d'ajouter au bonheur de la famille.

Enfin les voyageurs arrivèrent, un peu fatigués par la longue route ; M. O'Reilly fut tout heureux de se retrouver chez lui. Il embrassa sa femme et ses enfants, puis, se tournant vers sa nièce qui, pâle et froide sous ses longs voiles de deuil, était restée à l'écart, il lui dit avec son bon sourire :

— Venez embrasser votre tante et vos cousins, ma chère Ellen.

M O'Reilly tendit la main à la jeune fille.

— Soyez la bienvenue, mon enfant, dit-elle en posant un baiser sur le front d'Ellen ; j'espère que notre maison ne vous paraîtra pas trop monotone. Lilian, viens embrasser ta cousine.

Lily, qui regardait avec étonnement cette grande fille vêtue de noir, s'approcha d'un air timide. Ellen l'embrassa sur les deux joues.

— Voilà une bien jolie enfant, dit-elle.

Cette bonne parole amena un éclair de joie dans les yeux noirs d'Harry. À son tour, il vint souhaiter la bienvenue à sa cousine, puis il appela Maggy, la vieille servante, pour conduire Ellen à la chambre qui lui était destinée.

Cette chambre était jolie, assez richement meublée, mais combien différente de celle qu'elle avait habitée jusque-là. Elle eut un mouvement de dépit… Comment sortirait-elle de cette gêne ? À tout prix, il fallait voir le monde et, pour cela, se faire institutrice, donner des leçons dans quelque grande famille. Elle en parlerait à son oncle.

Avant de descendre pour le souper, Ellen jeta un coup d'œil sur la glace afin de réparer le désordre de sa coiffure : la glace lui renvoya sa radieuse image. Alors, la jeune fille eut un sourire de triomphe et descendit dans la salle à manger.

— J'espère que vous n'êtes pas trop fatiguée, ma chère Ellen, dit M O'Reilly en lui désignant un siège à côté d'elle.

— Non, ma tante, je ne ressens aucune fatigue, et je veux vous faire part, ainsi qu'à mon oncle, d'un projet qui m'est venu à l'idée tout à l'heure. Votre fortune a souffert par suite de la faillite de mon père. Pourquoi deviendrais-je une charge pour vous ? On m'accorde un peu de talent pour la musique. Ne pourriez-vous pas me procurer quelques élèves chez vos amis et connaissances ?

M. O'Reilly regarda la jeune fille, cherchant à lire sur ce visage impassible la pensée qui se cachait sous ces paroles dites d'un ton si calme.

— Rien ne presse, ma chère petite, dit-il, vous arrivez à peine. D'ailleurs, mon frère et moi sommes d'accord pour vous faire une vie relativement indépendante.

Un éclair de colère passa dans les yeux d'Ellen.

— Je ne veux rien devoir à M. Murray, dit-elle avec force ; de vous, mon oncle, j'accepte l'hospitalité mais je veux travailler.

— Pauvre enfant ! murmura M O'Reilly, croyez qu'avec votre inexpérience vous vous préparez beaucoup de déceptions.

La jeune fille eut un geste d'indifférence hautaine.

— Qu'importe les déceptions si j'acquiers l'indépendance, dit-elle ; que peut me faire l'amitié ou le dédain de quelques bons bourgeois si leur or me sert à parvenir à mon but.

— C'est bien, dit alors M. O'Reilly, il sera fait suivant votre désir, Ellen.

Le lendemain, par l'intermédiaire de sa tante, Ellen fut mandée dans plusieurs familles. Comme elle avait un réel talent, elle parvint à se faire un joli revenu, mais elle n'atteignit pas son principal but. Les rencontres chez son oncle et dans les maisons qu'elle fréquentait ne réalisaient pas le type de ses rêves. Les jeunes filles, qu'éloignait sa hauteur dédaigneuse, ne la recherchait pas, de sorte qu'elle vivait solitaire ; même chez son oncle, en dehors des repas, elle n'avait rien de commun avec la famille. Tous les mois, elle payait sa pension comme une étrangère. Son oncle avait voulu refuser, mais la fière créature lui avait signifié qu'elle quitterait sa maison immédiatement s'il ne voulait pas accepter son argent, et le pauvre oncle, qui ne voulait pas la perdre de vue, dut se résigner.

On avait laissé à Ellen ses bijoux et ses toilettes, de sorte que, son deuil terminé, elle put satisfaire son goût pour le luxe et éclipser par son élégance les plus riches héritières de la ville. En vain sa tante lui représenta l'inconvenance de cette richesse de costume pour une jeune fille dans sa position, elle n'obtint pour toute réponse qu'un froid sourire et un haussement d'épaules.

Deux années passèrent ainsi. Un soir que toute la famille était réunie pour le repas du soir, on entendit frapper à la porte. Maggy alla ouvrir.

— Monsieur O'Reilly ? demanda un homme enveloppé dans un ample manteau en entrant dans la pièce. La servante, sans répondre, l'introduisit dans la salle à manger.

— Arold ! Quelle heureuse surprise ! et M. O'Reilly bondit de son siège et vint tendre les deux mains à l'étranger.

— Oui, c'est moi, mon cher David, je viens de terminer une heureuse transaction, et je m'accorde un congé de quelques semaines que je viens passer avec vous, si vous le permettez, toutefois, ma chère belle-sœur, ajouta-t-il en tendant la main à celle-ci.

— Vous êtes le bienvenu, mon cher beau-frère, nous n'espérions guère votre visite.

— Dame, les affaires vous savez, et puis les habitudes d'un vieux célibataire. Mais voici Lilian, je suppose : quelle jolie nièce j'ai là, ajouta-t-il en prenant la petite fille dans ses bras. Me connais-tu, chérie ?

— Oui, oncle Arold, je vous connais et je dis votre nom dans mes prières afin que Dieu vous protège.

M. Murray l'embrassa encore.

— Chère petite, dit-il, puisque tu pries comme cela pour ton vieil oncle, mon présent va te faire plaisir j'espère. Et il prit, dans sa poche, une petite boîte qu'il donna à l'enfant, puis il se tourna vers Harry :

— Je ne t'aurais pas reconnu mon garçon, dit-il.

— Mais moi je vous ai reconnu tout de suite, dit le jeune homme, vous n'avez pas vieilli, mon oncle.

— Ta, ta, petit flatteur. Et vous, princesse Ellen, on ne vient pas dire bonjour au vieil oncle ?

Sans hâte, la jeune fille vint tendre son front au baiser de son oncle.

On se mit à table. Pendant le souper, M. Murray raconta que, par d'heureuses spéculations, il avait réussi à rétablir sa fortune sur une base solide.

Donc, mon cher David, dit-il en terminant, plus d'inquiétude sur le sort de ce grand garçon là. Lorsqu'il aura terminé ses études, nous verrons à faire quelque chose pour lui.

De ce jour, les manières d'Ellen changèrent envers la famille de son oncle : elle eut des caresses pour Lily, des paroles gracieuses pour son cousin, et comme M O'Reilly, malade depuis quelque temps, ne quittait plus guère sa chambre, elle déclara qu'elle abandonnerait une ou deux leçons afin d'avoir plus de temps à consacrer à sa tante.

Àcent lieues de supposer le vil calcul qui se cachait sous la nouvelle conduite de sa nièce, M. O'Reilly se réjouissait de ce

changement. Mais M. Murray et Harry lui-même ne furent pas dupes de cet habile manège ; tout en gardant pour eux leur secrète pensée, il leur suffisait d'un coup-d'œil pour se comprendre.

Les choses, en étaient là lorsqu'une fièvre maligne se déclara dans la ville. M O'Reilly, trop faible pour lutter contre la terrible maladie, fut emportée en quelques jours, malgré les soins qui lui furent prodigués.

Dès le début de la maladie, on avait envoyé un exprès au Havre, afin de prévenir M. Jordan qu'il eut à faire diligence s'il voulait revoir sa sœur ; mais la distance était longue à franchir, aussi M O'Reilly reposait-elle depuis plusieurs jours dans sa tombe lorsqu'il arriva.

Ce fut M. Murray qui vint le recevoir.

— Dites-moi que je n'arrive pas trop tard, monsieur, demanda l'armateur avec anxiété.

— Hélas ! vous n'arrivez pas trop tard pour mon malheureux frère, mais sa femme est morte il y a six jours.

M. Jordan se tordit les mains.

— Pauvre Amélie ! dit-il, je ne la verrai plus… Et David ?… Et les enfants ?…

— Les enfants sont bien, quoique bien affectés les pauvres petits, mais les médecins désespèrent de sauver notre cher David.

— Conduisez-moi vers lui.

M. Murray introduisit le voyageur dans la chambre du malade, qui gisait sur son lit si pâle et si défait, que M. Jordan se demanda avec angoisse s'il n'allait pas mourir là sous ses yeux.

M. Jordan s'approcha du lit et posa sa main sur la main glacée du malade. Celui-ci tressaillit, ouvrit les yeux et les fixa sur le visage anxieux penché sur lui.

— Charles, dit-il, ah ! tu as bien fait de venir… Amélie m'appelle… je ne puis lui survivre… Je te lègue ma petite Lily… Ellen, sois bon pour elle… Arold, fais venir les enfants et le prêtre…

Harry et Lilian vinrent s'agenouiller près du lit ; Ellen resta debout.

— Ne pleurez pas, mes enfants, murmura le malade d'une voix à peine intelligible, je vais rejoindre celle que j'ai tant aimée… Du haut du ciel nous veillerons sur vous… Harry, sois fidèle à la foi catholique… Arold, souviens-toi…

Le prêtre entra à ce moment. M. Murray se pencha vers son frère :

— Sois en paix, David, dit-il d'un ton solennel, devant Dieu qui m'entend, je jure d'étudier ta foi, qui fut celle de notre mère, et de profiter de ses enseignements.

Une joie qui n'avait rien d'humain apparut sur le visage du mourant ; il tendit la main vers le prêtre :

— Je suis en paix avec mon Dieu, dit-il ; merci, Arold, je meurs content… Mon Père, bénissez-nous tous, et… priez…

Le prêtre étendit la main sur les têtes inclinées devant lui, et commença les dernières prières d'une voix tremblante. Cet

homme qui agonisait là avait été son ami depuis l'enfance, et bien souvent ses conseils avaient relevé son courage dans l'exercice de son rude apostolat. Tout à coup, le malade se souleva sur son lit :

— Walter, dit-il, (c'était le nom du prêtre), Walter, adieu… Puis, sa main déjà glacée se posa sur la tête de ses enfants, il murmura quelques mots inintelligibles, et ce fut tout… Le chrétien fervent, l'homme intègre était devant Dieu.

Ellen, pâle et froide, emporta la petite Lilian qui appelait son père et voulait demeurer près de lui ; elle essaya de la calmer par de douces paroles, mais l'enfant s'échappa et courut se réfugier près de Maggy qui réussit à l'endormir.

La douleur d'Harry, pour être plus calme, n'était pas moins profonde. Il ne quitta la chambre funèbre que pour consoler sa petite sœur et aider ses oncles dans les préparatifs des funérailles.

M. O'Reilly fut inhumé à côté de sa femme, dans le caveau de la famille.

Après le retour de l'église. M. Murray rassembla toute la famille au salon.

— Monsieur, dit-il, en s'adressant à l'armateur, les affaires de mon frère sont parfaitement en ordre ; sa propriété, ici, trouve un acquéreur sérieux : ce sera la dot de Lilian. Quant à Harry, je me charge de son avenir si la maison d'un vieux célibataire ne lui paraît pas trop ennuyeuse.

— Je vous suivrai avec plaisir, cher oncle, dit le jeune garçon, quoi qu'il m'en coûte de me séparer de Lily ; j'ai hâte de terminer mes études, afin de pouvoir vous être utile ensuite.

— Nous verrons plus tard. Maintenant, Ellen, qu'allons-nous décider pour toi ? As-tu l'intention de demeurer ici ?

La jeune fille baissa la tête et ne répondit pas.

— C'était le vœu de notre cher David, dit M. Jordan, de me confier la garde de Mademoiselle en même temps que celle de Lilian.

Ellen releva la tête, ses yeux brillaient maintenant d'une joie triomphante.

— Oh oui ! Emmenez-moi, Monsieur, dit-elle, je serais si seule, ici. Là-bas, j'aurai du moins ma petite Lily. D'ailleurs, je ne veux pas être une charge pour vous, Monsieur ; je trouverai facilement des élèves dans votre pays, car je sais fort bien le français, acheva-t-elle avec orgueil.

— Je ne vous contrarierai pas, ma chère enfant, dit M. Jordan avec un sourire, cependant, nous aurions été heureux, ma femme et moi, de vous nommer notre fille.

— Vous êtes mille fois, bon, Monsieur, mais vous aurez Lily.

Lilian vint alors s'appuyer sur l'épaule de son oncle :

— Maggy pleure, dit-elle, elle va se trouver si seule, elle n'a pas de parents à Dublin ; dites, oncle Charles, si elle venait avec nous ! Je l'aime tant, ajouta la petite, les larmes aux yeux.

— Va lui dire qu'elle ne pleure pas et qu'elle prépare tout pour le départ. Demain, nous serons en route, dit M. Jordan.

— Et nous, après-demain, dit M. Murray, le temps de signer les contrats de vente et nous serons prêts.

— Vous m'amènerez ce grand garçon quelquefois, n'est-ce pas ?

— Certainement, je vais souvent en France, et je vous laisserai Harry pour quelques jours.

— Ce n'est pas ainsi que je l'entends, dit l'armateur avec un sourire ; je voudrais que vous passiez chez moi les mois de vacances. J'ai un petit ami qui sera heureux de faire connaissance avec mon neveu.

— Eh bien ! c'est chose promise alors, dit M. Murray, en se levant.

Les adieux furent courts le lendemain : on devait se revoir dans deux mois. Nous laisserons les voyageurs sur leurs routes respectives et nous devancerons M. Jordan en France.

04

UN INTÉRIEUR.

Dans la salle à manger d'une grande et belle maison située près du port, plusieurs personnes sont réunies.

Nous sommes au Havre, dans la maison de M. Jordan.

M Jordan est assise près d'une table et cause avec une jeune femme frêle et pâle qu'on appelle M Merville.

Celle-ci est accompagnée de ses trois enfants : Paul, un garçon de 15 ans, et deux filles dont l'aînée, Marguerite, vient d'avoir 14 ans, tandis qu'Odette, la plus jeune, en compte 11 à peine. Un

grand contraste existe entre les deux sœurs : Marguerite est grande et brune, très jolie pourtant avec sa magnifique chevelure et ses grands yeux noirs. Tout, chez cette enfant, dénote l'énergie et la tendresse, mais ses traits réguliers ont gardé leur grâce enfantine.

Odette est une blonde, de ce blond fauve si cher aux peintres ; ses yeux bruns, aux reflets orangers, ont des lueurs étranges sous cette couronne d'or bruni. Mais elle est si petite et si frêle qu'on sent qu'un souffle pourrait la briser.

Paul avait le teint très blanc, une chevelure noire toute bouclée et de grands yeux bleus.

Le père de ces jolis enfants, M. Jacques Merville, était l'un des plus riches négociants du Havre. Il passait pour un viveur émérite, aussi les commères du quartier ne se gênaient-elles pas pour affirmer que sa femme était une victime qui aurait fait pitié aux rhinocéros.

Peut-être était-ce la cause de cette langueur que l'on remarquait chez M Merville.

M Jordan, plus âgée qu'elle, l'avait connue alors qu'elle n'était qu'une fillette. Lors de son mariage, elle avait quitté Troyes, sa ville natale, pour aller s'établir à Marseille avec son mari ; après quelques années passées dans cette ville, M. Jordan l'avait quittée pour le Havre où son oncle, un armateur bien connu, venait de lui léguer la suite de ses affaires. Là, M Jordan avait retrouvé sa petite amie mariée et déjà mère de trois enfants. M Jordan fut péniblement impressionnée en constatant le changement qui s'était produit chez cette amie qu'elle avait connue si fraîche et si rieuse.

Sans cesse occupé de ses affaires ou de ses plaisirs, M. Merville laissait sa femme entièrement libre, aussi en profitait-elle pour passer la majeure partie de ses journées chez M Jordan qui mettait tout en œuvre pour aider et consoler son amie. Celle-ci ne voulant pas se séparer de ses filles ni admettre une étrangère dans sa maison, avait entrepris de faire elle-même leur éducation, lourde tâche où la femme de l'armateur, qui n'avait pas d'enfants, l'aidait de son mieux. Le jeune Paul, qui faisait ses études à Paris, était revenu pour les vacances.

Telle était la situation des nouveaux personnages que nous présentons au lecteur.

— Mon mari tarde bien, dit M Jordan en se tournant vers le jeune garçon, pourtant tu disais que le navire était signalé à six heures.

— C'est vrai, Madame, mais M. Jordan n'est pas seul. Ses compagnes ont, sans doute, des bagages.

— Tu as raison, j'oubliais que Charles nous amène toute une famille : cela va peupler un peu notre maison si grande lorsque vous n'y êtes pas, dit M Jordan avec un sourire à l'adresse de son amie.

— Que ferions-nous si nous n'avions pas votre chaude hospitalité pour nous donner du courage ? soupira M Merville, Dieu veuille que cette étrangère n'apporte pas de troubles sous votre toit.

— Elle aurait mauvaise grâce à se montrer méchante car elle nous devra tout.

— Moi, j'ai hâte de connaître Lily, dit la petite Odette, elle jouera avec moi, dis, maman ?

— Oui, ma petite, mais il faudra être très gentille pour la pauvre petite : elle n'a plus de maman, elle…

Odette leva sur sa mère ses grands yeux étonnés :

— Plus de maman !… Alors ici elle en aura deux comme nous, et elle sera heureuse, n'est-ce pas bonne amie, ajouta l'enfant en jetant ses deux bras autour du cou de M Jordan.

— Oui, ma chérie, ce sera une petite sœur pour vous tous, et nous l'aimerons tant qu'elle ne s'apercevra pas qu'elle est orpheline.

— Voici M. Jordan, dit Paul en ouvrant la porte.

Une voiture était arrêtée devant la maison. M. Jordan en descendit avec un joyeux « Bonjour, Paul ! » puis il tendit la main à Ellen qui sauta à terre. Alors, M. Jordan l'entraîna vers le perron où se trouvait sa femme et les fillettes de M Merville, et après les avoir embrassées, il leur dit :

— Voici une charmante compagne pour toi Marguerite et pour toi, ma chère femme ; j'espère que tu seras heureuse d'avoir deux filles pour égayer notre demeure.

M Jordan et Marguerite embrassèrent Ellen qui, calme et froide, répondit à peine à leurs avances.

Pendant ce temps, Paul s'était approché de la voiture où Lilian dormait sur les genoux de Maggy.

— Donnez-la-moi, dit-il, je vais l'emporter tout doucement, pour ne pas la réveiller.

Maggy lui mit l'enfant dans les bras et Paul, tout fier de son fardeau, gravit les marches du perron suivi de la fidèle servante.

— Oh ! la jolie enfant, dit M Jordan, donne-la moi, Paul, je vais la coucher.

— Non, dit le jeune garçon, en secouant sa tête mutine, je vais la porter dans sa chambre moi-même.

— Et je la suivrai, si vous le permettez, madame, dit Maggy, Lily aurait trop de chagrin si je n'étais pas près de son lit lorsqu'elle se réveillera.

Odette avait pris la main de l'Irlandaise.

— Emmenez-moi, dit-elle tout bas.

Maggy embrassa la fillette.

— Viens chérie, dit-elle, et toutes deux suivirent Paul dans la jolie chambre que Lilian devait partager avec sa fidèle servante.

— Venez vous reposer un peu en attendant le dîner, mon enfant, dit M Jordan à Ellen ; j'espère que votre chambre vous plaira.

— Vous êtes bien bonne, madame, murmura Ellen sans se départir de sa froideur de glace, cette chambre est très jolie, comment ne m'y plairais-je pas ?

— Alors, à bientôt mon enfant, je vous ferai prévenir lorsque le dîner sera servi.

Restée seule, Ellen se mit à défaire ses malles ; une tempête s'agitait dans son cerveau. Allait-elle vivre encore bien-longtemps de cette vie monotone qu'elle menait depuis la mort de ses parents ? Ne retournerait-elle jamais dans le monde où elle avait fait une apparition si brillante mais si courte, hélas !

Elle en était là de ses réflexions lorsque ! Marguerite vint lui dire :

— Venez, Mademoiselle Ellen, on vous attend.

En Silence, la jeune fille suivit Marguerite qui l'installa, à table, à côté d'elle.

Lilian, qui avait cessé de dormir, était assise entre Paul et Odette et causait gentiment avec eux. Pendant le repas, M. Jordan raconta les incidents de son voyage ; il parla longuement de M. Murray et du jeune Harry, et il termina en disant que ce dernier viendrait passer ses vacances au Havre, et que, probablement, M. Murray l'accompagnerait. Lily, qui n'avait pas perdu un mot de la conversation, dit alors à Odette :

— Tu l'aimeras mon frère Harry, il est si gentil, et l'oncle Murray est très bon. Quelle joie de les revoir tous deux !

— Et nous, que sommes-nous pour toi, petite Lily ? demanda Paul.

L'enfant leva sur lui ses beaux yeux un peu étonnés :

— Toi ? dit-elle, mais tu seras mon grand frère, tout comme Harry, et je t'aimerai bien aussi !

— Alors, nous serons tes sœurs, chérie, dit Marguerite en embrassant l'enfant. Celle-ci battit des mains.

— Oh ! que je suis contente, s'écriait-elle, moi qui ai toujours rêvé d'avoir une sœur, j'en aurai deux maintenant. Nous prierons ensemble pour papa et maman, ajouta la petite soudain devenue sérieuse.

Pour cette bonne parole, Lily fut embrassée par tout le monde, et l'on se sépara.

05

LE COMMENCEMENT D'UNE HAINE.

La vie reprit son cours habituel dans la maison de M. Jordan. M Merville venait tous les jours, et une grande intimité s'établit bientôt entre Lilian et Odette. Sous la surveillance de Maggy, les deux fillettes s'amusaient à toutes sortes de jeux, faisaient même de longues promenades dans les environs de la ville lorsque le temps le permettait. Paul était retourné au collège.

Ellen ayant manifesté le désir de travailler, M Jordan lui proposa de se charger de l'éducation des filles de M Merville.

— La santé chancelante de mon amie a retardé les études de Marguerite, dit M Jordan ; elle pourrait finir son cours avec vous et vous aider pour l'éducation des petites. Vos services seraient très bien rémunérés et nous resterions en famille, conclut l'excellente femme avec un sourire.

Un éclair de joie brilla dans les yeux d'Ellen.

— J'accepte votre proposition avec plaisir, madame, et j'espère que l'on sera content de moi.

Les leçons commencèrent le lendemain et se continuèrent jusqu'aux vacances, à la satisfaction de tous.

M Merville put se reposer et sa santé parut se raffermir. Puis vint le temps des vacances.

Paul Merville arriva le premier avec son père qui avait passé tout l'hiver en Italie sous prétexte d'affaires. En réalité, il s'amusait fort bien loin de sa famille et surtout de sa femme dont la pâle figure et les yeux souvent rougis semblaient le suivre comme un reproche vivant.

La splendide beauté d'Ellen parut faire une grande impression sur l'esprit du vieux viveur ; il l'accabla de compliments qu'elle reçut avec sa froideur ordinaire.

M. Murray et son neveu arrivèrent huit jours plus tard.

On s'imagine la joie de Lilian : elle sauta au cou des arrivants.

— On s'est donc ennuyée, petite sœur, dit Harry en lui rendant ses caresses, et, pourtant, tu es ici en belle compagnie, chère Lily ?

— Oh ! oui, dit l'enfant avec ferveur, tout le monde me gâte et j'ai de gentilles petites sœurs ; mais tu me manquais tant, Harry, et puis Paul non plus n'était pas là, ajouta-t-elle avec un signe amical au jeune Merville.

Les deux jeunes gens se serrèrent la main.

— C'est un triomphateur que je vous amène, dit M. Murray, après les compliments d'usage. Ce garçon-là a décroché tous les premiers prix de sa classe… Et le bon oncle paraissait radieux.

Une grande intimité s'établit bientôt entre Harry et les enfants de M Merville, au grand déplaisir d'Ellen, dont cette liaison dérangeait les projets d'avenir.

L'année suivante, Harry revint pour les vacances ; cette fois, il était seul : M. Murray, retenu par des affaires, ne devait venir que plus tard. Ellen, que la présence de son oncle intimidait un peu, profita de son absence pour essayer de capter la confiance de son cousin et se faire aimer de lui ; mais toutes ses prévenances et ses minauderies furent inutiles : Harry la connaissait trop, et puis, à côté de cette coquette et ambitieuse créature qu'était M O'Reilly, la douceur et les qualités solides de Marguerite Merville avaient fait une grande impression sur l'esprit du jeune homme. Une parole de son oncle lui était restée en mémoire :

— Cette jeune fille est charmante. C'est la jeune femme que je souhaiterais pour toi, lorsque tu seras en âge de t'établir.

Aussi, malgré les regards irrités d'Ellen, Harry était-il devenu l'ami inséparable de Paul, et c'était des excursions en barque, de longues promenades en voiture auxquelles Marguerite prenait part lorsque la santé de sa mère lui permettait de la quitter. Les fillettes s'amusaient beaucoup de ces promenades et parvenaient souvent à entraîner Ellen, surtout lorsque M. Merville les accompagnait.

La rouée créature avait lu dans les yeux de cet homme une telle soumission et un tel désir de lui plaire qu'elle comptait s'en faire un allié, afin d'empêcher Harry d'épouser Marguerite. Comment s'y prendrait-elle ? Elle l'ignorait encore. Elle comptait sur les circonstances.

M O'Reilly n'aimait pas son cousin, mais, sachant qu'il était l'héritier de son oncle, elle ne voyait que ce moyen pour reprendre dans le monde la situation brillante d'autrefois.

M. Murray arriva vers la mi-août, tout heureux de se retrouver en famille, car chacun lui fit fête ; même M Merville qui, malgré sa faiblesse, abandonna sa chaise longue pour venir lui souhaiter la bienvenue.

M. Murray s'inclina sur la main diaphane qui se tendait vers lui, et tout bas, murmura :

— Courage !

M Merville eut un pâle sourire.

— Ce n'est pas le courage qui manque, dit-elle sur le même ton, c'est la vie qui ne veut plus de moi.

M. Murray la regarda : sa pâleur était si grande qu'il eut peur de la voir défaillir ; il la souleva dans ses bras et la plaça dans un fauteuil.

— Reposez-vous, dit-il, ce n'est qu'un moment de faiblesse qui sera vite dissipé. Allons, venez ici vous autres, les jeunes, j'ai apporté quelques cadeaux. Qui vient la première ?

Lilian vint s'appuyer aux genoux de son oncle, tandis qu'Odette hésitait à s'avancer.

— Voyons, Odette, dépêche-toi, dit le bon oncle qui riait en voyant l'hésitation de la fillette et l'impatience qui se lisait dans les yeux de Lily. Maintenant, allez faire ouvrir ces petites boîtes par Marguerite.

La jeune fille pressa le ressort et deux colliers de perles blanches montés en or apparurent sur la soie bleue des écrins.

— Oh ! qu'ils sont jolis, et que vous êtes bon ! s'écrièrent les deux fillettes en venant se jeter au cou de M. Murray.

— À la bonne heure ! s'écria celui-ci, voilà ce qui s'appelle de la reconnaissance. Je suis certain que ces demoiselles n'en feraient pas autant, ajouta-t-il avec un regard malicieux à l'adresse d'Ellen et de Marguerite.

— Vrai ! Alors, approchez… J'ouvre les « petites boîtes » moi-même. Que dis-tu de ce bracelet, Marguerite ?

Et M. Murray tendait à la jeune fille un mince cercle d'or dont une mignonne marguerite ornait le fermoir. M Merville tendit son front :

— Merci, oh ! merci ! dit-elle tout bas.

— Voici pour toi, princesse Ellen, dit alors le bon oncle en présentant à sa nièce un cercle d'or semblable à celui de Marguerite, mais dont le fermoir était une tête de serpent dont deux fines émeraudes formaient les yeux.

Était-ce une malice de M. Murray ? Peut-être avait-il été séduit par le fin travail du bijou ? Nul ne le sut jamais, mais un éclair de colère passa dans les yeux de M O'Reilly et un froid « Merci, mon oncle » tomba de ses lèvres pincées.

Paul poussa Harry du coude.

— Je crois qu'elle a saisi l'épigramme, dit-il tout bas.

Le jeune O'Reilly mit un doigt sur ses lèvres.

— Chut !… dit-il.

M. Murray s'était tourné vers M Jordan et Merville qui le regardait d'un air amusé, et leur tendit, à chacune, un étui en maroquin contenant un chapelet aux grains de topaze encerclés d'argent.

— Vous prierez pour moi, mesdames, dit-il, et pas de remerciements, mon cadeau est intéressé…

Tout le monde se mit à rire, y compris M Merville, heureuse de la joie de ses enfants.

Les jours qui suivirent passèrent trop rapidement au gré de nos jeunes amis. Un mieux s'étant manifesté dans l'état de M Merville, Marguerite put prendre part aux amusements que M. Murray organisaient, au grand déplaisir d'Ellen qui constatait, avec rage, l'intimité toujours croissante de son cousin et de Marguerite et les égards de M. Murray pour cette dernière. Jusqu'à présent, M O'Reilly s'était montré très froide devant les attentions de M. Merville, mais elle parut s'humaniser tout à coup, ce qui n'échappa point à l'œil perspicace de M. Murray qui avait jugé tout de suite combien cet homme pouvait aller loin sous l'influence perverse d'une créature comme Ellen.

Il s'en ouvrit à M. Jordan qui lui promit de faire bonne garde.

— J'aime ces enfants à l'égal de Lily et Harry dit-il en serrant la main de M. Murray au moment des adieux, partez sans inquiétude, je surveillerai votre nièce.

M Merville serra bien fort la main de M. Murray.

— Je ne vous reverrai plus, dit-elle.

Une larme vint aux yeux du brave homme.

— Dieu est bon ! dit-il, et il s'élança dehors pour que l'on ne vit pas son trouble.

M Merville eut la force de sourire en embrassant Paul et Harry ; elle ne voulait pas leur enlever leur courage.

— En voiture ! cria M. Jordan qui voulait abréger cette scène pénible.

Un dernier baiser, une dernière poignée de main, et la voiture s'éloigna pour disparaître bientôt au tournant de la rue.

06

UNE RENCONTRE.

Les jeunes filles reprirent leurs études. Ellen semblait s'être transformée : elle recherchait la société de Marguerite et traitait la fillette avec plus de douceur. Un soir, elle proposa à M Merville de l'accompagner à la promenade.

— Nous irons jusqu'à l'église, dit-elle, et nous reviendrons par un autre chemin.

C'était une de ces belles soirées d'automne où la lune semble briller d'un éclat plus pur dans le bleu profond du ciel, où les étoiles mettaient des points d'or sur la mer immense qui s'étendait à perte de vue. Une légère brise soufflait du large faisant balancer les bateaux amarrés aux quais et, plus loin, on distinguait

la sombre silhouette des navires en voie de chargement ou de déchargement.

Les jeunes filles allaient atteindre l'église, lorsque le son d'une cloche qui sonnait l'angelus se fit entendre dans l'air sonore.

— Trop tard, dit Marguerite, l'église sera fermée, retournons…

— Prenons cette rue, répondit Ellen, il fait si beau, cela allongera notre promenade.

Elles s'engagèrent dans une rue transversale, mais à peine y eurent-elles fait quelques pas que le nom d'Ellen, prononcé tout près d'eux, vint les faire tressaillir.

Un homme était là qui s'inclinait avec une aisance un peu sarcastique.

— Je crois que Mademoiselle O'Reilly a oublié ses anciens amis, dit-il en s'avançant en pleine lumière.

— Le chevalier de Laverdie ! s'écria la jeune fille dont une rougeur ardente envahit la figure.

— Moi-même, ma chère, et je suis d'autant plus enchanté de cette rencontre qu'on vous disait enfermée dans un couvent. Quelle jolie nonne vous auriez faite, ajouta l'étranger avec un éclat de rire.

M O'Reilly fronça le sourcil.

— Je vois que votre humeur n'a pas changé, dit-elle d'un ton sec, mais le moment est mal choisi pour donner cours à cette verve railleuse. Trêves de plaisanteries et répondez-moi : D'où venez-vous ?

— De Londres.

— Et nos amis de là-bas ?

Le chevalier la mit au courant de tout ce qui s'était passé depuis qu'elle avait quitté l'Angleterre.

Elle lui raconta sa situation actuelle et termina en l'invitant de venir la voir chez M. Merville.

— Je suis là depuis huit heures du matin jusqu'à quatre heures de l'après-midi, dit-elle, vous serez le bienvenu, n'est-ce pas, chère Marguerite ?

— Certainement, répondit la jeune fille un peu tremblante sous le regard perçant de l'inconnu.

— Je vais probablement demeurer quelques jours au Havre, dit celui-ci. Au revoir, Mesdemoiselles. Et il s'éloigna dans la direction du port.

Marguerite entraîna sa compagne.

— Cet homme me fait peur, dit-elle, rentrons vite.

M O'Reilly se mit à rire.

— Quel enfantillage ! Le chevalier est un parfait gentilhomme. C'était l'ami intime de mon père, ce qui vous explique ses manières un peu familières avec moi.

— C'est égal, il a des yeux étranges, et je crois qu'il jouera un rôle fatal dans ma vie.

Le lendemain, dans l'avant-midi, le chevalier se présenta chez M. Merville.

Marguerite était seule au salon ; en apercevant Laverdie, elle eut un geste de recul, mais la vue d'Ellen qui entrait d'un autre côté la rassura et elle attendit.

— Ma présence vous contrarie, Mademoiselle ? demanda le chevalier qui avait surpris ce mouvement de retraite. Pardonnez-moi de me présenter si tôt, j'avais hâte de faire la connaissance de monsieur votre père, ajouta-t-il en s'inclinant avec une courtoisie ironique.

— Vous êtes le bienvenu, monsieur, répondit M Merville d'un ton qui démentait ses paroles, veuillez Vous asseoir, je vais prévenir mon père de votre arrivée. Ellen referma avec soin la porte derrière elle et tendit la main à Laverdie.

— Tout est fini entre nous, dit-elle ; votre désertion au moment où je perdais tout, famille et fortune, m'a éclairée sur la valeur de cet amour que vous disiez éprouver pour moi, cependant nous resterons amis. J'ai besoin de vous, Gaétan, vous ne perdrez rien à me servir. Quand comptez-vous quitter le Havre ?

— La semaine prochaine.

— Et où allez-vous ?

— Au Canada, probablement.

— Diable ! c'est loin. Je voudrais avoir un entretien avec vous avant votre départ, et…

Elle n'eut pas le temps d'achever, M. Merville entrait.

— Monsieur, dit le chevalier, je suis un ami de M O'Reilly et j'ai tenu à l'honneur de vous être présenté.

— Tout l'honneur est pour moi, monsieur, répondit aimablement M. Merville, comme ami de M O'Reilly vous pouvez être assuré que ma maison vous sera toujours ouverte.

— Vous me comblez vraiment, dit Laverdie en tendant la main à son hôte qui la serra cordialement.

La conversation commença entre ces deux hommes si bien fait pour s'entendre. Le chevalier raconta à son auditeur attentif qu'il était le fils d'un gentilhomme français que des revers de fortune avait contraint à chercher refuge en Angleterre. Ne parvenant pas à refaire sa fortune dans ce pays, il s'était embarqué pour l'Amérique, laissant son fils à Londres.

— J'avais 15 ans à cette époque, continua Laverdie, M. O'Reilly me recueillit et me confia aux soins d'un vieux capitaine qui commandait l'un de ses navires. À cette rude école, je devins bientôt un habile marin. Aussi, lorsque le capitaine mourut, je fus désigné pour le remplacer. Depuis la catastrophe qui a coûté la vie à mon bienfaiteur, j'ai abandonné la marine pour me livrer au commerce ; c'est même dans ce but que j'étais venu au Havre, lorsqu'un hasard, que je bénis, m'a fait rencontrer M Ellen.

Nanette vint annoncer que le dîner était servi.

Le chevalier voulut se retirer mais, sur les instances de M. Merville, il finit par accepter.

Marguerite pâlit en voyant entrer dans la salle à manger cet individu qui lui causait tant de frayeur et qui paraissait en de si bons termes avec son père. Il semblait à la jeune fille qu'un malheur planait sur sa tête, et que ce malheur viendrait de cet homme. Elle se rapprocha de sa mère et ce fut sans lever les yeux

qu'elle répondit aux compliments empressés de Laverdie. Ellen triomphait ; un plan machiavélique se dressait déjà dans sa tête et Laverdie serait, pour elle, un allié qu'elle conduirait à sa guise.

Il s'agissait d'attendre le moment propice et de préparer les voies et de dissimuler.

Aussi, lorsque le chevalier lui annonça son départ, elle lui demanda brusquement :

— Quand reviendrez-vous ?

— Au printemps, probablement. Qu'attendiez-vous de moi, Ellen ?

— Beaucoup de choses ; mais j'ai décidé d'attendre votre retour. Partez, Gaétan, et bon voyage.

07

LA MORT D'UNE MARTYRE.

On était au mois de novembre, et la température humide et froide influait péniblement sur la santé de M Merville qui, sentant sa fin approcher, demanda à voir Paul.

— Je voudrais le voir encore une fois, dit-elle à M Jordan, sa confidente ordinaire, et si ce n'était pas trop demander, ajouta-t-elle avec un accent de prière, je voudrais voir aussi M. Murray et Harry…

C'était un bien long voyage dans une saison si rude, mais M. Jordan n'hésita pas, et des exprès furent envoyés aux deux

jeunes gens.

— Pourvu que je puisse vivre jusqu'à leur arrivée, disait la pauvre malade qui sentait ses forces s'épuiser. Mais la Providence, dans ses décrets divins, en avait décidé autrement.

Un soir, M Merville fut prise d'une quinte de toux si forte que Marguerite, alarmée, envoya Nanette chercher M Jordan.

Lorsque celle-ci arriva l'accès était passé, mais la malade gisait là, si pâle que son amie se pencha sur elle avec anxiété. M Merville ouvrit les yeux.

— L'accès a été terrible, dit-elle, j'ai cru, un instant, que ma dernière heure était venue…

Elle ferma les yeux un moment et parut s'endormir, mais bientôt elle reprit d'une voix plus ferme :

— Ne pleure pas, Marguerite, et vous, ma bonne amie ne pleurez pas non plus. Le long martyre de ma vie est fini, et je partirais heureuse si je ne laissais ici-bas des êtres bien chers… Mais je vous les lègue, vous les protégerez j'en suis certaine, et cela adoucit mes derniers moments… Marguerite, il faut que tu me promettes de ne jamais abandonner Odette, tu sais comme elle est impressionnable et nerveuse, remplace-moi auprès d'elle…

Elle se tut pendant quelques minutes, puis murmura sans ouvrir les yeux :

— Je crois que je vais dormir, va te reposer mon enfant, M Jordan restera près de moi.

— Oui, dit tout bas la femme de l'armateur, va essayer de dormir, il faut te reposer et ménager tes forces, tu en auras besoin,

pauvre petite, ajouta M Jordan en mettant un baiser sur le front de la jeune fille.

Marguerite se retira dans sa chambre et se jeta toute habillée sur son lit. Elle ne pouvait croire que la mort fut si près d'elle… Sa mère était encore jeune et Dieu était si bon. Quelle prière fervente monta du cœur de la jeune fille pour la chère malade qu'elle venait de quitter. Elle pria longtemps ; enfin, vaincue par la fatigue, elle s'endormit.

Elle dormait depuis une heure à peine lorsqu'un coup frappé à la porte vint la réveiller en sursaut.

— Venez vite, mademoiselle, madame est plus mal, dit Nanette toute en larmes.

La jeune fille se précipita vers la chambre de sa mère et vint s'agenouiller près du lit. On venait d'administrer les derniers sacrements à la malade, et maintenant la voix du prêtre, récitant les prières des agonisants, résonnait seule dans le silence de la chambre, appelant la miséricorde divine sur cette âme qui allait quitter la terre.

M. et M Jordan étaient là ; Lilian et Odette, serrées dans les bras de Maggy, pleuraient silencieusement. M. Merville, parti en joyeuse compagnie pour une chasse dans la propriété de l'un de ses amis, n'était pas revenu.

Marguerite étreignit les pauvres mains diaphanes qui ne répondaient plus à ses caresses. C'était donc vrai, elle allait mourir cette créature d'élite… Elle s'en irait vers l'au-delà sans que le compagnon de sa vie, celui qui avait juré d'aimer et de protéger cette frêle créature, fut là pour lui adresser l'adieu suprême…

Ah ! Marguerite le comprenait maintenant le long martyre de sa mère. Heureuse et aimée, elle eut vécu ; c'était l'indifférence et l'abandon de son mari qui l'avait conduite au tombeau.

M Merville ne devait pas recouvrer sa connaissance ; elle s'éteignit doucement vers quatre heures du matin, sans efforts et sans secousses, comme une lampe dont l'huile est entièrement consumé.

La bonne Maggy emporta Odette que les sanglots étouffaient, puis, aidée par Lily, elle la déshabilla et la coucha dans son lit où, vaincu par la fatigue et bercée par les douces paroles de sa petite amie, l'enfant ne tarda pas à s'endormir.

Lilian resta près d'elle.

Marguerite ne voulut pas quitter la chambre de sa mère. Pâle, avec des mouvements automatiques, elle aida M Jordan et Nanette dans les derniers soins à rendre à la chère morte, et lorsque celle-ci fut exposée dans le salon converti en chapelle ardente, la jeune fille se laissa choir sur un fauteuil.

Sa pâleur était si grande que M Jordan crut, un moment, qu'elle allait défaillir. Nanette lui apporta une tasse de café.

— Buvez, ma chère petite, dit M Jordan tout bas. Marguerite but docilement ; un peu de couleur revint à ses joues, mais elle refusa de suivre sa vieille amie.

— Ma place est ici, murmura-t-elle, et il y avait une telle prière dans les yeux de la jeune fille que M Jordan faisant signe à la servante de rester près d'elle sortit pour se rendre chez elle.

M. Merville rentra fort tard dans la journée ; il avait appris, par la rumeur publique, la triste nouvelle. À pas lents, il entra et vint s'agenouiller près de la couche funèbre. Quelles pensées s'agitaient dans la tête de cet homme ? Allait-il céder à un bon mouvement en s'approchant de sa fille avec de douces paroles ? Nul ne le sut jamais… Ellen entra et vint lui serrer la main avec des paroles de sympathie, puis elle embrassa Marguerite qui resta froide sous cette caresse dont elle connaissait la valeur.

Deux religieuses, amies de M Merville, avaient obtenu l'autorisation de venir passer la nuit près de celle qui avait été leur bienfaitrice.

Elles entrèrent à ce moment accompagnées de M Jordan.

Marguerite sembla s'éveiller d'un rêve : elle s'élança dans les bras que lui tendaient les bonnes religieuses et fondit en larmes. Ces larmes, c'était le salut pour la pauvre petite ; elle pleura longtemps. À la fin, brisée de fatigue, elle se leva et, s'adressant aux religieuses, elle leur désigna sa mère :

— Je vous la confie, dit-elle ; puis, prenant le bras de sa vieille amie, elle murmura : Allons voir Odette.

Toutes deux sortirent pour gagner la maison de l'armateur. Une voiture arrivant en sens inverse leur fit pousser une exclamation de surprise :

— Paul ! Harry !

Le jeune Merville se jeta dans les bras de M Jordan :

— Ah ! bonne amie, dites-moi qu'il n'est pas trop tard !

— Hélas ! répondit M Jordan, ta pauvre mère a cessé de souffrir.

Paul embrassa sa sœur dont Harry serrait les mains tremblantes.

— Mes pauvres chéries, dit-il, vous allez être bien seules.

— Et moi, ne suis-je pas là ? dit M Jordan.

— Mon Paul, dit alors Marguerite, avec des amis comme M. et M Jordan nous avons encore une famille. Pourvu que l'on ne cherche pas à nous éloigner, acheva-t-elle avec un soupir.

— Dans ce cas mon oncle interviendrait, dit Harry, vous connaissez ses projets, chère tante ; rassure-toi Paul, tes sœurs ne seront pas abandonnées, quoi qu'il arrive.

Odette et Lilian vinrent embrasser les arrivants ; leurs yeux rougis attestaient qu'elles avaient beaucoup pleuré.

— C'est notre dernière année de collège, dit Harry ; mon oncle s'occupe de réaliser sa fortune et d'acheter une propriété ici.

— Oh ! le cher oncle, dit Lily, quel bonheur l'avoir près de nous !

— Et quel protecteur, murmura Marguerite, car je crains tout de la part d'Ellen… C'est mal, peut-être, mais quelque chose me dit que cette créature nous sera fatale, elle et son chevalier de Laverdie.

— Quel est ce personnage ? demanda Paul.

— Une sorte d'aventurier de la pire espèce, répondit Harry. Mon oncle Murray ne connaît pas son origine, mais il ne lui ins-

pire aucune confiance ; il était question d'un mariage entre Ellen et lui lors de la catastrophe qui a coûté la vie à ses parents ; c'est ce qui explique ses relations avec elle.

Marguerite écoutait, toute frémissante, les paroles du jeune homme, et des larmes coulaient lentement sur ses joues.

M Jordan s'approcha d'elle avec Odette.

— Viens, Marguerite, dit-elle, un peu de repos te fera du bien ainsi qu'à cette pauvre petite ; viens, ma chérie.

— Oui, dirent ensemble les deux jeunes gens, va, Marguerite, nous allons te remplacer auprès de notre chère morte. Accompagne-les, Lily.

Avec une douce violence, Lilian les entraîna et aida sa tante à déshabiller Marguerite qui les laissait faire, presque inconsciente. Odette vint se blottir dans ses bras :

— Tu ne me quitteras jamais, ma sœur ?

— Non, dit la jeune fille, en caressant la jolie tête qui s'appuyait sur son épaule, non, mon Odette, je resterai toujours avec toi.

M Jordan et Lilian, rassurées, laissèrent les orphelines à leur repos et rejoignirent les voyageurs dans la salle à manger.

Maggy leur avait servi un léger souper, mais ils avaient le cœur trop oppressé pour y faire honneur ; ils causaient tous deux avec M. Jordan qui venait d'entrer.

— Je vais aller faire un bout de veillée avec vous, dit-il aux jeunes gens lorsque ceux-ci furent prêts à partir.

Tous trois vinrent s'agenouiller près de la couche où reposait celle à qui il n'avait manqué qu'un peu de bonheur pour vivre encore. Le visage de la morte, figé dans sa pâleur marmoréenne, était si calme qu'il semblait leur sourire. Les deux jeunes gens posèrent leurs lèvres sur ce front glacé et s'absorbèrent dans leurs prières et leurs méditations. Le silence n'était troublé que par le bruit du chapelet qu'égrenaient les religieuses et les soupirs de Nanette qui pleurait dans un coin.

Paul jeta un regard autour de la chambre… Où était donc son père ? Pourquoi n'était-il pas près de la couche où reposait les restes de celle qu'il avait méconnue et abandonnée. Et, comme c'était horrible pour un enfant d'avoir ainsi à juger son père… À cette pensée, le cœur du jeune homme se brisait. Certes, c'était bien cruel d'avoir perdu sa mère, mais si Paul avait pu se jeter dans les bras de M. Merville et lui dire : « Pleurons-la ensemble », sa douleur eût été moins vive. M. Jordan et Harry, qui lisaient sur la figure du jeune homme les angoisses qui le torturaient, l'entraînèrent hors de la chambre.

— Nous reviendrons plus tard, dirent-ils. Allons rejoindre Marguerite et Odette.

Mais les deux sœurs dormaient encore, et Lilian, qui n'avait pas voulu les quitter, s'était assoupie dans son fauteuil.

Ellen s'était enfermée dans sa chambre après une courte visite à la maison mortuaire.

M Jordan donna ses instructions à la fidèle Maggy, et, s'adressant aux jeunes gens :

— Je vais passer la nuit là-bas, dit-elle. Prenez un peu de repos, mes pauvres petits ; j'ai donné ordre à Maggy d'accompagner Marguerite si, à son réveil, elle est assez forte pour venir me rejoindre. Courage, mon Paul, notre pauvre morte est heureuse… Du haut du ciel où elle est, elle veillera sur vous.

08

DEUX COMPLICES.

Les premiers mois de l'hiver se passèrent sans incidents pour les pauvres orphelines. Elles avaient repris leurs études, et Ellen les traitait avec une douceur et une affection qui étaient bien loin de son cœur. Odette et Lilian s'en réjouissaient, mais M. et M Jordan, ainsi que Marguerite, voyaient avec peine l'empire que M O'Reilly exerçait sur M. Merville ; cela ne présageait rien de bon pour l'avenir.

Au mois d'avril. Laverdie revint en France et, dès son arrivée au Havre, il vint rendre visite à M. Merville. Celui-ci, enchanté de revoir ce compagnon dont les goûts cadraient si bien avec les siens, le reçut à bras ouverts et le pria de considérer sa maison comme la sienne.

Depuis qu'Ellen écoutait ses propos d'amour sans colère, M. Merville s'était transformé : il avait de bonnes paroles pour Marguerite, des caresses pour Odette, et la société de ses amis de débauche ne l'attirait plus ; il devint casanier.

M O'Reilly régnait en maîtresse dans la maison, tout obéissait à ses ordres, sauf Marguerite ; malgré la douceur apparente d'El-

len pour elle, la fière nature de la jeune fille se révoltait à la pensée que, bientôt peut-être, cette perfide créature prendrait au foyer la place de sa mère.

Laverdie parlait souvent du Canada, de la liberté dont jouissait les habitants de ce pays et de la possibilité, pour un homme actif, d'y faire bientôt une fortune considérable. Il exprimait même son intention d'y retourner pour s'y fixer mais, pour le moment, trop de liens l'attachaient au Havre (ceci avec un coup d'œil significatif à Marguerite) pour qu'il put donner suite immédiatement à son projet. Les compliments et les insinuations du chevalier laissaient Marguerite aussi froide que s'ils se fussent adressés à un autre : elle répondait par monosyllabes, et, le plus souvent, se retirait dans sa chambre.

Cette attitude, on le comprend, était loin de plaire à M O'-Reilly dont elle dérangeait les plans secrets. Elle résolut de brusquer les choses.

Un jour qu'elle avait eu un long entretien avec M. Merville, elle trouva le moyen de dire tout bas à Laverdie :

— Il faut que je vous parle. Trouvez-vous ce soir près du hangar que l'on construit sur le quai : j'irai vous rejoindre à neuf heures.

Le temps était très lourd ce soir-là, et de gros nuages qui montaient peu à peu dans un ciel sans lune faisaient présager un orage prochain.

Le chevalier fut exact au rendez-vous ; il avait hâte de recevoir la communication d'Ellen. Il se mit donc à se promener de long en large pour tromper son impatience. Les rares réverbères qui

étaient censés éclairer les quais ne donnaient qu'une faible lumière à cette place peu fréquentée. Au moment où Laverdie passait sous l'un de ces réverbères, un homme qui débouchait d'une rue transversale eut un mouvement de surprise et se dissimula derrière un amas de débris laissé là par des ouvriers.

Cet homme, qui paraissait âgé d'une quarantaine d'années, portait l'uniforme de capitaine de la marine marchande ; il était grand d'allure, souple, et son teint bronzé attestait qu'il avait dû vivre sous bien des climats.

— Pietro ici, murmura l'inconnu, du diable si je m'attendais à cette rencontre.

En ce moment, une femme, enveloppée dans un ample manteau, apparut au détour d'une rue voisine. Laverdie se précipita vers elle.

— Tiens, tiens, murmura l'homme, c'est trop drôle. Ce coquin de Pietro qui se donne le luxe d'avoir une maîtresse… Ce que ça doit être édifiant le langage de ces tourtereaux… Mais, Dieu me pardonne, c'est l'institutrice des filles du patron… Qu'est-ce que cette chipie peut bien manigancer avec ce Laverdie de malheur ? Rien de bon, je suppose… Essayons de comprendre.

Mais la place paraissait si déserte que les deux complices, arrêtés en face des décombres où se cachait le personnage mystérieux, se mirent à causer à mi-voix, de sorte que leurs paroles arrivaient jusqu'à lui claires et distinctes.

— Vous m'avez demandé de venir vous attendre ici, Ellen, disait le chevalier, nous nous voyons tous les jours. Pourquoi cet entretien secret ?

La jeune fille eut un petit rire ironique.

— Vous allez me donner une bien piètre idée de votre intelligence, Gaétan, dit-elle. N'avez-vous pas compris qu'un entretien tel que celui que nous devons avoir est trop important pour avoir lieu dans une maison où les murs ont des oreilles ?

— Question d'état alors ? railla Laverdie.

M O'Reilly ne put réprimer un geste de colère.

— Oh ! oui, raillez, vous avez beau jeu, et pourtant vous êtes intéressé autant que moi à la réussite de mon plan.

— Ah ! toujours ce fameux plan, vous m'en avez déjà touché un mot. Quel est-il ?

Ce fut au tour d'Ellen de railler.

— Si j'avais une œuvre méritoire à accomplir, dit-elle avec dédain, ce n'est pas votre aide que je réclamerais. Je poursuis un but, et pour l'atteindre il me faut un instrument souple et docile. Voulez-vous être cet instrument ?

— Instrument passif entre vos jolies mains ? C'est flatteur. Et si je décline ce grand honneur ?

La jeune fille frappa du pied.

— Je dirais votre vrai nom, Pietro Lamberti, dit-elle sourdement.

Un tremblement convulsif agita les membres du chevalier.

— Chut ! taisez-vous… Ne prononcez pas ce nom… j'ai eu tort de vous conter cette histoire. Soyez discrète et je vous obéirai. De

quoi s'agit-il ?

— Je veux que vous épousiez Marguerite. Que dites-vous de cela ?

— Dame ! sa fortune me plairait assez et la fille est charmante, mais voudra-t-elle ?

Ellen se rapprocha de son complice.

— M. Merville vous a-t-il parlé de ses projets ? demanda-t-elle.

— Oui ; d'abord, l'un de ses amis, parti la semaine dernière pour le Canada, doit acheter en son nom une grande propriété à Québec, dans la partie haute de la ville : c'est là qu'il veut vivre désormais. Vous savez-le reste, je suppose, vous, la principale intéressée ? conclut Laverdie, non sans sarcasme.

— Oui, nous avons résolu de brusquer les choses. Paul est prévenu : notre mariage aura lieu aussitôt son retour et en route.

— Mais pourquoi cette hâte ?

— Pourquoi ? J'admire votre naïveté, Gaétan. Je vous ai dit que mon oncle Murray avait l'intention de venir se fixer ici ; il voudrait que mon cousin épouse Marguerite : cette idée est passée chez lui à l'état de marotte. Or, M. Jordan vient d'apprendre, par un messager, que l'oncle Arold est très malade et que, par conséquent, Harry ne peut le quitter, même pour défendre sa belle contre ceux qui tiennent à lui faire changer d'air.

— Et qu'espérez-vous de ce changement ?

— Tout d'abord, le hasard nous favorise car, si mon oncle eut été ici, il n'eut pas voulu laisser partir cette chère Marguerite, et le mariage que je veux empêcher à tout prix, se ferait malgré moi.

— Vous l'aimez donc bien ce garçon ?

Ellen eut un geste intraduisible.

— Moi ? Suis-je capable d'aimer ? J'en doute. Mais je veux être riche, je veux briller dans le monde comme autrefois. La fortune de mon oncle est considérable et mon cousin héritera seul.

— Mais M Merville l'aime, et j'ai tout lieu de croire qu'elle me déteste.

— Marguerite est une enfant qui ne connaît rien de la vie ; une fois séparé d'Harry, loin de toute influence malsaine, elle oubliera vite et, si vous êtes habile, nous l'amènerons facilement à partager nos vues.

— Soit, ne pouvant épouser votre cousin pour le moment, vous vous contentez d'un pis-aller. La richesse est votre seul objectif. Ah ! Ellen, vous êtes bien toujours la créature sans cœur et sans principes que j'ai connue.

Ellen se regimba.

— Ce n'est pas à votre école que j'aurais pu devenir une sainte, dit-elle avec dépit ; il vous sied bien de parler des gens sans principes, vous, je…

Laverdie lui saisait le bras.

— Voyons, Ellen, j'ai eu tort de parler ainsi : faut-il que je vous demande pardon à genoux ? Croyez-moi, deux vieux amis tels

que nous auraient mauvaise grâce à se chicaner pour quelques mots en l'air. C'est convenu, je vous accompagnerai au Canada et je ferai mon possible pour me faire aimer de la belle. M. Merville prendra-t-il passage sur l'un de ses navires ?

— Oui, nous attendons le « Montcalm » demain ; le temps de reprendre une cargaison et de conclure le mariage. J'ai hâte de me retrouver en brillante société, car, à vous entendre, on s'amuse bien à Québec ?

— Oui, j'ai vu, là-bas, de jolies fêtes et de jolies femmes, répondit le chevalier en riant. Mais voilà l'orage qui commence, permettez-moi de vous reconduire.

Les deux complices se mirent en marche. Alors l'inconnu sortit de sa cachette et, sans souci de la pluie qui tombait à larges gouttes, il les regarda disparaître au tournant de la rue.

— Les scélérats ! dit-il enfin. Quel plan infernal ! Ils ne se doutent guère, les canailles, que leur conversation a été entendue par moi car, sans cela, je ne donnerais pas cinq sous de ma peau… Allons, pour une fois que je me mêle d'écouter aux portes, je n'ai pas trop mal réussi. Pauvre Marguerite, pauvre Odette ! Que vont-elles devenir dans ce pays qui sera bientôt ravagé par la guerre ? Paul ne pourra rien pour ses sœurs car on saura l'éloigner. Le meilleur moyen c'est de prévenir M. Jordan : lui seul peut protéger ces pauvres enfants… Allons-y… Et, d'un pas rapide, l'inconnu se dirigea vers la maison de l'armateur.

09

LE CAPITAINE LEVAILLANT.

M. et M Jordan, ainsi que leur nièce, étaient réunis dans le salon lorsque Maggy vint annoncer que le capitaine Levaillant demandait à être introduit.

— Qu'il vienne, dit M. Jordan.

Lilian s'était avancée à la rencontre de l'arrivant.

— Ah ! mon grand ami, quel plaisir de vous revoir !

Le capitaine mit un baiser sur le front de la fillette.

— On n'oublie donc pas ses amis, petite Lily ?

— On n'oublie personne, méchant capitaine. C'est Odette qui va être contente, nous avons bien prié pour vous, allez !

— Aussi, j'ai pensé à vous, moi aussi, vous verrez demain.

M. et M Jordan s'étaient, approchés ; le capitaine leur tendit la main en s'excusant de se présenter si tard.

— Vous savez que vous êtes chez des amis, dit M. Jordan, donc, nous mettrons les cérémonies de côté. Vous avez fait un bon voyage ?

— Magnifique, madame, mais je crois que mon séjour ici ne sera pas long. Il va bien le patron, mille tonnerres !

— Que voulez-vous dire, capitaine ? demanda M. Jordan.

— Vous ne savez pas ? Eh bien ! il se remarie et va s'établir au Canada.

— Se remarier, lui ? Mais avec qui ?

— Avec la belle M O'Reilly, parbleu ! Tenez, écoutez plutôt la conversation que je viens de surprendre par un hasard vraiment providentiel.

Et, mot pour mot, le capitaine raconta à ses auditeurs attentifs les propos échangés entre les deux complices. L'armateur et sa femme étaient atterrés.

— Comment empêcher cette infamie ? demandèrent-ils. Prévenir M. Merville qu'on le trompe, il ne nous croira pas, car il est dupe de la comédie d'amour que lui joue la perfide. Conseillez-nous, capitaine, et, d'abord, dites-nous ce que c'est que ce Laverdie ?

— C'est un criminel de la pire espèce, qui n'est pas plus chevalier que moi. Son véritable nom est Pietro Lamberti. Sa mère, une Bohémienne, mariée à un Italien qui suivait la troupe errante, sentant sa fin approcher confia son fils à de bons religieux en leur demandant de l'élever et de le garder avec eux. Le lendemain, on trouva la malheureuse femme morte non loin du monastère ; ses doigts glacés serrait encore un chapelet de bois hoir, qu'elle récitait sans doute au moment où la mort l'avait surprise. Les moines lui donnèrent la sépulture et gardèrent le petit Pietro alors âgé de 4 ans. Le prieur du monastère avait un neveu du même âge dont les parents avaient péri dans un naufrage. Les deux enfants furent élevés avec soin et reçurent tous deux une éducation distinguée. Pietro récompensa ses bienfaiteurs en leur volant une somme considérable puis il prit la fuite, passa en Sardaigne et de-

vint chef de brigands. Traqué par la justice, il fréta un navire et, sous le nom de Lopez, il devint la terreur des petits bâtiments marchands qu'il rançonnait sans pitié. Un jour, dans une escale qu'il fit à Toulon, il rencontra son camarade d'enfance. Celui-ci lui apprit qu'il avait une position dans les bureaux d'une compagnie maritime, qu'il était marié depuis un an et qu'il serait heureux de le présenter à sa femme. Le pauvre jeune homme ignorait l'infamie de son compagnon d'enfance, les bons religieux n'ayant pas juger à propos de lui faire part de la conduite de son ami ; ce fut son malheur. Pietro, reçu en ami de la maison, en profita pour capter la confiance de la jeune femme, naïve coquette facile à endoctriner. Un soir que Pierre Lamy, c'était le nom du jeune homme, revenait de son travail, il fut assailli par des matelots étrangers et, après une lutte inégale, les bandits s'enfuirent, laissant leur victime couverte de blessures. Des passants charitables qui le connaissaient le transportèrent chez lui où ils ne trouvèrent qu'une vieille servante qui leur dit que sa maîtresse n'était pas au logis. On fit mander un médecin qui déclara que les blessures étaient fort graves et que le malade ne passerait peut-être pas la nuit ; on installa une garde qui promit de ne pas quitter le blessé une seconde. Un prêtre vint et hocha la tête à la vue de cette pauvre figure tuméfiée, dont un œil disparaissait sous les bandes de toiles, qui entouraient le front.

— Le pauvre homme est bien mal, dit-il ; je vais lui donner l'Extrême-Onction. Si la connaissance lui revient, vous viendrez me chercher. Mais de longues semaines devaient s'écouler avant que le pauvre patient eut conscience de son état, et ce fut pour apprendre la disparition de sa femme et le départ du faux Lopez. Alors, Pierre Lamy comprit de quelle machination il avait été victime, et cette nouvelle, qui aurait dû le tuer, lui rendit une partie

de son courage. Il se dit qu'il vivrait pour la vengeance. Sur ces entrefaites, on vint, un soir, le prévenir qu'un mourant demandait à le voir sur-le-champ. Sans hésiter, il suivit le gamin qui le conduisit dans une maison de pauvre apparence où un homme, qui gisait sur un grabat, fit un geste de surprise en l'apercevant.

— J'ai demandé M. Pierre Lamy, dit-il.

— C'est moi, mon ami, que me voulez-vous ?

— Vous demander pardon, j'espérais, mais en voyant dans quel état cette lâche agression vous a mis, je n'espère plus.

— Vous étiez au nombre de mes assaillants, et c'est le capitaine Lopez qui vous payait pour m'assassiner ?

L'homme eut un sourd gémissement.

— Vous avez fait de moi une ruine, reprit Pierre Lamy ; je n'ai que 30 ans et j'ai l'apparence d'un vieillard. Mais je vous pardonnerai si vous répondez à mes questions. Qu'est devenue la jeune femme que votre capitaine a enlevée ?

— Elle est morte au bout de quelques semaines.

— Morte ? répéta sourdement Lamy, et comment ?

— Elle se disputait souvent avec le capitaine, elle le suppliait de la ramener ici, et c'était des crises de larmes à la suite desquelles elle refusait de manger. Sa pauvre tête ne put résister à cet état de choses, elle eut des accès de folie et, dans un de ces accès, elle a profité d'un moment où la surveillance s'était relâchée pour se lancer dans la mer.

— La malheureuse ! murmura Pierre, oh ! je la vengerai !... Pour vous, mourez en paix, je vous pardonne...

— Un jour, poursuivit Levaillant, je surveillais le chargement de mon navire lorsque je fus accosté par un vieillard dont une énorme cicatrice traversait la figure en partant de l'œil gauche complètement vide pour aboutir à l'oreille droite.

— Excusez-moi, capitaine, dit-il, je viens vous demander une place dans votre vaisseau.

— Mon équipage est au complet, lui dis-je, je puis vous prendre comme passager. Où désirez-vous aller ? Moi, je pars pour les Indes.

L'homme eut un sourire amer.

— Tous les lieux sont bons à qui n'a plus de famille, dit-il. Voulez-vous m'entendre, capitaine ? Peut-être, lorsque vous saurez mon histoire et le but que je poursuis, m'accepterez-vous comme matelot ?

Alors, l'inconnu me raconta ce que je viens de vous dire. Ses papiers étant en règle, je le pris à mon bord sous le nom de Charlot que mes hommes changèrent bientôt en celui de Tape-à-l'œil. Il ne tarda pas à devenir le favori de l'équipage, et j'espérais le faire renoncer à ses projets de vengeance lorsque, un an plus tard, nous étions de retour au Havre, Tape-à-l'œil crut reconnaître son lâche camarade dans la personne d'un brillant gentilhomme qui passait en bel équipage. Il s'informa : on lui dit que c'était le chevalier de Laverdie, riche descendant d'une famille normande dont il était le seul survivant. Mon matelot revint à bord et me raconta la chose en me disant qu'il en aurait le cœur

net. Je voulus le dissuader en lui disant que la vengeance n'appartient qu'à Dieu.

— Oui, vous avez raison, capitaine, et cependant il faut que je voie cet homme. Adieu, j'ai le pressentiment que cette visite me sera fatale.

Il partit et ne revint pas. Je supposai qu'il était tombé sous les coups de son ennemi. Je me fis désigner celui qui portait ce nom de Laverdie, et, depuis ce temps, je ne l'ai pas perdu de vue. Il menait à Londres une existence brillante et passait pour l'associé du malheureux banquier O'Reilly. Qui sait s'il n'a pas aidé à sa ruine, conclut le capitaine. C'est peu charitable ce que je dis là mais, enfin, avec un pareil scélérat, on peut s'attendre à tout.

M. et M Jordan demeuraient silencieux.

Lilian s'était approchée.

— Ne vous désolez pas, dit-elle, je connais un moyen de protéger mes pauvres amis.

— Et ce moyen, petite Lily ? demanda M. Jordan.

— Partons, nous aussi, pour Québec. Vous voulez vous retirer des affaires, mon oncle, eh bien ! allons résider là-bas. Sans doute, j'aurai du chagrin de ne plus voir mon cher Harry, mais il m'approuvera, j'en suis sûre ; lui non plus ne voudra pas que Marguerite et Odette deviennent les esclaves de notre méchante cousine.

— Lily a raison, dit alors M. Jordan ; je viens justement de recevoir une lettre d'un ami de là-bas qui m'offre une belle proprié-

té aux environs de Québec. J'attends un de mes navires à la fin de la semaine. Je règle mes affaires et nous partons.

— Oui, je partirai sans regret, dit à son tour M Jordan. Pourvu que je puisse être utile à ces pauvres petites, car elles n'ont rien à attendre de leur père qui va se laisser dominer par Ellen et son soi-disant chevalier.

— Pour celui-ci, dit alors Levaillant, je m'en charge, et je lui conseille de ne pas s'approcher trop près de Marguerite, car il pourrait lui en cuire, foi de Levaillant. Là-dessus, le capitaine prit congé de ses amis en leur promettant de les avertir s'il découvrait quelque chose de nouveau.

Le lendemain, M. Jordan se rendit chez son notaire et lui exposa son projet de quitter la France, au moins pour quelques années. Son premier commis continuerait les affaires jusqu'à ce qu'il se présenta un acquéreur sérieux. Le plus grand secret devait être gardé. Le notaire, en homme habile, comprit à demi-mot et s'occupa de réaliser les fonds nécessaires à son client pour une installation dans ce lointain pays. Il mena si bien les choses que tout fut prêt dans quelques jours.

10

MARIAGE ET DÉPART.

Dans le bureau de M. Merville, Ellen, pâle et les sourcils froncés, semblait en proie à une colère sourde.

— N'êtes-vous pas le maître ? disait-elle.

— Voyons, Ellen, soyez raisonnable ; vous comprenez que je ne puis forcer ma fille à ce mariage. Sans doute, j'aime et j'estime Laverdie, je le verrais avec bonheur devenir mon gendre, mais Marguerite le connaît très peu ; plus tard, lorsqu'elle aura eu le loisir d'apprécier ses qualités, l'amour suivra l'estime.

— Il vous suffirait de dire, je veux…

M. Merville secoua la tête.

— Vous ne connaissez pas Marguerite, ma chère amie, c'est une volonté de fer, elle ne se soumettra pas ; il vaudra mieux agir de ruse avec elle. Votre esprit inventif ne vous suggère-t-il aucun moyen ?

— Nous aviserons en temps et lieux, répondit Ellen ; en attendant, vous allez me jurer que jamais, entendez-vous, quoi qu'il arrive, que jamais Marguerite ne sera l'épouse de mon cousin.

Le veuf plongea ses yeux dans les prunelles de flamme fixées sur lui.

— Peste, quel feu ! Est-ce que nous l'aimerions ce jouvenceau ?

Un peu de rouge vint aux joues pâles de M O'Reilly.

— Non, dit-elle avec force, mais je ne veux pas que la fortune de mon oncle passe aux mains de votre fille que je déteste.

— Bah ! vous l'aimerez plus tard. En attendant, soyez sans inquiétude, je jure tout ce que vous voudrez. Maintenant, parlons un peu de notre mariage : c'est toujours pour la semaine prochaine ?

— Oui, pourvu que nous partions le même jour.

— J'ai donné des ordres précis à Levaillant : tout sera prêt, je vous l'assure, ma bien-aimée, ajouta M. Merville en s'inclinant sur la main de la rouée créature qui s'éloigna en grommelant :

— Triple imbécile qui s'imagine être aimé ! Une fois ta femme et maîtresse de ta fortune, tu verras si je t'ai épousé pour l'amour de tes soixante ans.

Paul arriva deux jours avant la cérémonie. Après avoir embrassé ses sœurs, il se rendit au cabinet de son père.

— Vous avez désiré me voir, me voici, mon père, dit-il.

M. Merville paraissait soucieux et embarrassé.

— Marguerite et Odette ne t'ont rien dit ? demanda-t-il.

— Non, mon père, j'ai voulu vous voir tout de suite. C'est à peine si j'ai pris le temps de les embrasser. Cette demande de venir vous rejoindre m'inquiétait.

— Il ne se passe rien de fâcheux, pourtant, mais je voulais t'annoncer moi-même un grand changement dans ma position, et te demander si tu veux nous accompagner.

Le jeune homme ouvrit de grands yeux.

— Puis-je vous demander où vous allez, mon père ?

— Certainement ; je pars pour le Canada, mais j'ai une autre communication à te faire : j'ai résolu de me remarier.

Paul devint très pâle.

— Si tôt ? murmura-t-il.

— C'est vrai, mais il faut une maîtresse intéressée à la maison, Marguerite est trop jeune pour s'occuper de tout et Nanette se fait vieille.

Le jeune homme attendait un nom ; ce nom ne venant pas, il interrogea son père.

— Quel est le nom de celle que vous avez choisie ?

— La plus belle et la plus digne, M O'Reilly.

Paul sursauta.

— Vous, mon père, un vieillard, épouser cette coquette et frivole jeune fille, donner à cette créature fausse et égoïste la place de ma mère, une sainte ? Ah ! mon père, vous voulez donc notre malheur à tous ?

M. Merville eut un geste de colère.

— Je ne veux pas que tu calomnies celle que j'ai choisie pour femme et dont le dévouement pour tes sœurs est connu.

— Dévouement bien rétribué, répliqua Paul, sarcastique, et que je crois fort peu désintéressé… Vous êtes mon père, je vous obéirai. Maintenant, je vous laisse à vos affaires. À ce soir.

Paul sortit. Dans le corridor, il rencontra Marguerite.

— Pauvre chérie, dit-il, sois courageuse.

— J'ai du courage, Paul, tu nous restes, c'est l'essentiel. Et cette créature, oh ! je ne la crains pas, je lui tiendrai tête, tu verras. Allons rejoindre Odette.

Ils sortirent. Sur la galerie se trouvait Ellen qui, sans saluer Paul, demanda à Marguerite :

— Où allez-vous ?

— Chez M. Jordan.

— Je ne veux pas, nous avons encore beaucoup de choses à faire. Paul ira seul. Rentrez.

La jeune fille haussa les épaules.

— Je n'ai pas d'ordres à recevoir de vous, dit-elle avec calme. Vous n'êtes plus mon institutrice et, demain, vous serez M Merville. Vous n'avez pas le droit de me commander, rappelez-vous ceci, mademoiselle.

Et toujours froide et calme, Marguerite prit le bras de son frère et l'entraîna.

Ellen, tremblante de rage, les regarda s'éloigner.

— Jouissez de votre reste, imprudente que vous êtes, dit-elle. Une fois là-bas, j'aurai raison de ton obstination, Marguerite, va, tu ne reverras pas de sitôt ton bel Harry qui ne peut quitter mon oncle, et tu vas te séparer de tes amis Jordan… Moi, je vais vers la fortune et vers la vie brillante sans laquelle je ne puis vivre. Que m'importe d'être l'épouse d'un vieillard si je puis me venger de vous tous.

Laissons l'odieuse créature ruminer ses projets de vengeance et rejoignons nos jeunes amis chez M. Jordan. Paul est assis entre les deux fillettes qui sont enchantées de le revoir. Marguerite, appuyée au fauteuil de M Jordan, s'entretient tout bas avec elle. Un éclair de joie traverse de temps en temps les yeux hu-

mides de la jeune fille, et son regard s'attache avec reconnaissance sur sa vieille amie.

— Je vais te dire un secret, mon ami Paul, dit tout-à-coup Lilian, vous ne partez pas seuls pour le Canada ; je viens de le dire à Odette qui pleurait, et je veux que tu le saches aussi.

— Qui donc va nous accompagner, ma chère Lily ? Est-ce toi ?

— Nous tous, que ferais-je moi seule ?

Paul s'élança vers M. et M Jordan, les deux mains tendues.

— Ah ! chers et bons amis, vous feriez cela, dit-il. Ah ! je partirai avec joie, maintenant, nous ne serons pas seuls là-bas.

Le surlendemain eut lieu le mariage de M. Merville. Comme l'on devait partir dans l'après-midi de ce jour, il n'y avait personne d'invité à la cérémonie. On remarqua que la mariée paraissait mécontente au sortir de l'église. Un jeune homme qui se trouvait sur son passage ne put s'empêcher de dire à son voisin :

— Regarde donc la belle, sais-tu que ses yeux m'inquiètent pour le bonheur de ce vieux fou ? Parole d'honneur, ils expriment plus de haine que d'amour.

— Bah ! dit l'autre, on ne devient pas, sans danger, à soixante ans, l'époux d'une aussi ravissante créature…

— Mais, le chevalier aussi a l'air sombre !

C'est que le même spectacle venait de frapper les yeux des deux complices. Sur le balcon de la maison de l'armateur, ils venaient d'apercevoir Marguerite, Odette et Lilian serrées l'une contre l'autre et qui causaient gaiement avec Paul. L'aspect de ce

groupe charmant, qui apparaissait dans un encadrement de feuillages et de fleurs fit monter un flot de haine aux lèvres de la nouvelle M Merville. Elle murmura à l'oreille de Laverdie :

— Dans quelques heures…

En effet, vers quatre heures du soir, le « Montcalm », toutes voiles déployées, disparaissait sous la côte de Sainte-Adresse et gagnait la pleine mer.

Quelques jours plus tard, M. Jordan partait à son tour avec sa femme et Lilian que Maggy accompagnait.

Harry était retenu en Angleterre par la maladie de son oncle.

11

TROIS ANS PLUS TARD.

Trois ans se sont écoulés depuis les événements racontés dans le chapitre précédent.

Nous sommes à Paris par une belle après-midi de février.

Dans la salle basse d'un cabaret de la rue du Cherche-Midi, deux hommes sont assis à une petite table et causent avec animation. L'un de ces hommes porte le costume d'un bourgeois aisé et l'autre l'uniforme des gardes de sa Majesté Louis XV. Tous deux se ressemblent à tel point que sans une légère différence dans la couleur des cheveux, on aurait pu les prendre l'un pour l'autre. Du reste, cette différence s'atténuait avec les années.

L'un de ces jeunes gens est notre ami Paul Merville. L'autre est le fils d'un comte et se nomme Georges de Villarnay.

Ami de collège du jeune Merville, Georges a vu le jour dans l'un de ces vieux châteaux dont les ruines se voient encore sur le versant des Vosges en France. Le vieux comte de Villarnay, très entiché de sa noblesse qui remontait aux croisades et désireux que son fils continuât la longue lignée de soldats qui servait la France, lui avait, sans le consulter, acheté une lieutenance dans les gardes du roi. Le jeune homme n'avait aucun goût pour le métier des armes. Ses préférences se portaient plutôt vers les sciences et toute son ambition tendait vers la vie paisible du médecin de campagne qui lui permettrait de vivre près de sa mère et de ses sœurs.

Devant la volonté paternelle, il fallait obéir ; aussi le jeune homme s'était-il soumis, sans délaisser pourtant ses chères études.

Paul, que les affaires de son père avaient ramené en France, se trouvait depuis un mois à Paris.

Les deux amis s'étaient retrouvés avec plaisir, aussi, ils passaient ensemble tous les instants qu'ils pouvaient dérober à leurs devoirs respectifs.

— Tu m'annonçais hier ton départ pour le Havre, disait le jeune officier, moi aussi je pars ; j'ai obtenu un congé de trois mois pour aller voir ma famille. Tu devrais venir avec moi, Paul, ma mère et mes sœurs seraient si heureuses de te connaître.

— Je vais d'abord me rendre au Havre, répondit Paul. Le navire qui doit me ramener au Canada a passé l'hiver dans le port ;

il faut que je m'entende avec le capitaine au sujet du chargement : lorsqu'il sera commencé je pourrai aller te rejoindre.

Un voyageur entra à ce moment dans la salle où se trouvaient les deux amis. Deux cris de surprise retentirent en même temps, et Paul vint tomber dans les bras du nouveau venu.

— Ce cher Harry ! quelle heureuse rencontre. Et tu arrives de Londres ?

— Oui, tes dernières lettres me parlaient de ton prochain départ, et j'ai voulu te voir encore une fois. Qui sait, il se passera peut-être bien du temps avant que nous soyons réunis de nouveau ?

— L'avenir n'appartient qu'à Dieu, répondit Paul, mais il faut que je te présente à un ami dont je t'ai souvent parlé : mon cher Georges, mon ami Harry O'Reilly ; Harry, M. de Villarnay.

Les jeunes gens se serrèrent la main.

— Garçon, une bouteille et du bon, cria le jeune officier.

— Voilà, monsieur, dit le garçon en posant sur la table une bouteille couverte de poussière.

Georges emplit les verres.

— Je bois à ton heureux voyage, dit Paul en levant son verre.

— Et au tien, dit Georges ; au vôtre aussi, monsieur Harry, et à la santé de tous ceux qui vous sont chers à tous deux. Maintenant, je vous quitte : j'ai beaucoup de choses à préparer. À ce soir. Nous nous retrouverons Ici, n'est-ce pas ?

— Certainement. À ce soir.

Restés seuls, les deux amis se rapprochèrent.

— Je serais bien heureux de partir avec toi, dit Harry, j'aurais tant de plaisir à les revoir tous. Lily est une grande fille maintenant ?

— Oui, et c'est la seule consolation de mes pauvres sœurs.

— Ainsi, mon oncle Murray ne se trompait pas : malgré ta présence et celle de leurs amis Jordan, Ellen trouve encore le moyen de les persécuter ?

— Que veux-tu, mon cher ami, mon père se laisse dominer par sa femme et ce Laverdie de malheur. Tous deux sont très bien vus dans la haute société dont ta cousine est devenue l'une des étoiles. Elle a réussi à faire croire que Marguerite était une révoltée qui récompensait sa bonté par l'ingratitude ; de plus, elle a fait croire à mon père, dont l'intelligence est très affaiblie, qu'il n'avait pas de pires ennemis que M. Jordan et sa femme parce qu'ils encourageaient Marguerite dans son refus d'épouser Laverdie.

Harry serrait les poings.

— La coquine ! dit-il. Ah ! je comprends maintenant pourquoi mon oncle a voulu que je fasse partie du régiment de mon cousin, le colonel Murray, il savait que la guerre est imminente avec le Canada, et il a voulu que je sois là pour vous protéger tous. Avant de mourir, il a prononcé des paroles sans suite dont je devine le sens maintenant : La guerre… Marguerite… Ellen et Laverdie… misérables… Aller là-bas… Puis sa main s'est tendue vers le prêtre : Bénissez-moi mon Père, dit-il, et adieu.

— Ainsi, si la guerre se déclare, tu crois que ton régiment va être dirigé sur le Canada ?

— Je l'espère et le redoute en même temps. Si nous allions nous rencontrer sur le champ de bataille ?

— Si cela arrive, nous ferons notre devoir de soldats et d'amis. Cela peut se concilier, vois-tu !

— Que Dieu t'entende, mon cher Paul. En attendant, quel hiver ont dû passer tes pauvres sœurs ? J'ai peur que Marguerite ne puisse résister toujours !

— Marguerite est une vaillante que les sollicitations de M Merville et les galants propos du chevalier laissent froide comme les glaces du pôle. Devant cette attitude et le refus de suivre Ellen dans le monde, mon père s'est fâché et les a conduites au couvent des Ursulines où personne, excepté Lilian, ne peut les voir, et encore, c'est à peine si elle les voit, un quart-d'heure par mois.

— C'est bien peu, murmura Harry, mais si on voulait forcer ta sœur à ce mariage, mon oncle, prévenu par Lily, pourrait peut-être intervenir ?

— Ma belle-mère a trop d'influence dans la société ; elle a si bien su se gagner toutes les sympathies en se posant en victime du mauvais caractère de Marguerite, qu'une intervention étrangère ne pourrait que nuire à mes sœurs.

— Alors, tu dois avoir hâte de retourner à Québec ?

— Oui, j'ai d'autant plus hâte que, vu la faiblesse de mon père pour sa femme, je crains qu'il ne déshérite mes sœurs au profit de cette intrigante, s'il venait à mourir en mon absence.

— Espérons que cela n'arrivera pas, M. Merville n'est pas très vieux ?

— Non, mais très affaibli par des attaques de goutte qui épuisent cette organisation déjà surmenée. Mais, si tu veux, nous allons parcourir un peu les rues de Paris que tu ne connais pas beaucoup. Nous reviendrons ici rejoindre Georges.

Les jeunes gens sortirent. Leur promenade fut longue et très intéressante, sans doute, car Georges les attendait depuis une demi-heure lorsqu'ils arrivèrent enfin.

— Bravo ! cria le jeune garde, savez-vous que je commençais à désespérer ? Je vous croyais partis pour votre sauvage pays.

Paul se mit à rire.

— Pas si sauvage que tu crois, dit-il, j'ai assisté à des bals qui n'ont rien à envier aux bals parisiens.

— Je te l'accorde, dit Georges avec le plus grand sérieux, vos bals peuvent être magnifiques, mais le retour au gîte doit manquer de gaieté. Avoir à cheminer dans la neige à mi-corps pour gagner son lit, et, une fois à destination, être obligé d'enlever quatre à cinq pieds de la susdite neige qui bouche l'entrée du logis, vous conviendrez que cela manque de charme, sans compter la rencontre peu agréable d'un ou de plusieurs Peaux-Rouges, amateurs de chevelures… Brrr, cela me donne le frisson… Cette boutade de Georges fut accueillie par un éclat de rire.

La physionomie mobile du jeune garde s'était rembrunie.

— Je vais être obligé de vous dire adieu, dit-il, je pars tout-à-l'heure. Quand penses-tu venir me rejoindre, Paul ?

— Mes affaires sont terminées ici, je vais partir pour le Havre la semaine prochaine, de sorte que, si le « Montcalm » n'est pas en retard, je serai près de toi dans un mois et demi.

— Alors, au revoir, mon cher Paul. Monsieur O'Reilly, j'espère que nous nous reverrons un jour, en attendant, adieu ! Et, très ému, Georges serra la main des jeunes gens et s'élança hors du cabaret.

— C'est un charmant garçon que ton ami de Villarnay, et quelle étrange ressemblance : elle tromperait l'œil d'une mère.

— C'est vrai, en ayons-nous assez mystifié au collège. Un jour, un professeur nouvellement arrivé de province m'infligea une retenue pour je ne sais plus quelle peccadille. Dans le corridor, il croisa Georges qui descendait tranquillement, les mains dans ses poches. Il l'interpella brusquement :

— C'est ainsi que vous tenez compte de ma défense, Monsieur ?

Georges ouvrit des yeux étonnés. Plus âgé que moi, il était dans une classe plus élevée que la mienne, et ce professeur lui était inconnu.

— Que voulez-vous dire, monsieur ? demanda-t-il.

— Ce que je veux dire ? Elle est bonne celle-là. Montez à votre classe, Monsieur Paul Merville.

Georges se mit à rire.

— Vous vous trompez, monsieur, je suis Georges de Villarnay.

— Un mensonge maintenant, vous aggravez votre faute, monsieur.

— Vous allez me suivre et je vais vous montrer mon ami Paul bien tranquille là où vous l'avez laissé.

— Paul, dit Georges, en entrant dans la classe où j'étais en train d'écrire, veux-tu dire à monsieur que ce n'est pas toi qui te promènes dans les corridors ?

Le professeur était un homme d'esprit ; il trouva l'aventure si plaisante qu'il me permit de suivre mon camarade et nous appela, désormais, les deux jumeaux. À présent, viens, nous allons passer la soirée à mon hôtel.

Ils causèrent longtemps. Harry écrivit une longue lettre pour Lilian dans laquelle il mit un mot pour son oncle et un billet pour Marguerite lui disant son espoir de la revoir bientôt, et l'exhortant à se montrer ferme, qu'elle aurait, sous peu, un protecteur dans la personne de Paul qui allait tout tenter pour se rapprocher d'elle en dépit de la mauvaise volonté de leur belle-mère.

— Priez pour moi, petite amie, disait-il en terminant, j'ai peur d'être obligé de suivre mon cousin Murray en Canada ; priez, afin que je puisse concilier ces deux devoirs : devoir d'amitié et devoir de soldat.

Le lendemain, Harry reprenait la route de Londres, et, quelques jours plus tard, Paul partait pour se rendre au Havre.

12

TRISTE ARRIVÉE.

En quittant ses amis, Georges se rendit en hâte à son hôtel.

Son domestique avait tout préparé pour le voyage ; les chevaux tout harnachés piaffaient dans la cour. Le jeune homme s'assura que ses pistolets étaient bien chargés ; il monta dans la berline qui roula bientôt à grande allure sur la route durcie par la gelée. Le temps était froid mais sec ; la lune brillait dans un ciel constellé d'étoiles. Georges s'amusa quelque temps à regarder fuir les arbres chargés de givre qui bordaient la route, mais bientôt il s'absorba dans ses rêveries.

Nous le laisserons poursuivre sa route et nous le précéderons au château de Villarnay.

Ce château, situé à quelque distance de la ville d'Épinal, remontait à plusieurs siècles. Il conservait encore un air imposant avec ses hautes tours, ses remparts et ses créneaux que le temps avait revêtus d'une teinte verdâtre. Il se dressait superbe, dominant le village qui se déroulait à ses pieds avec ses blanches maisonnettes au toit de chaume et le clocher pittoresque de sa petite église.

Le comte de Villarnay était un grand vieillard d'aspect sévère et froid ; très autoritaire, mais bon et charitable aux malheureux, on l'aimait et le craignait à sept lieues à la ronde, et sa volonté faisait loi.

Possesseur d'immenses richesses, mais ayant passé une partie de sa vie dans les armées du roi, il s'était retiré du service à 55

ans. Puis, redoutant la solitude, il avait épousé la fille d'un ancien compagnon d'armes, orpheline aussi noble que belle qui lui avait donné trois enfants : Georges, Valentine et Éva.

Au moment où nous arrivons au château, l'horloge de la tour vient de sonner dix heures. Le château paraît frappé par un malheur subit. Les domestiques accomplissent leur besogne en silence ; d'épais tapis sont jetés à profusion sur les escaliers et dans les corridors pour amortir le bruit des pas. En un mot, c'est le silence de la tombe.

Deux personnes, debout sur le perron de la grande entrée, causent à voix basse. L'une de ces personnes est le vieux Jacques, le frère de lait du comte, son ami plutôt que son serviteur ; l'autre est Éva, une délicieuse fillette de 15 ans.

— Ainsi, il n'y a plus d'espoir, disait le vieux Jacques. Pauvre demoiselle Valentine ! Si jeune… Ah ! j'ai trop vécu, moi, pour voir mourir cet ange et ne pouvoir rien pour elle. Si encore M. Georges était ici. Pourquoi ne pas l'avoir prévenu ?

— Maman ne l'a pas voulu, car elle craignait une rencontre entre mon frère et le marquis de P… Cette famille est si puissante !

Le vieillard pleurait silencieusement. La jeune fille lui prit le bras.

— Viens, mon vieil ami, dit-elle, retournons près de ma sœur.

Elle n'acheva pas : un coup de cloche sonné par une main impatiente venait de la faire tressaillir. Puis la porte s'ouvrit et livra passage à une berline qui vint s'arrêter devant le perron.

En un clin d'œil, la jeune fille fut au bas des degrés.

— Georges, mon frère, c'est Dieu qui t'envoie.

Le jeune homme la serra dans ses bras.

— Éva, ma chérie, qu'as-tu ? Tes yeux sont rouges… Que se passe-t-il ?

— Hélas ! sois courageux, Georges. Notre pauvre Valentine touche à ses derniers moments.

Georges chancela.

— Elle, notre pauvre sœur que j'ai laissée si gaie, si pleine de vie ? Oh ! dis-moi que je rêve, Éva !

Le vieux Jacques vint tendre la main à son jeune maître.

— Ce n'est que trop vrai, dit-il. Venez, monsieur Georges, votre présence va adoucir ses derniers moments.

Georges serra la main du fidèle serviteur.

— Conduis-nous, dit-il, toi aussi tu l'aimais bien.

Un sanglot fut toute la réponse du vieillard. Ils pénétrèrent tous trois dans la pièce où agonisait celle que Georges avait quittée, deux ans auparavant, dans tout l'éclat de sa jeunesse et de sa beauté. Quel navrant spectacle ! La malade, belle encore sous la pâleur de la mort qui envahissait déjà ses traits, reposait sur une pile d'oreillers. Sa belle tête, noyée dans les flots de sa chevelure blonde, paraissait nimbée d'une auréole. Sa mère, à genoux près d'elle, essuyait son front où perlait une sueur glacée. Debout, au chevet du lit, le curé du village récitait les prières des agonisants. Georges tomba à genoux et colla ses lèvres sur la petite main qui

gisait, inerte, sur la couverture. Sous ces baisers brûlants, la malade ouvrit les yeux et un éclair de joie illumina son visage.

— Georges, console-les, balbutia-t-elle en serrant la main de son frère d'une faible étreinte, et pardonne… J'ai pardonné, continuait-elle en regardant le prêtre, mon Père, bénissez-moi… je vous les confie tous… Elle s'arrêta épuisée, puis, au bout de quelques instants, elle murmura encore : Pardonne… Ce fut tout : Valentine était devant Dieu.

Georges, toujours à genoux, n'avait pas bougé ; ses yeux, fixés sur le visage de la chère morte, ne semblaient pas voir autre chose : on eut dit qu'il cherchait à lire sur ces traits immobilisés par la mort le secret de cette fin mystérieuse, la signification de ce mot : Pardonne… prononcé par la pauvre mourante.

Mde Villarnay vint l'arracher à cette contemplation et lui ouvrit ses bras sans pouvoir prononcer une parole.

Le jeune homme lui rendit ses caresses et leva sur elle un regard interrogateur.

— Suis-moi, mon fils, dit la comtesse simplement.

Georges la suivit jusqu'à son boudoir où le curé du village les avait précédés. Le vénérable prêtre tendit la main à Georges qu'il connaissait depuis l'enfance et dont il avait su apprécier les rares qualités. Le jeune homme serra la main de son vieil ami ; alors seulement ses larmes se firent jour.

— Pleure-la, mon enfant, dit le prêtre, mais n'oublie pas que tu es chrétien et que tu ne dois pas pleurer comme ceux qui n'ont plus d'espérance.

Mde Villarnay mit un baiser sur le front de son fils.

— Je te laisse avec M. le curé, dit-elle, il te dira tout. Mon devoir m'appelle près de ta sœur.

Elle sortit et les deux hommes demeurèrent seuls.

— Du courage, mon enfant, dit le vieux prêtre. Vous êtes, maintenant, le chef de la famille.

Le jeune homme leva sur le vieillard ses yeux étonnés.

— Quoi ! je n'ai plus de père ?

— Ton père vit, mais sa raison est éteinte : il ne reconnaît plus personne et s'affaiblit de jour en jour.

— Pauvre mère ! elle souffrait ici tous ces martyres pendant que je vivais insouciant à Paris ? Je veux savoir pourquoi on m'a laissé ignorer tous ces malheurs. Un mystère se cache là-dessous. Parlez, monsieur le curé.

— Hélas ! tu viens de passer deux ans dans une cour où l'on s'abuse étrangement sur la question d'honneur. As-tu gardé, sur ce point, les principes de ton enfance ?

— Oui, monsieur le curé, répondit Georges d'un ton ferme. Malgré la perversité qui règne là-bas, j'ai gardé intacte ma foi de chrétien et mes principes d'honneur et de loyauté.

— Bien, mon fils, je n'attendais pas moins de toi. Écoute-moi. As-tu connu dans ton enfance le marquis Gontran de P… ?

— Certainement, il vivait dans son château des Ormes avec sa tante, la baronne de Lantaret, une amie de ma mère. C'était, à cette époque, un grand jeune homme à l'air sévère qui nous en

imposait beaucoup à nous autres, enfants. Je l'ai revu à Paris. On chuchotait dans les salons qu'il faisait souvent des absences mystérieuses qui duraient des mois. On le disait même affilié aux Frères de la Côte. Mais je ne vois pas quel rapport…

— Tu vas le savoir. Le marquis, malgré ses quarante ans et sa réputation plus que suspecte, s'était mis dans la tête d'épouser Valentine. Un jour, il y a trois mois de cela, ton père travaillait dans son cabinet, lorsque le vieux Jacques vint lui dire que le marquis de P… demandait à être introduit pour une affaire importante. « Qu'il vienne », dit le comte. Le marquis entra, l'air arrogant, et dit, sans préambule :

— J'aime M Valentine, monsieur le comte, et je viens vous demander sa main.

Ton père lui répondit que ta sœur était fiancée à son cousin Philippe de Seilhac et que le mariage devait être célébré sous peu.

Le marquis éclata de rire.

— Et vous prenez cet engagement au sérieux ? Jolie alliance, ma foi, que celle d'un cadet de Gascogne qui ne possède que son épée. En vérité, c'est à pouffer de rire, un tel parti pour la fille du riche comte de Villarnay !

— Ma parole est engagée, dit le comte, je ne pourrais y manquer sans forfaire à l'honneur ; et puis, je ne veux pas briser le cœur de ma fille en m'opposant à son union avec celui qu'elle a choisi.

Gontran de P… eut un geste de colère.

— Alors, gardez-la bien cette belle Valentine car je la veux et je l'aurai, en dépit de vous et de tous les Seilhac du monde. Il sortit comme un furieux et, le lendemain, l'on apprit qu'il était parti pour un de ses voyages mystérieux dont il avait l'habitude. Quelques jours se passèrent puis, un soir, on vint prévenir Valentine que sa nourrice, la vieille Suzanne, était bien malade et qu'elle voulait la voir. Valentine partit, accompagnée d'une femme de chambre. Dix minutes s'était à peine écoulées que cette fille revenait en criant que sa maîtresse venait d'être enlevée par des brigands. On mit sur pied tout le personnel du château auquel se joignirent les habitants du village ; pendant trois jours, on battit la forêt en tous sens sans autre indice qu'un petit mouchoir trouvé sur la route du château des Ormes. Ta mère, ne prenant conseil que de sa tendresse maternelle, se rendit à ce redoutable château. Un homme à figure de bandit la reçut et lui dit que le marquis était en voyage et que M de Lantaret s'était retirée dans ses terres. Elle revint au manoir, la mort dans l'âme. Huit longs jours passèrent. Le soir du huitième jour, vers 11 heures, un violent coup de cloche ébranla les échos du vieux manoir. Jacques alla ouvrir et se trouva en présence de deux femmes qui en soutenaient une troisième dans leurs bras. C'était Valentine à demi-morte de terreur et de chagrin.

Ta mère accourut ; on déposa la pauvre enfant sur son lit, puis ta mère se tourna vers les deux femmes qui l'avaient suivie en silence.

— Où avez-vous pris cette enfant ? Et que lui avez-vous fait ? dit-elle.

L'une des femmes releva son voile et découvrit le pâle visage de la baronne de Lantaret.

— Je vous rends votre fille, dit-elle, et je vais m'enfermer, dans un cloître : j'ai gagné nos geôliers à prix d'or et nous partons pour l'Espagne. Adieu, Isabelle, adieu ma chère Valentine. Priez pour lui, vous qu'il a tant fait souffrir. Adieu encore !

Depuis ce jour, une faiblesse mortelle s'est emparé de la pauvre Valentine. Tous les soins ont été inutiles. Les scènes de violence et les menaces qu'elles avaient eues à subir de la part du marquis pour la décider à l'épouser avaient brisé cette enfant qui n'avait connu que les douces joies de la famille, la dernière surtout, où le marquis l'avait menacée de la faire enfermer dans les souterrains du château jusqu'à ce qu'elle consentît à devenir sa femme. « Jamais », avait-elle répondu. Alors le misérable, exaspéré, était sorti en criant :

— Je pars pour deux jours, et si vous n'êtes pas décidée alors, malheur à vous et aux vôtres !

— Priez pour moi, mon Père, dit Georges qui avait écouté en silence ce long récit. J'espère ne pas oublier que je suis chrétien, mais, mon Dieu, quelle terrible épreuve ! Et, serrant dans les siennes la main du prêtre, il sortit de la chambre pour cacher ses larmes.

Philippe de Seilhac, averti par un message de sa tante que s'il voulait voir sa cousine vivante il eut à faire diligence, arriva le lendemain soir au château de Villarnay.

Lieutenant sur un vaisseau, en ce moment en réparation dans le port de Brest, le jeune homme, dont la présence à bord n'était pas indispensable, demanda et obtint sans peine un congé illimité. Fils d'un gentilhomme gascon, plus riche de noblesse que d'écus, Philippe était le dernier-né d'une famille nombreuse.

N'ayant rien à attendre de son père, il entra, à 15 ans, sur un navire de guerre en qualité de mousse. Le commandant, un vieil ami de sa famille, voulut qu'il passât par tous les grades de la hiérarchie du bord ; l'enfant se soumit sans murmure à la discipline : il ne boudait pas à la besogne et accomplissait les plus rudes corvées sans rien perdre de sa gaieté un peu railleuse. Son commandant lui avait prédit un avancement rapide, aussi à 22 ans il était nommé lieutenant, et le commandant de Perval, que son grand âge obligerait bientôt à quitter le service, l'avait désigné pour être son successeur. L'avenir s'annonçait donc très brillant pour le jeune homme lorsque le message de sa tante vint, comme un coup de foudre, l'arracher à ses douces illusions. C'était un énergique, ce jeune méridional au teint brun et aux yeux noirs pétillants de malice. Sous ses dehors bon enfant se cachait une âme tendre et sensible mais brave et prompte aux décisions. Après tout, peut-être sa tante s'alarmait-elle trop vite ? Valentine était si jeune, à cet âge il y a tant de ressources. Philippe fit ses adieux à son commandant, sauta sur un cheval et prit en toute hâte la route des Vosges. La distance était longue à franchir et les chemins impraticables. Ce ne fut qu'après beaucoup de fatigues et d'angoisses que les hautes tours du château de Villarnay apparurent enfin aux regards du voyageur. La nuit était venue lorsque Philippe franchit le pont-levis du vieux manoir et s'en vint sonner à la grille d'entrée. Ce fut Jacques qui vint ouvrir : le jeune homme lui tendit la main.

— Dis-moi qu'il n'est pas trop tard, mon vieil ami, dit-il avec angoisse. Le vieillard ne répondit que par ses larmes.

— Trop tard ! murmura Philippe, mais je veux la voir, conduis-moi Jacques.

Le vieillard le conduisit à la chambre mortuaire transformée en chapelle ardente. Valentine, vêtue de blanc, reposait sur une couche qui disparaissait sous de riches draperies ; la mort n'avait pas altéré le calme de sa figure où la lueur des cierges mettait une vague teinte de vie. Le jeune homme posa ses lèvres sur le front glacé de celle qu'il avait espéré revoir vivante, et, s'agenouillant près de la couche funèbre, il enfouit sa tête dans les draperies et éclata en sanglots. Le vieux domestique, debout à quelques pas, le regardait avec compassion et des larmes silencieuses coulaient sur ses joues ridées. Enfin, Philippe releva la tête : ses yeux brillaient d'un feu sombre ; il ne pleurait plus.

En ce moment, M de Villarnay entrait dans la chambre. Philippe courut se jeter dans ses bras.

— Ma tante, notre chère Valentine, nous ne la verrons plus !

La comtesse lui montra le ciel.

— Nous la reverrons là-haut, dit-elle. Et comme le jeune homme répétait toujours : « Ma tante, quel affreux malheur ! » elle l'entraîna doucement hors de la chambre.

— Du courage, mon cher enfant, dit la noble femme, nous sommes bien seules, Éva et moi, et nous avons besoin de votre énergie pour appuyer nos faiblesses. Tu ne connais pas encore tous nos malheurs.

En parlant ainsi, la comtesse fit entrer son neveu dans un petit salon où se trouvaient le comte, Georges et Éva.

Le comte était assis près d'une fenêtre qui donnait sur le parc et ses doigts tambourinaient sur les vitres en fredonnant un vieux refrain guerrier.

— Fou ! murmura le jeune homme. Pauvre oncle !

Georges et Éva vinrent serrer la main de Philippe, mais trop émus pour parler, ils restèrent silencieux.

La comtesse avait fait signe à son neveu de s'asseoir à côté d'elle, et, pendant quelques minutes, le silence qui régnait dans la chambre ne fut troublée que par la voix du pauvre dément qui continuait sa chanson.

— Ma tante, dit enfin le jeune lieutenant, vous devez avoir quelque chose à m'apprendre. Cette mort imprévue doit cacher quelque mystère, parlez, j'ai le droit de savoir !

Mde Villarnay soupira.

— Je vais te dire tout, mon petit, mais il faut que tu me promettes d'être calme.

— Je vous le promets, parlez.

Alors, la comtesse fit le long récit que nous connaissons. Philippe, la tête appuyée sur sa main, l'écouta sans l'interrompre. Au tremblement convulsif qui agitait ses membres, M de Villarnay devina que ce calme n'était qu'apparent ; aussi, en terminant sa douloureuse histoire, elle remit au jeune homme une enveloppe qui portait pour inscription : « À mon cousin, pour lui être remis après ma mort. »

— Lis, mon enfant, lui dit-elle.

« Mon Philippe aimé, disait cette missive d'outre-tombe, quand tu liras ces lignes ta pauvre petite fiancée ne sera plus de ce monde. Dieu n'a pas voulu que je sois ton épouse, adorons sa volonté sainte. Je pardonne à celui qui est la cause de ma mort,

pardonne-lui aussi et Dieu t'enverra la paix. Tu consoleras ma mère et Georges, sois un frère pour Éva, et remplace-moi auprès de mon pauvre père. Adieu, car je sens la mort qui vient. Je te donne rendez-vous au ciel… Ta Valentine. »

Après la lecture de cette lettre, testament sublime où l'âme de l'amie envolée se révélait toute entière, le jeune homme, abîmé dans sa douleur, resta longtemps silencieux. Enfin, il murmura d'une voix brisée :

— Je pardonnerai peut-être, mais pas maintenant.

Le lendemain eurent lieu les funérailles de M de Villarnay. Une foule de paysans, dont Valentine était la providence, avait tenu à accompagner à sa dernière demeure les restes de celles qu'ils nommaient leur bonne demoiselle. Valentine fut déposée dans l'antique caveau où dormaient déjà plusieurs générations de ses nobles aïeux, puis la foule s'en alla, non sans proférer des menaces à l'adresse du lâche ravisseur.

Si Georges et Philippe eussent été moins chrétiens, la vengeance leur eut été facile, car ils auraient rencontré des auxiliaires puissants chez les châtelains du voisinage et parmi la population qui ne cachait pas leur mécontentement.

13

MAUVAISE NOUVELLE.

Abandonnons, pour un instant le château de Villarnay et voyons ce que devient notre ami, Paul Merville.

Le séjour du jeune homme au Havre s'étant prolongé plus qu'il ne s'y attendait, il en profita pour régler quelques affaires concernant la fortune de sa mère.

Enfin le « Montcalm » fut signalé et deux heures plus tard, Paul tombait dans les bras du capitaine Levaillant, qui faillit l'étouffer dans une furieuse embrassade.

— Quelle poigne ! s'écria le jeune homme en se dégageant, mais si vous étouffez ainsi vos amis que réservez-vous à vos ennemis ?

Le capitaine eut un gros rire.

— C'est que je vous embrasse pour tous ceux de là-bas, dit-il, car je les ai tous vus. Croiriez-vous que la belle Ellen m'avait défendu de voir vos sœurs et de communiquer avec la famille Jordan. Ah ! bien oui. Je lui ai dit : « Madame, je suis le capitaine du « Montcalm », en dehors de mon service à bord, je n'ai point d'ordre à attendre de personne ». Et là-dessus, je lui ai tiré ma révérence et j'ai couru chez les Jordan qui m'ont chargé de vous transmettre leurs meilleurs souvenirs. Lilian vous demande de vous hâter, dans l'intérêt de vos sœurs qu'elle ne peut voir que rarement et toujours accompagnées d'une religieuse. Ensuite, je me suis présenté au couvent et j'ai demandé à voir les demoiselles Merville. Je reçus pour toute réponse qu'un refus formel. Les oreilles commençaient à me chauffer, vous pouvez le croire. Alors, j'ai demandé la supérieure : « Madame, » lui ai-je dit, « la séquestration des demoiselles Merville est une chose inique, et je crains qu'en gardant ici ces enfants contre leur gré, vous ne passiez… oh ! bien involontairement, être la complice d'une coquine.

— Comment cela, monsieur ! dit la supérieure indignée.

— Connaissez-vous le chevalier de Laverdie ?

— Mais oui, c'est un parfait gentilhomme, il vient souvent avec M Merville.

— Et avez-yous remarqué l'attitude de Marguerite envers lui ?

— Elle est très froide, plutôt hostile, Mais cette enfant est si entêtée.

— Voilà ce que je craignais. Madame, on a surpris votre bonne foi. Je pars pour la France où je vais chercher le frère de ces jeunes filles, il vous dira, lui, le cas que vous devez faire des allégations de M Merville et de son soi-disant chevalier ».

Alors, la supérieure a fait venir vos sœurs qui m'ont accueilli avec des cris de joie, les chères petites, Marguerite paraît très forte, mais Odette est restée frêle, toutes deux m'ont dit qu'elles allaient prier pour notre prompt retour, et m'ont promis d'avoir du courage, quoi qu'il arrive.

— Et mon père, comment va-t-il ?

— Bien mal, lorsque je suis parti, il était condamné par le médecin.

— Pauvre père, soupira le jeune homme, je ne le reverrai plus. Et ma belle-mère va, sans doute, rappeler mes sœurs près d'elle.

— C'est bien probable, d'autant plus que le bruit courrait que Laverdie était tuteur des pauvres enfants.

Paul serrait les poings, avec colère.

— Les misérables ! dit-il, mais il faut que je sois là au plus tôt. Quand pourrons-nous repartir ?

— Pas avant le 15 juin.

— Et ma présence n'est pas nécessaire ici ?

— Pas le moins du monde, vous avez un mois pour aller où vous voudrez.

— Dans ce cas, je possède une propriété importante près de Remiremont. On m'en offre un bon prix, je vais m'occuper de la vendre. Ensuite j'irai rendre visite à un ami qui demeure dans ces parages. Vous m'accompagnez à l'hôtel ?

— Comment, dame, j'ai une faim de loup, et j'apprécierai d'autant plus la cuisine de maître Perrin, que j'en ai assez de la « boustifaille » du bord.

Tous deux se rendirent au « Foison d'Or ».

— Bonjour capitaine, s'écria l'hôtelier en montrant sa face rubiconde entre deux piles de petits tonneaux. Tous vous avez fait un bon voyage ?

— Excellent, maître Perrin, merci. Et les affaires ?

— Assez bonnes, répondit l'aubergiste, vais-je préparer votre chambre capitaine ?

— Non, pas cette fois, je suis pressé de repartir ; ma présence à bord est indispensable. Cependant, je reviendrai, quelquefois vous demander à dîner.

— En attendant, dit Paul, veuillez nous servir un bon repas dans l'une de vos petites salles, vous n'oublierez pas une bouteille de votre meilleur vin.

Quelques minutes plus tard, les deux hommes assis devant une table bien garnie pouvait causer à leur aise, ils étaient seuls.

Le capitaine, seul, fit honneur au repas. Paul s'était contenté de se verser un verre de vin qu'il oubliait de boire, son esprit était ailleurs… Il errait là-bas, sur les bords du St-Laurent, et il lui semblait voir Marguerite, peut-être sans défense, aux mains du traître Laverdie.

Le capitaine, qui avait fini de manger, suivait maintenant, sur la figure du jeune homme le sentiment qui l'agitait…

— Du courage, monsieur Paul, dit-il, il vous en faudra, car il vous reste bien des choses à régler. Qui sait si la fortune de votre mère, ne sera pas votre seule ressource, à l'avenir.

Un éclair traversa le regard de Paul.

— Mon père aurait-il le triste courage de dépouiller ses enfants au profit d'une étrangère ? demanda-t-il.

— Avec une femme de la trempe de votre belle-mère, tout est à craindre, et il faut tout prévoir. Donc partez et faites diligence, je vais hâter mon chargement. Tout calculé, j'espère être prêt dans 3 semaines. Au revoir.

Sur ces mots, le marin sortit pour se rendre à son navire, laissant Paul à ses préparatifs de départ.

Le soleil venait de disparaître lorsque le capitaine arriva sur le quai. Auprès du « Montcalm », se balançait la silhouette d'un navire que l'obscurité croissante empêchait de reconnaître.

Le capitaine sauta dans un canot et gagna son navire.

La première personne qu'il aperçut en montant sur le pont fut le capitaine Mathieu. Canadien de naissance, le capitaine Mathieu naviguait pour son propre compte. Vieux loup de mer, au geste brusque et dont la voix rauque semblait avoir gardé quelque chose du grondement des vagues aux jours de tempête ; il était pourtant chéri de son équipée qui se serait fait tuer pour lui jusqu'au dernier.

— Toi ici, s'écria Levaillant, en serrant la main de son ami. Et par quel hasard ?

Le vieux marin cligna de l'œil.

— Ça va mal, là-bas, dit-il.

— Quoi ! le patron ?

— Mort le lendemain de ton départ… !

— Et les enfants ?

— Complètement déshérités.

— Je m'y attendais… Avec Laverdie pour tuteur, je suppose ?

— Sans doute… Mais ce n'est pas tout. J'ai ordre de te laisser en France, c'est le chevalier qui va prendre le commandement du « Montcalm ».

Le capitaine Levaillant éclata de rire.

— Voyez-vous ça, dit-il, ah ! la canaille !

Et il croit que je vais céder la place comme cela… sans crier gare… Où est-il, cet animal ?

— Il est descendu à terre. Mais tu n'as pas l'air de prendre les choses au sérieux. L'ordre est formel pourtant, Laverdie doit conduire le « Montcalm », en Angleterre, il est vendu au gouvernement anglais.

Le capitaine frappa du pied avec colère.

— C'est complet, la trahison maintenant ; c'est dommage que je possède un papier qui va déranger singulièrement les projets de ces deux coquins, viens avec moi, nous allons prévenir monsieur Paul.

Les deux hommes se firent conduire à terre et gagnèrent l'hotel.

Ils trouvèrent Paul en train de boucler sa valise.

Le jeune homme pâlit en voyant entrer les deux marins.

— Vous venez m'annoncer la mort de mon père, dit-il, en regardant fixement le capitaine Mathieu.

— Hélas ! oui monsieur Paul. Et je dois vous laisser en France avec Levaillant. C'est Laverdie qui doit prendre le commandement du navire.

Paul bondit…

— Jamais s'écria-t-il, j'aimerais mieux le voir brûler sous mes yeux. Vous pouvez presser votre chargement, capitaine, mon séjour dans les Vosges ne sera pas long.

— Partez sans crainte, mon jeune ami. Vous retrouverez votre navire tout prêt pour le voyage. Quant à Laverdie, je n'ai que deux mots à lui glisser dans le passage de l'entendement et il va

devenir plus doux qu'un agneau. Le temps de trouver cet animal et de lui dire la chose, et je reviens vous donner des nouvelles. Viens Mathieu.

14

LES PIRATES.

— C'est au cabaret du « Corsaire Rouge », que nous trouverons notre homme, dit le capitaine Mathieu lorsqu'ils furent dans la rue.

— Va pour le « Corsaire Rouge », c'est un repaire de bandits de toutes sortes. Laverdie est là dans son milieu.

Tout en causant, les deux hommes furent bientôt rendus au cabaret en question.

Ce bouge, vaguement éclairé par la lune, avait un aspect sinistre.

Bâti au fond d'une cour, transformée en cloaque par des détritus de toutes provenances, il n'avait du côté de la rue, qu'une petite fenêtre dont les vitres crasseuses empêchaient tout regard indiscret de voir ce qui se passait à l'intérieur. Cet intérieur répondait à l'aspect peu engageant du dehors. C'était une grande salle, éclairée par une lampe fumeuse et dont l'atmosphère était suffocante.

Le capitaine Levaillant s'approcha du comptoir, où trônait un gros homme à figure rébarbative, et demanda une bouteille de vin.

L'hôte fit un signe, et une grande fille borgne, à la chevelure embrouillée, apporta la bouteille qu'elle plaça sur une petite table avec deux verres.

Les deux marins s'assirent, et tout en buvant, ils jetèrent un coup-d'œil sur l'étrange bouge où ils se trouvaient.

Il y avait là, des marins de tous les pays, des portefaix et des ouvriers du port, et, fraternisant avec tout cela, quelques types de coupe-jarrets d'une tournure à rendre jaloux le fameux « Cocardasse » de Paul Féval.

Tout ce monde buvait, chantait, jouait aux cartes et se chicanait à qui mieux mieux.

— Laverdie n'est pas ici, dit le capitaine Levaillant.

— Le voilà, répondit son ami en désignant deux hommes qui entraient.

— Oui c'est lui, le mâtin… Mais quel est l'individu qui l'accompagne ?

— Lui, c'est le fameux Kerbarec, un boucanier, que l'on a surnommé « Le Vautour », du nom de son brick.

Mais l'œil perçant du chevalier avait déjà aperçu les deux marins ; il se dirigea vers eux.

— Monsieur, dit-il à Levaillant, le capitaine Mathieu a dû vous communiquer les ordres de M Merville.

Le capitaine haussa les épaules et se rapprocha du chevalier.

— Et s'il ne me plaît pas d'obéir, dit-il entre haut et bas.

— Alors, monsieur, dit Laverdie avec hauteur, nous nous adresserons à la justice.

Le capitaine eut un geste d'insouciance, et se penchant à l'oreille du chevalier, il murmura « Pietro Lamberti » !

Le chevalier pâlit.

— Monsieur de Laverdi, reprit le capitaine à voix haute, vous aviez fait le projet de conduire le « Montcalm » à Londres, pour le mettre au service de l'Angleterre. Ne niez pas, j'ai des preuves, et je vous conseille de ne pas vous approcher trop près de la justice, car il pourrait vous en cuire. Maintenant, vous êtes libre d'aller où bon vous semblera. Mais n'oubliez pas que je suis et que je resterai capitaine du « Montcalm » jusqu'à l'expiration de ce bail. Regardez…

Et Levaillant mit sous les yeux du misérable un papier signé par M. Merville accordant le commandement du « Montcalm » au sieur Levaillant jusqu'au mois de mai 1759.

Laverdie dissimula sa rage sous un sourire.

— J'ignorais l'existence de cet acte, et je suis sûr que M Merville l'ignorait aussi. Je regrette de vous avoir dérangé capitaine, et j'espère que nous nous rencontrerons quelque jour, acheva-t-il avec un geste de menace. Puis il sortit suivi de Kerbarec.

— Malheur à cet imbécile, dit le chevalier, aussitôt que la porte se fut refermée sur eux. Kerbarec, conduis-mois sur ton vaisseau, j'ai un marché à te proposer.

— Je ne demande pas mieux, répondit le brigand avec un rire sonore. Surtout si ce marché doit me conduire à la fortune. Suis-

moi.

Arrivé au quai, Kerbarec siffla doucement et bientôt une barque, se détachant de l'ombre, vint se ranger près du quai.

Les deux hommes y montèrent et l'embarcation, glissant silencieusement sur l'eau calme, les conduisit à bord.

Kerbarec fit à Laverdie les honneurs de son vaisseau qui était, pour le moment, dépouillé de sa parure de guerre pour revêtir celle d'un honnête bâtiment marchand.

Mais un œil exercé devinait vite l'appareil meurtrier caché sous ces dehors débonnaires.

Laverdie se laissa conduire, il admira tout, puis lorsque le capitaine l'eut fait descendre dans sa cabine, il lui dit brusquement :

— Veux-tu me servir ?

— Je te l'ai dit, je ne demande pas mieux. Que faut-il faire ?

— Empêcher le « Montcalm » d'arriver à Québec.

— Diable ! la chose n'est pas facile.

— Très facile, avec un équipage comme le tien. Tu connais le St-Laurent ?

— Comme ma botte.

— Alors, il s'agit de partir quelques Jours avant Levaillant et d'aller l'attendre dans l'une des nombreuses criques que l'on rencontre en remontant le fleuve.

— Et fondre sur lui à l'improviste ! Le moyen est excellent, d'autant plus que je connais un endroit propice pour une embuscade de ce genre. Figure-toi une anse profonde où l'on peut mouiller en toute sécurité, car elle est abritée par un énorme rocher qui peut servir d'observatoire. Quelle sera la récompense ?

— 50 000 livres.

— Tape-la j'accepte. Allons parler à mes hommes.

Les deux complices montèrent sur le pont.

— Camarades, dit Kerbarec, il y a 50 000 livres à gagner. Puis-je compter sur vous ?

— Cela dépend de la besogne à faire, dit un forban à barbe grise, nous tenons à notre peau, capitaine.

Laverdie voulut frapper un grand coup qui le posa dans l'esprit de l'équipage, il sortit de l'ombre et s'avança en pleine lumière.

— Voici deux mille livres à partager entre vous, mes braves, dit-il.

Et il tendit une lourde bourse à l'un des marins.

Des applaudissements éclatèrent, le vieux matelot qui avait parlé le premier s'approcha de Kerbarec.

Son œil brillait d'une lueur mauvaise, et sa voix tremblait un peu lorsqu'il demanda :

— Vous connaissez ce particulier, capitaine ?

— Oui mon ami et l'on peut se fier à sa parole. Aurais-tu peur ?

Le marin haussa les épaules.

— Je ne sais pas de quoi il s'agit dit-il.

— Tout simplement d'arrêter le « Montcalm » en route.

— Et vous allez donner les mains à une pareille infamie ! Vous, capitaine…

— Que veux-tu mon pauvre Tape-à-l'œil nous faisons notre métier.

Le partage de la somme donnée par le chevalier venait de se faire. On apporta la part de Tape-à-l'œil, qui la refusa obstinément, et comme le capitaine insistait :

— Cet homme me déplaît, dit-il, et il s'éloigna en maugréant.

— Êtes-vous sûr de cet homme ? demanda Laverdie aux marins.

— Oui, monsieur le chevalier, à part de ses manières fantasques et ses idées de l'autre monde, c'est le meilleur de nous tous, et brave… Je ne vous dis que ça…

Laverdie rejoignit Kerbarec et lui fit part de ses soupçons ; il n'était pas rassuré.

— Lui, mon vieux Tape-à-l'œil ! On voit bien que tu ne le connais pas chevalier, je douterais plutôt de moi-même. En face d'une telle assurance, Laverdie se retira, tout en se promettant « in petto » de surveiller les faits et gestes du vieux matelot.

Au moment de mettre le pied dans l'embarcation, qui devait le ramener à terre, une voix qui paraissait sortir de l'onde fit entendre ce nom : Pietro… L'obscurité était profonde et Laverdie ne pouvait distinguer la figure des deux rameurs.

— Qui a parlé ? demanda-t-il d'un ton rogne. We don't understand (nous ne comprenons pas), répondirent les matelots avec le plus pur accent britannique.

— Je rêve, murmura Laverdie, ce nom que je voudrais effacer de ma mémoire me poursuivra-t-il toujours ?

— Tu peux trembler, Pietro, car l'heure de la vengeance sonnera et terrible… je choisirai mon heure. En attendant tu ne toucheras pas au « Montcalm » ni à son capitaine, foi de Tape-à-l'œil.

15

LE DUEL.

Retournons, maintenant, au château de Villarnay.

Philippe et Georges sont encore là. Georges, aidé par un médecin habile, mettait tout en œuvre pour guérir le cerveau malade de son père, mais le grand âge du vieillard lui donnait peu d'espérance.

Philippe était devenu le compagnon inséparable d'Éva. C'était lui qui l'accompagnait dans ses courses charitables et dans ses longues promenades à travers le parc. Chez le jeune officier, la grande douleur des premiers jours avait fait place à une mélancolie rêveuse qui donnait un charme de plus à sa brune figure. Éva

était l'âme de ce petit groupe, si cruellement éprouvé. Plus que les autres, peut-être, elle a pleuré la perte de sa sœur, mais devant la douleur des siens, elle a refoulé ses larmes ; et par de douces paroles, d'une sollicitude de tous les instants elle a pu mettre un peu de baume sur ce pauvre cœur meurtri. C'est surtout son père qui est devenu pour elle l'objet de soins incessants, et, chose étrange, le pauvre insensé semble parfois reconnaître le gracieux visage d'Éva. À plusieurs reprises, on l'a entendu murmurer « ma fille ». Mais ces éclairs de raison deviennent de plus en plus rares.

Un soir, Georges et Philippe sortirent pour faire une promenade. Le temps était magnifique. À la chaleur du jour avait succédé une fraîcheur délicieuse. Le soleil qui venait de disparaître, derrière les hauts sommets, avait laissé à l'horizon une freinte rose, qui mettait des points lumineux à la cime des arbres, tandis que la vallée dominée par le château s'emplissait d'ombre.

Bientôt, la lune, alors dans son plein, vint ajouter sa lumière argentée au charme captivant de cette belle soirée de printemps.

Il semblait, à nos jeunes gens que le parfum des fleurs et le chant du rossignol étaient plus enivrant que d'habitude, aussi prolongèrent-ils leur promenade, aspirant avec délices les émanations délicieuses qui s'échappaient de toutes parts.

Ils allaient rentrer au château, lorsqu'au détour d'une allée ils se trouvèrent en présence de trois gentilhommes qui semblaient les attendre.

L'un d'eux se détacha du groupe et s'adressant à Georges, dit avec hauteur :

— Je suis heureux de vous rencontrer monsieur, nous avons une affaire d'honneur à régler ensemble.

— Depuis quand l'insulteur vient-il demander des raisons à l'insulté, monsieur le marquis ? dit Georges avec mépris.

— N'est-ce pas moi qui suis l'insulté dans cette affaire ? J'avais fait l'honneur à une jeune fille de la choisir pour femme, on me la refuse ! Je l'ai fait enlever, elle a osé me braver en face, et profitant de mon absence elle s'est évadée, avec l'aide de ma tante et de deux serviteurs gagnés, sans doute, par votre or. Tous sont disparus. Je me suis présenté au château de Villarnay, le vieux Jacques a failli se signer en m'apercevant et m'a dit que j'étais un assassin. Et vous dites que vous êtes l'insulté ? Allons donc, l'un de nous est de trop. Ah ! l'on m'a dédaigné… Vous allez m'en rendre raison, acheva le marquis avec rage.

— Vous êtes ivre, marquis, dit Georges avec calme, tâchez de reprendre votre sang-froid, je ne me bats pas avec un forcené.

— Et moi, je dis que tu te battras, si tu n'es pas un lâche, hurla le marquis en se jetant sur Georges.

Les deux gentilshommes, restés jusque-là silencieux, essayèrent de calmer le furieux, mais ce fût en vain.

— Laisse-moi faire, dit tout bas Philippe, je vais te remplacer, puisque cela te répugne de te battre avec un pareil animal.

— Si nous n'étions pas des chrétiens, Philippe, comme je lui passerais volontiers mon épée au travers du corps.

— Nous sommes dans le cas de légitime défense.

— Aurez-vous bientôt fini cria le marquis avec insolence, l'épée que vous portez n'est-elle donc qu'un bijou de parade ? Voici mes témoins, où sont les vôtres ?

— Moi, dit Philippe en s'avançant.

— Et moi, si tu le permets Georges, dit Paul Merville qui débouchait d'une allée transversale. De quoi s'agit-il ?

En quelques mots, Georges le mit au courant.

Les conditions du combat furent réglées entre les témoins. On choisit une petite clairière que la lune éclairait comme en plein jour.

L'épée était l'arme du combat.

Les combattants prirent place, Georges était très calme, mais le marquis tremblait d'une rage concentrée.

— Allez, messieurs, disent les témoins.

Le combat commença, les deux adversaires semblaient d'égale force, mais l'attitude calme et froide de Georges faisait présager que la chance tournerait en sa faveur.

Pendant quelques secondes la lutte se continua, il était évident que Georges ménageait son adversaire, mais à un moment le marquis perdant toute mesure, s'élança pour porter un coup droit à Georges, celui-ci para, et sa lame disparut dans la poitrine du marquis qui tomba lourdement sur le sol.

Oubliant tout, le jeune homme se précipita vers le blessé et, avec son mouchoir il s'efforça d'arrêter le sang qui coulait en abondance.

— Fuyez, monsieur de Villarnay, dit l'un des témoins, en posant la main sur l'épaule de Georges. Fuyez, quittez la France au plus tôt, vous savez que le marquis a des parents très bien en cour, leur vengeance sera terrible,

— Merci, murmura le jeune homme, en serrant la main du brave gentilhomme, j'oubliais que je suis un criminel. Pauvre mère ! déjà si éprouvée, que va-t-elle devenir ?

— Du courage, mon jeune ami. Dieu vous protégera, car le droit est pour vous, je connais votre malheur et j'étais venu pensant éviter ce duel. Vous avez agi en gentilhomme.

— Adieu, messieurs.

Il serra la main aux trois jeunes gens qui s'éloignèrent, pendant qu'on emportait le corps inanimé du marquis.

16

LES FUGITIFS.

Ils marchèrent quelque temps en silence. Georges pensait à sa famille que ce nouveau coup allait laisser sans appui. Il ne dissimulait pas la gravité de sa position, les lois étaient très sévères alors pour les duellistes. D'un autre côté, le marquis de P… était le neveu de Choiseul, alors tout-puissant à la cour du vieux roi. Il fallait fuir et au plus tôt. Il se tourna vers Paul.

— Conseille-moi, mon ami, dit-il ; dois-je m'expatrier ?

— Sans doute, pour quelque temps du moins, car vous avez tout à craindre de cette puissante famille.

— Maman et ma sœur vont rester sans appui ?

— Ta mère sera la première à te conseiller la fuite. Tiens, une idée : Pourquoi ne viendriez-vous pas avec moi au Canada ?

— Monsieur Merville a raison, dit Philippe qui, jusque là, était resté silencieux. Là-bas, sous de faux-noms, nous serons tranquille.

— Alors, c'est dit, je vous emmène. Mon navire m'attend au Havre, nous y serons dans quelques jours, et à la garde de Dieu.

Pour toute réponse, Georges serra dans les siennes les mains de son ami.

— Allons, dit celui-ci, pas tant de gratitude. Nous sommes frères par la ressemblance et par le cœur, et je suis heureux de te prouver mon affection en vous aidant tous deux dans cette pénible circonstance.

Tout en parlant ainsi, ils étaient arrivés au château. Georges fit entrer ses amis dans le salon et monta à l'appartement de sa mère.

— C'est toi, mon fils, comme tu rentres tard, dit la comtesse en l'apercevant. Le jeune homme vint s'asseoir aux pieds de sa mère et appuya sa tête sur ses genoux.

— Mais, tu trembles, mon enfant, s'écria M de Villarnay. Quel nouveau malheur as-tu à m'annoncer ?

— Hélas ! ma mère, le plus grand qui puisse nous arriver maintenant. Nous avons rencontré, ce soir, le marquis de P..., il nous a provoqués, insultés ; nous nous sommes battus, et il est tombé sous mes coups.

— Malheureux enfant ! il est mort ?

— Non. mais sa blessure est grave.

— Alors, il faut fuir !

— Oui, mais vous laisser seule, vous et cette enfant qui n'a plus de père ? Mon cœur se brise à cette pensée.

— Dieu sera notre appui, répliqua la noble femme. J'aime mieux l'exil pour vous qu'un cachot de la Bastille ou du Châtelet.

— Mon ami Paul Merville, dont je vous ai parlé plusieurs fois, est ici ; il est arrivé à temps pour me servir de témoin dans cette affaire. Un domestique lui avait ouvert la porte du château, il se disposait à entrer lorsque, attiré par les éclats de voix, il est arrivé sur le terrain au moment où le duel allait avoir lieu. Comme son navire l'attend au Havre, il nous offre de l'accompagner au Canada. Allons le rejoindre.

— Et lui dire que tu acceptes. C'est Dieu qui nous l'envoie, ce jeune homme. Là-bas, vous retrouverez des compatriotes. Le Canada, c'est une France nouvelle.

La comtesse sonna et donna l'ordre de préparer deux petites valises contenant les objets indispensables. Puis, s'emparant du bras de son fils, elle descendit au salon, et, s'avançant vers Paul, elle lui tendit la main.

— Soyez le bienvenu, monsieur Merville, dit-elle Hélas ! votre séjour ici ne sera pas gai, le malheur est sur cette maison.

— Je connais et je partage vos douleurs, madame, mais je suis heureux de pouvoir vous venir en aide en procurant à M. de Seilhac et à Georges les moyens de quitter la France.

— Et vous croyez qu'ils ne seront pas inquiétés là-bas ?

— Je ne crois pas, madame. Le Canada est à la veille d'une guerre avec l'Angleterre, et M. de Vaudreuil a besoin de s'entourer d'une jeunesse vaillante et dévouée. De plus, la frontière américaine est proche et un changement de nom n'est pas impossible. En arrivant, j'achète une propriété et je m'y installe avec mes sœurs. M. de Seilhac et Georges pourront demeurer avec nous.

— Vous n'avez pas d'autres parents que vos sœurs ?

— Non, madame. Seulement, M. Jordan, un vieil ami de ma famille, est établi près de Québec : c'est pour nous un second père. Nous trouverons chez lui une hospitalité cordiale dès notre arrivée.

Un domestique vint annoncer que le souper était servi. On passa dans la salle à manger, mais les cœurs étaient trop serrés pour faire honneur au repas : les mets demeurèrent intacts.

Georges et Philippe endossèrent des vêtements bourgeois qu'ils couvrirent d'amples manteaux, avec des chapeaux de feutre rabattus sur les yeux, ils pouvaient aisément passer pour de bons négociants en voyage.

La berline attendait dans la cour, l'instant du départ était arrivé ; les jeunes gens montèrent à la chambre du vieillard ; il était

couché sur une chaise longue et les yeux perdus dans le vague, il murmurait des mots sans suite.

— Mon père, nous partons, dit Georges en se mettant à genoux ainsi que Philippe, bénissez vos enfants !

Un éclair d'intelligence passa dans les yeux du comte. « Je vous bénis, » dit-il en étendant ses mains tremblantes sur la tête des jeunes gens. Ce fut tout, l'éclair de raison était passé et le vieillard demeura insensible sous le baiser d'adieu des deux cousins.

— Partons, dit Philippe que ce spectacle énervait.

La comtesse, plus pâle qu'une morte, les attendait. Georges vint se jeter dans ses bras.

— L'heure du départ a sonné, ma mère, dit-il, adieu, et priez pour nous !

— Adieu, et que Dieu vous conduise et vous ramène bientôt dans mes bras, dit la pauvre femme en serrant sur son cœur, son cher enfant. Adieu aussi, monsieur Paul, que Dieu vous garde. Je vous confie ces enfants, soyez un frère pour eux.

Sur le perron, Jacques vint serrer la main des fugitifs. Le bon vieux pleurait.

— Ne pleure pas, mon pauvre ami, dit Georges, nous nous reverrons j'espère.

— Oui, nous nous reverrons, dit Éva en apparaissant tout à coup. Pars sans crainte, mon frère, je consolerai maman de ton absence en lui faisant espérer ton prompt retour. Adieu, mon

cousin et vous aussi monsieur Paul ; mes vœux et mes prières vous suivront sur la route de l'exil.

Les trois jeunes gens embrassèrent l'aimable enfant qui répéta : « Dieu vous garde. » Puis, montant en voiture, ils disparurent bientôt dans la nuit. Grâce à leur déguisement et au soin d'éviter les grandes routes, nos fugitifs purent atteindre le but de leur voyage sans encombre. Paul installa ses amis chez Maître Perrin et se rendit sur le quai.

— Le capitaine Levaillant ? demanda-t-il au premier marin qu'il rencontra.

— Il vient de se faire conduire à bord ; tenez, voici Roger qui revient.

Le jeune homme s'avança vers celui qu'on lui désignait sous le nom de Roger et lui mit un écu dans la main.

— Conduisez-moi au « Montcalm », dit-il en sautant dans la chaloupe.

En quelques coups de rames, on atteignit le navire et Paul vint serrer la main du capitaine.

— Votre voyage n'a pas été long, mon jeune ami, je ne vous attendais pas si tôt.

— Êtes-vous prêt à partir ?

— Dame, il y a bien encore quelque chose à terminer. Pourquoi cette question ?

— Parce qu'il faudrait partir ce soir. Et, en peu de mots, le jeune homme mit le capitaine au courant de la situation de ses

amis.

— Diable ! dit Levaillant en tortillant sa moustache, le cas est grave, et je ne tiens pas du tout à avoir mailles à partir avec messieurs de la maréchaussée. Nous allons appareiller sans tambour ni trompette. Que vos amis se tiennent coi, là-bas, et lorsque la nuit sera venue, j'enverrai une chaloupe. Voici des costumes de matelots qu'ils pourront endosser, ils passeront pour des retardataires. À tout à l'heure.

Le jeune homme allait descendre dans l'embarcation quand une idée lui traversa l'esprit.

— Et le chevalier de Laverdie, ? demanda-t-il.

— Parti sur le « Vautour » en compagnie de Kerbarec. Dieu veuille que nous ne le rencontrions pas sur notre route.

— Vous pensez qu'il oserait s'attaquer au « Montcalm » ?

— Ils oseront tout, les canailles. Malgré son infériorité, Kerbarec commande une troupe de scélérats déterminés. C'est un corsaire redoutable. Et Laverdie lui-même… Et le reste de la phrase se perdit sur un énorme morceau de tabac que Levaillant introduisit dans sa bouche.

Paul allait enfin partir, lorsque le capitaine l'arrêta.

— Voici un chiffon de papier que l'on m'a remis pour vous, dit-il.

Le jeune homme ouvrit l'enveloppe. C'était une invitation de la part de Maître Arel, notaire, d'avoir à se présenter à son étude pour une communication importante.

L'étude n'étant qu'à deux pas, Paul s'y rendit. Le notaire lui apprit qu'un procès lui était intenté par l'acquéreur de sa propriété de Remiremont. Cet homme alléguait qu'il avait été trompé sur la valeur de cette propriété. Sans doute, ses allégations n'étaient pas fondées, mais la présence de Paul était nécessaire. Le jeune homme rejoignit ses amis, leur remit les vêtements envoyés par Levaillant, et, pendant qu'ils s'habillaient, il leur fit part de sa déception.

— Fâcheux contre-temps, dit Georges, mais tu ne peux partir. Voyons, ne peux-tu me donner une lettre pour ton ami, M. Jordan, car il pourrait supposer que nous sommes des aventuriers ?

— Le capitaine Levaillant sera là pour vous introduire, mais je vais te donner une lettre pour mes sœurs.

Àla hâte, Paul écrivit quelques lignes et les remit à Georges.

Le capitaine ouvrit la porte, Paul lui présenta ses amis. Levaillant leur serra la main en disant à voix base :

— Ne prenez pas garde aux paroles que je vais dire en traversant la salle commune.

Maître Perrin était là au milieu de sa nombreuse clientèle. Le capitaine, qui paraissait très en colère, dit en passant à l'aubergiste :

— La bonne foi de M. Paul a été surprise : ces deux individus qu'il a recueillis sur la route sont deux matelots déserteurs que je fais chercher depuis quinze jours. Ils étaient loin de se douter, les mâtins, que j'allais les cueillir en arrivant comme deux poires mûres. Pare, file à gauche… Vous allez goûter de la garcette, mes gaillards, pour vous apprendre à me brûler la politesse une autre

fois. Et, d'un geste brusque, il poussa les deux soi-disant matelots qui sortirent en baissant la tête sous les rires et les huées de l'assistance.

— Bien joué, capitaine, dit Philippe qui riait de tout son cœur.

— Vous partez sans moi, dit Paul, et il expliqua au capitaine l'affaire qui le retenait en France.

— Le diable soit de ces faiseurs d'embarras, gronda Levaillant. Enfin, il faut en prendre son parti, je reviendrai vous chercher le plus tôt possible. Embarquez, messieurs.

Les trois jeunes gens prirent place dans la chaloupe qui les attendait. Le trajet fut silencieux : une même angoisse serrait le cœur de ces hommes que le malheur étreignait de sa main de fer. Les adieux furent pénibles : Paul ne pouvait se résoudre à se séparer de ses amis. Le brave Levaillant lui-même était fort ému.

— Il faut partir, monsieur Paul, dit-il enfin, au revoir et bon courage !

Paul embrassa ses amis, serra la main du capitaine et la chaloupe le ramena au port.

17

EN MER.

Lorsque les fugitifs se réveillèrent le lendemain, le navire voguait déjà en pleine mer.

Ils montèrent aussitôt sur le pont. Le capitaine vint leur souhaiter le bonjour, et, après le déjeûner, il leur fit visiter son navire.

C'était un joli vaisseau que le « Montcalm » ; fin voilier construit pour de longues courses, il possédait un équipage dévoué et brave que la rencontre des nombreux corsaires qui sillonnaient les mers, à cette époque, n'intimidait pas. On disait même qu'ayant eu maille à partir avec les Frères de la Côte, ceux-ci avaient gardé un souvenir désagréable de cette rencontre. Philippe, dont la nature insouciante et légère s'accommodait vite des changements de milieu et de position, prit un plaisir réel à visiter le bâtiment jusque dans ses moindres détails.

Georges se prêta aussi à cette fantaisie du capitaine, mais sa pensée était ailleurs. Il avait quitté son pays, sa famille, pour l'inconnu. Que serait pour lui cette terre étrangère où personne ne l'attendait ? Et sa mère et sa sœur n'auraient-elles pas à souffrir de la haine injuste du marquis de P… et de sa famille ?

Toutes ces appréhensions rongeaient le cœur du jeune homme, lui ôtant le sommeil et l'appétit.

Philippe avait essayé de l'intéresser aux manœuvres de l'équipage, mais devant l'air ennuyé de son cousin il avait renoncé à ses tentatives.

— Laissons faire le temps, disait-il au capitaine, que cette mélancolie inquiétait.

En effet, à mesure que la traversée avançait, Georges semblait reprendre goût à l'existence ; il causait maintenant avec les matelots, écoutant leurs naïves légendes. La plupart de ces braves

gens étaient nés au Canada, ce qui doublait, pour le jeune homme, le charme de leurs récits.

— Ah ! c'est un beau pays que le nôtre, monsieur Georges, disait un vieux matelot à l'œil narquois ; des lacs qui ressemblent à des mers, et des rivières auprès desquelles vos fleuves ne sont que des ruisseaux… Vous verrez ça… Et Georges se surprenait à sourire, amusé par les façons familières du vieux Canadien.

Depuis quelques jours, on remontait le Saint-Laurent, mais le navire n'avançait guère ; la brise était tombée, immobilisant le « Montcalm » dont les voiles pendaient lamentablement le long des mâts.

Le ciel était sombre, l'air très lourd, et d'énormes nuages, semblant sortir des profondeurs du fleuve, s'amoncelaient à l'horizon.

— Hardi, les enfants ! cria le capitaine, ça va chauffer tout à l'heure. Que chacun soit à son poste… Attention !…

Un orage s'avançait terrible. Déjà, le tonnerre grondait sourdement et de larges éclairs mettaient des serpents de feu sur le noir sombre du ciel. Le navire filait maintenant vent arrière.

— Diable ! dit Philippe, m'est avis que nous allons marcher trop vite maintenant… Et, sautant sur la dunette, il cria : « Larguez les voiles ! »

Soudain, un choc formidable se produisit et, dominant la tourmente, la voix du capitaine cria : « Aux chaloupes !… Nous coulons… »

— Je vois une lumière, cria un matelot, mais son cri se perdit dans le fracas de la tempête alors dans toute son horreur.

Trois chaloupes venaient d'être mises à l'eau ; tout le monde s'y précipita et l'on se mit à ramer vigoureusement pour s'éloigner du navire qui coulait à pic.

Bientôt, la violence du vent devint telle que l'action des rames devenant inutiles, les naufragés durent s'abandonner au gré des flots.

D'ailleurs, la terre était toute proche, on l'apercevait à la lueur des éclairs. Soudain, une lame haute comme une montagne s'abattit sur les frêles embarcations, qui furent séparées de celle qui portait nos deux héros et quelques membres de l'équipage. Pendant quelques minutes, la chaloupe ballotée en tous sens se maintint à flots, mais bientôt elle donna sur un rocher et se brisa en mille pièces.

Lorsque Georges et Philippe revinrent sur l'eau, leurs compagnons avaient disparus. Excellents nageurs tous deux, ils gagnèrent la rive où, sur la grève déserte, ils attendirent le jour avec anxiété. La tempête rassasiée par ces nombreuses victimes, s'était apaisée et bientôt le soleil vint réchauffer les pauvres naufragés et sécher leurs vêtements. Mais leurs regards interrogèrent en vain l'horizon : sur l'immense plaine mouvante, pas une voile ne s'apercevait et la grève était déserte ; du naufrage de la nuit, pas une épave ; nos jeunes gens étaient bien seuls… Aussi, ce fut le cœur serré par l'angoisse qu'ils remontèrent la grève et s'engagèrent dans un chemin assez bien entretenu où ils espéraient rencontrer bientôt quelqu'un à qui demander du secours.

18

LE NAVIRE MYSTÉRIEUX.

Ainsi que le capitaine Levaillant l'avait dit à Paul Merville, le chevalier de Laverdie s'était embarqué sur le « Vautour ».

Nous connaissons son dessein : empêcher le « Montcalm » d'arriver à Québec.

L'argent donné par le bandit lui avait assuré la confiance de l'équipage, moins toutefois celle de Tape-à-l'œil, qui suivait ses mouvements avec la persistance du chat qui guette la souris.

L'endroit choisi par Kerbarec était on ne peut plus propice pour une embuscade de ce genre.

La nature avait creusé la falaise très escarpée à cet endroit, formant ainsi une petite baie, abritée contre les vents du large par un énorme rocher qui formait un abri sûr pour les pirates. Depuis plus d'un mois, l'équipage se morfondait dans l'attente, lorsque la vigie placée au sommet du rocher, cria : « Une voile à l'horizon ! » Toutes les dispositions furent prises pour une attaque immédiate.

Mais un désappointement attendait les farouches bandits, le navire signalé n'était pas le « Montcalm ». Il passa, tout noir, sous ses voiles blanches, avec l'aspect formidable d'un vaisseau-fantôme.

Il ne paraissait pas se douter de la présence du corsaire, car on le vit revenir en arrière puis repasser ensuite sous les yeux des bandits inquiets.

— Que signifie cela ? demanda Laverdie, notre présence ici serait-elle soupçonnée ?

— C'est peut-être un corsaire en quête d'une proie ou quelque navire anglais qui s'aventure dans ces parages. Qu'en dis-tu, mon vieux Tape-à-l'œil ? demanda Kerbarec au matelot qui grommelait en mâchant sa chique, suivant son habitude.

— Çà, dit Tape-à-l'œil, avec un mauvais sourire, c'est un allié que le diable, votre patron, vous envoie pour vous aider à prendre le « Montcalm ».

Et, avec un rire sarcastique, il s'éloigna.

— Je me défie de cet homme, murmura Laverdie, son regard m'inquiète, il semble te braver, toi, son supérieur.

— Me braver lui ! Chevalier, mon ami, tu ne connais pas tout le dévouement qui se cache sous cette rude écorce. Me défier d'un homme qui a risqué sa vie pour moi ! Allons donc…

Devant tant de confiance, Laverdie haussa les épaules. Dans leur position, étant donné le caractère des bandits qui les entouraient, une pareille tranquillité lui paraissait le comble de l'absurde.

Comme ils se trouvaient en ce moment sur le rocher qui leur servait d'observatoire, le chevalier laissa descendre son compagnon, et continua d'avancer vers une crevasse qui se trouvait à gauche.

Cette anfractuosité, peu profonde, contournait le rocher, Laverdie s'y engagea en se baissant pour ne pas être aperçu, il

s'arma d'une longue-vue et se mit à examiner les manœuvres du navire Inconnu.

Ce bâtiment semblait obéir à quelque moteur invisible, car on ne voyait personne à bord.

Tout à coup, Laverdie eut un tressaillement. À ses pieds, il venait d'apercevoir deux ou trois tisons à demi-Consumés. Donc, un feu avait été allumé là. C'était peut-être un signal ? Il descendit rapidement, et vint droit à Kerbarec.

— Nous sommes trahis, dit-il.

— Comment cela ?

— Un feu a été allumé là, la nuit dernière.

Et de son doigt, il désignait la pointe du rocher.

— Qui t'a dit que ce feu était récent ? Mon pauvre chevalier, tu vois des traîtres partout. Tiens, voilà qui m'inquiète plus que ta découverte.

Et il indiquait au chevalier d'énormes nuages que le soleil couchant colorait d'un rouge sombre.

— La tempête ! dit-il.

— Oui, la tempête, et le vent souffle du nord-est, de sorte qu'il nous sera impossible de sortir d'ici, quoi qu'il arrive.

Laverdie serra les poings avec rage.

— Le diable est contre nous ! dit-il. Qu'allons-nous faire ?

— Une voile ! crie un matelot grimpé au sommet du rocher.

— Cette fois, c'est bien lui, cria le chevalier, il ne faut pas qu'il nous échappe.

— Attention, mes enfants, cria le capitaine, voilà le vent qui fraîchit ; il faut veiller aux ancres. À vos postes, si elles venaient à déraper nous ferions brisés sur ces roches. Attention !

— Et le « Montcalm » qui va nous échapper ! Et vos promesses ! hurla Laverdie en proie à une rage folle.

— Il n'y a pas de promesses qui tiennent devant la tempête ; notre vie avant tout, dit Tape-à-l'œil qui passait.

— Lâche et traître ! cria le chevalier qui voulut se jeter sur le matelot. Mais celui-ci, de sa main de fer, l'empoigna au collet et le jeta aux pieds du capitaine qui accourait.

Laverdie se releva tout penaud ; il montra le poing à Tape-à-l'œil.

— Je te tuerai, canaille ! rugit-il entre ses dents.

Le vieux forban eut un geste de défi :

— Quand tu voudras, Pie ! le reste de la phrase fut couverte par la voix du capitaine.

— Hardi ! mes enfants, tenez ferme ; la tempête s'annonce terrible. Pas de colère Laverdie, les flots vont faire notre œuvre. Regarde… ! Et par une fissure de la falaise, il montrait le fleuve dont les vagues monstrueuses venaient s'abattre sur le rocher avec un bruit de tonnerre.

— Le « Montcalm » est perdu, dit-il, il n'y a pas un vaisseau qui puisse résister à une pareille tourmente.

— Qui sait ? Peut-être le vaisseau-fantôme… ? dit une voix qui paraissait sortir des entrailles du brick.

Les deux hommes se retournèrent, il n'y avait personne près d'eux ; d'ailleurs, ils n'eurent pas le temps de s'appesantir sur cet incident : Un cri épouvantable venait de dominer, pour un instant, le fracas de la tempête, et l'écho des rochers le répétait comme un suprême appel.

— C'est fait, murmura le chevalier, dont une joie diabolique illuminait les traits. À moi la belle Marguerite et ses richesses.

— Pauvre Levaillant ! disait de son côté, notre ami Tape-à-l'œil. J'avais pourtant juré de le sauver. Pourtant, il ne faut pas désespérer… L'autre était là, et Dieu les aura protégé, j'espère. Pas malin pour deux sous ce chevalier de pacotille… Il a oublié sa victime et me croit disparu à jamais. Ah ! Pietro, bandit cruel, je vais m'acharner à tes pas, pour déjouer tes projets, et si je puis t'empêcher de faire le mal, ce sera ma vengeance. J'ai pourtant bien souffert, mon Dieu ! murmura le rude marin en s'étendant sur son hamac.

Des mots de prières montaient à ses lèvres, il lui sembla que le ciel avait protégé ceux qu'il avait voulu sauver… Un grand calme se fit dans son âme et il s'endormit.

Laverdie et Kerbarec étaient restés sur le pont.

— Montons sur le rocher, dit le capitaine.

La tempête avait cessé, mais le vent soufflait encore avec force, chassant les nuages qui fuyait devant lui comme des ombres fantastiques, laissant à découvert ça et là quelques étoiles qui brillaient dans l'azur sombre. Soudain, la lune apparut, et les

deux complices virent distinctement, le vaisseau mystérieux passer lentement à quelques-encablures du rivage… Sa coque, toute noire faisait ressortir la blancheur de ses voiles, ce qui achevait de lui donner une apparence quasi-spectrale. Ce qui complétait l'illusion, c'est que ce bâtiment semblait désert.

— Donnons-lui la chasse, dit Laverdie.

Kerbarec secoua la tête.

— Tu ne connais pas les légendes qui courent sur ces vaisseaux mystérieux ?

— Oui, ce sont des contes à dormir debout.

— Tu n'es pas breton, chevalier, et tu ne connais pas nos marins. À cette heure, tu offrirais une fortune à chacun de nos hommes qu'ils te refuseraient.

Laverdie eut un geste de pitié.

— Nous partirons pour Québec demain, dit-il, et tournant le dos à Kerbarec, il descendit dans sa cabine.

Fin de la première partie.

19

LES ORPHELINES.

L'AUBERGE DU « RAT-MUSQUÉ ».

Non loin de l'endroit où s'élève aujourd'hui la bâtisse du Parlement, à Québec, on voyait, à l'époque où commence ce récit, une auberge assez bien achalandée tenue par une veuve, M Bernier.

Cette auberge, une petite maison basse au toit pointu d'une hauteur invraisemblable, portait pour enseigne un superbe rat-musqué de grandeur naturelle : de là son nom.

Un matin de la fin de décembre, M Bernier venait de mettre la dernière main à son ménage, lorsqu'une voiture vint s'arrêter à sa porte.

Il en descendit deux hommes vêtus du costume des habitants du pays, qui vinrent frapper à la porte de l'auberge en demandant un gîte pour quelques jours.

M Bernier fut frappée de l'air de distinction de deux voyageurs qu'elle avait pris, tout d'abord, pour quelques bons habitants de la rive sud, ses clients habituels.

— Entrez, messieurs, dit-elle avec son sourire le plus aimable, j'ai une bonne chambre à vous offrir.

— Et un bon repas aussi ? questionna le plus petit des deux inconnus.

M Bernier se mit à rire.

— Je vais d'abord vous montrer votre chambre, dit-elle ; suivez-moi, messieurs. Elle les précéda et les fit entrer dans une chambre assez grande, meublée d'un grand lit à colonnes entouré de rideau d'indienne, d'une table de toilette et de deux chaises.

Une exquise propreté était le seul luxe de cette pièce où le soleil entrait par deux larges fenêtres.

— Nous serons très bien ici, dit l'étranger qui n'avait pas encore parlé ; et, d'un geste de contentement, il enleva le lourd bonnet qui lui couvrait la tête.

M Bernier eut une exclamation de surprise.

— Est-ce possible ? Monsieur Paul ?

— Hélas ! non madame, répondit Georges de Villarnay que le lecteur a deviné sans doute, vous êtes trompée par une ressemblance. Puisque vous connaissez Paul Merville, je puis vous dire qu'il est resté en France et ne pourra revenir que le printemps prochain.

— Ah ! mon Dieu, et les pauvres petites ? Que vont-elles devenir ? gémit la brave femme.

— Je crois que c'est la Providence qui nous a conduits ici, reprit Georges, car j'ai besoin de renseignements sur la position des sœurs de mon ami Paul.

Philippe intervint.

— Je prierai d'abord notre hôtesse, de nous servir un repas quelconque, dit-il. C'est étonnant comme la température de ce pays me creuse l'estomac.

M Bernier les conduisit dans une autre pièce où une petite servante venait de dresser le couvert.

Sur une petite table couverte d'une nappe très blanche, elle avait placé du pain, du beurre et des croquignolles, avec deux pe-

tites assiettes de crème recouverte de sucre d'érable. Philippe fit honneur au repas, mais Georges, après quelques bouchées, reprit sa conversation avec l'hôtesse.

— Où demeure M Merville ? demanda Georges.

— Là, dit la veuve, en désignant du doigt une grande maison que l'on apercevait de la fenêtre. Elle vit avec une vieille servante et les deux filles de son mari. Les pauvres mignonnes étaient au couvent lorsque leur père est mort ; on disait même, je ne voudrais pas médire, monsieur, mais le bruit courait que c'était elle-même, la marâtre, qui les avait fait enfermer sous prétexte qu'elles étaient d'un caractère difficile. Mais on la connaît, allez ! Elle voulait rester seule pour mieux capter la confiance de son vieux fou de mari, et se faire nommer légataire universelle.

— Ainsi, les jeunes filles n'ont rien ?

— Quelques cents livres, monsieur, une misère, et les gens affirment que c'est elle et un certain chevalier de Laverdie qui sont les tuteurs des pauvres enfants.

— Le connaissez-vous ce Laverdie ?

— Oui, monsieur, un bandit de sac et de corde que M Merville veut faire épouser à Marguerite, une grande et belle jeune fille, bonne comme les anges. Mais c'est une vaillante, allez, elle saura leur tenir tête. Ce qui m'inquiète, c'est la plus jeune, Odette ; elle souffre de cette réclusion. Autrefois, elles avaient la permission de venir ici ; aujourd'hui, c'est à peine si elles ont le droit d'aller à la messe le dimanche.

— Et Laverdie, est-il revenu à Québec ?

— On dit qu'il est allé au Havre prendre le commandement du « Montcalm » qu'il doit conduire à Londres.

— Ainsi, vous ne savez pas que ce navire est perdu corps et biens ?

M Bernier joignit les mains

— Perdu ? Le « Montcalm » ? dit-elle. Ah ! mon Dieu, quel malheur ! Mais, monsieur, il faut que vous alliez au plus tôt chez M Merville. Qui sait si les pauvres demoiselles n'ont pas appris ce naufrage ? De qui tenez-vous cette nouvelle ?

— Nous étions à bord.

— Et l'équipage est-il sauvé ?

— Je ne sais ; au moment du désastre, un autre navire se trouvait près de nous. Peut-être que l'équipage a été sauvé par lui ?

— Laverdie n'était pas avec vous ?

— Non, il était parti quelques jours auparavant avec un corsaire breton, Kerbarec, je crois.

La veuve réfléchit un instant.

— Tenez, monsieur, dit-elle à Georges, vous feriez une bonne action en vous rendant tout de suite chez M Merville ; elle ignore que M. Paul est resté en France ; je tremble qu'en apprenant le naufrage, elle se fasse une joie de torturer ses belles-filles.

— Paul m'a parlé d'un M. Jordan, un ami de sa famille, établi ici à Québec ; j'avais pensé de m'adresser à lui.

— M. Jordan a tout essayé pour améliorer le sort des jeunes filles : M Merville lui a montré la porte en lui disant de se mêler de ses affaires. D'ailleurs, il est malade depuis plusieurs semaines, et sa femme et sa nièce ne peuvent le quitter un instant.

— C'est malheureux, Paul comptait pourtant sur lui. Allons, je vais affronter cette terrible belle-mère. Viens-tu, Philippe ?

Philippe étouffa un bâillement.

— J'aimerais mieux essayer de remonter ma garde-robe, dit-il. Piètre accoutrement pour se présenter chez les dames.

— Bah ! nous sommes des naufragés ; le temps de s'acheter des coiffures un peu moins rustiques et je pars.

— Tu me permettras de ne pas t'accompagner, dit Philippe. Madame va m'indiquer un magasin quelconque où je pourrai trouver des costumes convenables pour nous présenter, ce soir, au château du gouverneur.

M Bernier posa sa main sur le bras de Georges.

— Avez-vous une lettre de monsieur Paul ? demanda-t-elle. Si vous en avez une et que vous ne puissiez pas voir les demoiselles Merville, ne la donnez pas à la belle-mère, les pauvres petites ne la verrait jamais.

— Comment faire alors ?

— Vous écrirez quelques lignes que vous joindrez à la lettre de votre ami, et ce soir je me charge de la faire parvenir.

M Bernier sortit et revint presque aussitôt avec un casque en peau de loutre qu'elle tendit à Georges.

— Voici pour remplacer votre tuque, dit-elle, vous pourrez vous en servir jusqu'à ce que vous en ayez une autre.

— Vous êtes bien bonne, madame. Merci, et au revoir.

20

LA BELLE-MÈRE.

Ainsi que nous l'avons dit, la maison de M Merville n'était qu'à une faible distance de l'auberge ; aussi, cette distance fut vite franchie.

Cette maison, silencieuse et sombre, impressionna péniblement le jeune homme. C'était bien une prison, avec sa lourde porte aux ferrures massives et ses fenêtres hermétiquement closes. Georges hésita un instant, puis il souleva le lourd marteau de fer qui retomba avec un bruit sonore.

Ce fut une petite servante qui vint lui ouvrir.

— M Merville est-elle visible ? demanda Georges.

— Quel nom dire à madame, monsieur ?

— Madame ne me connaît pas ; dites-lui qu'un étranger demande à la voir pour une affaire importante.

La petite servante fit entrer le jeune homme dans un grand salon meublé avec un luxe extravagant, puis courut avertir sa maîtresse qui vint aussitôt.

Une pâleur livide couvrit les traits d'Ellen en apercevant l'étranger ; elle recula de quelques pas comme devant une apparition. Un sourire sarcastique vint aux lèvres du jeune homme. Il fit un pas vers la belle éplorée.

— Rassurez-vous, madame, dit-il ; je ne suis pas celui que vous croyez. Paul Merville est encore en France, mais il m'envoie vers ses sœurs. Puis-je les voir ?

Les couleurs étaient revenues aux joues de la veuve ; elle se dressa, agressive.

— Paul Merville a pris passage sur le « Montcalm », dit-elle sèchement. Ce navire s'est perdu dans le bas du fleuve, le 2 novembre. Quel intérêt avez-vous à venir m'affirmer que Paul est demeuré en France ?

— L'intérêt que m'inspire ses sœurs, madame. Je ne veux pas qu'elles croient à la mort de leur frère, et je viens leur dire : « Paul est vivant, et je vous apporte son message. »

— Alors, donnez-moi ce message, je le donnerai moi-même aux jeunes filles.

— Non, madame, j'aurais trop peur qu'il ne s'égare, dit Georges avec ironie.

Ellen bondit.

— Vous êtes un imposteur ! cria-t-elle ; le « Montcalm » a péri et tout ce qu'il contenait. Je suis bien renseignée, monsieur.

— Par Laverdie, je suppose, ricana le jeune homme, toujours ironique. Écoutez bien ceci, madame : j'ai laissé Paul au Havre en parfaite santé et je me suis embarqué sur le « Montcalm ». Je me

suis sauvé, par miracle, sans doute, mais retenez bien mes paroles : PAUL N'ÉTAIT PAS À BORD, et bientôt il sera ici… Alors, malheur à vous !

Et, laissant M Merville interdite sous cette violente apostrophe, le jeune homme sortit de la chambre. M Bernier l'attendait au seuil de l'auberge.

— Eh bien ! monsieur, avez-vous réussi ? Les avez-vous vues, les pauvres petites ?

— Ne m'en parlez pas, je suis hors de moi ; c'est un monstre que cette femme !

Et Georges raconta mot pour mot son entretien avec M Merville.

M Bernier frémissait d'impatience.

— Je la savais méchante, dit-elle, mais pas à ce point. Écrivez une lettre que vous joindrez à celle de monsieur Paul, je me charge du reste.

Georges écrivit quelques lignes aux deux sœurs, leur donnant tous les détails qui pourraient les rassurer ; il ajoutait qu'elles pouvaient compter sur lui et son ami Philippe, qu'ils allaient faire bonne garde, et que si Laverdie tentait quelque chose, elles en seraient averti par M Bernier. Celle-ci serra précieusement la missive et le jeune homme se retira dans sa chambre.

— Nous ne pourrons avoir nos habits que demain ; par conséquent, il nous est impossible de nous rendre ce soir chez le gouverneur, dit Philippe en le voyant entrer.

— Va pour demain, dit Georges, je vais pouvoir me reposer, car je ne tiens plus debout.

21

RAYONS D'ESPOIR.

Après le départ de Georges, M Merville resta un moment pensive, puis un étrange sourire entr'ouvrit ses lèvres.

— Paul arrivera trop tard, murmura-t-elle, et je crois que ce monsieur Georges n'y reviendra plus… Mais quelle ressemblance ! J'ai bien cru un instant que c'était mon beau-fils… Et le chevalier qui venait de m'annoncer sa mort ! Qu'importe, le premier acte de la comédie est joué, Marguerite va faire les frais du second en épousant Laverdie. Pour Odette, je trouverai bien le moyen de me débarrasser d'elle. Qui sait, mon cousin Harry m'aimera peut-être lorsque Marguerite ne sera plus là, je suis encore jeune, riche et belle ? C'est singulier comme cet amour s'est emparé de mon cœur, moi qui n'ai jamais aimé que les plaisirs et la richesse… Oui, j'aime Harry, et jamais Marguerite ne l'épousera. Ah ! que je la déteste cette fière créature qui ne craint pas de me braver. Je briserai ton orgueil, Marguerite, en te jetant aux bras d'un bandit dont la tête roulerait sur l'échafaud si sa véritable personnalité était connue. Je vais d'abord essayer la persuasion, et si je ne réussis pas, en avant les grands moyens. Elle sonna, et la petite servante accourut.

— Allez dire à M Marguerite que Je désire lui parler.

Marguerite ne tarda pas à paraître ; elle entra, la tête haute, et sans saluer sa belle-mère, elle demanda :

— Que me voulez-vous, madame ?

La voix de la jeune fille trahissait l'émotion à laquelle son âme était en proie. Le léger cercle de bistre qui entourait ses yeux attestait qu'elle avait dû beaucoup pleurer. Et cependant, on lisait une énergie indomptable dans son regard fier et droit.

Ellen se fit toute gracieuse.

— Asseyez-vous d'abord, ma chère, dit-elle, vous savez toute la part que je prends à votre malheur, mais il ne faut pas vous laisser abattre par le chagrin. Vous n'êtes pas seule au monde, il vous reste des amis.

— Des amis ? s'écria Marguerite, vous osez me dire cela, madame ? Et avec ce sang-froid ? Oubliez-vous que ces amis, non contente de les avoir congédiés, vous m'avez encore interdit toute communication avec eux ?

Un éclair de colère passa dans les yeux d'Ellen.

— Je ne parle pas des Jordan que vous ne reverrez jamais, dit-elle, mais vous avez un ami, Marguerite, un ami qui deviendra, quand vous le voudrez, un compagnon fidèle.

— Pas un mot de plus, madame, nous ne nous entendons pas sur ce point. Je sais trop bien à quelle espèce d'hommes appartient votre soi-disant chevalier.

— Mais, ma chère, réfléchissez… il y va de votre bonheur.

La jeune fille se leva frémissante.

— Inutile d'insister, dit-elle, je ne consentirai jamais à ce mariage. Jamais, entendez-vous ?

Et elle sortit, le front haut, mais avec la sensation que quelque chose se brisait dans son cœur.

Odette l'attendait avec Impatience ; elle vint se jeter dans ses bras.

— Encore quelque méchanceté ? dit-elle.

— Rien de nouveau, ma pauvre Odette, elle voulait seulement me parler de son estimable Laverdie.

— Le vilain homme ! Tu ne l'épouseras pas, Marguerite… Tu serais malheureuse, vois-tu…

— Ne crains pas cela, ma petite Odette ; je retournerai au couvent plutôt. M. Jordan va guérir et il aura bien assez d'influence pour nous sortir d'ici.

— Ah ! ma sœur, si Paul eut vécu… Et l'enfant se mit à pleurer. C'était bien toujours la même, cette petite Odette toute frêle et toute pâle. Elle était belle pourtant, plus belle que Marguerite, et l'on se sentait invinciblement attirer vers cette jeune fille qui faisait songer aux jolies plantes qui s'étiolent faute de soleil.

Marguerite avait attiré Odette près de la fenêtre, et tout en s'efforçant de la consoler, elle regardait au dehors. La nuit était sombre ; un épais brouillard couvrait le fleuve et s'étendait sur la ville en vapeurs denses que perçaient seules les pâles lumières qui tremblotaient derrière les vitres des maisons.

Odette, bercée par les douces paroles de sa sœur, avait cessé de pleurer, et maintenant, appuyée sur son épaule, elle regardait

machinalement toutes ces lueurs pâlottes qui semblaient lutter contre l'obscurité.

Le bruit d'un pas sur la neige vint les faire tressaillir.

— J'ai peur, dit Odette en se serrant contre sa sœur.

Mais le nom de Marguerite prononcé par une voix assourdie à dessein, se fit entendre au dehors.

La jeune fille ouvrit la fenêtre.

— C'est moi, dit-elle.

— Descendez vite un fil, quelque chose, j'ai une lettre pour vous.

— C'est M Bernier, dit Odette, une lettre de Lily, sans doute.

Marguerite prit, dans une corbeille, un peloton de fil qu'elle laissa dérouler, tout en gardant l'extrémité du fil dans sa main.

— Tirez maintenant, dit M Bernier, cette lettre va vous faire faire de beaux rêves. Bonne nuit, chères petites.

— Merci, bonne amie, murmurèrent les deux sœurs.

— Lis vite, dit Odette, j'ai hâte de savoir.

Marguerite alluma une bougie, s'assura que la porte était bien close, et revint près de la table.

— Je ne connais pas cette écriture, dit-elle en ouvrant la missive d'une main que l'impatience faisait trembler.

Le premier feuillet qui frappa ses yeux fut la lettre de Paul.

— Mon Dieu ! murmura-t-elle en joignant les mains. Est-ce possible ?… Pourtant, c'est bien son écriture… voyons cet autre papier… Odette, ma chérie, nous reverrons notre bon Paul… Il est en France. Écoute sa lettre et celle de son ami… Et Marguerite, d'une voix émue mais avec une grande joie au cœur, commença cette lecture qui leur rendait l'espoir en des jours meilleurs. Odette, très pâle, mais les yeux brillants de joie, l'écouta sans l'interrompre. Lorsqu'elle eut fini, elle l'entraîna au pied du crucifix qui ornait la muraille.

— Remercions Dieu, dit-elle.

22

CHEZ LE GOUVERNEUR.

Le lendemain Georges s'éveilla tout à fait reposé. Un grand apaisement s'était fait dans l'esprit du jeune homme, et maintenant il se surprenait à aimer cette nouvelle patrie où le sort l'exilait, peut-être pour de longs mois.

Certes, il regretterait toujours la belle France et les êtres chers laissés là-bas, mais il retrouvait sur la terre d'exil, la langue et les coutumes françaises ; la guerre allait lui fournir une occasion de se distinguer et d'être utile, car c'était encore servir la France que de combattre avec ceux qui voulaient lui conserver cette colonie gardée au prix de tant de sang français.

Une inquiétude, cependant, restait à Georges : Quel accueil allait leur faire le gouverneur ? Leurs papiers étant perdus, il pou-

vait refuser de les croire ; pire que cela, les prendre pour des espions vendus à l'Angleterre.

Georges consulta sa montre, elle marquait 9 heures. Alors il éveilla Philippe qui ronflait comme un bienheureux.

— Lève-toi, incorrigible paresseux, dit-il, tu ne seras jamais prêt, il est 9 heures.

— Quoi ? Qu'y a-t-il ? dit de Seilhac en se frottant les yeux. Le feu est-il à l'hotel ?

Georges se mit à rire.

— Tête de gascon, va. As-tu-oublié qu'il faut que tu viennes avec moi ?

— Aller avec toi ? marmota Philippe sans ouvrir les yeux.

— Ah ! tu fais l'imbécile, s'écria Georges, attends mon garçon, tu vas voir…

Et le jeune homme, qui riait toujours, ouvrit la fenêtre.

Un vent glacial s'engouffra dans la pièce.

— Ferme, cria de Seilhac, ou je me fourre sous les matelas.

Georges fut obligé d'obéir.

— Brrr…, dit Philippe en sautant de son lit. Nous ne sommes pas à Marseille, mon bon… Mais quelle idée as-tu de réveiller ainsi les gens par des bains d'air froid ? Quel pays ! nous allons nous éveiller gelés, un beau matin.

— Voyons, trêve de folies, dit Georges. Tu sais que nous allons chez M. de Vaudreuil.

— C'est vrai, je l'avais oublié… Pourtant j'ai hâte, moi aussi, de savoir ce que nous réserve cette entrevue. Dans un quart d'heure, je serai prêt.

En effet, un quart d'heure plus tard les deux jeunes gens étaient en route pour le château St-Louis.

On les fit entrer dans une antichambre où se trouvaient déjà plusieurs personnes. En apercevant les deux jeunes gens, l'un des personnages se détacha du groupe et s'avança au devant d'eux.

C'était un grand vieillard à barbe grise, à l'air vénérable et doux ; il vint droit à Philippe.

— Je ne me trompe pas, dit-il, vous êtes bien le fils de mon ami, le baron de…

Le jeune homme mit un doigt sur ses lèvres.

— Je comprends, murmura le vieillard, venez.

Et les attirant dans l'embrasure d'une fenêtre, il s'adressa de nouveau à Philippe :

— Vous ne me reconnaissez pas ?

Le jeune homme tendit ses deux mains.

— Monsieur D'Orsay ! dit-il.

— Oui, mon cher enfant, c'est bien moi. Je vous ai reconnu tout de suite ; vous ressemblez tant à votre père… Vous étiez loin de vous attendre à me rencontrer ici ?

— En effet, je vous croyais encore à la cour.

Un sourire plein d'ironie plissa les lèvres, spirituelles du vieux gentilhomme.

— Vous aviez compté sans la vieille idole Qui règne là-bas. J'ai eu le malheur de lui déplaire… Que voulez-vous, j'étais soldat et Français, avant d'être courtisan. Philippe serra la main du vieillard.

— Je vous comprends et je vous admire, dit-il. Maintenant permettez-moi de vous présenter mon cousin, Georges de Villarnay.

Le vicomte D'Orsay tendit la main au jenne homme.

— Je suis heureux de vous rencontrer, dit-il. J'ai beaucoup connu votre mère ; vous avez dû entendre parler de moi ?

— En effet, ma mère aimait à rappeler les beaux jours passés au château D'Orsay en compagnie de vos sœurs. Ce serait une grande consolation pour elle de vous savoir près de nous.

— Au fait, je ne vous ai pas encore demander le motif de votre présence au Canada ?

— C'est une longue et triste histoire qui peut se résumer en deux mots : Nous sommes des fugitifs…

Et, voyant l'air étonné du vieillard, Philippe lui fit le récit sommaire des événements qui avaient motivé leur départ de France. M. D'Orsay avait écouté en silence les confidence du jeune homme.

— Pauvres enfants ! dit-il, je suis vraiment touché de votre malheur… Mais je bénis la Providence qui vous a placés sur mon

chemin. Je vais, d'abord vous présenter à M. de Vaudreuil ; vous pouvez tout lui dire, je me porte garant de sa discrétion, venez.

Les jeunes gens suivirent le vieux gentilhomme, qui les conduisit dans la salle où M. de Vaudreuil donnait ses audiences.

— Je vous amène deux nouveaux soldats, dit M. D'Orsay en entrant, avec la familiarité d'un vieil ami. Mes jeunes amis, messieurs de Villarnay et de Seilhac.

Le gouverneur tendit la main aux deux cousins.

— Soyez les bienvenus, messieurs, dit-il. Nous avons besoin de bras et de cœurs dévoués, dans la lutte qui se prépare. Asseyez-vous, messieurs, et dites-moi à quelles circonstances je dois le plaisir de vous voir dans nos rangs.

— Je comprends votre position, dit le gouverneur, lorsque le jeune homme eut fini. Mais vous pouvez être sans inquiétude ; ici, vous êtes en sûreté. Je vais vous recommander à M. de Montcalm, vous servirez sous ses ordres. Du courage, vous ne manquerez pas d'occasions de vous distinguer ; et plus tard, je possède des amis puissants à la cour… j'userai de leur influence pour obtenir votre rappel en France. Au revoir.

Les jeunes gens se retirèrent en remerciant le gouverneur de son bienveillant accueil.

M. D'Orsay voulut les accompagner un bout de chemin.

— Je vais vous dire adieu, pour quelques semaines, dit l'aimable vieillard en les quittant.

M. de Vaudreuil m'envoie à Montréal. Soyez courageux, mes jeunes amis, vous avez maintenant un protecteur.

— Oui, grâce à vous, ce dont nous vous en sommes bien reconnaissants, dirent les deux amis, en serrant avec effusion, les mains du vicomte qui murmura encore : « Au revoir », et s'éloigna.

Le lendemain, on vint les chercher de la part de M. de Montcalm qui les reçut à merveille, leur fit conter leur histoire, et parut s'intéresser beaucoup à leur position.

— De ce jour, messieurs, dit-il, vous faites partie de l'armée canadienne, et vous conserverez les grades que vous aviez en France. À bientôt, capitaine Georges, et vous aussi lieutenant Philippe. L'occasion de combattre pour la France arrivera bientôt. Je compte sur votre dévouement. Au revoir.

23

UN REVENANT.

L'hiver passa rapidement, au milieu des préparatifs de guerre.

Malgré de nombreuses démarches, Georges de Villarnay n'avait pu apercevoir les sœurs de son ami, Paul.

Cependant, il était sans inquiétude sur leur compte. Laverdie n'était pas là.

On le disait en Angleterre et l'on ajoutait même, qu'il ne reviendrait au Canada, qu'après la guerre.

Georges eut donné beaucoup pour connaître les demoiselles Merville et d'échanger quelques mots avec elles. Aussi diri-

geaient-ils ses promenades de ce côté, mais sans aucun résultat.

— C'est une Bastille en miniature, que cette maison, disait Philippe, qui souvent l'accompagnait.

Georges savait, par M Bernier, que les deux sœurs, rassurées sur le sort de leur frère, attendaient avec patience le retour du printemps.

M. Jordan était toujours dans le même état et les médecins défendant toutes émotions, on lui avait laissé ignorer la réclusion des deux jeunes sœurs et la mort présumée de Paul, que M Merville avait contée à ses amies, avec toutes les marques du chagrin le plus profond. Elle ajoutait même, avec des soupirs dont les bonnes amies étaient les dupes, que les pauvres petites étaient tellement plongées dans la tristesse, qu'elles se refusaient à recevoir toute visite.

Georges, Philippe et M Bernier avaient gardé leur secret.

Les jeunes gens n'avaient pas revu M. D'Orsay.

Le mois de mai était arrivé et le service devenait de jour en jour plus fatiguant et nos deux amis n'avaient plus le loisir de faire de longues promenades. Cependant, un soir, tentés par un clair de lune magnifique, ils résolurent de descendre à la Basse-Ville.

Arrivés là, ils se rendirent sur les quais, déserts à cette heure, et s'amusèrent à regarder les vagues qui venaient se briser à leurs pieds avec un clapotis très doux, comme une plainte. Certes, ils étaient très braves tous deux, mais la pensée qu'avant un mois peut-être, les vaisseaux ennemis sillonneraient ces flots où, la clarté de l'astre des nuits mettait des lueurs d'arc-en-ciel, leur

causait une émotion, indéfinissable, le sentiment de terreur vague qu'inspire toujours l'attente de l'inconnue.

Un bruit d'aviron, frappant l'eau en cadence, les tira de leur rêverie. Une chaloupe, montée par plusieurs personnes, s'avançait rapidement vers le quai où ils se trouvaient.

Une voix, habituée au commandement, jeta un ordre bref et la légère embarcation vint se ranger près du quai.

Plusieurs hommes en descendirent en causant avec animation. La voix de celui qui semblait donner des ordres frappa l'oreille de Georges, qui fit quelques pas pour se rapprocher.

Ce mouvement mit son visage en pleine lumière. Deux cris furent poussés en même temps :

— Monsieur Georges !…

— Le capitaine Levaillant !…

Et les deux cousins vinrent serrer la main du brave capitaine, tout joyeux de revoir ses jeunes amis.

— Ce que je vous ai cru morts, mes pauvres enfants, leur dit-il.

— Et nous donc, capitaine, dit Philippe, nous vous croyions perdu à jamais… Quelle joie de vous retrouver. Et l'équipage ?…

— Personne n'a péri, puisque vous voilà tous deux. Je vous croyais bien disparus pour toujours, mille tonnerres ! Mais par qui avez-vous été sauvés ?

— Nous avons gagné la terre à la nage.

— Mes compliments, parbleu ! Pour des terriens, ce n'est pas trop mal. Vous me conterez cela n'est-ce pas ?… Où logez-vous ?

— À l'auberge du « Rat Musqué ».

— Cela se trouve à merveille, car c'est là que je vais moi-même. Partez, vous autres, dit le capitaine, en s'adressant aux matelots qui l'avaient accompagné. Allez m'attendre au cabaret du père Nicolas, et tachez d'avoir des nouvelles. Je vous rejoindrai demain.

Les marins s'éloignèrent, et nos amis prirent le chemin de l'auberge.

— Je vous fais, un peu l'effet d'un revenant, dit alors Levaillant. Mon intention était de venir à Québec, mais, une fois à bord de « L'Alcyon », j'ai suivi Mathieu, et malgré la saison avancée, nous sommes retournée en France et j'en arrive.

— Vous arrivez de France, et Paul n'est pas avec vous ?

— Pour une raison bien simple, je ne suis pas allé au Havre. Mais je vois que vous brûlez de connaître nos aventures. Vous rappelez-vous la lumière aperçue, au moment où le navire manquait sous nos pieds.

— Je me souviens, dit Philippe, et je m'explique maintenant votre sauvetage. C'était le capitaine Mathieu…

— Oui, le brave cœur, sans lui nous étions perdus.

— Et comment se trouvait-il dans ces parages ?

— C'est une longue histoire que je vous conterai, tout à l'heure, car nous sommes arrivée, dit Levaillant en frappant à la

porte de l'auberge, qui s'ouvrit aussitôt.

La bonne et franche figure de M Bernier apparut dans l'encadrement ; elle ne vit d'abord que le capitaine.

— Ah ! mon Dieu ! s'écria-t-elle en reculant jusqu'au fond de la pièce. Un revenant !

— Oui, ma chère dame, riposta le capitaine d'une voix joyeuse. Mais un revenant qui n'a pas oublié les bons ragoûts que vous servez à vos clients, et qui meurt de faim.

— Alors vous êtes un revenant en chair et en os, dit M Bernier en tendant la main au capitaine, ceux-là ne me font pas peur, je suis même enchanté de les revoir, après avoir déploré leur perte, ajouta-t-elle plus bas.

— Je gage que vous avez prié pour moi ! dit le capitaine sur le même ton. La brave hôtesse rougit et courut dans sa cuisine.

Une heure plus tard, le capitaine réconforté était assis dans la chambre des jeunes gens.

— Je passe sous silence les détails de notre sauvetage, commença Levaillant. Lorsque nous fûmes en sûreté à bord de « L'Alcyon », je demandai à Mathieu comment il se faisait que parti une semaine avant nous, il ne fût pas encore rendu à Québec.

— Je t'attendais, dit-il. Puis, voyant mon étonnement, voici ce qu'il me raconta : « Le soir de notre visite au cabaret du « Corsaire Rouge », au moment où je détachais mon canot pour rentrer à bord, je fus accosté par un individu qui me dit brusquement :

— Êtes-vous le capitaine, Mathieu ?

— Oui, et vous, qui êtes-vous ? Et que voulez-vous de moi ?

— Mon nom ne vous apprendrait rien, répondit l'inconnu. D'ailleurs je l'ai oublié moi-même. Ce que je veux, je vous le dirai, mais pas ici, où tout le monde peut nous entendre.

— C'est donc bien grave ! lui dis-je.

— Il y va de la vie de plusieurs personnes.

Je regardai plus attentivement le singulier personnage qui me parlait. Il paraissait âgé d'une soixantaine d'années, et sa figure ravagée, son œil unique qui brillait d'une étrange lueur, lui donnait un aspect peu rassurant. Il lut, sans doute, dans mes yeux la défiance qu'il m'inspirait, il se rapprocha de moi, sa voix tremblait un peu : Voulez-vous sauvez le capitaine Levaillant ? dit-il.

— Suivez-moi à bord, lui dis-je, en sautant dans mon canot. L'homme me suivit à bord.

— Vous pouvez parler, maintenant, nous sommes seuls…

Nous étions assis près d'une petite table, dans ma cabine, et sur cette table, à portée de ma main, se trouvait une paire de pistolets.

— Mes minutes sont comptées, capitaine, aussi je ne serai pas long. Dans deux heures Laverdie part sur le « Vautour ». Et savez-vous quelle destination ?

— Non, dis-je avec humeur, les affaires de ce coquin m'intéressent peu. Mais quel rapport ?

— Quel rapport ! interrompit le matelot. Par les cornes de Satan ! capitaine, on voit bien que vous ne connaissez pas Laverdie.

Alors, écoutez-moi : Le « Vautour » s'en va attendre Levaillant dans l'une des baies du St-Laurent, et, prit ainsi à l'improviste, le « Montcalm » est perdu. Malgré sa tournure de bandit, le vieux marin était si ému en prononçant ces mots qu'il était facile de voir qu'il était sincère.

— De qui tenez-vous ces renseignements ? lui demandai-je. Il haussa les épaules.

— Je suis l'un des matelots de Kerbarec, dit-il, et je les ai suivis, lui et Laverdie, lorsqu'ils sont sortis du cabaret après leur entrevue avec Levaillant, je me doutais qu'un mot, prononcé par celui-ci à l'oreille du prétendu chevalier, avait déchaîné la colère du misérable, jaloux de son titre, ramassé peut-être dans le sang. En me cachant comme un espion, je suis parvenu à surprendre leurs projets, et je viens vous dire que si vous voulez empêcher un crime odieux, partez demain sans faire connaître le lieu de votre destination. Rendez-vous dans un port quelconque, et là, faites peindre votre navire en noir. Donnez-lui une allure mystérieuse en plaçant au sommet du grand mat, un drapeau noir traversé d'une croix blanche, mais seulement lorsque vous serez dans les eaux du St-Laurent, tâchez que l'équipage exécute les manœuvres sans trop se montrer. Les matelots de Kerbarec croiront au vaisseau-fantôme et refuseront de vous donner la chasse.

— Mais comment serai-je averti de la présence de Kerbarec ?

— Par un feu, allumé et éteint trois fois.

— Mais quel intérêt vous pousse à trahir votre capitaine ?

— Mon amitié pour Levaillant et l'intérêt de la justice. Pourquoi laisser mourir tant de braves gens pour le seul profit d'un

misérable !

— Vous connaissez donc bien ce Laverdie !

— Nous avons été élevés dans le même monastère. Plus tard, il s'enfuit et les bons pères ne surent jamais ce qu'il était devenu. Les années passèrent. J'étais employé dans les bureaux d'une compagnie maritime, j'avais une femme que j'aimais, lorsqu'un hasard fatal me fit rencontrer mon ancien compagnon. Il vit ma femme… et le lendemain soir, j'étais assailli par des matelots étrangers qui me laissèrent pour mort. Quand je revins à moi, ma femme avait disparu et je n'étais plus qu'une ruine. J'avais 35 ans, on m'en eut donné cinquante. Je me rendis au Havre et je m'engageai au capitaine Levaillant auquel je contai mon histoire, il fut très bon pour moi. Ma femme était morte de désespoir, j'étais seul au monde. Levaillant me considérait comme un ami. C'était le calme. Un jour, je crus reconnaître le lâche ravisseur dans un carrosse armorié, je m'informai, on me dit que c'était le chevalier de Laverdie. Je me présentai à son hôtel, il ne me reconnut pas. Je lui reprochai ses crimes, il sourit, puis deux valets entrèrent et se jetèrent sur moi… tout disparut… Lorsque je repris connaissance j'étais à bord du « Vautour ». Kerbarec m'avait sauvé et je restai sur son vaisseau, sans prendre part à leurs brigandages. Déjà, j'ai pu sauver la vie au capitaine, qui me laisse toute liberté. Je rêve de me venger en arrachant à Laverdie, ses victimes. J'ai encore la foi voyez-vous capitaine. Commençons par sauver le « Montcalm » comptez sur moi et bonne chance. Et l'étrange visiteur se retira. »

J'avais laissé parler Mathieu sans l'interrompre, continua Levaillant, mais j'avais reconnu mon ancien matelot, Tape-à-l'œil, dans son mystérieux visiteur.

— Tu as bien fait de suivre ses conseils, lui dis-je.

— J'aimais mon navire, messieurs, continua le capitaine. Eh bien ! si je n'avais pas eu à déplorer votre perte, que Je croyais certaine, j'eusse été content de ce naufrage qui empêchait le « Montcalm » de tomber aux mains d'un scélérat. Nous explorâmes la côte sur un parcours de plusieurs milles, mais convaincu de l'inutilité de nos recherches, nous revînmes à bord pour mettre à la voile immédiatement.

— Et pourquoi êtes-vous allé en France demanda Georges.

— Parce que je ne voulais pas être vu par Laverdie, j'aimais mieux lui laisser croire à notre complète disparition. J'ai passé l'hiver à Marseille, là j'ai appris que les deux complices ont passé tout le temps à Londres. Je ne sais ce qu'ils manigancent là-bas, les mâtins… Maintenant, racontez-moi ce qui vous est arrivé depuis notre naufrage.

Les jeunes gens lui racontèrent ce qui s'était passé depuis leur séparation. Georges insista sur sa visite à M Merville. Le capitaine était furieux.

— Il faut que le diable emporte cette coquine ! s'écria-t-il. Surveillez-la, et si son complice fait mine de reparaître, adressez-vous au gouverneur. À présent que Tape-à-l'œil est retrouvé, nous aurons assez de preuves pour le faire pendre. Bonsoir, ou plutôt bonjour, car le jour commence à paraître, je reviendrai de bonne heure.

En effet, il n'était pas 10 heures, que le capitaine était de retour.

— Préparez vos lettres pour le pays, dit-il, je repars ce soir.

— C'est bien tôt, capitaine, dit Philippe, nous n'avons pas eu le temps de vous voir.

— Ce sont les ordres, je me rends auprès de M. de Choiseul pour solliciter des secours, mais je crains de ne pas réussir. Ces messieurs se soucient bien de nous, en vérité. Mais, mon voyage ne sera pas inutile puisque Je vais ramener un frère à ces pauvres petites qui languissent là-bas. À ce soir.

Ce même soir, par une brume épaisse, un canot monté par deux hommes se dirigeait vers un vaisseau dont la lumière apparaissait faiblement, à travers les vapeurs blanches qui montaient du fleuve.

« L'Alcyon » était prêt pour le départ. Les jeunes gens remirent leurs lettres au capitaine qui murmura « Dieu vous garde », en embrassant tour à tour les deux cousins.

— Adieu et bon voyage, capitaine, crièrent Georges et Philippe, tandis que le navire s'enfonçait dans la nuit.

24

ANCIENNES CONNAISSANCES.

C'était la veille de la bataille dite des Plaines d'Abraham. Nos deux héros, on s'en souvient, faisaient partie de l'armée régulière. Ils servaient sous les ordres de l'illustre guerrier qui devait tomber sur le champ de bataille avant d'avoir vu les envahisseurs prendre possession de cette Nouvelle-France que la mère-patrie abandonnait.

Àpart le gouverneur et le marquis de Montcalm, personne ne connaissait le nom de nos amis. Pour tous, ils étaient le capitaine Georges et le lieutenant Philippe.

C'était donc la veille de la bataille ; il était dix heures du soir et tout le camp semblait dormir. Seul, le pas régulier des sentinelles venait troubler le silence de cette nuit, qui précéda l'une des plus tristes journées de notre histoire.

Georges de Villarnay, agité par toutes sortes de pressentiments, n'avait pu goûter de repos ; il avait donc déserté sa couche et se promenait lentement sous la lueur douce des étoiles qui scintillaient ça et là dans l'immensité de la voûte sombre, comme autant de minuscules lanternes qui auraient eu la prétention d'éclairer l'infini. Plusieurs fois déjà, Georges avait cru apercevoir une ombre qui s'agitait sous les arbres à l'extrémité du camp, il résolut de s'assurer si ses yeux ne le trompaient pas ; en conséquence, il rentra dans la tente où Philippe dormait avec son insouciance habituelle, et lui dit :

— Viens avec moi.

— Avec toi ? répéta le jeune officier en bâillant à se désarticuler la mâchoire. Où veux-tu me conduire ?

— Tu le verras, viens vite.

Philippe le suivit machinalement.

— C'est là, dit Georges, en montrant un gros chêne ; il y a sûrement quelqu'un. Allons voir.

Mais il n'y avait personne sous l'arbre, et les jeunes gens se disposaient à retourner à leur tente lorsqu'un individu, qui pa-

raissait sortir de terre, apparut à quelques pas devant eux.

— Qui vive ! s'écria Georges.

— Mes frères ont la mémoire courte, dit une voix qui les fit tressaillir.

— Bob l'Indien ! s'écrièrent les deux amis en s'élançant vers le jeune sauvage.

— Oui, ç'est moi, répondit-il en serrant les mains qui se tendaient vers lui. Je viens me battre avec vous pour me venger de ces traîtres qui m'ont tout pris.

— Venez dans notre tente, vous vous reposerez en racontant vos peines. Vous êtes avec des amis, Bob.

— Je sais que mes frères sont bons, dit l'Indien en entrant dans la tente. Mon récit est bien court. Pendant mon absence, les féroces Anglais ont mis le feu à ma maison, et ma femme a péri dans les flammes.

— Morte ! cette douce Fleur-des-bois, s'écrièrent les deux amis. Ah ! pauvre Bob, quel affreux malheur !

— Les desseins du Grand-Esprit sont impénétrables ; je m'endormais dans le calme de ma vie paisible, j'oubliais que je devais, moi aussi, défendre cette patrie que l'on veut nous enlever. Le Grand-Esprit m'a envoyé l'épreuve pour me montrer le chemin à suivre, mais à quel prix !

— La vengeance ne se fera pas attendre, dit Philippe en étendant la main vers le sud. Voilà le jour qui va paraître, et la bataille est imminente. Reposons-nous en attendant.

L'aube se leva sur cette journée de septembre qui devait changer si tristement les destinées de la Nouvelle-France. On se battit avec courage de part et d'autre, mais les Français, obligés de lutter un contre cinq, furent vaincus dans cette lutte inégale où tombèrent deux grands généraux qui, en arrosant de leur sang ce coin de terre que leur pays respectif se disputait, ne se doutaient pas que cette rosée féconde cimenterait un jour l'union des deux races qui feraient, du Canada, une Puissance s'étendant d'un océan à l'autre.

Bob avait bravement fait son devoir ; sans cesse, on l'avait vu à côté de Georges, sans souci des balles anglaises qui pleuvaient autour de lui. Son fusil et son casse-tête avaient fait de larges trouées dans les rangs ennemis, et maintenant, plus triste et plus sombre encore, il suivait l'armée qui rentrait dans le camp de Beauport. On marchait lentement, le désespoir dans l'âme. Une angoisse terrible serrait le cœur de tous ces braves. Leur général n'était plus, beaucoup des leurs avaient disparu, et l'avenir s'annonçait bien pénible. Pour tous ces hommes au cœur vaillant, la perspective de voir tomber le Canada en des mains étrangères serrait le cœur d'une angoisse inexprimable. Ils marchaient depuis quelques temps dans le plus grand silence, lorsqu'un faible cri parvint aux oreilles de Georges.

— Halte ! commanda-t-il.

Les soldats obéirent et la même plainte se fit entendre tout près d'eux.

— Il y a quelqu'un là, dit Georges, en désignant un massif d'épinettes. Allons.

Philippe et Bob le suivirent.

Un jeune homme qui portait l'uniforme des officiers anglais lui apparut, couché au pied d'un arbre.

— Un peu d'eau, s'il vous plaît, murmura l'inconnu en excellent français.

Georges approcha sa gourde des lèvres du jeune inconnu qui fit un effort pour se soulever.

— Où êtes-vous blessé ? demanda Philippe.

— À l'épaule, mais je ne crois pas ma blessure bien grave. Frappé au commencement de la bataille je me suis traîné jusqu'ici ; mais l'effort que j'ai dû faire m'a fait perdre connaissance, et je suis là depuis ce temps. La bataille est terminée ?

— Oui, et les Anglais sont vainqueurs, dit Bob d'une voix rude.

— Alors, je bénis cette blessure qui m'a empêché de combattre ceux que j'aurais voulu défendre, murmura le blessé d'une voix si faible que Georges se pencha sur lui. Un soldat s'approchait avec une lanterne, et ce mouvement éclaira le visage de l'inconnu.

Georges eut un cri de surprise.

— Monsieur Harry O'Reilly !

— Et vous êtes l'ami de Paul Merville, monsieur de…

— Ne prononcez pas ce nom, dit Georges tout bas. Voyons votre blessure. Philippe souleva Harry dans ses bras et Georges examina la blessure qui n'était pas grave, en effet ; la perte du sang et le long séjour sur la terre froide avaient seuls causé cette faiblesse. Avec des herbes cueillies par Bob, et un mouchoir, on fit un pansement temporaire. L'un des soldats, intéressé à ce

jeune inconnu que son capitaine semblait connaître, apporta sa gourde qui contenait un reste d'eau-de-vie. Réconforté par ce cordial, Harry fut bientôt en état de se tenir debout.

— Je vais essayer de retourner au camp, dit-il.

— Bob et moi allons vous y conduire, dit Georges. Vous autres, ajouta-t-il, en s'adressant à ses hommes, continuez votre route. Avant une heure, je vous aurai rejoint.

Il aida Harry à monter sur son cheval, s'y installa lui-même, et précédés par l'Indien qui marchait en éclaireur, ils prirent la route du camp.

— Paul est-il au Canada ? demanda Harry.

— Non, ses affaires l'ont retenu en France.

— Et ses sœurs ? En avez-vous entendu parler ?

Georges, en peu de mots, mit le jeune officier au courant de tout ce qui concernait les sœurs de son ami.

— Ah ! la misérable ! dit Harry en serrant les poings, elle a bien pris ses précautions. Et le chevalier, est-il à Québec ?

— Non, il a passé l'hiver à Londres ; les jeunes filles n'ont rien à redouter de lui pour le présent.

— Et mon oncle Jordan ?

— On le dit très malade ; je n'ai pas osé me présenter chez lui, je suis obligé à tant de précautions. Mais nous voici arrivés, continua Georges en montrant le camp anglais qui se dessinait dans l'ombre. Adieu, et surtout silence sur mon nom. Je suis le capitaine Georges, et rien de plus.

— Comptez sur moi, et merci de votre généreux secours. Mais comme j'ai hâte que cette maudite guerre finisse. Si nous allions nous rencontrer sur un champ de bataille ?

— Le soldat et l'ami feront leur devoir, et à la garde de Dieu.

— Qui vive ? cria une sentinelle.

— Amis, répondit le jeune officier en s'avançant, toujours soutenu par Georges qui le remit aux mains du soldat en disant : Adieu.

25

RETOUR DE PAUL.

Pendant ce temps, que devenaient les deux orphelines ?

La surveillance de M Merville, ne s'était pas ralentie et leur position devenait de jour en jour plus intolérable.

Elles avaient su, par un court billet de M Bernier, que M. Georges servait dans l'armée canadienne et n'attendait que la fin des hostilités pour tenter de les délivrer de leur prison.

Mais, depuis de longs mois, la bonne hôtesse ne donnait plus signe de vie, et l'on avait même privé les jeunes filles de leur vieille Nanette que M Merville avait reléguée à la cuisine avec défense de mettre le pied dans la chambre de ces demoiselles. Une fille étrangère à la mine effrontée faisait le service des chambres et servait les repas.

« On désespère alors qu'on espère toujours », a dit un poète. À force d'attendre le retour de son frère, Marguerite avait fini par n'y plus croire.

Odette, plus jeune, et partant plus confiante, parlait sans cesse de Georges. Cet ami inconnu occupait une grande place dans les pensées de la jeune fille.

— Je voudrais bien le connaître, disait-elle un soir à Marguerite, je l'aimerais beaucoup ; puisqu'il ressemble à Paul, il doit être beau et bon comme lui.

Marguerite soupira profondément.

— Pauvre petite, ne t'exalte pas ainsi, dit-elle ; tu n'es pas raisonnable de te monter ainsi la tête pour un monsieur qui s'est peut-être moqué de nous.

Un flot de sang monta aux joues pâles d'Odette.

— Ah ! ma sœur, que c'est mal de parler ainsi. Non, ce monsieur ne s'est pas moqué de nous. Crois-moi, notre frère sera ici bientôt, j'en suis sûre, acheva-t-elle d'un ton inspiré, tandis que ses yeux brillaient d'un éclat fébrile.

Marguerite la regarda tristement ; cette exaltation l'effrayait. L'espoir ranimé dans ce cœur d'enfant lui donnait une force factice, mais si cet espoir venait à disparaître ? Que deviendrait-elle ? Aussi, Marguerite s'efforçait-elle de combattre cette idée fixe qui l'inquiétait pour le repos de sa sœur.

— Voyons, petite Odette, ne te fatigue pas, dit-elle doucement. Viens, il est neuf heures, c'est l'heure de dormir… Viens, chérie, nous allons prier pour notre cher absent.

Toutes deux s'agenouillèrent, mais à peine eurent-elles prié quelques minutes qu'un bruit de voix vint les faire tressaillir. Dans le corridor avoisinant leur chambre, on entendait la voix grêle de la servante qui semblait interdire le passage à quelqu'un.

— C'est qu'on vient, dit Odette. Oh ! mon Dieu ! si c'était Laverdie, on le dit de retour.

Marguerite tira un pistolet de sa poche.

— Qu'il vienne, dit-elle.

Odette, l'oreille tendue, écoutait toute frémissante.

— Marguerite, s'écria-t-elle tout à coup, cette voix, oh ! je la reconnais. C'est la voix de Paul. Et s'arrachant des mains qui voulaient la retenir, elle s'élança hors de la chambre et tomba dans les bras de son frère.

— Méchant, disait-elle au milieu de ses larmes, te voilà donc enfin, mais tu ne partiras plus ; nous sommes trop malheureuses lorsque tu n'es pas là.

Le jeune homme ne répondit pas ; Marguerite s'était approchée, il l'embrassa bien fort pour cacher son trouble.

— Pauvres enfants ! dit-il en les faisant asseoir près de lui. Combien j'avais hâte de vous voir et que le temps m'a semblé long. Mes affaires sont terminées et il nous reste une fortune. La guerre finie, j'achète une propriété voisine de celle de M. Jordan et nous reprendrons notre bonne vie d'autrefois. À présent, dites-moi tout ce que vous avez souffert.

Marguerite lui raconta tout. Paul était exaspéré.

— Quel monstre que cette femme, s'écria-t-il. Ah ! elle a voulu me faire passer pour mort ? Je lui prouverai que je suis bien vivant. Où est-elle cette coquine ?

— Elle est sortie et ne doit rentrer que très tard m'a dit la servante.

— Alors, je la verrai à mon retour de Montréal.

— Comment, tu vas nous quitter encore ? dit Odette. Tu veux donc me faire mourir de chagrin ? Et la pauvre petite se mit à pleurer.

Son frère la prit dans ses bras, et, par de douces paroles, il parvint à ramener le sourire sur ses lèvres.

— Maintenant, il faut te coucher, mignonne, dit-il ; moi-même je suis très fatigué. Dors bien, petite Odette, et à bientôt. Il mit un baiser sur le front de l'enfant, rassénérée, et après un coup d'œil significatif à Marguerite, il sortit de la chambre.

— J'ai oublié de lui parler de notre Georges mystérieux, dit Odette à sa sœur qui l'aidait à se mettre au lit.

— Nous lui en parlerons demain, dit Marguerite en détournant la tête pour cacher les larmes que ce mensonge faisait monter de son cœur à ses yeux. Dors, et que Dieu nous garde tous. Odette ferma les yeux, et quelques instants plus tard, elle dormait.

Marguerite se hâta d'aller rejoindre son frère qu'elle trouva dans la cuisine en grande conférence avec Nanette, bien heureuse de revoir son jeune maître.

— Je t'ai bien compris, dit Marguerite en entrant, tu repars ce soir ?

— Oui, le capitaine Levaillant m'attend chez M Bernier ; c'est par elle que tu auras de mes nouvelles pendant mon absence. Maintenant, adieu, nous allons profiter des ténèbres pour sortir de la ville, j'espère trouver Georges à Montréal.

— Quel est ce monsieur ?

— Mon meilleur ami de collège, celui dont je vous ai parlé tant de fois ; j'étais si heureux de penser que vous aviez en lui un protecteur. Qui aurait cru à tant de scélératesse de la part d'une femme ? Quant à Laverdie, tu peux être tranquille, il y a quelqu'un qui le suit de près. Adieu encore, il faut que le jour nous trouve loin de Québec. Il serra Marguerite dans ses bras, embrassa la vieille Nanette, et s'enfuit.

La jeune fille remonta dans sa chambre. Odette dormait toujours. Un sourire heureux errait sur ses lèvres. Elle souriait à son rêve, et Marguerite se demandait avec anxiété ce qu'elle allait lui dire le lendemain pour expliquer le départ précipité de Paul.

— Mon Dieu ! inspirez-moi, murmura la pauvre enfant en se jetant à genoux au pied du crucifix ; je tremble pour cette enfant si frêle, inspirez-moi, mon Dieu !

26

LA FERME AUX ÉRABLES.

Pendant ce temps, l'armée canadienne, ou plutôt ses débris, s'était réfugiée à Montréal, et le chevalier de Lévis, qui avait pris le commandement de cette poignée de braves, s'occupait de concentrer toutes ses forces pour commencer l'attaque au printemps. Digne successeur de l'héroïque Montcalm, il rêvait d'arracher la Nouvelle-France aux mains de l'oppresseur.

Bob n'avait pas quitté ses amis, mais ceux-ci ayant essayé de gagner sa confiance, il s'était renfermé dans un mutisme absolu.

Georges, voyant que ces questions déplaisaient à l'Indien, cessa de l'interroger ; d'ailleurs, Bob ne faisait pas de longs séjours à Montréal. Marcheur infatigable, insouciant du danger, il servait d'intermédiaire entre les soldats et leurs familles. Aussi, malgré le mystère dont il s'enveloppait, il était devenu le favori de tout le monde, surtout de Philippe qui, avec l'exubérance de sa nature méridionale, s'était attaché à ce silencieux dont l'éducation première perçait, en dépit de sa volonté, sous l'enveloppe de l'enfant des bois.

Un soir que Bob revenait de l'une de ses expéditions, il fut accosté par un individu qui le pria de lui indiquer où se trouvaient les casernes.

L'Indien ne put retenir un mouvement de surprise. Cet homme ne pouvait être que Paul Merville. Philippe lui avait affirmé que ces deux jeunes gens se ressemblait à tel point que l'œil d'une mère pouvait s'y tromper.

— Suivez-moi, dit-il, je vais vous conduire. Et il se mit à marcher d'un pas rapide, mais sans retourner la tête.

Arrivé à la caserne, Bob fit entrer l'inconnu dans une grande salle où plusieurs officiers étaient en train de jouer aux cartes. Un cri de joie poussé par trois voix différentes se fit entendre, et Paul fut pressé dans les bras de Georges, de Philippe et du capitaine Levaillant !

— Enfin, te voilà, dit Georges ; le capitaine nous avait annoncé ton arrivée pour hier, aussi, nous commencions à être inquiets.

— J'étais si fatigué lorsque nous nous sommes quittés, le capitaine et moi, que j'ai dû me reposer dans une ferme ; mais, me voici, prêt à prendre part à vos misères. Hélas ! la ville qui renferme ce que j'ai de plus cher est au pouvoir de l'ennemi.

— Ce n'est qu'une question de mois, dit Philippe avec son insouciance ordinaire. Au printemps, nous aurons du secours, et nous expédierons messieurs les Anglais dans leur île qu'ils ne devraient jamais quitter.

Cette boutade du jeune homme fut accueillie par un éclat de rire général.

— Pour ma part, je leur donnerais de grand cœur une fameuse poussée, dit Levaillant, mais j'ai peur que la partie ne soit perdue. Sans doute, on m'a promis des secours, mais, en réalité, on se soucie de nous comme de l'an quarante. Le moindre sourire de la « vieille déesse » qui règne a la cour tient plus au cœur du roi que toute la Nouvelle-France.

— Vous avez raison, capitaine, dit Georges. « Fais ce que dois, advienne que pourra » : c'est là la devise de tout bon Français. Donc, nous nous battrons jusqu'au dernier, et si nous sommes

vaincus, eh bien ! nous dirons, comme François I : « Tout est perdu, fors l'honneur ».

En prononçant ces mots, le jeune homme attira ses amis dans un coin de la chambre, et lorsqu'ils furent assis, il demanda à Paul :

— As-tu vu tes sœurs et M Merville ?

— M Merville était absente, mais tu l'as vue, toi. M Bernier m'en a dit un mot. Raconte-moi tout.

Georges lui raconta son entretien avec Ellen.

— Quelle cruauté, dit Paul, de persister à faire croire à ces enfants que j'étais disparu lorsque tu lui affirmais le contraire. Comme elles te savent gré de les avoir détromper, et comme elles voudraient te connaître. Marguerite m'en a dit quelques mots avant de partir, j'espère que tu les connaîtras un jour. As-tu ici un messager sûr ?

— Oui, l'Indien qui t'a conduit ici.

— Alors, je vais écrire à Marguerite. Odette ne sait pas que je suis ici ; je suis parti sans la revoir, je craignais une crise, la pauvre petite est si impressionnable. Je vais aussi lui écrire pour lui expliquer mon absence ; je serai censé voyager avec toi pour affaires.

— Je vais chercher Bob, dit Philippe.

Il revint au bout de quelques minutes avec l'Indien.

— Connaissez-vous l'auberge du « Rat-Musqué », à Québec ? demanda Paul.

— Je la connais, répondit laconiquement le sauvage.

— Quand pourrez-vous partir ?

— Cette nuit même, si mon frère le désire.

— Il s'agit de porter des lettres à l'auberge, dit Paul. M Bernier les remettra elle-même à mes sœurs. Revenez dans une heure, ami Bob.

Paul écrivit d'abord à M Bernier : il ne fallait pas qu'Odette vit la lettre de Marguerite, le jeune homme comptait sur la prudence de la bonne hôtesse.

Bob partit en effet cette nuit même, et il s'entendit si bien avec M Bernier qu'elle lui raconta une partie de l'histoire des jeunes filles, ce qui amena un éclair de colère dans les yeux du jeune Indien.

Un soir que M Merville était sortie, Marguerite, prévenue par M Bernier, put venir elle-même porter ses lettres à l'auberge ; elle eut un long entretien avec Bob, qui la mit au courant de tout ce qui concernait son frère et ses amis, et lui donna l'assurance qu'il ne les quitterait pas au moment du danger.

L'hiver s'écoula rapidement. Au printemps, M. de Vaudreuil réunit ce qui lui restait de troupes et confia le commandement de cette petite troupe au chevalier de Lévis, qui partit aussitôt pour Québec dans l'intention de s'en emparé. Le 28 avril, eut lieu la bataille connue sous le nom de Bataille de Ste-Foye. Les Français furent vainqueurs, mais 800 des leurs restèrent sur le champ de bataille.

Au plus fort de la mêlée, nos amis, emportés par leur ardeur, se trouvèrent séparés de leurs camarades. Ils essayèrent de se frayer un chemin à travers les rangs ennemis, mais une double rangée de baïonnettes leur barrait le passage.

— Nous allons mourir ici, mes amis, cria Georges, vendons chèrement notre vie. En avant ! Et joignant l'action à la parole, il allait s'élancer, lorsqu'il fut atteint par une baïonnette qui lui traversa la jambe. Au même instant, Paul tombait, frappé d'une balle en pleine poitrine.

— Ah ! bandit ! s'écria Bob, et son casse-tête redoutable s'abattit sur la tête de l'Anglais qui venait de tirer. Mais les Français arrivaient de toutes parts, et les Anglais prirent la fuite.

— Mille noms de nom ! dit tout à coup une voix rude, dans quel état je vous retrouve, mes pauvres enfants ? Et le capitaine Levaillant, noir de poudre, les vêtements souillés de sang, vint s'agenouiller auprès des blessés.

— Nous ne pouvons rester ici, dit Philippe, il doit y avoir quelques fermes de l'autre côté de ce bosquet d'érables ?

— Il y en a une en effet, dit Bob, j'y cours.

Dix minutes ne s'étaient pas écoulées que Bob revenait, suivit d'un jeune garçon conduisant une charrette dans laquelle on avait eu soin d'étendre un matelas. Avec des précautions infinies, on plaça dans la voiture les corps inanimés des deux amis, et le triste cortège se mit en marche.

— Je vais tâcher de trouver un médecin, dit le capitaine en serrant la main de Philippe, du courage !

La nuit était tout à fait venue lorsque nos amis arrivèrent à une grande maison bâtie au centre même de l'érablière.

On rencontre encore, ça et là, dans nos campagnes, de ces constructions massives dont le carré bas semble ployer sous le poids d'un énorme toit pointu que surmontent trois cheminées gigantesques.

En entendant la voiture, une jeune fille apparut sur le seuil, une chandelle à la main.

— Voilà des blessés qu'on nous amène, dit-elle, vite, tante Gertrude, venez les recevoir.

Et sans attendre, elle descendit en courant les marches du perron. Mais à la vue des corps ensanglantés étendus au fond de la charrette, elle fit un pas en arrière en s'écriant :

— Oh ! mon Dieu, ils sont morts.

— Non, mademoiselle, dit Philippe, qui déjà, avec l'aide de Bob, avait retiré de la voiture le corps inanimé de Paul, ils ne sont qu'évanouis. Dites-nous où les déposer, s'il vous plaît ?

La jeune fille les précéda et les conduisit dans une vaste chambre où se trouvaient deux lits ; Paul fut placé sur l'un de ces lits et celle que la jeune fille venait de nommer tante Gertrude s'approcha de lui.

— Mon Dieu, Madeleine, c'est M. Paul ! Vite, ma fille de l'eau et des bandes de toile.

Pendant ce temps, Philippe, toujours aidé par l'Indien, avait étendu, sur l'autre lit, Georges qui commençait à reprendre connaissance. Bien que très douloureuse, sa plaie n'était pas

mortelle ; malheureusement, celle du jeune Merville était sans remède.

— Il nous faudrait un médecin, dit Philippe avec désespoir.

En ce moment, la porte de la chambre s'ouvrit et livra passage à un homme enveloppé dans un ample manteau noir.

L'inconnu s'approcha du lit où Paul venait de rouvrir les yeux, mais à peine eut-il aperçu le visage du blessé qu'il tomba à genoux et couvrit les mains du pauvre mourant de baisers et de larmes.

— Harry ! murmura Paul. Ah ! c'est Dieu qui t'envoie. Va chercher Marguerite.

— Mais c'est un docteur qu'il te faut ?

Paul eut un triste sourire.

— C'est inutile, je vais mourir… je sens la vie qui m'échappe… Tu sais où demeure ta cousine… Marguerite est chez elle… Va…

Harry serra les mains de son ami, et le cœur serré par une horrible angoisse, il lança son cheval sur la route de Québec.

Àpeine avait-il franchi le seuil que le capitaine Levaillant entrait suivi d'un prêtre.

— Le docteur Laurin va venir, dit-il en passant près du lit de Georges, comment vous trouvez-vous ?

— Bien faible, répondit le jeune homme d'une voix éteinte ; et mon pauvre Paul ?

— Nous avons l'espoir de le sauver. Du courage. Ne vous agitez pas. Dieu aura pitié de nous. Tenez, voici le docteur.

Celui-ci entrait en effet. Après un examen minutieux des blessés, il ordonna de transporter Georges dans une autre chambre.

— Ce pauvre Merville ne verra pas le lever du soleil, dit-il. Sauvons au moins celui-ci ; sa blessure n'est pas grave, c'est la perte de son sang qui l'a mis dans cet état de faiblesse, mais il serait dangereux pour lui d'assister aux derniers moments de son compagnon.

27

PRÈS DU LIT D'UN MOURANT.

L'hiver avait paru bien long aux deux orphelines, séparées de tout ce qu'elles avaient de plus cher.

Lilian avait écrit plusieurs fois, mais ses lettres ayant été interceptées, les pauvres enfants se croyaient abandonnées de tous.

Harry avait fait connaître à sa sœur son arrivée à Québec, la suppliant de lui donner des nouvelles de Marguerite ; elle n'avait pu lui dire qu'une chose : c'est que les deux sœurs étaient gardées plus étroitement que jamais. Désolé, le jeune officier s'était présenté chez la veuve ; il avait trouvé une servante inconnue qui lui avait dit que ces dames ne recevaient pas.

Sans se lasser, le jeune homme était revenu à la charge, mais sans plus de succès.

On comprend, si la vie devait être triste pour les pauvres recluses, surtout pour Marguerite qui craignait toujours qu'Odette ne vint à apprendre quelle était l'occupation qui retenait son frère loin de Québec.

Pour cette enfant si frêle, dont la captivité à laquelle les assujettissait leur belle-mère achevait de miner les forces, Paul s'occupait de commerce. Afin de lui laisser cette illusion, Paul joignait à toutes les lettres adressées à Marguerite quelques lignes où il parlait à Odette de l'importante maison qu'il ouvrirait après la guerre, et de leur vie heureuse lorsqu'ils seraient enfin réunis.

On comprend les angoisses de Marguerite lorsque les bruits de la bataille parvinrent jusqu'à elle. Son frère était là, parmi ces désespérés, qui tentait un dernier et courageux effort pour garder à la France ce coin de terre que le cynique Voltaire appelait « quelques arpents de neige ».

Odette, très nerveuse ce soir-là, vint se jeter dans les bras de sa sœur.

— J'ai peur, dit-elle ; oh ! Marguerite, c'est encore la guerre… j'ai peur.

— Prions, ma chérie, afin que Dieu nous protège et que les nôtres soient vainqueurs, répondit Marguerite en l'entraînant au pied du crucifix.

Elles prièrent quelques minutes. Les échos de la bataille ne parvenaient plus que faiblement à leurs oreilles. Odette, apaisée, appuyait sa tête alourdie par le sommeil sur l'épaule de sa sœur.

— Viens dormir, mignonne, tout est tranquille maintenant ; demain, nous aurons des nouvelles, viens.

Docilement, Odette se laissa mettre au lit et s'endormit aussitôt.

Un soupir de soulagement s'échappa de la poitrine de la jeune fille ; elle était libre, M Merville était sortie, elle irait jusqu'à l'auberge de M Bernier savoir des nouvelles ; elle descendit rapidement l'escalier et prit un manteau dont elle s'enveloppa.

La jeune fille se disposait à sortir, lorsque la porte s'ouvrit sous une main impatiente, et un homme entra dans la pièce.

— Harry ! s'écria Marguerite. Oh ! mon Dieu ! Paul est mort. Le jeune officier s'empara des deux mains de la pauvre enfant.

— Non, chérie, dit-il, il n'est pas mort, mais sa blessure est grave. Je viens vous chercher. Où est Odette ?

— Elle dort ; je vais envoyer M Bernier auprès d'elle. Le temps de prévenir Nanette et je suis à vous.

— Nanette, dit Marguerite en entrant dans la cuisine, je vais rejoindre Paul, blessé grièvement ; M Bernier va me remplacer près d'Odette. Tâchez qu'elle n'apprenne pas la triste nouvelle avant mon retour, elle en mourrait peut-être. Priez, ma bonne Nanette.

— Oui, ma chère petite, dit la bonne vieille en embrassant la jeune fille, Dieu nous conservera le cher enfant, je vais tant prier. Du courage.

Marguerite rejoignit Harry. On monta en voiture. Arrivé à la porte de l'auberge, la jeune fille descendit et entra résolument dans la salle commune.

M Bernier trônait encore derrière son comptoir ; quelques buveurs se trouvaient là encore. Marguerite faillit se heurter à l'un d'eux qui sortait précipitamment ; une pâleur plus grande vint aux joues de la jeune fille : elle venait de reconnaître Laverdie ; aussi, ce fut d'une voix tremblante qu'elle exposa à la bonne veuve le but de sa visite.

— Je viens d'apprendre votre malheur, ma pauvre enfant. Allez auprès de votre frère et soyez sans inquiétude, je ne quitterai pas Odette avant votre retour.

Puis, désignant la porte qui venait de se refermer sur le chevalier, elle dit tout bas :

— Vous l'avez reconnu ?

— Hélas ! murmura Marguerite en serrant les mains de la brave femme, il ne manquait que cela à mon malheur.

Pendant le trajet, Harry raconta à la jeune fille ses tentatives infructueuses pour obtenir une entrevue avec sa cousine, et lui demanda si elle avait reçu les lettres de Lilian.

— Je n'ai rien reçu, dit Marguerite, et je croyais que Lily elle-même nous oubliait ; dites-lui qu'elle donne ses lettres à M Bernier, je les recevrai peut-être.

— Nous voici arrivés, dit Harry.

Lorsqu'ils entrèrent dans la chambre, Paul semblait toucher aux dernières limites de la vie. Il tendit les bras à sa sœur qui s'y jeta en pleurant.

— Emmène-moi, dit-elle farouche.

Le mourant eut dans les yeux une lueur de reproche.

— Et Odette ? dit-il.

— C'est vrai, pardon. Pauvre Petite Odette ! Mais tu ne mourras pas, je vais tant prier, Dieu fera un miracle… Que deviendrions-nous sans toi ?

— Je vais vous donner un protecteur, reprit Paul. Viens, Harry, mon ami, tu aimes Marguerite, et toi, ma sœur, je connais ton secret, ajouta le mourant d'une voix faible, en plaçant la main de sa sœur dans celle du jeune officier, aimez-vous et soyez heureux… La voix lui manqua, ses yeux se fermèrent, on crut que le dernier instant était arrivé. Le prêtre, qui n'avait pas quitté la chambre, s'approcha du lit. Paul ouvrit les yeux et sourit au prêtre.

— Bénissez ces enfants, dit-il en montrant son ami et sa sœur qui pleuraient, et priez, mon père… c'est la fin… Adieu…

Le prêtre commença les dernières prières ; elles n'étaient pas terminées que Paul rendait le dernier soupir. Harry ferma pieusement les yeux de son ami, déposa un baiser sur son front encore humide de sueurs de l'agonie ; puis il se tourna vers Marguerite qui, pâle et immobile comme une statue de marbre, semblait figée dans sa douleur.

— Il faut retourner à Québec, dit-il. Venez, ma bien-aimée, mon service me réclame, et Odette doit s'inquiéter.

Marguerite avait tressailli au nom de sa sœur ; elle leva sur le jeune homme un regard d'où la pensée paraissait absente. Machinalement, elle marcha vers le lit, et posant ses lèvres sur le front du mort, elle murmura : Adieu.

Harry la soutint jusqu'à la voiture. Philippe les avait suivis.

— Georges est beaucoup plus mal, dit-il, une forte fièvre s'est déclarée, accompagnée de délire, je ne puis le quitter. Reviendrez-vous ici, ce soir ?

— Oui, si mon service le permet. Entendez-vous avec le prêtre pour les funérailles de notre pauvre Paul. Je désire qu'il soit enterré à côté de son père. J'ai donné des ordres à la fermière de pourvoir à tous vos besoins, vous êtes ici chez mon oncle Jordan. Soyez sans inquiétude, je suis l'aide-de-camp du général Murray, et j'obtiendrai sa protection pour vous. Gardez Bob avec vous, si vous croyez qu'il puisse vous être utile.

— Merci, oh ! merci, dit de Seilhac en serrant les mains du jeune officier. Merci, et au revoir.

Harry monta dans la voiture à côté de Marguerite, qui ne semblait pas avoir la conscience exacte de ce qui se passait auprès d'elle. La douleur de la pauvre fille était effrayante : pas une larme ne s'échappait de ses yeux qui brillaient d'un éclat fébrile ; un tremblement convulsif agitait tout son être, et les sanglots s'étouffaient dans sa gorge.

— Pensez à Odette, ma chérie, que deviendra-t-elle si vous vous abandonnez ainsi ? Pleurez, ma chère petite fiancée, mais au nom du ciel, parlez-moi !

— Odette ! s'écria Marguerite, ah ! mon Dieu, je l'avais oubliée ! Pauvre petite ! Et les larmes se firent jour, et Marguerite pleura longtemps à côté du jeune homme presque aussi désolé qu'elle, qui cherchait en vain à la consoler.

Enfin, la nature énergique de la jeune fille triompha de cet accablement ; elle se redressa.

— C'est fini, dit-elle. Merci, Harry, de m'avoir rappelé au devoir. Je vais tâcher d'être forte. Comment va-t-elle supporter ce coup terrible, ma pauvre mignonne, elle aimait tant celui que nous venons de perdre.

— Dieu la soutiendra, et vous lui restez.

— Je le sais, mais pourvu qu'elle n'apprenne pas la triste nouvelle en mon absence : elle en mourrait.

Harry serra la main de sa fiancée sans répondre. Lui aussi tremblait pour cette enfant, qu'il nommait sa petite sœur. Et pourtant, il fallait lui apprendre l'horrible vérité. Quelle douleur pour Marguerite !

Les premières lueurs de l'aube apparaissaient à l'horizon lorsque la voiture s'arrêta devant la maison de M Merville.

Harry aida Marguerite à mettre pied à terre et la remit aux mains de M Bernier, accourue pour les recevoir. La jeune fille, trop émue pour pouvoir parler, serra la main de son fiancé et entra dans la maison.

28

PAUVRE ODETTE !

Malgré l'heure matinale, tout le monde était sur pied dans la maison. Marguerite, surprise de ce mouvement inaccoutumé, ou-

vrit la porte de l'escalier qui donnait accès au second étage ; M Bernier, qui l'avait suivie, l'arrêta par le bras.

— Reposez-vous un peu avant de monter, ma chère enfant, vous avez peine à vous tenir debout.

— Non, je veux voir Odette. Ah ! ma bonne amie, que nous sommes malheureux ! Mais que signifie toutes ces allées et venues à une heure si matinale ?

— Odette s'est trouvée malade tout à coup, mais elle est mieux maintenant, elle repose, répondit M Bernier avec embarras.

— Odette ! mon Dieu, il faut qu'elle ait appris la mort de Paul ! Et s'arrachant aux mains qui voulaient la retenir, elle monta l'escalier en courant, et entra dans sa chambre.

Odette paraissait dormir, mais sur son visage pâle se lisait une telle expression d'épouvante que Marguerite en fut frappée.

On eut dit que le sommeil l'avait surprise à la suite de quelque horrible vision.

M Merville était là avec deux hommes, dont l'un était le docteur Renaud, médecin ordinaire de la famille. Marguerite courut à lui.

— Ma sœur était bien portante lorsque je l'ai laissée, cette nuit, dit-elle. Que signifie cette maladie subite ?

La voix de la jeune fille était brève et trahissait une sourde irritation. Le bon docteur lui prit la main.

— Calmez-vous, chère petite, dit-il, j'espère que ce ne sera rien ; M Bernier va rester près de vous, elle sait ce qu'il y a à faire.

Je reviendrai dans une heure. Courage, pauvre éprouvée ! Ne la quittez pas avant mon retour, dit-il à M Bernier. Et après un salut assez froid à M Merville, il sortit de la chambre.

Alors, Ellen se rapprocha de Marguerite.

— L'accès est passé, dit-elle, et vous avez tort de vous alarmer, ma chère. Mais je crois que vous n'avez pas remarqué la présence du chevalier, ajouta Ellen, en désignant Laverdie qui s'avançait la main tendue. Il désire vous présenter ses sympathies et vous offrir ses services. N'aurez-vous pas une bonne parole pour lui ?

La jeune fille eut, dans le regard, une écrasante expression de mépris ; sans voir la main tendue, elle courut à la porte qu'elle ouvrit toute grande.

— Sortez, monsieur, dit-elle à Laverdie, votre présence ici est une insulte. Je n'ai que faire de vos sympathies et ne me soucie pas du tout de vos services. Sortez !

Laverdie gagna la porte suivi d'Ellen qui lança à Marguerite un regard chargé de colère.

La jeune fille revint près du lit où Odette, tourmentée par la fièvre, murmurait des mots sans suite.

— Laissez-moi partir… Je vais rejoindre mon frère… Il n'est pas mort… Qu'a-t-il dit cet homme ?… Marguerite, j'ai peur… il est là, le monstre… Au secours !…

Marguerite la prit dans ses bras, lui fit avaler une potion calmante, et bientôt l'enfant, apaisée, s'endormit. Alors, la jeune fille se retourna vers M Bernier.

— C'est Laverdie qui est venu apporter cette nouvelle ? demanda-t-elle.

— Oui, c'est lui, le mécréant ; la pauvre petite dormait, et j'étais bien prête d'en faire autant, lorsqu'on frappa à la porte. Nanette ouvrit, et sur une question de son visiteur, elle répondit que sa maîtresse dormait. « Réveillez-la », dit l'homme, « j'ai une bonne nouvelle à lui apprendre. » Alors, j'entendis M Merville qui disait : « Vous êtes fou, ou vous êtes ivre, Gaétan. Allez-vous coucher. » Il se mit à rire aux éclats. « Ha ! ha ! ha ! ma belle amie, il s'agit bien de dormir ; Paul est mort, bien mort cette fois. » Je n'entendis plus rien. Odette venait de pousser un cri qui me fit retourner la tête. Hélas ! elle avait entendu.

— Je vais rejoindre Paul, dit-elle, et elle perdit connaissance. J'envoyai chercher le médecin, on lui prodigua tous les soins imaginables. Vous voyez qu'ils n'ont pas abouti à grand'chose.

Marguerite pleurait.

— Mon Dieu ! dit-elle au milieu de ses larmes, je n'ai plus qu'elle au monde, laissez-la moi, mon Dieu !

La journée se passa sans amener de changement dans l'état de la malade. Vers le soir, le docteur revint ; Marguerite, qui l'observait, le vit tressaillir lorsqu'il passa le doigt sur le bras d'Odette.

— Elle est plus mal ? dit-elle.

— Non, mais il y a quelque chose du côté du cerveau qui m'inquiète. La pauvre petite est si faible.

— Alors, vous la proyez en danger ? interrogea la jeune fille, anxieuse.

— De mort ? Non, je n'ai pas dit cela, mon enfant.

— Dites-moi toute la vérité, docteur.

Au lieu de répondre, le vieux médecin enveloppa la jeune fille d'un regard où se lisait une immense pitié.

— Ah ! je comprends, s'écria la pauvre Marguerite en cachant son visage dans ses mains. Folle !... Ah ! Dieu ne permettra pas ce malheur !

— Nous sommes tous dans sa main, mon enfant, dit alors le bon docteur, j'espère que ce trouble ne sera que passager. Du courage, ma petite, votre vieil ami ne vous oubliera pas.

Quelques jours après, Odette était hors de danger. Mais la vie seule était revenue pour la jeune fille : la mémoire avait disparu dans ce choc terrible. Elle ne reconnaissait personne, sauf Marguerite, et toujours elle attendait Paul... Paul et sa mère.

— Les voilà, disait-elle, en se penchant à la fenêtre, ils viennent me chercher... Nous nous en irons là-bas... La grande mer me rendra mon âme... Tu viendras Marguerite... Tes yeux sont rouges ici... Dans mon pays, on ne pleure pas, viens...

Quelquefois, sa douce folie se traduisait par des chants mélancoliques, de douces mélodies apprises sur les genoux de sa mère. L'une d'elles surtout revenait souvent sur ses lèvres. C'était la « Chanson de l'Exilé » :

Là-bas, en France, au pays de mon âme,
Il est un coin de terre heureux.
Là seulement, le soleil a sa flamme,
Là seulement, les jours sont bleus.

Oh ! mon pays ! ton souvenir m'assiège,
Je t'ai perdu... Quand te retrouverais-je ?
Adieu, mère adorée, adieu...
Pour te revoir, il faut bien prier Dieu ;
Demandons-lui qu'il nous protège.
Adieu, mère adorée, adieu !...

Odette ne paraissait pas souffrir. Elle s'intéressait à de petits ouvrages, mais il fallait que Marguerite fut là. Auprès d'elle, la pauvre enfant perdait parfois de vue son idée fixe et causait comme d'habitude. Un calme relatif s'était fait dans la vie des jeunes filles ; Laverdie était parti, soi-disant chargé d'une mission à Londres, de sorte que M Merville se relâchait un peu de sa sévérité.

29

LAVERDIE REPARAÎT.

L'hiver approchait rapidement, et aucune nouvelle de ceux qu'elles aimaient n'était parvenue aux pauvres recluses.

Elles jouissaient maintenant, dans le maison, d'une liberté complète, mais toute communication avec le dehors était interdite, même à Nanette.

La nouvelle servante sortait seule pour les achats. Harry s'était présenté plusieurs fois chez sa cousine ; celle-ci lui avait dit, en minaudant, qu'elle était désolée de l'entêtement de Marguerite qui refusait de le recevoir. Et comme le jeune officier insistait

voulant connaître le motif de ce refus, Ellen lui dit que Marguerite était fiancée au chevalier de Laverdie.

Le jeune homme haussa les épaules. Cela ne tenait pas debout, M Merville ignorait ce qui s'était passé au chevet de Paul. Il voulut en avoir le cœur net. Il se rendit chez M Bernier, et là, il écrivit une longue lettre à Marguerite, chargeant la bonne hôtesse de la porter à destination. Mais ils avaient compté sans la perfide Ellen. Pressentant que son cousin allait tenter l'impossible pour correspondre avec celle qu'elle voulait lui faire oublier, elle chargea un homme, à elle, de monter la garde sous la fenêtre des jeunes filles pendant quelques jours. Aussi, lorsque M Bernier, toute heureuse de faire plaisir à Marguerite, s'avança vers la maison elle se trouva en face d'un individu armé, qui lui dit brutalement :

— Si vous tenez à la vie, mêlez-vous de vos affaires et ne cherchez pas à voir les demoiselles Merville.

La veuve avait informé Harry du résultat de sa tentative. Désespéré, il avait résolu de s'adresser au gouverneur, afin de le faire intervenir dans cette affaire, lorsque la maladie de M. Jordan empira tout à coup. Lilian, affolée, fit venir son frère auprès d'elle, de sorte que le jeune homme, partagé entre son service et les soins à donner à son oncle, n'eut pas une minute disponible pour éclaircir le mystère que cachait la révélation de sa cousine.

Depuis quelques jours, M Merville était d'une humeur charmante, elle engageait les deux jeunes sœurs à sortir toutes les après-midi ; pour une promenade dans le jardin qui entourait la maison. Elle s'intéressait aux chansons naïves d'Odette, s'inquiétait de sa santé… Enfin, c'était une transformation.

Marguerite, sans être complètement dupe de ce manège, jouissait en voyant le bien que ces sorties quotidiennes, opéraient sur Odette. Lasse de lutter contre l'insaisissable, la pauvre Marguerite s'abandonnait au calme de l'heure présente et cherchait d'oublier le passé, ayant déjà plusieurs fois poussé ses promenades en dehors du jardin, sans qu'Ellen y trouva à redire. Elle résolut, un soir, de se rendre à l'église. Confiant sa sœur à la bonne Nanette, toute contente de pouvoir s'occuper de sa chérie, Marguerite prit le chemin de la Basse-Ville. Elle suivit la rue St-Louis, obliqua à gauche, et descendit d'un pas léger la côte abrupte, puis entra dans l'église Notre-Dame des Victoires.

Un silence profond régnait sous la voûte du petit temple, où le soleil couchant mettait de fugitifs rayons qui faisaient étinceler les dorures de l'autel.

La jeune fille s'agenouilla, et cachant son front dans ses mains, elle se prosterna devant Dieu.

Certes, elles étaient bien douloureuses les pensées qui s'agitaient en ce moment, sous le front blanc de Marguerite.

Un seul rayon luisait au fond de la nuit profonde, où se débattait la pauvre jeune fille. Son union avec Harry ; mais sa belle-mère lui avait répété tant de fois, qu'elle devait épouser le chevalier, que cet espoir, si longtemps caressé, ne lui apparaissait plus sous les mêmes couleurs. Sa prière fut longue et fervente. Lorsque tout nous manque ici-bas, il est si doux de se confier à Dieu, la seule espérance, et le seul ami des pauvres délaissés de la terre.

Le soleil était couché depuis longtemps lorsque la jeune fille sortit de l'église. Elle était plus calme ; la prière, comme une ro-

sée bienfaisante, avait rafraîchi son âme, en y laissant une impression de paix.

La nuit était venue, Marguerite hâta le pas ; jamais elle ne s'était trouvée seule dans les rues de Québec à une heure aussi avancée. Tout-à-coup, elle tressaillit : un homme venait de surgir d'une encoignure, formée par deux maisons.

— Il est bien tard, pour se promener ainsi par les rues, dit-il d'une voix sarcastique. Irions-nous à quelque rendez-vous par hasard ? Marguerite avait reconnu la voix.

— Passez votre chemin, chevalier de Laverdie, dit-elle fièrement, et ne vous occupez pas de moi.

Laverdie eut un éclat de rire.

— Ah ! vous m'avez reconnu, ma charmante. Vous allez venir avec moi. Il y a bien longtemps que je soupire après ce moment, mon bel oiseau sauvage. Venez…

Et brutalement, il la saisit par le bras.

— Au secours ! cria Marguerite en se débattant sous l'étreinte du misérable qui cherchait à l'entraîner. À moi ! au secours !

— Me voici, cria un jeune homme qui arrivait par une rue transversale.

— Harry ! s'écria Marguerite, ah ! c'est Dieu qui vous envoie !

Laverdie avait mis l'épée à la main.

— Rengainez, chevalier, dit Harry, avec froideur. Voici mes hommes ; la partie ne serait pas égale.

En effet, une dizaine d'hommes arrivaient au pas de course. Le jeune officier leur désigna Laverdie, qui écumait de rage.

— Conduisez cet homme à bord du « Bristol » dit-il, et gardez-le à vue, jusqu'à mon retour. Vous allez suivre ces braves soldats, chevalier ; ils vont vous conduire à bord. Vous y resterez pour attendre les ordres du gouverneur. Partez !

— Non ! hurla le misérable, arrivé au paroxisme de la colère, je n'obéirai pas, je suis mon maître !

— Ah ! tu veux faire la bête, dit l'un des soldats, qui répondait au nom de Pat. Attends, mon bonhomme, je vais te montrer ce que vaut le bras d'un Irlandais… Et sans plus d'efforts que s'il se fut agi d'un enfant, le soldat enleva Laverdie, qui se débattait comme un forcené, et le plaça au milieu de ses camarades qui riaient aux éclats.

— Là, dit-il en s'inclinant avec une courtoisie ironique. Nous allons être bien sage, n'est-ce pas ?

Malgré sa fureur, le chevalier parvint à recouvrer son calme, et suivit l'escorte sans répondre aux lazzis des soldats.

Au moment de pénétrer dans la rue Saut-au-Matelot, Laverdie fit entendre un sifflement, si aigu, que l'escorte s'arrêta saisie de surprise.

Une porte venait de s'ouvrir en face d'eux, montrant l'intérieur d'un cabaret éclairé par une lampe fumeuse.

— Je paie à boire, dit Laverdie.

— Je savais bien que nous serions bons amis, avant la fin du trajet, dit Pat. Rien de tel que de prendre les gens en douceur…

Payez, « my dear », venez camarades, monsieur vous offre de boire un verre à sa santé.

Le cabaretier s'avança vers eux. C'était un gros homme dont la face bourgeonnée était répugnante à voir.

Il avait tressaillit, en voyant le chevalier aux mains des soldats : mais, habitué aux changements de fortune, il servit à boire, sans manifester sa surprise.

Laverdie, toujours surveillé par l'irlandais, qui commandait l'escorte, s'était approché du comptoir et griffonnait sur un morceau de papier.

Lorsqu'il eut placé quelques lignes il se pencha à l'oreille de l'aubergiste, et murmura un mot que Pat n'entendit pas. Le père Nicolas fit un signe d'acquiescement, puis l'escorte sortit, emmenant son prisonnier.

Laissons-les conduire le misérable à son navire et retournons vers nos jeunes gens.

— Êtes-vous capable de m'expliquer cette scène, Marguerite ? demanda Harry dont la voix tremblait.

La jeune fille leva sur lui un regard étonné.

— Mais vous avez compris, Harry. Sans vous, cet homme m'entraînait sur son vaisseau…

— Alors vous n'aimez pas cet homme ?

— On vous a conté quelque histoire, mon ami. Parlez-moi en toute franchise. Vous avez vu M Merville ?

— Oui, plusieurs fois. Elle m'a toujours répondu que vous ne vouliez pas me recevoir.

— Je m'en doutais. Ses cajoleries depuis quelques temps m'inspiraient de l'inquiétude, même ce soir, elle qui nous tenait si étroitement enfermées depuis de longs mois, elle paraissait contente de me voir partir.

— Peut-être connaissait-elle les projets de Laverdie ? dit Harry dans l'esprit duquel la lumière se faisait.

— N'en doutez pas, mon ami. C'est là tout le secret de son changement de conduite envers nous… Et vous aviez cru à ces insinuations perfides ! Vous, Harry, mon fiancé… ! Le jeune homme serra plus fort le bras qui s'appuyait sur le sien.

— J'étais fou, dit-il, car j'aurais dû me défier d'elle. Pouvez-vous me pardonner, petite amie ? Marguerite serra la main du jeune officier, et dans cette chaude étreinte, celui-ci sentit qu'il était pardonné ; avec ferveur, il posa ses lèvres sur le petite main tremblante.

— Merci, ma bien-aimée, dit-il. Maintenant, il vous faut absolument sortir de cette maison. Je vais tout raconter au général Murray ; il saura, lui, faire entendre raison à sa méchante cousine. Espérez, ma chérie. Dans la maison de mon oncle Jordan, à côté de notre chère Lily qui sera si heureuse de vous revoir, vous retrouverez un peu de la vie d'autrefois.

— Que Dieu vous entende, Harry… Ah ! me retrouver près de ces bons amis… je crois que cela seul guérirait ma pauvre Odette.

— Espérons en Dieu, ma chérie, et rappelez-vous que vous n'êtes plus seule… Nous voici arrivés. À bientôt. Et serrant le

main de sa fiancée, le jeune homme s'éloigna rapidement.

30

LA CLAUSE DU TESTAMENT.

En quittant Marguerite, le jeune aide-de-camp se rendit chez le gouverneur, et se fit annoncer.

Malgré l'heure tardive, il fut introduit aussitôt.

— Quelle est l'affaire qui vous amène si tard ? demanda Murray en voyant entrer le jeune homme.

— Je viens m'adresser au cousin, pour obtenir la protection du général.

— Peste, quelqu'un oserait-il vous molester, mon bel aide-de-camp ? de quoi s'agit-il ?

— C'est une longue histoire, que j'aurais dû vous raconter plutôt, car il s'agit de personnes que notre oncle Murray aimait beaucoup.

— Je vous écoute, mon cher, dit le général en s'installant dans son fauteuil, avec la mine résignée d'un homme qui se dispose à écouter un long récit.

Mais dès les premières phrases prononcées par son jeune cousin, le général perdit sa pose indifférente et prêta une oreille attentive à ses paroles.

Harry insista sur le passé de Laverdie, que Georges et le capitaine Levaillant lui avait dévoilé. Le général était furieux.

— Je n'attendais pas autre chose de ce traître et de son ami, Kerbarec, dit-il, les deux font la paire. Ils ont su se faufiler en haut lieu, en mettant leur brick à la disposition des autorités anglaises. Mais je me charge d'édifier le ministre sur la valeur de ces individus.

S'approchant de son bureau, le général traça rapidement quelques lignes qu'il tendit au jeune officier.

— C'est Laverdie qui commande à bord du « Bristol » dit-il. Kerbarec s'est rendu en Bretagne. Voici un ordre de départ que vous remettrez à cette canaille de chevalier, s'il s'avise de rouspéter, dites-lui que s'il n'est pas en route pour l'Angleterre dans deux heures, je le fais mettre en prison. Restez à bord, avec vos hommes et voyez à ce que mes ordres soient exécutés. Quant à la belle Ellen, j'irai la féliciter d'avoir eu la main si heureuse en faisant choix d'un époux pour sa belle-fille. Soyez tranquille, mon cher, votre jolie Marguerite ne vous sera pas enlevée, ajouta le général en tapant sur l'épaule de l'officier. Celui-ci le remercia avec effusion, et prit le chemin du port.

Arrivé là, il prit le canot et se rendit à bord.

Laverdie pâlit en le voyant paraître et ce fut d'une main qui tremblait un peu, qu'il prit le papier que le jeune homme lui tendait. Quand il en eut pris connaissance il releva la tête.

— Et si je refuse d'obéir ! dit-il d'une voix sombre.

— Alors, je serai obligé de vous arrêter. N'avez-vous pas compris l'ordre : départ immédiat, et défense expresse de remettre le

pied sur le sol canadien, sans l'avis du gouverneur.

Laverdie marcha sur le jeune officier avec un air de fureur si grande que ses soldats l'entourèrent.

Laverdie eut un geste méprisant.

— Ne craignez pas pour la vie de cet homme, dit-il, je ne suis pas le plus fort aujourd'hui, mais j'aurai ma revanche. Si bien gardée qu'elle soit, la belle Marguerite m'appartiendra ou le diable me fera défaut… À présent, vous autres, débarrassez mon vaisseau, votre présence nuit aux manœuvres…

— Nous resterons pourtant jusqu'au moment du départ, dit Harry avec froideur. Faites votre besogne mes amis, ajouta-t-il en s'adressant à l'équipage. Mes hommes vous aideront au besoin. Pas de colère, chevalier, c'est l'ordre.

— Ça nous connaît la manœuvre, dit joyeusement Pat. On n'a pas été 4 ans matelot sur les navires de sa majesté pour rien. Tiens ! mais c'est Le Goëlic ! ajouta-t-il en apercevant l'un des matelots qui montait de la cale. Enchanté de te voir, vieux frère. En avons-nous tiré des bordées ensemble, tape-là. Et il tendit sa large main au Breton qui cria à ses camarades.

— Pat était mon matelot à bord du St-Guénolé. C'est un brave, sans mentir.

Avec l'aide des soldats anglais, l'appareillage fut bientôt terminé. Alors Harry distribua quelques pièces d'argent à l'équipage et leur demanda de conduire ses hommes à terre.

Au moment de descendre dans les canots, un vieux matelot passa près d'Harry et lui glissa un papier dans la main. Arrivé au

quai, Harry congédia ses rameurs avec une récompense. Pat et les deux bretons échangèrent une cordiale poignée de mains.

— Cela remue un peu de revoir d'anciens matelots, disait Le Goëlic en regagnant le vaisseau, qui les attendait sous voiles. Laverdie boudait dans sa cabine.

Quelques instants plus tard, le brick levait l'ancre et le jeune officier et son escorte le virent disparaître dans la nuit. Alors, Harry se souvint du mystérieux papier qui lui avait été donné à bord. Il le déplia, l'écriture dénotait une main exercée. Voici ce qu'il contenait :

« Mon officier, je veille sur Laverdie, soyez sans inquiétude. S'il s'avise de revenir au Canada, vous serez prévenu à temps. »

— Est-ce un ami, et comment peut-il s'en trouver parmi ces bandits ? se demanda le jeune homme, en reprenant, tout pensif, le chemin du Château St-Louis.

. . . . . .

Le lendemain, M Merville achevait sa toilette, lorsqu'on vint l'avertir que le général Murray l'attendait au salon.

Elle le connaissait pour l'avoir rencontré dans le salon de son père à Londres, au temps de leur opulence. Mais elle était à mille lieues de soupçonner le but de sa visite. Aussi ce fut avec son plus séduisant sourire, qu'elle entra dans le salon où le général l'attendait.

Celui-ci paraissait absorbé par la lecture d'un papier qu'il avait trouvé sur la table.

M Merville changea de couleur : ce papier c'était le billet écrit la veille par son complice, dans le cabaret du père Nicolas, Comment avait-elle pu l'oublier sur cette table ?

Le trouble de la belle veuve n'avait pas échappé à l'œil perçant du général, qui s'inclina, ironique :

— Bonjour ma cousine, je suis enchanté de renouveler connaissance avec vous.

Ellen répondit par quelques paroles de politesse ; mais son air contraint disait assez qu'elle soupçonnait maintenant le but de cette visite matinale.

Le général s'était assis et tout en affectant de jouer avec le billet du chevalier, il jouissait de l'embarras de son interlocutrice.

— J'apprends de jolies choses sur votre compte, madame, dit-il enfin, d'un ton sévère. On prétend que vous séquestrez les enfants de votre mari. Est-ce vrai ?

M Merville baissa la tête sous le regard scrutateur du général, cependant elle répondit :

— Je n'ai fait que mon devoir, monsieur.

— Votre devoir ! s'écria Murray en colère. C'était le devoir qui vous faisait capter la confiance d'un vieillard, tombé en enfance, pour dépouiller ses enfants de leur part d'héritage. Est-ce encore le devoir qui vous faisait nier l'existence de Paul Merville lorsque son ami est venu vous avertir qu'il était vivant, et vous demander de voir ses sœurs, afin de les rassurer. Étrange devoir, madame, qui vous rend la complice d'un scélérat. Ne niez pas. Que signifie ceci ? « Ma chère, notre plan est manqué. Harry est survenu au

moment où j'entraînais Marguerite. Et je pars… » Après cela, me parlerez-vous encore de devoir !… Ah ! tenez, si vous n'étiez pas ma parente, je vous ferais enfermer.

M Merville se redressa, une flamme dans le regard :

— Et pourtant, je vous ai dit la vérité, monsieur. Si je favorise le mariage de Marguerite avec le chevalier, c'est pour me conformer aux dernières volontés de mon mari…

Le général haussa les épaules.

— Dernières volontés inspirées par vous, dit-il avec mépris. Si dépravé que fut Merville il n'aurait pas eu cette idée révoltante, de donner sa fille : une pure et douce enfant à ce scélérat de Laverdie, un coquin digne de la corde. Vous devez le connaître mieux que moi acheva Murray, devenu sarcastique, car on a beaucoup parlé de votre mariage avec lui dans le temps.

Une rougeur ardente envahit le visage d'Ellen. Sans répondre, elle prit dans un secrétaire, une large enveloppe qu'elle tendit au général.

C'était le testament de M. Merville.

Or l'une des clauses de ce testament était ainsi conçue :

« Ma fille, Marguerite, devra lorsqu'elle aura atteint sa vingt-cinquième année, épouser le chevalier Gaétan de Laverdie, et ce, sous peine d'encourir ma malédiction ».

Arrivé à cet endroit, le général donna un violent coup de poing sur la table :

— Je lis dans votre jeu, madame, dit-il. Vous aimiez Harry, ou plutôt la fortune de mon oncle. Ne pouvant les avoir, vous eûtes l'idée infernale d'inspirer à un mourant cette clause ridicule qui ne tient pas debout, étant donné l'individu mis en cause. Faites venir M Merville.

Ellen sonna.

— Allez dire à M Marguerite qu'elle est attendue au salon, dit-elle à la servante qui se présenta.

Au bout d'un instant, la jeune fille parut. Elle tressaillit en apercevant le général. C'était pour elle qu'il était venu.

— Asseyez-vous, mademoiselle, dit Murray en avançant un siège à la jeune fille. Vous avez été victime d'une agression, hier soir ? Pourtant l'on m'affirme que vous allez épouser cet homme.

Marguerite se leva toute droite, elle devint très pâle, et désignant sa belle-mère par un geste d'écrasant mépris.

— C'est cette femme qui vous a dit cela monsieur ?

Ellen lui tendit le testament, elle lut d'un regard, et plus pâle qu'une morte elle se tourna vers le général :

— Je déteste Laverdie, dit-elle avec force, et, après ce que je viens de lire, c'est plus que de la haine, c'est du dégoût que j'éprouve pour ce lâche qui accablait mon pauvre père de protestations hypocrites. C'est lui et cette femme qui sont les inspirateurs de cette clause qui me jette au bras d'un bandit. Et cependant j'obéirai à la volonté de mon père… dussé-je en mourir…

— Cela ne sera pas, dit le général, calmez-vous mon enfant. Je ne connais pas de loi ni divine, ni humaine, qui oblige une jeune

fille à donner sa main à un homme dont la tête tomberait si sa véritable personnalité était connue. En attendant, je l'ai expédié en Angleterre, et s'il remet les pieds au Canada, malheur à lui. Ainsi, ma chère petite, préparez vos malles. Harry viendra vous chercher demain, de bonne heure, pour vous conduire chez M. Jordan.

Marguerite joignit les mains.

— Est-ce vrai ? dit-elle au général, que de reconnaissance.

— Taisez-vous, dit tout bas Murray en serrant la main de la jeune fille, n'allez-vous pas devenir ma cousine. À demain.

Si le général avait vu le regard de haine qui brillait dans les yeux de M Merville, il n'eut pas attendu au lendemain.

— Vous avez déjoué mes plans, et n'avez pas craint de me braver en face, murmura-t-elle lorsque Murray eut disparu. Demain vous réserve d'étranges surprises, mon bel Harry !

En effet, lorsque celui-ci se présenta, le lendemain, il trouva la maison déserte.

Il s'informa. Murray fit fouiller toute la ville, peine inutile. M Merville avait disparu, emmenant dans sa fuite ses belles-filles et Nanette.

31

CONVALESCENCE.

Voyons maintenant ce que devient notre ami, Georges de Villarnay.

Il a été à deux doigts de la mort, ce pauvre jeune homme et ce n'est que grâce aux bons soins des habitants de la ferme, et aux remèdes des Indiens de Bob, qu'il peut marcher aujourd'hui sans béquille. Mais son teint pâle et ses membres amaigris attestent qu'il a dû beaucoup souffrir.

Philippe a suivi M. de Vaudreuil en France. Celui-ci lui a promis d'intercéder auprès du roi pour obtenir leur rappel au pays.

Georges doit quitter aujourd'hui la ferme hospitalière où, depuis dix mois, on l'entoure de soins. Harry doit venir le chercher pour le conduire chez M. Jordan où il doit achever sa convalescence.

Il est deux heures de l'après-midi, un radieux soleil éclaire la route, toute blanche, qui passe sous la fenêtre où Georges regarde et rêve… En ce moment, le vieux manoir de Villarnay et ses chers habitants sont plus près de la pensée du jeune homme, que le gai paysage qu'il regarde machinalement sans le voir.

Un bruit de grelots vint le tirer de rêverie. Une voiture venait de s'arrêter devant la maison.

— Voilà monsieur Harry qui vient vous chercher, dit la fermière en ouvrant la porte de la chambre. Seigneur ! que la maison va être grande, à c't'heure… C'est-y possible qu'on vous verra plus ?

Georges posa sa main sur l'épaule de la vieille femme.

— Mais je reviendrai vous voir, tante Gertrude. Vous et Madeleine m'avez trop bien soigné, pour que je sois tenté d'oublier la maison… et ceux qui l'habite, acheva-t-il en riant.

Harry entrait.

— Bonjour tante Gertrude ! Bonjour Madeleine ! dit joyeusement le jeune O'Reilly. Un temps idéal pour votre première sortie, mon cher Georges. Si vous saviez comme vous êtes attendu impatiemment là-bas. Ma sœur Lilian accapare notre vieille Maggy pour vous préparer une chambre.

— Vous êtes bien bons pour le pauvre étranger, dit Georges. Je suis prêt, partons. Il me semble que je vais retrouver une famille.

— Merci pour ces bonne paroles. Au revoir, tante Gertrude. Mille choses à votre cavalier, Madeleine… À quand la noce ?

— Toujours le mot pour rire, monsieur Harry, dit la jeune fille rouge comme une pivoine, ayez bien soin de M. Georges plutôt que de vous moquer du monde.

— Bravo, Madeleine, dit de Villarnay, en serrant la main de la jeune fille. Au revoir, tante Gertrude, et le jeune homme mit un gros baiser sur la joue de la bonne qui s'essuyait les yeux avec son tablier.

Bob les attendait dans la cour, il installa Georges dans la carriole à côté d'Harry qui jeta comme dernier adieu aux deux femmes : « Nous reviendrons au temps du sucre ».

La distance qui séparait la ferme de la demeure de M. Jordan fut bien vite franchie, et le jeune officier, laissant son cheval aux

mains de Bob, entraîna son ami dans le salon où se trouvait réuni toute la famille.

— Mon Dieu ! quelle ressemblance ! s'écria M Jordan, en apercevant le jeune homme. Soyez le bienvenu, monsieur de Villarnay. Comme nous allons vous aimer… Vous êtes la vivante image de notre cher Paul.

— C'était mon meilleur ami, madame.

M. Jordan, encore trop faible pour quitter sa chaise longue, tendit les deux mains au jeune convalescent.

— J'espère que le séjour dans notre maison vous sera agréable, dit-il. Georges était visiblement ému.

— Que vous êtes bons tous, répéta-t-il, en serrant toutes ces mains qui se tendaient vers lui. Ah ! c'est bien l'âme française que je retrouve partout, dans ce Canada que notre sang n'a pu conserver à la France.

— C'est vrai ; mais de la terre canadienne, arrosée du sang de tant de braves, surgira un peuple fort qui s'implantera sur les rives du St-Laurent, en gardant intact, même sous la domination anglaise, sa foi, sa langue et le culte de sa mère-patrie, dit M. Jordan d'une voix prophétique.

Au milieu du trouble général, personne n'avait remarqué la pâleur de Lilian. Georges, seul, qui sentait la main de la jeune fille frémir dans la sienne, se demanda d'où pouvait venir cette grande émotion.

Lilian, un peu plus âgée qu'Odette, avait gardé sa chevelure dorée et la transparence de son teint de lys, mais depuis la

guerre, les grands yeux bleus si rieurs semblaient s'être voilés sous la pensée d'une tristesse mystérieuse. Les roses de ses joues s'étaient effacés, et Georges, qui se rappelait ce que Paul Merville lui racontait de la petite Lily, se demandait si quelque grande douleur n'avait pas traversé la vie de cette jeune fille, en imprimant à son front ce cachet de tristesse qui étonne toujours chez les êtres jeunes, car il semble le partage exclusif de ceux qui ont vécu.

M. et M Jordan connaissaient une partie de l'histoire de Georges ; cependant, ils leur restaient beaucoup de choses à apprendre. Le jeune homme leur fit un récit fidèle des événements qui s'étaient écoulés jusqu'à la fatale blessure qui l'avait jeté, mourant, sur le champ de bataille.

— Je vous plains, mon jeune ami, dit M. Jordan, car votre jeune vie a connu plus d'épreuves qu'il ne s'en rencontre ordinairement dans une longue carrière. Espérons que l'avenir vous réserve de meilleurs jours. En attendant, je vous prie de considérer ma maison comme la vôtre.

— Oui, appuya Harry, comme mon service m'empêche de venir ici aussi souvent que je le voudrais, vous me remplacerez auprès de mon oncle et de ma tante et vous serez un autre Harry pour ma petite Lily.

— Alors, M. de Villarnay sera mon frère Georges : le voulez-vous, monsieur ? dit Lilian en tendant sa main blanche.

— Oui, ma sœur Lily, murmura le jeune homme en appuyant ses lèvres sur cette main d'enfant.

Maggy vint annoncer que le souper était servi. En apercevant Georges, elle vint droit à lui, et, avec cette familiarité de vieille domestique auquelle tout est permis, elle lui tendit la main.

— Vous me permettrez de vous gâter un peu, monsieur, dit-elle, vous ressemblez tant à notre Paul.

— De bon cœur, ma chère Maggy, dit Georges en serrant la main de la brave fille.

On se mit à table, et la conversation roula sur la France, la patrie toujours regrettée.

— J'avais quitté mon pays pour veiller sur deux orphelines, dit M. Jordan, mais au moment où mon appui leur aurait été nécessaire, la maladie m'a terrassé, me laissant sans force pendant de longs mois.

— Vous n'auriez pas été plus heureux que moi, dit Georges. Et il fit le récit de sa tentative auprès de M Merville.

— Cette femme est d'une astuce épouvantable, je me demande où elle a bien pu se réfugier. Notre ami Bob a visité la plupart des villages qui environnent Québec sans rien découvrir.

— Elle est peut-être allé rejoindre son complice, dit M Jordan.

— Comment aurait-elle pu le faire ? dit Harry. Aucun navire n'a quitté le port après le départ du « Bristol ».

— C'est inquiétant pour mes pauvres amies, dit Lilian, si le méchant chevalier allait les enlever ?

— Laverdie ne reviendra pas au Canada, reprit Harry, il craindrait trop que le général exécute sa menace. D'ailleurs je dois être

prévenu s'il tente de reparaître ici.

— Votre correspondant mystérieux doit être le même que celui qui était venu avertir le capitaine Mathieu, lors de notre départ pour le Canada, dit Georges. Le capitaine Levaillant a dû vous conter cette histoire, monsieur Jordan.

— C'est vrai. C'était l'un des matelots de Kerbarec, le fameux corsaire. Plus de doute Harry, c'est le même, et tu peux te fier à cet homme. Levaillant le connaît.

— Mais cela ne nous dit pas où sont les pauvres petites, dit alors M Jordan.

— Je vais partir demain, dit Bob, qui, assis dans un coin de la salle avait suivi la conversation. Bob va explorer la côte sud. Que ma sœur soit sans inquiétude, le Grand Esprit protège les vierges pâles.

— Oh ! Bob, dit Lilian, si vous me rameniez mes pauvres amies, comme je vous serais reconnaissante.

— Priez mademoiselle, dit l'Indien en sortant de la salle.

— Quelle énigme que cet homme ! dit Georges. Son éducation première perce malgré lui sous son enveloppe de sauvage.

— Et ses yeux ! dit alors Lilian, ses grands yeux aux nuances de violettes, et doux comme ceux d'une femme. Ce ne sont pas des yeux de sauvage, ils regardent trop bien en face.

— C'est un ami dévoué, dit à son tour le jeune O'Reilly. Il a dû beaucoup souffrir, ce qui explique sa façon étrange et son désir de solitude.

On causa quelques temps encore, puis Harry prit une bougie et conduisit Georges dans la chambre qui lui avait été préparée.

C'était une pièce assez spacieuse, meublée avec goût et élégance. Un grand lit aux colonnes de chêne surmonté d'un « ciel » d'où tombaient de grands rideaux de soie rouge, semblables à ceux de la fenêtre. En face du lit, une main pieuse avait placé un grand crucifix d'ivoire et une gravure représentant la Ste-Famille. Une commode aux cuivres brillants, une table de toilette, munie de tous ses accessoires, une étagère remplie de livres choisis, et, tout près de la fenêtre un fauteuil moelleusement capitonné ; tel était le mobilier de cette chambre, qui fit pousser un cri de joie à Georges.

— Oh ! que c'est joli ! Une sœur n'aurait pas mieux deviné mes goûts. Mais vous allez me gâter horriblement, j'en ai peur.

— Chut… et bonne nuit, dit le jeune O'Reilly en posant un doigt sur ses lèvres. À demain.

32

À LA CABANE À SUCRE.

Certes le printemps est beau partout, mais au Canada, après nos longs et rigoureux mois d'hiver, son charme est plus grandiose, il parle plus à l'âme que partout ailleurs.

Le mois d'avril était arrivé, et avec lui la saison des sucres. C'est la première récolte pour nos cultivateurs canadiens. Et l'on

dit généralement que si la récolte du sucre est bonne, celle du grain sera abondante.

Ce n'était pas une mince affaire que celle d'aménager une « sucrerie » au temps où se passe cette histoire. Il fallait d'abord remplacer les « cassots » hors de service ; pour cela on pliait à la veillée, les grandes feuilles d'écorce de bouleaux dont chaque « habitant » avait soin de faire une provision au temps opportun. Ces carrés d'écorce sont pliés en forme de boîtes longues, attachés aux deux bouts par des chevilles de bois. La provision de « cassots » faites, on procédait au nettoyage de la cabane, au récurage des chaudrons, à la confection des lits de sapin. Puis, toutes ces choses bien et dûment organisées, c'était le temps de l'entaillage. À cet effet, on pratique une légère incision dans l'écorce de l'érable, on pose en dessous un coin de bois légèrement incliné vers le « cassot » qui reçoit la sève. Deux ou trois fois par jour, le sucrier vient vider le contenu de ses « cassots » dans des chaudières qu'il transporte à la cabane. C'est ce qu'on appelle « courir les érables ». Aujourd'hui, le vulgaire « cassot » a disparu ; il est allé rejoindre les immenses chaudrons, détrônés par des casseroles placées sur des fournaises en briques ; le cassot est remplacé par une chaudière de fer-blanc et la cabane par une bâtisse plus ou moins spacieuse, suivant la quantité de sucre à fabriquer. Au temps reculé où se passe mon récit, la « sucrerie » n'était encore que la cabane, en forme de cône, sorte wigwam indien, où la fumée de l'immense feu placé au centre, n'avait d'autre issue qu'une ouverture pratiquée tout en haut de l'assemblage de poutres et de planches, qui formait cette construction primitive.

C'est une rude besogne, que celle du sucrier, car dans les années où la sève donne, il lui faut sans cesse passer d'une besogne à l'autre, et cela sans repos possible. Il doit, tour à tour, courir les érables, alimenter le feu sous les casseroles, couler le sirop bouillant. En un mot, c'est un travail continuel. Dans ce bon vieux temps de nos pères, alors que le scepticisme n'avait pas défloré les naïves légendes apportées de Normandie et de Bretagne, on aimait à se réunir, le soir, aux cabanes à sucre. Assis autour du feu, sur les lits de sapin, on passait des soirées délicieuses. Tout en surveillant la sève bouillonnante, on donnait de fréquentes accolades à la cruche de rhum, compagne indispensable de tout bon sucrier. À mesure que l'heure avançait, on baissait la voix pour raconter quelques histoires fantastiques, où les sorciers, les loups-garous et les revenants jouaient un grand rôle.

Au dehors, la lune se cachait derrière de gros nuages, tandis que le vent gémissait dans les arbres avec des plaintes lugubres. Le hibou hurle sa chanson sinistre sur le tronc d'un vieux chêne qui se dresse dans l'ombre comme un géant, frappé par la foudre. Alors, on baissait la voix davantage, car c'est l'heure où les sorciers dansent la ronde échevelée du sabbat, où les loups-garous parcourent les campagnes, pendant que les feux follets voltigent au-dessus du cimetière. Et que la chasse-galerie fait entendre dans les airs, ses bruits de chaînes et ses éclats de rire diaboliques.

Aujourd'hui, nous haussons les épaules lorsqu'on rappelle devant nous les légendes d'antan. Dans certains endroits, on veille encore à la sucrerie. Mais l'on y parle politique, chevaux et affaires municipales. Sans doute, la civilisation y gagne, mais la poésie qui se dégageait de ces naïves croyances est disparue avec

elle. Que voulez-vous ? Les temps sont changés… Allez donc parler feux follets et loups-garous dans un siècle où les fées : Vapeur et Électricité opèrent tant de prodiges… L'habitude du merveilleux nous a rendus réalistes.

Nous sommes de retour à la ferme, aux érables par une belle et chaude matinée d'avril.

Un mouvement inaccoutumé règne dans la grande maison. Tante Gertrude et Madeleine, les diligentes fermières, sortent des armoires les nappes, les serviettes de fine toile du pays et la vaisselle des grands jours. Toutes les personnes un peu âgées se rappellent d'avoir vu cette vaisselle bleue, à dessins chinois, qui faisait l'orgueil de nos familles canadiennes, et dont on retrouve encore quelques morceaux chez nos marchands de bric à brac.

Avec l'aide de Pierriche, le domestique de la ferme, on avait disposé une grande table entourée de bancs rustiques à la porte de la cabane à sucre.

Madeleine, sa jupe de droguet relevée sur les hanches, achevait de disposer le couvert lorsqu'elle se sentit saisir par la taille.

— Ah ! mon Dieu !… m'amzelle Lily… comme vous m'avez fait peur…

La jeune fille se mit à rire.

— Je suis donc bien effrayante, ma chère Madeleine ?

— Ah ! sainte bénite ! non ! dit la bonne fille confuse. Vous êtes jolie à croquer, c'est la surprise, voyez-vous… Êtes-vous seule ?

— Non, je suis venue avec Harry et M. Georges.

— Le cher monsieur. Est-il guéri au moins ?

— Assez pour vous aider à faire les crêpes, dit Georges qui arrivait d'un autre côté. Tante Gertrude, vous ne m'avez pas oublié ? ajouta-t-il en allant à la rencontre de la vieille femme.

— Vous oublier ! oh, non ! nous parlions de vous tous les jours. Et c'te pauvre jambe ?

— Très bien, je puis défier un chevreuil à la course, répondit Georges en riant.

— Tante Gertrude, dit alors Lilian. Donnez-moi ces serviettes et allez à la rencontre de mon oncle et de ma tante qui arrivent par l'autre chemin ; moi, je vais aider Madeleine.

Et la gracieuse enfant, s'emparant du bras de la jeune fille, l'entraîna vers la cabane où Georges et Harry les avaient précédées. Armés chacun de palettes de bois, les deux jeunes gens étaient en train de goûter au sirop doré qui s'épaississait dans les chaudrons.

— Il sera bientôt en « tire », dit le sucrier, un vieux à barbe blanche. C'est l'temps d'en mettre de côté pour les crêpes.

Les deux amis examinaient la cabane, intéressés par toutes ces choses nouvelles pour eux.

Bientôt, M. et M Jordan, escortés par tante Gertrude, les rejoignirent, et l'on prit place sur les bancs à la porte de la cabane.

Madeleine et sa tante commencèrent à préparer la farine et les œufs pour la pâte à crêpe. On avait apporté de la ferme une grosse cruche de lait. Tante Gertrude versa la farine dans un grand bassin, et, à l'aide d'une « micouenne » (cuillère en bois,

faite par les sauvages) elle commença à délayer la pâte. Harry lui prit la cuillère des mains.

— C'est moi qui délaye la pâte, dit-il. Madeleine va casser les œufs. Allez vous asseoir tante Gertrude, vous allez goûter de ma cuisine.

— Je n'ai pas de confiance en vos talents, dit la vieille femme qui riait de tout son cœur.

On courait devant la porte. Le temps était chaud, le soleil radieux et dans la splendeur printanière de cette belle matinée d'avril, on sentait monter de la terre rajeunie je ne sais quel parfum subtil et enivrant qui transportait l'âme dans les régions du rêve et lui faisait désirer la solitude.

Lilian s'était éloignée sans que personne s'en aperçut. Georges la chercha du regard, elle n'était plus là. Alors le jeune homme, laissant là ses compagnons, s'engagea dans un sentier qui serpentait sous les arbres. Lui aussi subissait le charme de cette journée ensoleillée et son âme évoquait le souvenir des beaux jours passés dans le parc du château de Villarnay ; alors que l'avenir lui apparaissait brillant et heureux.

Ah ! qu'ils étaient loin ces jours de joies pures et d'espoir enivrant… Le vent du malheur avait passé sur le bonheur promis à ce jeune homme qui entrait dans la vie par la porte dorée… Un seul instant avait tout détruit, tout emporté ; et maintenant, loin de son pays et de sa famille, il pouvait se demander avec angoisse quel serait pour lui l'avenir.

Le sentier suivi par le jeune homme le conduisit, après mille détours, jusqu'au pied d'un rocher d'où jaillissait une source

d'eau limpide et fraîche, qui bondissait sur les cailloux pour aller se perdre dans le ruisseau voisin.

Sur un quartier de rocher, Lilian était assise, les yeux fixés sur une lettre qu'elle tenait dans sa main.

Tout dans l'attitude de la jeune fille révélait une telle souffrance, que Georges, effrayé, courut vers elle.

— Lily, qu'avez-vous ?

La jeune fille tressaillit et leva sur le jeune homme ses grands yeux dont l'azur se voilait sous les larmes.

— C'est aujourd'hui le 28 avril, dit-elle d'une voix lente.

— L'anniversaire de la bataille de Ste-Foye…

— Et de la mort de Paul Merville.

Une larme vint aux yeux du jeune homme.

— C'était mon meilleur ami, dit-il. Pauvre Paul !…

— Et mon fiancé à moi Georges… Vous savez que nous étions amis dès l'enfance ; Paul était mon frère, tout comme Harry… Comment cette affection fraternelle s'est-elle transformée en un sentiment plus intime ?… Je ne le sais… Depuis notre arrivée ici, Paul était l'habitué de notre maison, passant ici tout le temps que lui laissait ses affaires. Je ne voyais mes amies que rarement, cloîtrées comme elles étaient par leur marâtre ; tout contribuait donc à nous pousser l'un vers l'autre. Peu de temps avant son départ pour la France, il me demanda si je voudrais être sa femme à son retour. Je le lui promis. Il me donna cette bague, ajouta-t-elle en désignant le mince cercle d'or orné d'une perle qu'elle portait

au doigt. Ce furent nos fiançailles… Mais il me demanda de garder le secret. « Je n'attends rien de mon père, dit-il, Ellen le contrôle absolument. Je vais réaliser la fortune de ma mère pendant mon séjour en France, afin d'assurer leur avenir, si, comme je le crois, elles sont déshéritées. À mon retour, je serai fixé sur ma position personnelle. Alors, ma chérie, nous ferons part de notre secret à tes bons parents. » La veille de son départ, continua la jeune fille, mon oncle avait réuni quelques amis à la cabane. Profitant d'un moment, où tout le monde réuni autour du capitaine Levaillant écoutait le récit de ses voyages, je vins m'asseoir ici.

— Ici… ! répéta Georges.

— Oui, mon ami, et je pleurais silencieusement quand la voix de Paul me fit tressaillir.

— Lily ! ma petite Lily ! Tu pleures !…

Je l'attirai, il s'assit et répéta sa question.

— Tu pars, dis-je, au milieu de mes larmes.

— Oui, je pars, mais je reviendrai à l'automne, si c'est possible. Tu prieras pour le prompt succès de mes affaires ; et ce sera une consolation pour moi de penser que ma Lily m'attend avec patience et courage.

— Et si tu ne revenais pas, dis-je, j'irai cacher mon deuil sous le voile des religieuses.

— Tais-toi, me dit-il en m'entraînant vers nos compagnons.

— Il partit le lendemain… Je ne devais plus le revoir… et c'est tout ce qui me reste de lui, cette bague et ce billet, ajouta-t-elle,

en tendant à Georges le papier qu'elle avait gardé dans sa main.

Ce billet, presqu'illisible, contenait ces mots :

« Lily… je meurs… Adieu… je vais t'attendre au ciel !…

Paul. »

Georges, presqu'aussi ému que la jeune fille, avait les yeux humides en lisant cet adieu suprême.

— Ce billet me fut remis par le prêtre qui assistait notre ami à ses derniers moments, continua Lilian. Ce fut moi qui le reçus, lorsque Harry, obligé d'aller reconduire Marguerite, l'envoya nous annoncer la terrible nouvelle. Il me remit ce papier en me recommandant d'être forte… Il apprit la nouvelle à mon oncle avec tous les ménagements possibles ; il était encore si faible, ce pauvre oncle… L'on mit mes larmes sur le compte de notre amitié d'enfance, et personne ne se douta que c'en était fait de mes rêves de bonheur… Mon oncle veut me marier au fils de l'un de ses amis, et je n'ose lui dire mon secret.

— Pourtant, il ne s'opposerait pas à votre entrée au couvent, dit Georges. Il vous aime trop pour empêcher de suivre la vocation qui vous donnera la seule joie que vous ambitionnez. Voulez-vous que je lui raconte tout, petite amie ? J'espère gagner votre cause…

— Oui, faites cela, Georges. Ah ! ce n'est pas seulement la figure de mon fiancé que je retrouve en vous, mais encore son cœur.

Georges serra la main de la jeune fille, et tous deux s'en revinrent lentement vers la cabane où le dîner les attendait.

Pendant le repas, la conversation roula sur les efforts que faisaient les braves Canadiens pour garder intacts leur foi religieuse et leur cher parler français, sujet assez absorbant pour que l'on ne s'aperçut pas de l'émotion de deux jeunes gens.

33

DÉPART DE GEORGES.

Le soir en revenant au logis, par un splendide clair de lune, Georges demanda à M. Jordan une place dans sa voiture.

Lorsqu'ils furent en route, Georges fit part au vieux couple étonné des tristes confidences de leur nièce.

— Pauvre petite ! s'écria la bonne tante, elle n'a pas osé nous confier sa peine. Mais nous ne mettons pas d'obstacle à sa vocation. Seulement, nous lui demanderons d'attendre encore quelques mois. Il faudra s'habituer à l'idée de la perdre. Cette enfant est toute notre joie, monsieur.

— C'est vrai, dit M. Jordan. La maison serait bien triste sans notre Lily. Tachons de retrouver Marguerite et Odette. Alors Lily pourra suivre sa vocation. Nous la regretterons, sans doute, mais nous ne serons plus seuls.

Les larmes étouffèrent la voix du pauvre oncle. Georges, certain que la cause de sa petite amie était gagnée, respecta cette douleur, et le voyage s'acheva en silence.

Aussitôt arrivé à la maison, le jeune homme souhaita le bonsoir à ses amis, et monta dans sa chambre. Il éprouvait le besoin

d'être seul un instant : cette nuit étant la dernière qu'il passait sous le toit hospitalier, où il avait rencontré des amis véritables. Demain, il partirait pour s'en aller vers l'inconnu.

Et la pensée de Georges allait vers Philippe, parti depuis de longs mois Reviendrait-il avec cette grâce si impatiemment attendue ? Lui serait-il donné de revoir son cher pays des Vosges ? et sa mère ? et sa sœur ? restées si seules dans le vieux manoir féodal…

En ce moment, le jeune O'Reilly ouvrit doucement la porte :

— Bob est avec moi, dit-il. Peut-on entrer ?

— Certainement, j'ai hâte de savoir.

— Je n'apporte pas de bonnes nouvelles à mes frères, dit l'Indien. J'ai parcouru toutes les paroisses d'ici à Montréal ; j'ai visité toute la ville, rien, toujours rien.

Une profonde douleur se peignit sur les traits d'Harry.

— Ma pauvre Marguerite est perdue, dit-il.

— Ne dites pas cela. Nous les retrouverons, mon ami, ce n'est qu'une question de temps. Moi-même, je vais me mettre en campagne ; il faut que je les retrouve. C'est moi qui possède les titres de leur fortune.

— Oui, une fortune qui leur venait de leur mère. Paul en avait dit un mot à Lily avant son départ : il vous a confié ses titres ?

— Oui, la veille de la bataille qui devait lui être fatale. Il me remit ses papier. « S'il m'arrive malheur, » me dit-il, « tu iras chez maître Darcourt, notaire à Montréal, et avec les papiers contenus

dans ce portefeuille, tu te feras remettre l'argent nécessaire à mes sœurs. Marguerite », ajouta-t-il, « son avenir est assuré, elle sera la femme d'Harry. Mais Odette ! il faut que tu me promettes de seconder Harry et Marguerite afin d'écarter de cette nature sensitive tout ce qui pourrait la rendre malheureuse ; elle aura assez de souffrir de ma mort… », acheva-t-il d'un air sombre.

Je lui promis tout ce qu'il voulut. À présent que ses prévisions se sont réalisées, il faut que je m'acquitte de ma promesse. Mais pour m'en acquitter, il faut avant tout que je sache où sont ces jeunes filles !

— Je vais partir avec mon frère pour St-Thomas, dit Bob, peut-être sont-elles cachées dans quelque paroisse en bas du fleuve. Elles ne peuvent être bien loin, il me semble ?…

— Que Dieu vous entende et vous assiste, ami Bob… Je voudrais être libre comme vous… mais je suis lié par mon service. Bonsoir, à demain.

Le lendemain, Georges prenait congé de ses hôtes, en leur promettant de revenir dans le cours de l'été. Puis il prit avec l'Indien la route du petit village qu'il avait choisi pour sa résidence temporaire.

Fin de la deuxième partie.

34

LA MAISON CLOSE.

ENTRE COMMÈRES.

La cloche de la petite église de la paroisse de Saint-Thomas jetait aux échos d'un radieux matin de printemps ses notes cristallines ; la brise chantait en passant dans les arbres du petit cimetière, tandis que les oiseaux, cachés sous les feuilles fraîchement écloses, égrenaient leurs chansons joyeuses dans ce concert matinal.

C'était un dimanche. En attendant l'heure de la grand'messe, les habitants, réunis par groupe sur la place de l'église, causaient avec animation. Les menus événements de la semaine intéressaient fort ces braves gens qui, disséminés aux quatre coins de la paroisse, à de grandes distances les uns des autres, n'avaient d'autre occasion d'échanger leurs idées que ces réunions sur la place de l'église.

— Un beau temps pour les semences, père Toinache, dit l'un des hommes en bourrant sa pipe.

— Oui, on va achever de herser demain.

— Vous êtes ben chanceux, dit un autre ; moé, j'ai estropié ma jument dans la côte de la Chapelle, ça me retarde pour herser, car j'en ai rien qu'un pour travailler.

— Ce pauvre Louison à Pierriche est encore plus malchanceux que toé, dit un vieux à barbe grise. Il est su l'dos, avec une fausse purésie (pleurésie) qu'il a attrapée en allant voir sa blonde, et il est tout seul avec des créatures.

— Une chance qu'on ait un docteur, dit le père Toinache, parce qu'y s'rait mort, ben sûr.

— Ben sûr, répétèrent les autres avec conviction.

Le groupe s'était augmenté. Une douzaine de femmes se trouvaient maintenant près des causeurs.

— Y en a-t-y des étrangers dans la paroisse ! dit une grosse commère. Et puis, des gens qui viennent on ne sait d'où.

— C'est ben vrai c'que vous dites là, dit une autre commère. Par exemple, l'notaire Ménard, d'ousqu'y sort celui-là ?

— L'guiabe le sait, dit une quatrième ; un homme qui met pas l'pied à l'église, si c'est pas honteux !

— Si y va pas à l'église, y fréquente la maison close, j'vous l'dis.

— Oui, encore queuque chose de propre qui reste là, reprit la première commère. C'te dame qui sort jamais, et ces filles qui sont toujours voilées comme des veuves ?

— C'que j'comprends pas, renchérit une autre, c'est qu'la José Bouchard aie laissé sa fille s'engager là ?

— Bah ! qui se ressemble s'assemble, dit le père Toinache ; on sait ben que la José c'est pas du bois d'calvaire.

— La José est pauvre, mais c'est une honnête criature, dit alors une femme qui n'avait pas encore parlé. Depuis qu'elle est infirme, c'est sa fille qui la fait vivre ; c'est pour ça qu'a s'est engagée à M Nadeau.

— Ah ! vous savez son nom à la dame ? s'écrièrent les commères émerveillées. Et elles se pressèrent autour de la femme charitable qui paraissait si bien renseignée.

— Vous devez savoir c'que l'notaire va faire là ? demanda une jeune fille dont les yeux brillaient de curiosité.

— Toé, l'Ménard t'en a fait acrère, c'est pour ça que tu t'occupes de lui, répliqua la femme. Ces paroles furent accueillies par des rires, et la jeune fille, confuse, se réfugia dans l'église.

La conversation, lancée sur ce ton charitable se continua. Toute la paroisse fut passée au crible de ces dames. Les suppositions les plus saugrenues furent mises sur le tapis. Bref, un massacre général. Le dernier coup de la messe vint, heureusement, mettre fin à ce torrent qui menaçait d'envahir les paroisses voisines. Alors, nos émérites bavardes se bousculèrent pour entrer plus tôt dans l'église. Livres et chapelets furent mis au jour, aussi les premières paroles du Saint Sacrifice les trouvèrent-elles plongées dans un profond recueillement, en apparence, mais le diable n'y perdait rien. Plus d'une fois, la pensée de ces dames fut troublée par les faits et gestes des personnages qu'on venait d'écharper à plaisir : on voulait savoir, et savoir à tout prix. Que voulez-vous, les commères d'autrefois ne différaient guère de celles de nos jours. La médisance et la calomnie étant vieilles comme la nature humaine, leurs partisans doivent se ressembler à travers les âges ; si la civilisation qui raffine tout, même le mal, met aujourd'hui un peu plus de délicatesse dans la forme, le fond reste le même, et la charité chrétienne n'y gagne pas grand'chose.

35

LA MAISON MYSTÉRIEUSE.

Située derrière le cimetière, la maison close, comme on la nommait dans la paroisse, présentait un aspect presque sinistre.

Des volets peints en noir tranchaient sur le mur gris, et la porte basse, toujours hermétiquement fermée, était garnie d'énormes têtes de clous et de lourds barreaux de fer donnaient aux fenêtres très hautes un aspect de prison.

Àcôté de la maison, un petit jardin, séparé de celui de la maison voisine par une rangée de sapins touffus, restait à l'état inculte, et les herbes folles y poussaient en toute liberté.

La maison voisine venait d'être louée au docteur Georges.

Il était neuf heures du soir. Un mince croissant de lune jetait de vagues clartés dans le jardin plein d'ombres. La porte de la maison s'ouvrit, et deux jeunes filles se tenant enlacées s'avancèrent dans le jardin. L'une de ces jeunes filles était grande, brune, avec des yeux magnifiques ; elle soutenait sa compagne, petite blonde délicieusement jolie malgré l'expression étrange de sa figure.

Un banc était là, sous le couvert des sapins. Les jeunes filles y prirent place, la plus jeune appuyait sa tête sur l'épaule de sa compagne qui lui demanda d'une voix caressante :

— Es-tu bien ainsi, chère Odette ?

— Oui, près de toi, ma sœur, il me semble toujours que ce bandeau qui étreint mon front va disparaître, mais sitôt que tu n'es plus là… Elle s'interrompit en passant sa main sur son front avec un geste de fatigue.

— Mais je suis toujours là, petite sœur, ce sont tes folles idées qui te font croire à mon absence, je ne te quitte jamais, même pendant ton sommeil.

L'enfant secoua sa tête pensive.

— Je ne rêve pas ; depuis le départ de Paul, j'ai été souvent seule ; mais il reviendra, dis, Marguerite ?

— Oui, ma chérie. Maintenant, rentrons, il fait froid sous ces arbres, et demain tu seras enrhumée, viens.

Elles s'avancèrent vers la maison. Un homme y entrait. Il les salua d'un « Bonsoir, mesdemoiselles », auquel Marguerite ne répondit que par une légère inclination de tête.

— C'est le notaire Ménard, dit tout bas Odette.

— Laissons cet homme, ma chérie, suis-moi. Et Marguerite gagna sa chambre en entraînant Odette.

Pendant ce temps, l'individu était entré dans la maison en homme qui connaît les êtres. Il traversa la cuisine où Nanette dormait sur sa chaise, et vint frapper à une porte qui faisait face à celle qui donnait accès dans la maison.

— Entrez, répondit une voix de femme.

Ménard entra et vint tendre la main à celle qui venait de parler.

L'attitude nonchalante de la femme, le négligé de sa toilette et la bouteille aux trois-quarts vide qui se trouvait sur la table, autant que le désordre de la pièce, révélaient les goûts de celle qui l'habitait.

— Quelles nouvelles ? demanda-t-elle avec impatience.

— Donnez-moi le temps de m'asseoir, vous êtes bien pressée ?

— Oui, je suis pressée de quitter ce trou de village où je m'ennuie à mourir. Si cela continue, je deviendrai folle.

— L'eau-de-vie vous tue ; cessez de boire.

— Oui, je le sais, mais il faut que je boive pour chasser l'ennui… et pour oublier. Quelles nouvelles ?

— Le chevalier sera ici au mois de septembre.

— Et nous sommes en mai, que c'est long ! Mais cette fois, nous emploierons les grands moyens pour vaincre la résistance de la fière Marguerite. J'ai hâte d'être libre.

— Et cette liberté, voudriez-vous me la confier ? dit Ménard avec audace.

— À vous ?… Moi ?… Vous oubliez que vous êtes le fils du père Nicolas, malgré votre titre de notaire plus ou moins authentique.

— Le fils du père Nicolas vaut bien la créature fausse et perfide qui s'est faite la complice d'un bandit. Nous sommes à deux de jeu, ma belle, riposta le notaire agressif.

— Pas de colère, et laissez le passé où il est. Pourquoi m'obliger à vous rappeler que nous ne sommes pas du même monde ? dit Ellen durement.

Les yeux de Ménard s'allumèrent sous les longues touffes de poils noirs qui lui servaient de sourcils.

— Oui, faites la dédaigneuse, dit-il avec ironie, la personne distinguée que vous faites, avec le rôle que vous jouez ici, vous avez beau prendre vos grands airs, vous êtes comme moi l'associée d'un bandit. À nous deux, nous faisons la paire, acheva-t-il en se versant un verre d'eau-de-vie. À votre santé.

— Sortez, cria M Merville en colère. Qui vous a donné le droit de m'insulter ?

— Votre conduite, ma belle dame, ricana le drôle en sortant de la chambre.

Restée seule, Ellen se regarda dans la glace.

— Cette canaille a raison, dit-elle avec amertume, le genre de vie que je mène me tue. Être tombée si bas, reprit-elle, avoir fait tant de mal en pure perte. Jamais Harry, dût-il perdre Marguerite, n'aura un regard pour la vieille femme que je suis devenue. Ah ! C'est à devenir folle de rage ! Aussi, j'ai raison de boire ; l'ivresse endort mes regrets. Elle prit la bouteille et versa le reste de son contenu dans un verre, et d'un trait, elle absorba la liqueur brûlante. Voilà de quoi tuer les remords, dit-elle, en se jetant toute habillée sur son lit. Un instant, les bons enseignements de son institutrice flottèrent dans son esprit envahi par les vapeurs de l'alcool : Dieu… le jugement… l'éternité !… Elle frissonna. Un mot, qui était peut-être un mot de prière, vint à ses lèvres, mais bientôt, vaincue par le sommeil de l'ivresse, elle s'endormit.

36

LE NOTAIRE.

Lorsque le général Murray avait déclaré à M Merville son intention de lui enlever la tutelle de ses belles-filles, elle avait, tout d'abord, cherché le moyen de se soustraire à cette extrémité. Il fallait quitter Québec en toute hâte, mais où aller ? Les communications n'étaient pas faciles à cette époque, et pourtant, il fallait s'en aller assez loin pour être à l'abri de toutes recherches possibles.

Une idée vint tout à coup à Ellen. Le vieux cabaretier de la rue Saut-au-Matelot la renseignerait, peut-être. C'était lui qui avait apporté le billet de Laverdie, mais elle ne savait pas s'il avait d'autres instructions. Elle s'enveloppa dans un manteau et, malgré la pluie qui commençait à tomber, elle prit le chemin de la Basse-Ville.

Le digne aubergiste la fit entrer dans une petite pièce qui lui servait de salon et de chambre à coucher.

— J'ai reçu des ordres du chevalier, dit-il ; si vous n'étiez pas venue, j'eusse été moi-même chez vous.

— Mais il est parti depuis hier ?

— C'est vrai, mais il a envoyé un homme à lui. Vous ne savez pas que j'ai un fils notaire ? ajouta le bonhomme avec un geste d'orgueil. Il réside à Saint-Thomas, petite paroisse située à douze lieues d'ici, sur la rive sud du fleuve ; Laverdie a laissé son navire au delà des îles, et il est venu s'entendre avec mon garçon. Il vient d'arriver, et il faut que vous partiez cette nuit même, demain il serait trop tard.

Le père Nicolas revint dans la salle commune.

— Jean, dit-il à un gros garçon qui dormait les coudes appuyés sur la table, voici M Merville, tout est-il prêt ?

— Oui, mon père, répondit le gros escogriffe en se frottant les yeux, la goélette nous attend.

— Et la chaloupe qui t'a amené ?

— Elle est repartie. C'était l'une des chaloupes du navire, et Laverdie l'attendait. D'ailleurs, après avoir installé ces dames dans ma maison, je reviendrai ici avec la goélette.

M Merville s'approcha du jeune homme.

— Je crains que l'aînée de mes belles-filles ne nous oppose une vive résistance, dit-elle.

Le notaire eut un geste de suffisance comique.

— Je serai là, madame, et il faudra bien que la demoiselle nous suive.

D'une taille au-dessus de la moyenne, les épaules courbées, le fils du père Nicolas possédait une de ces figures qui nous inspire une répulsion instinctive. Son masque blafard, éclairé par deux gros yeux noirs qui luisaient étrangement sous d'épais sourcils plantés bas sur un front fuyant, lui formait une physionomie vraiment simiesque.

Au séminaire, les élèves lui avaient donné le sobriquet de « babouin », car ils affirmaient que sa figure avait une ressemblance frappante avec celle de cette espèce de singe. Au moral, c'était une franche canaille capable de tout pour se procurer l'argent que sa profession ne lui fournissait pas au gré de ses désirs.

Tel était l'individu que la volonté de Laverdie faisait l'allié de la fière Ellen.

37

DANS LA NUIT.

Marguerite avait fini de faire ses malles, et maintenant, assise dans un fauteuil, regardait Odette qui dormait le sourire aux lèvres. Tout, dans la chambre, invitait au repos, et cependant, le sommeil fuyait les yeux de la jeune fille ; elle avait tant souffert dans cette maison que la perspective d'en sortir, le lendemain, ne lui apparaissait que sous la forme d'un beau rêve.

Il était dix heures du soir ; la pluie avait cessé, et Marguerite essayait de fixer sa pensée vers l'heure prochaine où elles quitteraient cette demeure pour s'en aller vers la liberté. Mais l'habitude de la souffrance l'avait rendue sceptique, et le pressentiment d'un nouveau malheur tourmentait son esprit.

Àce moment, un bruit de voiture arrivant à toute vitesse, vint faire tressaillir la jeune fille ; elle entendit la voix impérieuse de M Merville donner des ordres, puis celle de Nanette disant d'un ton de prière :

— C'est-y possible, madame, quelle idée !

— Taisez-vous et faites ce que je vous dis, répliqua Ellen durement, il faut que tout soit prêt dans une heure. Dépêchez-vous.

Un sanglot fut toute la réponse de la bonne vieille. Marguerite l'entendit ouvrir des armoires, pendant que l'on traînait des

meubles sur le plancher. La jeune fille allait s'enquérir au sujet de ce remue-ménage, lorsque Ellen, suivie de deux hommes, entra dans la chambre.

— Enlevez ces malles, dit-elle brutalement.

Marguerite, pâle de colère, s'avança vers les hommes.

— Ne touchez pas à ces malles, dit-elle, et sortez. Que signifie cette comédie, madame ?

Les hommes reculèrent, interdits, à la vue de cette fière jeune fille.

— Emportez tout cela, hurla M Merville arrivée au paroxysme de la rage ; êtes-vous assez lâches pour avoir peur d'une jeune fille ? Enveloppez-la dans ce châle et portez-la dans la voiture.

Le notaire s'avança pour saisir la jeune fille ; celle-ci plongea la main dans sa poche et en sortit un pistolet qu'elle braqua sur le bandit.

— Sortez ou je tire, dit-elle. Mais prompt comme l'éclair, l'un des compagnons de Ménard avait saisi le poignet de Marguerite ; le coup partit et la balle alla se perdre dans la muraille. Odette, réveillée en sursaut, poussa un cri : Marguerite !

Toute la colère de celle-ci était tombée ; avec de douces paroles, elle rassurait l'enfant qui s'attachait à elle.

— Vous allez habiller Odette, dit alors Ellen à la servante, faites vite.

— Où allons-nous ? demanda Odette. Je ne veux pas partir sans Marguerite, j'aurais trop peur.

Machinalement, la pauvre enfant aida Nanette à vêtir sa sœur, se couvrit elle-même d'un manteau, et se laissa guider par Nanette vers la voiture, où elle prit place en gardant Odette dans ses bras. Quelque chose semblait brisé dans l'âme de la fière jeune fille.

Une heure plus tard, tous nos personnages se trouvaient à bord de la goélette, qui, poussée par un vent favorable, jetait l'ancre le lendemain soir dans le bassin de Saint-Thomas.

Marguerite n'avait pas adressé la parole à sa belle-mère depuis leur départ de Québec. Les yeux fixés dans le vague, elle semblait insensible à tout ce qui se passait autour d'elle. Au moment de débarquer, elle laissa Nanette s'occuper de sa sœur, et les suivit d'une façon presque machinale.

De peur d'être reconnu, Ménard s'était affublé d'une énorme barbe pour conduire les dames à leur logement. Il craignait les questions indiscrètes des habitants du village. Il fallait de la prudence, afin que les trois habitantes de la maison close conservassent leur incognito.

La vue de la vieille maison, basse et sombre, n'était pas pour égayer la jeune fille. Cependant, ses traits se détendirent un peu en entrant dans la chambre qu'elle devait partager avec Odette.

Cette chambre, aux murs blanchis à la chaux, était assez grande. Deux lits, drapés d'indienne jadis rose, occupaient les deux angles nord de la pièce. Entre les deux fenêtres, se trouvait un antique buffet sur lequel était placé le traditionnel chandelier de cuivre avec ses accessoires, mouchettes et porte-mouchettes. Une table et quelques chaises complétaient le mobilier de cette

chambre qui devait être, désormais, la demeure des deux orphelines.

M Merville les avait suivies.

— Comment trouvez-vous votre chambre, ma chère ? dit-elle à Marguerite.

La jeune fille se retourna, et dans ses yeux passa une telle flamme de colère qu'Ellen recula jusqu'à la porte.

— Heureusement que vous n'avez plus d'armes, ma belle tigresse, dit-elle ; car je ne répondrais pas de ma vie. Vos colères ne serviront pas à grand'chose, car vous êtes bien seules, ici. Mes zélés cousins, malgré leur puissance, ne pourront rien pour vous. Ah ! vous êtes bien en mon pouvoir, et vous ne sortirez de cette chambre qu'avec ma permission.

La jeune fille, en proie à une colère folle, bondit vers sa belle-mère.

— Sortez, dit-elle, et puisque cette chambre est une prison, gardez-vous d'y remettre les pieds.

Tremblante sous le regard enflammé de Marguerite, la misérable s'esquiva en grommelant : « J'aurai raison de toi. »

Restée seule, Marguerite se laissa tomber sur un siège et cacha sa tête dans ses mains.

— Comme je deviens méchante, mon Dieu ! dit-elle, ô vous qui, sur la croix, avez pardonné à vos bourreaux, donnez-moi la patience et le courage.

Odette s'approcha de sa sœur.

— Comme elle est méchante, dit-elle, elle fait peur.

Marguerite tressaillit. Odette avait compris la scène qui venait de se passer ; une lueur de raison s'éveillait-elle enfin dans ce cerveau troublé ? Oh ! si cela était, sa réclusion deviendrait supportable. Elle embrassa Odette.

— Ne crains rien, chérie. Tu vas m'aider à défaire cette malle, n'est-ce pas ?

Marguerite ouvrit la malle et en retira d'abord le crucifix qui avait toujours orné leur chambre.

— Nous allons le placer là, dit-elle, en désignant la tête du lit. Nanette entra.

— Il nous faudrait un marteau et des clous, dit Marguerite. Je ne veux pas me coucher sans avoir tous mes chers souvenirs autour de nous.

La vieille servante sortit et revint au bout d'un instant avec les objets demandés.

— C'est moi qui vais planter les clous, dit-elle, apportez les cadres, chère petite.

En quelques minutes, le crucifix, les portraits de Paul et de sa mère, et un grand tableau de Notre-Dame des Douleurs furent suspendus aux murs de la pièce. Alors, seulement, on songea à regarder Odette.

Elle avait tiré de la malle les jolis bibelots que Marguerite voulait voir autour d'elle, et elle les rangeait sur le buffet. Puis elle plaça des livres sur une tablette fixée au mur, disposa sur la table

leur corbeille à ouvrage, puis elle se tourna vers Marguerite et Nanette qui la regardaient, anxieuses.

— C'était bien laid, ici, dit-elle. À présent, c'est presque beau. Et il me semble que ma tête est moins lourde ; Faisons notre prière ; viens prier avec nous, Nanette.

Toutes trois s'agenouillèrent. Une espérance montait au cœur de Marguerite. Oh ! si Odette pouvait guérir !... Aussi, comme elle fut fervente, la prière de la pauvre enfant. Grâce à cet espoir soudain entrevu, cette première nuit, passée dans la chambre qui devait leur servir de prison, fut très calme pour les deux jeunes filles.

38

LES RECLUSES.

Les premiers mois d'hiver passèrent avec une lenteur désespérante. On leur avait laissé Nanette qui prenait plaisir à leur faire toutes sortes de friandises, pour amener un sourire sur les lèvres d'Odette, à qui l'intelligence semblait revenir peu à peu.

Elle s'intéressait maintenant aux petits ouvrages que confectionnait Marguerite, essayait d'y travailler elle-même, écoutait volontiers les légendes de la vieille Nanette qui, en sa qualité de Bretonne, possédait un répertoire inépuisable.

La fidèle servante avait placé un canapé bas dans un coin de la pièce, et passait ses nuits près des jeunes filles. C'était une

grande sécurité pour Marguerite, qui n'ignorait rien de la conduite de sa belle-mère.

Cependant, le manque d'air commençait à exercer une influence fâcheuse sur la santé d'Odette. Elle était de nouveau pâle et faible. Nanette s'alarma.

— Cette enfant va tomber malade, bien sûr, dit-elle un matin en voyant la jeune fille repousser son assiette. Ça ne mange pas plus qu'un poulet. C'est du grand air qu'il lui faut, de longues promenades sur la neige. On étouffe ici.

— On nous a défendu de sortir sans permission, et je n'ai pas le courage de la demander, répondit Marguerite.

— Je vais lui parler, moi, à cette belle dame, il faudra bien qu'elle consente.

Et Nanette, le bonnet en bataille, sortit en coup de vent. Au bout de quelques minutes, elle revint toute rayonnante :

— Vous sortirez tous les soirs à présent, dit-elle, le notaire vient d'amener une jeune fille qui devra vous suivre partout. Madame se défie de moi, sans doute, ajouta la bonne vieille avec un soupir, mais qu'importe !

— Merci, ma bonne, dit la jeune fille en serrant la main de la vieille femme. Tu m'as épargné une démarche bien pénible, où j'aurais peut-être échoué. Dis à M Merville que j'accepte la garde qu'elle a la complaisance de nous donner.

Nanette sortit en grommelant :

— Complaisance ! Moi je dis malice. Pauvre petite !!

— Nous allons nous promener ce soir, ma chérie, dit Marguerite en attirant Odette sur ses genoux.

— Nous promener ! Sortir de cette maison où l'air est si lourd ! Oh ! ma sœur, que je vais être heureuse.

Lorsque la nuit fut venue tout à fait, une jeune fille, qui portait sur son bras des vêtements qui devaient servir aux deux sœurs, entra dans la chambre.

C'était une grande brune, à l'œil vif, au teint coloré, dont la physionomie exprimait une douceur intelligente :

— Êtes-vous vous prêtes, mesdemoiselles ? dit-elle avec un bon sourire. Le temps est beau, mais il faut bien vous habiller, car il fait sec.

Tout en parlant, elle drapait une grand châle et leur posait sur la tête une capeline de laine noire, qui leur cachait une partie de la figure.

— Là, dit-elle en riant ; il n'est pas beau ce costume, mais vous ne courrez pas le risque de geler ces jolis visages.

Odette riait, gagnée par la gaieté de la jeune fille.

— Quel est votre nom, mon enfant ? demanda Marguerite.

— Adeline Bouchard.

— Un joli nom. Je suis contente, Adeline, de vous avoir pour compagne.

Elles sortirent, et, se tenant par le bras, s'engagèrent dans le sentier qui longeait le petit cimetière. La haute silhouette de l'église se découpait sur l'horizon bleu, parsemé d'étoiles, dont

l'une semblait s'être accrochée à l'extrême pointe du petit clocher.

De grands peupliers se dressaient près de l'église, et ça et là, on voyait des massifs de sapins et d'épinettes dont la verdure sombre tranchait sur la blancheur de la neige.

— Ce doit être beau ici l'été, dit Marguerite.

— Oui, mesdemoiselles, vous verrez lorsque les chemins seront passables, nous traverserons la rivière en canot, et mon oncle viendra nous chercher pour nous conduire au Rocher-de-la-Chapelle.

— Singulier nom, dit Marguerite.

— C'est une histoire que je vous conterai un autre soir, j'ai peur que votre sœur ne soit fatiguée.

— Je ne suis pas fatiguée, l'air est si bon, et votre voix si douce, Adeline… Mais je dormirais volontiers.

— Rentrons, dit Marguerite, c'est assez long pour une première sortie.

Adeline les accompagna jusqu'à leur chambre, leur enleva leurs vêtements de sortie et leur souhaita le bonsoir.

— Voulez-vous que je vous embrasse, Adeline ? demanda Odette.

— Bien volontiers, et si vous voulez, appelez-moi Line, c'est plus court. Maintenant, à demain, mes gentilles amies.

— À demain, Line, et merci pour cette bonne soirée, dirent les jeunes sœurs enthousiasmées.

Nanette, qui n'était jamais loin, dès qu'elle fut partie, aussitôt ouvrit la porte :

— Quelle mine vous avez, mes petites. Cette promenade vous a tranformées.

— Nous avons une gentille gardienne. Dis, Nanette, tu ne seras pas jalouse ?...

— Non, pourvu que je vous vois sourire. Dormons maintenant.

Ces sorties quotidiennes firent le plus grand bien à Odette. Bientôt, M Merville, croyant que l'on ne s'occupait plus d'eux, puisqu'aucun personnage suspect ne se montrait à l'horizon, se relâcha encore de sa sévérité. Voilées soigneusement, les jeunes filles, conduites par Line, purent vaquer aux exercices de piété dont elles étaient privées depuis leur sortie du couvent. Que bonheur c'était pour Marguerite, d'épancher son cœur meurtri devant l'ami fidèle qui est le prêtre, et de s'approcher de la Sainte Table. C'était le calme après la tempête... Une halte sur le dur chemin de sa vie de souffrances... Ah ! si elle pouvait savoir ce qu'étaient devenus les chers amis de là-bas... ?

M Merville soupirait, elle aussi, après la délivrance. Convaincue de l'inutilité de ses efforts pour gagner l'affection d'Harry, qui ne lui pardonnerait jamais de l'avoir séparée de Marguerite ; s'ennuyant à mourir. Ellen cherchait dans l'ivresse l'oubli et le repos ; elle ne s'occupait plus de ses belles-filles. Mais le notaire veillait pour elle ; Line avait reçu une consigne sévère ; elle ne devait pas quitter les demoiselles un seul instant pendant la promenade, et surtout ne les laisser communiquer avec personne.

L'espiègle s'acquittait de sa tâche d'une manière si plaisante qu'il était impossible de s'en fâcher. C'était une véritable bout-en-train que cette Line ! Douée d'une instruction assez complète qu'elle devait au bon curé, elle avait une mémoire excellente, et ses récits faisaient pendants à ceux de Nanette durant les longues journées de mauvais temps.

39

UNE LÉGENDE.

— Moi, je voudrais une histoire, dit Odette. Vous parlez si bien, Line, votre voix me berce comme une musique. Vous devez chanter aussi ? ajouta l'enfant en appuyant sa tête sur l'épaule de Line. Il y a bien longtemps que je n'ai entendu chanter.

— Chantez pour elle, demanda tout bas Marguerite.

Alors Line commença cette vieille romance que me chantait grand'mère, il y a plus de 50 ans :

Bonjour bel astre, mes amours.
Charmante jardinière !
Je viens vous offrir en ce jour
Mon amitié sincère ;
Je viens vous offrir mon cœur
Et mon amour extrême,
Ô vous qui cultivez les fleurs
Cultivez l'amour même.
Monsieur, tant de biens à la fois
Me rendent toute confuse :

Vous êtes plus riche que moi,
Je vous fais mes excuses ;
Vous êtes riche, grand seigneur
Avec beaucoup de rentes.
Et moi je n'ai rien, que mes fleurs
Que je sème et je plante.

La voix de la jeune fille était pure, vibrante et douce, comme une caresse. On la félicita.

— Vous avez tous les talents, dit Marguerite. Oh ! comme je voudrais vous garder toujours !

Une larme vint aux yeux d'Adeline.

— Je suis fiancée… dit-elle. Le bon curé qui a veillé sur mon éducation avait un petit neveu au séminaire, dont il espérait faire un prêtre. Il passait ses vacances ici, et bientôt, son oncle s'aperçut que les goûts du jeune homme le portait vers le commerce. Alors il lui acheta une propriété à Tadoussac, au nord du fleuve, il nous fiança, et comme ses petites ressources étaient épuisées, notre mariage fut remis au printemps. Nous avons travaillé, mon fiancé et moi, chacun de notre côté, et lorsque la navigation s'ouvrira, nous partirons ma mère et moi pour rejoindre mon Charles, qui en ce moment fait la traite avec les sauvages.

— Hélas ! soupira Marguerite, où serons-nous au printemps ?…

Mais Odette avait son idée fixe :

— Il n'est que quatre heures… Il doit y avoir encore quelque coin de la paroisse dont vous n'avez pas parlé ? dit-elle.

— C'est vrai, j'ai oublié de vous parler de « L'Enfer ».

— L'enfer !... répéta Nanette en se signant, où prenez-vous cela ?... Mon Dieu !...

— Le nom est plus terrible que la place, ma bonne, dit l'espiègle qui riait de tout son cœur. Voici : « À deux lieues et demie environ de l'église, on a construit un moulin sur le bord d'une petite rivière. Deux ou trois familles sont établies là et vivent de quête. Or, un soir d'automne, alors qu'il pleuvait à verse, on vint chercher le curé pour un malade qui se mourait. Celui-ci s'habilla à la hâte et on le fit monter dans un « cabrouet » auquel était attelé un vieux cheval qui semblait du même âge que le véhicule qu'il traînait. On traverse la rivière par chance peu profonde à cette époque, et voilà l'équipage lancé sur le chemin du roi. Bientôt l'obscurité se fit complète, et le pauvre curé, balloté en tous sens, demanda enfin d'une voix dolente :

— En avons-nous encore pour longtemps ?

— Ah ! oui mossieu, répondit l'homme avec conviction.

Enfin, on arriva près d'une misérable cabane que la lueur du poêle éclairait seule. Alors, le pauvre prêtre se remémorant les chemins qu'il venait de suivre pour arriver à ce lieu plus sinistre encore, s'écria :

— Quel chemin d'enfer ! mes amis... mais... c'est l'enfer... que cette place !... » — Et l'endroit a gardé ce nom. Maintenant, bonsoir, il est 5 heures. N'allez pas rêver à mon histoire. À demain.

Ce furent des jours paisibles que les deux sœurs passèrent jusqu'au départ d'Adeline. Enfin, il fallut se dire adieu et ce fut avec

des larmes de part et d'autre que l'on se sépara. Les orphelines étaient seules encore une fois.

40

LE DOCTEUR GEORGES.

Georges de Villarnay et Bob, partis ensemble de Québec, s'étaient séparés à la Pointe-Lévis.

Georges, désireux de se procurer un cheval et une voiture, s'était adressé à l'un des hommes qui attendait les canots pour traverser le fleuve.

— Cela tombe bien, dit l'homme, mon voisin, là-bas, est venu pour vendre son attelage. Hé ! Charlot, arrive ! mossieu veut t'parler.

L'homme vint. Le cheval et la voiture furent trouvés en parfaite condition, et le prix modéré. Le jeune homme paya et se fit indiquer le chemin qui conduisait à St-Thomas.

— J'en arrive justement, dit l'homme. Restez-vous par là ?

— Non, mais je vais m'y établir pour quelques mois.

— Bon ! Vous avez besoin d'une maison toute grayée ?

— Mais oui, si je la trouve.

— Ben vous savez, j'vas rester dans les postes de pêches ; j'ai une petite maison, juste derrière le cimetière. Avez-vous peur des morts ?

— Non, dit Georges qui riait, et ni des vivants que je sache.

— Ben, pour un écu par mois, j'vous loue ma maison et tout son « grément ». V'là la clef.

— Va pour un écu par mois, en voici 6, vous viendrez chercher le reste.

— Bonne chance et merci, jeune homme, dit l'individu en s'éloignant.

Georges sauta dans sa voiture et prit le chemin qu'on lui avait indiqué. Il n'avait pas fait une lieue qu'il rejoignit Bob. Il le fit monter en voiture avec lui :

— Nous allons visiter ma maison, dit-il.

— Votre maison ? dit Bob incrédule.

— Oui, celui qui m'a vendu cet attelage, m'a loué en même temps une maison avec son « grément », m'a-t-il dit.

— Ce qui en langage du pays signifie, toute meublée.

— C'est ainsi que je l'ai compris.

Il était huit heures du soir lorsqu'ils arrivèrent à la petite maison louée par Georges. Celui-ci constata avec plaisir, qu'avec quelques meubles, il pourrait en faire une habitation assez confortable.

Elle se composait d'une cuisine, d'une salle à manger et d'un cabinet, où le docteur se dit qu'il installerait son bureau. Sous le comble, on voyait deux petites chambres à coucher.

Les deux hommes soupèrent avec les provisions achetées en route, puis l'on décida que Bob partirait de bonne heure le lendemain, pour explorer les paroisses situées en bas du fleuve… Le lendemain, Georges se rendit chez l'unique marchand que possédait la paroisse, et acheta ce qui manquait à son installation. Plusieurs personnes se trouvaient présentes aux emplettes du jeune homme. On le questionna. Il leur dit qu'il était docteur et qu'il voulait s'établir dans la paroisse.

— Vous êtes docteur ? s'écria une femme qui se trouvait là. J'ai un pauvre garçon bien malade ! Voulez-vous v'nir le voir ?

Georges suivit la femme qui demeurait tout près. Le fils était fort malade. Georges dit à la femme de venir chez lui chercher quelques remèdes. Alors une autre personne, qui tricotait dans un coin de la chambre, dit en s'avançant :

— C'est moi qui va avec le docteur.

C'était une personne d'environ 50 ans, à la figure douce et triste…

Le docteur lui remit les remèdes et lui donna en même temps les instructions nécessaires. Le soir, elle revint dire au docteur que M. le curé avait dit que le jeune homme était sauvé.

— À c'te heure qu'on a pu besoin d'moé, là-bas, dit-elle timidement, si vous vouliez, monsieur l'docteur, j'viendrais faire votre ménage.

— Mais je veux bien, dit Georges, il me faut une fille sérieuse pour prendre soin de la maison. Revenez demain.

C'est ainsi qu'Angèle Côté, c'était le nom de la vieille fille, devint la servante de Georges.

Celui-ci continua ses recherches pour retrouver les sœurs de Paul, sans se douter qu'elles étaient là à quelques pas de lui.

Il cherchait dans toutes las paroisses, à plusieurs lieues à la ronde, sans rencontrer aucun indice qui le mit sur la trace des fugitives. Bob non plus ne donnait pas de nouvelles. Le docteur Georges est devenu populaire, et l'on s'occupe beaucoup de lui.

Il est six heures du soir, et la nuit vient vite au mois de septembre. La pluie fouette les vitres, qui se couvrent d'une légère buée produite par la douce chaleur qui règne dans la pièce.

Angèle dispose la table pour le souper de Georges, et marmotte entre ses dents : Si ça du bon sens d'être malade quand y mouille comme ça. Sainte bénite ! Ce pauvre m'sieu, y va attraper l'rhume, ben sûr.

L'entrée de celui qui l'inquiétait vint interrompre la bonne vieille.

— Ah, Seigneur ! vous v'la enfin. Vite allez vous changer. Si ça une miette de bon sens de s'laisser mouiller comme ça !

Georges s'empressa d'obéir tout en riant de l'émoi d'Angèle.

Lorsqu'il redescendit, le souper l'attendait tout fumant sur la table. Le docteur, affamé par une longue course, y fit largement honneur, à la grande satisfaction de la servante.

Après le souper, Georges prit un livre et alla s'asseoir près du feu. Il lisait depuis quelques minutes lorsqu'on frappa à la porte.

Le docteur ouvrit, et sa surprise fut grande en reconnaissant le notaire Ménard, qu'il connaissait pour l'avoir vu chez un malade.

— Bonsoir docteur, je ne vous dérange pas ? demanda le triste sire avec un air protecteur.

— Bonsoir monsieur, asseyez-vous, dit Georges en avançant un siège.

— Je viens vous voir le premier, commença le notaire, pour vous donner l'exemple, car vous menez une véritable vie d'ermite. Vous devez vous ennuyer à mourir ; toujours ici.

— Vous êtes bien bon de vous occuper ainsi de moi, répondit ironiquement Georges. Mais je ne m'ennuie jamais, monsieur. Au retour de mes congés, j'aime à prendre place près du feu avec un de mes livres favoris. Les livres sont des amis qui ne trahissent pas.

— Soit, vous êtes philosophe et je voudrais vous ressembler. Voilà plus d'un an que je suis ici, et je ne puis me faire à cette vie monotone. Si ce n'était certaines… attaches… ajouta le sot, en clignant de l'œil. Mais chut… pas d'indiscrétion… À propos, on dit que vous avez de fort jolies voisines ?

— Vous devez être renseigné sur ce point mieux que moi, monsieur, dit froidement le docteur, que cet entretien agaçait. Vous fréquentez cette maison, je crois ?

— C'est vrai, je suis le notaire de M Nadeau. Mais je ne vois pas les jeunes filles. J'avais pensé que vous auriez pu les voir au jardin.

— Je les ai vues, mais toujours voilées. Or, je n'ai aucun attrait pour les gens qui se cachent.

— Et pourquoi supposez-vous qu'elles se cachent ?

Georges haussa les épaules.

— Si elles ne se cachent pas, pourquoi sont-elles voilées comme les femmes d'Orient ?

Ménard n'avait rien à répondre. Il se défiait de ce docteur établi si près des recluses, le prenant pour un émissaire de Murray. Devant l'indifférence du jeune homme, il fut complètement rassuré, ne soupçonnant pas que sa visite devait avoir un autre résultat que celui qu'il attendait. En effet, depuis la visite du notaire, Georges s'était demandé cent fois, si ses mystérieuses voisines n'étaient pas celles que Bob cherchait encore sur la côte nord. Il avait un moyen bien simple de s'en assurer, c'était de faire disparaître le collier de barbe qui cachait ses traits délicats. Ce fut l'affaire de quelques minutes.

— Si Paul leur a parlé de notre étrange ressemblance, se dit-il, elles me reconnaîtront.

41

L'APPARITION.

Elles étaient bien seules les pauvres petites, depuis le départ d'Adeline. Le notaire avait bien placé près d'elles, une autre gardienne, mais celle-ci, sans éducation et d'un caractère grincheux,

n'était qu'un ennui de plus. M Merville, prise toute entière par sa passion dégradante, ne s'occupait plus d'elles.

Un soir, Odette échappant à la surveillance de sa sœur vint s'asseoir seule sur le banc du jardin. Il faisait très doux sous les arbres que le soleil couchant colorait d'une teinte de sang.

Dans cette lumière, tamisée par l'ombre des arbres, Odette, vêtue de blanc, son idéale figure encadrée de boucles blondes, ressemblait à Orphélia, cette suave fiction que le poète anglais devait rêver plus tard.

Depuis quelques instants, Georges se promenait lentement à travers les allées pratiquées par Angèle, entre ses carrés de légumes et les plates-bandes, où poussaient, pêle-mêle, toutes les fleurs de la création.

Tout à coup, le jeune homme tressaillit ; un chant venait de se faire entendre sous le couvert des sapins. La voix disait le « Chant de l'Exilé » :

Là-bas, en France, au pays de mon âme,
Il est un coin de terre heureux ;
Là seulement le soleil a sa flamme,
Là seulement les jours sont bleus.
Ô mon pays ! ton souvenir m'assiège,
Je t'ai perdu, quand te retrouverais-je ?
Adieu, mère adorée, adieu…
Pour nous revoir, il faut bien prier Dieu ;
Demandons-lui qu'il nous protège.
Adieu, mère adorée, adieu…

Georges connaissait ce chant. Bien des fois, Paul et lui en avaient jeté les notes plaintives aux échos des vastes cours du collège. Quelle autre que les sœurs de son ami pouvait redire ce chant avec tant d'âme !

Georges se dit qu'il allait savoir, et ce fut le cœur un peu serré qu'il se dirigea vers le bouquet de sapins où devait se trouver la chanteuse.

Il écarta les branches, et l'idéale figure d'Odette apparut, nimbée de rose par les dernières lueurs du crépuscule.

— Mademoiselle, murmura le jeune homme, en avançant la tête de façon à se retrouver en pleine lumière. La jeune fille bondit, et un cri s'échappa de ses lèvres.

— Paul !... c'est Paul !... et elle s'affaissa sur le banc.

Le jeune homme, épouvanté du résultat de son apparition soudaine, franchit la haie, et souleva dans ses bras le corps inanimé de la pauvre petite.

Marguerite accourait, elle avait entendu le cri poussé par Odette.

— Que se passe-t-il ? et qui êtes-vous, monsieur ? demanda-t-elle en essayant d'enlever Odette aux bras nerveux qui l'étreignait.

— Regardez-moi, dit Georges.

Marguerite leva les yeux.

— Monsieur de Villarnay ! Ah ! je comprends l'émotion de ma sœur, à présent. Venez, nous allons la déposer sur son lit... il fau-

drait un médecin.

— Je suis le docteur Georges, votre voisin, dit tout bas le jeune homme.

On étendit la pauvre enfant sur son lit, et l'on essaya de la faire revenir à elle. Comme la syncope persistait, le docteur sortit pour chercher des remèdes.

Lorsqu'il revint, la malade commençait à reprendre l'usage de ses sens.

Georges, averti par un signe, se dissimula derrière un rideau.

— Marguerite ? appela la malade d'une voix faible.

— Je suis ici, petite sœur. Comment te trouves-tu ?

— Moi ?... je suis bien, mais pourquoi suis-je ici ? C'est au jardin que j'ai vu Paul. Viens Marguerite, il doit nous attendre...

Elle s'élança de son lit et voulut entraîner sa sœur, mais ses forces la trahirent et elle s'affaissa sur une chaise. Marguerite la prit dans ses bras.

— Tu as rêvé, ma chérie, dit-elle. Paul est au ciel, il y a plus d'un an déjà qu'il prie pour nous là-haut. Voyons, calme-toi, tu vas te rendre malade !

Mais l'enfant la repoussa :

— Pourquoi me dire que j'ai rêvé ! dit-elle avec violence. Il est là, et je vais le rejoindre.

Puis elle s'évanouit de nouveau dans les bras de sa sœur.

— Mon Dieu !... va-t-elle mourir ?... s'écria Marguerite.

Georges s'avança ; il était très pâle :

— Mademoiselle dit-il, je ne vois qu'un moyen de sauver la vie de votre sœur, et… peut-être sa raison… !

Il s'arrêta, n'osant poursuivre, tant ce projet lui paraissait étrange. La jeune fille le regardait, anxieuse.

— Laissons-lui son illusion, dit Georges, elle croit que je suis son frère. Eh ! bien, pour elle je serai Paul.

— Oui, mais le jour où elle apprendra la vérité, elle souffrira plus encore.

— Soit, mais à mesure que la mémoire se réveillera chez elle, nous la préparerons à apprendre cette vérité. Et puis, ajouta le jeune homme en montrant le ciel, il y a Dieu.

Pour toute réponse, Marguerite l'entraîna près du lit où Odette reprenait conscience de ce qui se passait autour d'elle. Son regard, incertain, après avoir parcouru la chambre, s'arrêta sur le visage du docteur qui la regardait avec émotion.

Elle lui tendit les bras.

— Paul !… oh ! je savais bien, moi, que je n'avais pas rêvé. Avec un respect attendri, Georges posa ses lèvres sur le front de l'enfant, radieuse.

— Oui, je suis là ; ne t'agites pas chérie, et laisses-nous te soigner, Marguerite et moi.

— Et pour commencer, tu vas boire ceci, dit Marguerite en présentant à la malade une potion calmante que le docteur venait d'apporter.

Odette but docilement, et, avec un geste de lassitude, elle renversa sa tête sur les oreillers.

— Je vais dormir, dit-elle, restez tous deux près de moi…

Elle ferma les yeux et s'endormit, le sourire aux lèvres. Alors, Georges de Villarnay prit congé de Marguerite en disant « Courage, je crois que nous la guérirons ».

Le lendemain, M Merville fit venir Marguerite dans sa chambre. En toute autre circonstance Marguerite eut décliné l'invitation, mais après ce qui s'était passé la veille, elle crut prudent de s'assurer si M Merville en était informée.

Celle-ci accueillit la jeune fille avec un sourire.

— Je suis un peu souffrante ce matin, dit-elle, sans cela, je serais moi-même allée chez vous. Comment va Odette ?

— Odette est tout à fait remise, je vous remercie, répondit froidement la jeune fille.

— Je vois que vous me gardez rancune, et cependant, je n'ai agi que dans votre intérêt.

Marguerite haussa les épaules.

— Si vous n'aviez que cela à me dire, madame, vous pouviez vous dispenser de me déranger. J'espère que vous n'en prendrez pas l'habitude.

— Vous êtes dure, ma chère, je voulais vous parler du docteur.

— Il soigne Odette, voilà tout.

— Alors, vous n'aviez jamais entendu parler de lui ?

— Que signifie cet interrogatoire ? Prenez garde, madame, nous ne sommes plus seules, notre réclusion est finie.

Marguerite sortit sur ces mots et rejoignit Odette, qui, les yeux brillants, le teint animé, causait avec Georges. La jeune fille fit part au docteur de son entrevue avec sa belle-mère.

— Elle m'a reconnu, dit celui-ci, et maintenant elle va s'entendre avec Ménard pour nous jouer quelque tour de sa façon. À propos, savez-vous pourquoi ce notaire se trouve l'allié de M Merville ?

— Je crois qu'il a reçu de Laverdie la mission de nous surveiller. Le chevalier est trop imposteur lui-même, pour avoir confiance à quelqu'un. En nous donnant deux gardiens, il voulait doubler ses chances de réussite.

— Et cette servante, à figure de brute, que je vois rôder autour de vous ?

— C'est une espionne, sans doute ; peut-être pire, mais je suis sur mes gardes.

— Vous êtes une vaillante, mais vous n'êtes plus seules. Aussitôt qu'Odette pourra supporter la voiture, je vous conduirai à Québec. Je vais écrire à notre ami Harry aujourd'hui même.

Les jours qui suivirent furent des jours de paix pour les trois jeunes gens. Odette paraissait transformée. Elle prenait part à la conversation avec une vivacité qui faisait espérer un retour complet de mémoire. Ménard et sa complice semblaient les avoir oubliés. C'était le calme qui précède la tempête.

42

UNE VISITE NOCTURNE.

Pendant ce temps, Harry O'Reilly, retenu par son service à Québec, attendait avec impatience les lettres de Georges, espérant toujours y trouver quelques renseignements sur les demoiselles Merville. Mais les lettres du jeune docteur disait rien… toujours rien…

Harry commençait à craindre qu'Ellen n'eut entraîner ses belles-filles hors du Canada, lorsqu'il reçut le billet suivant :

« Cher ami,

Les sœurs de Paul sont retrouvées. Je serai avec elles à Québec dimanche. Prévenez M. Jordan.

Georges. »

Il était neuf heures du soir, et le jeune aide-de-camp, assis auprès de sa table de travail, relisait pour la dixième fois le billet de son ami.

Une immense joie remplissait le cœur du jeune homme. Ainsi, il la reverrait sa jolie Marguerite et cette Odette qu'il appelait sa petite sœur. Comme on allait les choyer pour leur faire oublier leurs souffrances. Dans trois jours elles seraient sous le toit hospitalier de son oncle, où ce monstre de Laverdie ne viendrait pas les chercher.

Harry était là dans ses rêves, lorsqu'un soldat vint lui dire qu'un matelot demandait à lui parler.

— Faites-le entrer, dit le jeune aide-de-camp.

Le soldat sortit et revint au bout de quelques minutes en compagnie d'un vieux matelot.

— Que désirez-vous, mon ami ? demanda le jeune homme.

— Vous entretenir sans témoin, mon officier.

Harry fit un signe et le soldat disparut.

— Nous sommes seuls maintenant. Parlez mon ami ; d'abord dites-moi votre nom, je ne vous connais pas !

— Mon nom, dit l'homme en haussant les épaules. Il est enseveli quelque part avec mes rêves de jeunesse. Je suis le vieux Tape-à-l'œil pour les camarades. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Vous intéressez-vous toujours à cette jeune fille que vous arrachâtes l'automne dernier des mains de Laverdie ?

— Pourquoi me demandez-vous cela ?

— Parce que cette jeune, fille court un grand danger.

— Un danger ?... Elle... Marguerite... vous savez donc où elle est ?

— Le brick de Kerbanec est en ce moment à l'Isle-aux-Coudres. Après demain, lui et Laverdie seront à St-Thomas, où, se trouve la jeune fille. Avec l'aide d'un complice qui demeure dans le village, ils vont l'enlever et faire voile immédiatement pour les Antilles. Une fois là, de gré ou de force, Laverdie prétend épouser la demoiselle.

Le jeune homme était atterré ; cependant il voulait douter encore.

— De qui tenez-vous ces détails ?

— De source certaine ; je suis l'un des matelots de Kerbarec.

— Et vous le trahissez ?

— J'avais promis que vous seriez averti si le chevalier revenait au Canada : je remplis ma promesse. Je ne veux pas que ce misérable fasse d'autres victimes.

— Vous avez eu à vous plaindre de lui ?

Une flamme passa dans l'œil unique du vieux marin.

— Cet homme m'a tout pris, mon officier ! Avenir, famille, jeunesse, par deux fois on m'a laissé pour mort par ses ordres. Depuis deux ans que je vis sur le même vaisseau que lui. J'aurais pu le tuer vingt fois. Mais malgré ma promiscuité avec des bandits, j'ai gardé intactes les croyances de ma jeunesse, et le meurtre me répugne… Si étrange que cela puisse paraître, je n'ai jamais pris part aux crimes de l'équipage. Je fais le service du bord, je soigne les malades et les blessés, et Kerbarec ne m'en demande pas davantage. La vengeance que je veux tirer de Laverdie, c'est d'arracher de ses mains d'innocentes victimes. J'espère que cette vengeance ne sera pas condamné par Dieu.

— Vous avez un noble cœur, mon ami. Comment pourrais-je vous aider ?

— Après demain soir, soyez à St-Thomas avec une voiture. La maison où se trouve la jeune fille est située au nord du cimetière. Vous cacherez votre voiture sous les arbres. Soyez bien armé, il faut tout prévoir. Vous attendrez le signal qui sera le cri de la corneille. À présent, bonsoir mon officier, et surtout silence ! Une indiscrétion serait mon arrêt de mort.

— Je suis trop intéressé dans l'affaire pour ne pas être discret. Bonsoir et merci. Je compte que vous reviendrez vivre avec nous plus tard.

— Si je vis ; mais j'ai le pressentiment de ma mort prochaine. Priez afin que nous réussissions à soustraire cette enfant à ce monstre à face humaine.

Harry serra la main du brave matelot.

— Dieu nous aidera, dit-il.

43

NUIT SANGLANTE.

Marguerite était à mille lieues de se douter du danger qui la menaçait.

Ce soir-là, Odette, qui se plaignait d'un violent mal de tête, s'était mise au lit de bonne heure et Marguerite, tentée par cette belle nuit d'automne, s'était rendue au jardin. La jeune fille se sentait presque heureuse… C'était le lendemain que Georges devait les conduire à Québec ; leurs mesures étaient bien prises. Elles devaient sortir comme d'habitude ; Georges les attendrait quelque part avec sa voiture, et elles seraient libres.

La jeune fille s'assit sur le banc rustique ; elle se sentait envahir par une étrange torpeur ; un bourdonnement emplissait ses oreilles ; enfin, elle crut entendre des pas dans le sentier qui longeait le jardin. Elle voulut se lever pour gagner la maison, mais

elle retomba immédiatement en disant : « Mon Dieu ! » Puis sa tête se renversa en arrière, elle dormait.

Alors, deux hommes, cachés derrière la haie, se dressèrent lentement et s'approchèrent de la jeune fille. C'était Ménard et Laverdie.

— Crois-tu qu'elle soit bien endormie ! demanda ce dernier.

— Un coup de canon même ne la réveillerait pas, répondit le drôle. C'est moi qui ai versé le narcotique dans sa tasse de café, et je n'ai pas ménagé la dose ; elle en a pour douze heures.

Dans ce moment, une corneille fit entendre son cri tout près d'eux.

— Maudite bête ! s'écria Laverdie. Voilà la deuxième fois que son cri me casse les oreilles. S'il faisait jour, elle ne me braverait pas impunément. Mais les matelots doivent s'impatienter… Emportons la belle et en route !

Il s'approcha de Marguerite, et allait la prendre dans ses bras, quand une voix impérieuse le cloua sur place :

— Touchez pas à cette jeune fille, chevalier, et si l'épée que vous partez n'est pas une vaine parure, en garde ! Défendez-vous !

Le misérable se retourna. Harry et Tape-à-l'œil étaient là, pâles et menaçants.

— Tape-à-l'œil ! cria Laverdie.

— Non. Pietro Lamberti. Je suis Pierre Lamy, l'une de tes victimes.

— Les morts reviennent donc ! murmura le bandit atterré.

— Oui, pour t'empêcher de commettre un nouveau crime. Laisse cette jeune fille !

— Cette jeune fille m'appartient ! dit Laverdie en se précipitant sur Tape-à-l'œil qu'il frappa en pleine poitrine, avant qu'Harry, qui s'avançait l'épée haute eut pu l'en empêcher.

— À ton tour, maintenant, beau jouvenceau ! hurla le chevalier en se jetant sur l'officier qui n'eut que le temps de se mettre en garde.

Le combat commença. Harry n'était pas un mince adversaire. Laverdie le comprit, et pressa son jeu. Mais il n'avait pas calculé sa riposte, et son épée rencontrant celle de son adversaire, se brisa en morceaux.

Il poussa un cri de rage, et s'emparant d'une petite dague qui pendait à sa ceinture, il essaya d'en frapper le jeune officier. Alors, une ombre surgit derrière le misérable, et lui plongea un poignard dans la gorge. Laverdie tomba foudroyé aux côtés de Tape-à-l'œil.

— Cette dague était empoisonnée… murmura celui-ci d'une voix éteinte. Dieu me pardonnera… Sauvez la demoiselle… Kerbarec n'est pas loin… et vous auriez une autre lutte à soutenir… Partez vite…

— Mais je ne puis vous laisser ainsi, dit le jeune homme qui s'efforçait d'arrêter, avec son mouchoir, le sang qui coulait de sa blessure. Laissez-moi espérer…

— C'est fini… sauvez la jeune fille… et priez pour moi… Adieu !…

Harry serra les mains du pauvre blessé, et, revenant vers Marguerite, il l'emporta en courant vers sa voiture qui l'attendait. Avec des précautions infinies, il l'enveloppa dans un manteau, l'installa sur les coussins, puis passant un bras autour d'elle, pour la soutenir, il lança son cheval au trot.

À 5 heures du matin, nos voyageurs arrivaient à la Pointe-Lévis. Il était temps. La pauvre Marguerite n'était pas sortie de son lourd sommeil, et sa respiration devenait plus irrégulière.

La voiture s'arrêta à la porte d'une petite maison située au bord du fleuve. Un homme en sortit et dit :

— Tout est prêt.

— Aidez-moi à transporter cette jeune fille !

— Elle est évanouie ? demanda l'homme.

— Non, elle dort, dépêchons-nous !

La traversée fut courte, mais trop longue encore pour Harry qui sentait le corps de Marguerite se glacer dans ses bras… Arrivé de l'autre côté, il sauta dans la voiture qui l'attendait, et appuyant Marguerite sur sa poitrine, il cria au cocher : — Chez M. Jordan et vivement !

Au bout de quelques minutes, Harry, à bout de force, remettait la jeune fille dans les bras de sa tante, en disant : — Sauvez-là !

— Marguerite !… s'écria M Jordan, et dans cet état… Maggy !… Lily !… venez vite…

Toutes deux accoururent. On déshabilla la jeune fille toujours inerte et on essaya de la rappeler à la vie.

Harry revint bientôt avec un médecin. Celui-ci, après un examen attentif, déclara que la maladie était due à un violent narcotique qu'on avait administré à la jeune fille.

— Je crains qu'il n'y aie paralysie interne, dit-il. Dans ce cas la maladie sera longue.

— Est-elle en danger, docteur ? demanda Harry anxieux.

— J'espère que non ; suivez mon ordonnance à la lettre, je reviendrai ce soir.

Après le départ du médecin, M Jordan se tourna vers son neveu :

— Que signifie cette aventure, et où as-tu trouvé cette pauvre petite ?

Le jeune homme, en peu de mots, les mit au courant.

— Et Odette ? demanda Lilian.

— Je n'ai pas vu Odette, mais je compte sur Georges de Villarnay. La voyant seule, il va se hâter de l'amener ici.

— Sauvons d'abord celle-ci, dit M Jordan en s'approchant du lit où Marguerite commençait à revenir à elle.

44

LUGUBRE TROUVAILLE.

Georges de Villarnay n'était rentré chez lui qu'au matin. Le jeune homme se jeta tout habillé sur son lit, appelant en vain le sommeil qui ne venait pas.

Fatigué et irrité de cette insomnie persistante, le docteur se leva et s'approcha de la fenêtre. La lune descendait lentement vers le couchant, tandis que là-bas, une légère lueur commençait à blanchir à l'horizon.

Bientôt, il fit assez jour pour que les objets prissent une forme distincte. Alors Georges aperçut deux corps étendus côte à côte dans le jardin voisin. Effrayé, le jeune homme descendit rapidement et se trouva en face de Nanette, toute en larmes.

— Monsieur Georges, venez vite ; madame est sans connaissance et Marguerite a disparu !...

— Elle est sans doute dans une autre chambre. Retournez près d'Odette et ne la quittez pas. Je vais envoyer Angèle soigner votre maîtresse.

Nanette se retira. Georges alla réveiller la servante, lui donna ses instructions et l'envoya chez M Merville.

Alors il se rendit au jardin, s'approcha des deux corps qui gisaient là, consulta le cœur, mais il constata que la mort devait remonter à plusieurs heures.

Ne pouvant rien pour ces infortunés. Georges se rendit chez M Merville qu'il trouva étendue sur son lit, la face congestionnée

et murmurant des mots sans suite.

Nanette lui raconta qu'étant entrée dans la chambre pour allumer le feu, elle avait trouvé la fenêtre ouverte et sa maîtresse privée de sentiment.

— Aussitôt qu'Odette sera éveillée, vous la conduirez chez moi, où vous ne la quitterez pas d'une minute. Soyez calme, ma bonne Nanette, nous allons retrouver Marguerite. Le docteur se rendit alors au presbytère afin de prévenir le curé de sa lugubre découverte.

— Je vais faire transporter ces malheureux dans la chapelle du cimetière, dit le bon curé. C'est dommage que votre voisine soit malade, elle les connaît peut-être.

— Je crois même que leur mort n'est pas étrangère à sa maladie ; mais Nanette pourra peut-être nous faire connaître leur identité.

Le curé appela son domestique.

— Prends la voiture et suis-nous, dit-il.

Àla vue des deux corps, le curé eut un geste de surprise :

— Cet homme est venu, hier soir, me prier de l'entendre en confession, dit-il en désignant Tape-à-l'œil. Voyez ! sa main s'est crispée sur son chapelet. Quel drame s'est-il déroulé ici ?...

Georges alla doucement appeler Nanette.

— Ne criez pas, dit le jeune homme en la prenant par le bras, nous avons besoin de vous. Connaissez-vous ces hommes ?

— Celui-là… mais c'est Laverdie ! s'écria Nanette. Ah ! mon Dieu ! qu'a-t-il fait de Marguerite ?…

— Elle ne peut être loin, puisque ce bandit est mort. Elle aura eu peur et se sera réfugiée dans quelque maison du village ; car il a essayé de l'enlever et ce vieux matelot l'en a empêché. Allez, ma bonne, et tâchez qu'Odette ne se doute de rien.

Lorsqu'il fut seul avec le curé, Georges, en peu de mots, le mit au courant de ce qui concernait Laverdie.

— Si le notaire était son complice, voyant que le chevalier était mort, il peut avoir enlevé la jeune fille, dit le curé. Tout est à craindre de tels misérables !

Cette idée exaspéra le jeune homme. Il prit congé du pasteur et se rendit près d'Odette. Elle lui tendit les deux mains :

— Comme c'est beau, chez toi ! dit-elle. Je ne retournerai plus là-bas… dis, Paul ?…

— Oui, ma chérie, mais il faut que tu sois sage, et que tu laisses Nanette soigner M Merville. Ma vieille Angèle va rester près de toi, pendant que je vais chercher ta sœur.

— Je veux bien, mais Nanette reviendra ?

— Oui, et demain nous irons chez M. Jordan.

Odette joignit les mains :

— Oh ! les revoir tous ! dit-elle ; M Jordan, si bonne… ma petite Lily… et Maggy que j'aimais tant… Va vite Paul, je serai bien sage.

Le jeune docteur rassembla quelques personnes de ses connaissances et leur fit part du drame qui venait d'ensanglanter le paisible village de St-Thomas.

— C'est t'y possible ! s'écria l'un des hommes. Ah ! on en voit des choses à c't'heure !

— Le notaire doit être mêlé là-dedans, dit une grosse commère. Je l'ai vu souvent rôder dans le chemin qui mène à la maison des dames. Même qu'une fois, la plus grande des filles lui a dit de ne pas les espionner, qu'il le regretterait.

— La nouvelle servante doit savoir quelque chose ; c'est l'notaire qui l'a engagée…

— Savez-vous d'où venait cette fille ? demanda Georges.

— Non, m'sieu le docteur ; c'est Ménard qui l'avait amenée et il ne contait pas ses affaires à personne.

— Dans ce cas, cette fille a disparu, car elle n'est pas à la maison close, ce matin.

— Allons chez Ménard ! crièrent plusieurs voix. Faudra bien qu'y parle, la canaille !…

— Savez-vous d'où venait cet homme ?

— Je me suis laissé dire, dit un vieillard qu'on appelait le père. Louison, que l'Ménard était natif de Québec. Même que son père tenait un cabaret à la Basse-Ville.

— Je l'ferai bien parler moé, dit le gars que le docteur avait guéri en arrivant dans la paroisse. Y a longtemps que j'y garde un chien d'ma chienne à cette rogne-là !

On se rendit à la maison du notaire. Tout y indiquait un départ précipité. Était-il parti seul ? C'était la question angoissante.

On allait se retirer de guerre lasse, lorsqu'un gamin accourut, tout essouflé :

— Ce moé qui en a d'quoi d'beau !

Et l'enfant montrait une broche en or surmontée d'une opale.

— Qui t'a donné cela ? demanda le docteur qui reconnaissait le bijou comme ayant appartenu à Marguerite.

— Je l'ai trouvé dans la « talle » d'épinettes derrière la maison close, dit l'enfant. Il est venu une voiture là, y avait des pistes sur la terre et les branches sont brisées.

— Plus de doute, murmura Georges, c'est ce misérable Ménard qui a fait le coup. Merci, mes amis, c'est inutile de chercher plus longtemps, il a dû la conduire à Québec. Puis s'adressant à l'enfant qui le regardait avec des yeux brillants. Veux-tu me vendre ce bijou, petit ?

— Oui m'sieu, m'donnerez-vous trois beaux sous ?

Le jeune homme ne put s'empêcher de rire. Il mit une poignée de pièces blanches dans la main de l'enfant qui se sauva, radieux de cette aubaine.

Georges se rendit chez lui. Il trouva Odette et Angèle les meilleures amies du monde. Le jeune homme remit la broche à Odette.

— Marguerite est allée prévenir nos bons amis, dit-il, elle t'envoie sa broche pour te faire prendre patience… Et rougissant de

son pieux mensonge, Georges se réfugia dans son cabinet de travail. Il avait besoin de se ressaisir.

Fin de la troisième partie.

45

DANS LA FORÊT.

LE CAMP DES CHASSEURS.

Sur la route de St-Paul de Monmiyer, plus communément appelé St-Paul de Button, on rencontre une jolie paroisse, placée sous le vocable de Notre-Dame du Rosaire.

Située seulement à quelques lieues de la belle et grande ville de Montmagny, cette paroisse est devenue, en quelques années, l'une des plus florissantes de la région.

Àl'époque où se passe mon récit, les habitants de la forêt troublaient seuls le silence de ces lieux, où la hache du défricheur n'avait pas encore frappé son premier coup.

Quinze jours avant les événements racontés dans la chapitre précédent, une caravane, composée d'une centaine d'hommes, s'acheminait, en se frayant avec peine un chemin à travers le bois, vers l'endroit dont nous venons de parler.

Tous ces hommes étaient pesamment chargés, et leur marche devait durer depuis longtemps, car ils paraissaient harassés de fatigues. Aussi, lorsque la voix de celui qui semblait le chef cria : « Halte ! » personne ne se fit prier pour obéir.

Le soleil était sur son déclin, et la belle journée qui s'achevait promettait une nuit magnifique.

On se trouvait sur un vaste plateau, où poussait une herbe épaisse que les gelées n'avaient pas encore desséchée, car le plateau était protégé de trois côtés par des pins touffus, et de l'autre, par un rocher qui le défendait contre les vents du nord. En bas, une petite rivière promettait une eau limpide et fraîche aux arrivants.

— Quel bel endroit pour un campement de chasseurs ! s'écria un vieux, à barbe grise. Nous campons ici, capitaine ! ajouta-t-il en s'adressant à un homme de haute taille, en qui nous retrouvons notre ami, le capitaine Levaillant.

— Oui, mon vieux Yves, dressez les tentes !

En quelques minutes trois tentes furent dressées. C'était un abri suffisant pour toute la troupe.

— Le lieutenant tarde bien, dit Jacques, un Normand à l'air futé, lui serait-il arrivé un accident ?

— Pas que je sache ! cria une voix joyeuse.

Et Philippe de Seilhac apparut dans la clairière, suivi de Bob qui portait sur son épaule un jeune chevreuil qu'il venait de tuer.

— Bravo ! Bob, dit le capitaine. Voilà, une innocente bête qui sera la bienvenue pour nos estomacs affamés.

— C'est ici que la science du père Vincent va nous être nécessaire, dit de Seilhac. Voyez ! Bob est déjà à l'ouvrage.

En effet, l'Indien aidé par le vieux Breton que le capitaine avait nommé Yves, s'occupait de dépecer le chevreuil.

— Je reprendrai volontiers mon poste de cuisinier, répondit le père Vincent, mais il me faut du bois, des pierres pour construire un foyer et mes ustensiles indispensables.

— À l'œuvre, les enfants ! cria de capitaine. Vous entendez ce que demande le père Vincent ; si vous voulez souper, faites vite.

Les hommes se dispersèrent, et en moins d'une heure, on avait installé un vaste foyer, sur lequel bouillait une énorme marmite, remplie de soupe, tandis que deux quartiers de chevreuil rôtissaient à côté.

— Nous allons nous occuper des lits, en attendant la soupe, dit Corentin. Les « couètes » de plumes sont rares dans vot'pays. M'sieur Bob, voulez-vous m'aider ? demanda le petit Breton, qui se sentait attiré vers l'Indien par je ne sais quelle attraction. On dit que vous en faites de fameux lits, avec des branches ?

Bob sourit, et suivit le jeune homme. Tous deux firent une ample provision de branches de sapins ; les camarades se joignirent à eux, et sous la direction de Bob, on confectionna en peu de temps des lits pour tout le monde. On fit honneur à la cuisine du père Vincent.

— Nous ne serons pas trop mal ici, avec des cabanes, et une cuisine pareille, dit Jacques. Quand allez-vous chercher M. de Villarnay ?

— Aussitôt que nos maisons seront construites ; ce n'est pas le bois qui manque, ni les ouvriers non plus, ajouta Philippe en riant, et maintenant allons dormir.

Le lendemain, on se mit à l'œuvre : ces constructions primitives n'exigeaient pas beaucoup de science ; tous y mirent la main, même Philippe, qui, tout en sciant ici et clouant là, animait les travailleurs par son entrain et sa gaieté. En dix jours, une vaste bâtisse s'élevait au centre de la clairière. Elle devait servir de logement aux chasseurs, et en même temps de magasin. Une autre, plus petite, fut construite tout près, pour les officiers.

— Je vais partir demain, dit de Seilhac. Pendant mon absence, vous aurez le temps de mettre la dernière main à la besogne. J'amène Bob et Corentin. Tu viens Bob ?

L'Indien fit une signe affirmatif et sortit de la cabane.

— Je me défie de cet homme, dit le père Vincent, ces gens qui ne parlent pas ont toujours quelque chose à cacher.

— Moi, je connais son dévouement pendant la guerre, dit de Seilhac, et je réponds de lui, comme de moi-même. Il doit avoir eu dans sa vie passée quelque grande douleur, mais rien qui puisse faire respecter sa loyauté.

— Mais ce n'est un sauvage, pour de vrai ! répliqua Jacques. Un sauvage ?... avec des yeux comme ça !...

— Oh ! ces yeux !... murmura le vieux Breton, ils me mettent le cœur à l'envers quand je les regarde. Là-bas, au pays d'Armor, j'ai vu des yeux pareils se fixer sur les miens, mais c'était des yeux de femme... Yvonne de Kermor, ma sœur de lait... Elle était bien belle...

L'entrée de Bob mit fin à la conversation.

46

UNE SURPRISE.

Dans son cabinet, Georges de Villarnay avait mis en ordre les papiers qu'ils voulaient emporter, au cas où son absence se prolongerait, puis il se rendit chez M Merville.

Celle-ci n'avait pas repris connaissance, le docteur donna ses instructions à Nanette, et lui dit de ne pas s'inquiéter au sujet d'Odette.

— Elle partagera la chambre de ma vieille Angèle, cette nuit. Vous préparerez, ses effets car je veux la conduire à Québec demain.

— Et ma pauvre Marguerite ?

— Ménard doit l'avoir entraînée à Québec. Avec l'aide d'Harry, j'espère la retrouver là. Si votre maîtresse revient à elle, prévenez-moi, je reviendrai dans la soirée.

En entrant chez lui, le jeune homme trouva Odette assise près d'Angèle, écoutant une histoire que la vieille fille lui racontait.

— Tu ne ramènes pas Marguerite, Paul ?

— Je t'ai dis que nous irions la rejoindre demain ; ma petite, tu vas souper et aller dormir sur le lit d'Angèle, elle est très bonne, vois-tu !

— Je sais, dit la jeune fille, en tendant son front à la servante. Je serai très bien près de vous.

La table était prête ; Odette mangea de bon appétit, puis elle prit le bras de la vieille fille :

— Je vais dormir, dit-elle. Bonne nuit, Paul !

— Bonne nuit, petite sœur… Odette se laissa déshabiller. Puis elle s'agenouilla, et dit à Angèle :

— Venez prier près de moi, comme Nanette.

Le docteur se disposait à sortir lorsqu'on frappa à la porte.

— Entrez, dit-il d'un ton un peu contrarié.

La porte s'ouvrit sous une main impatiente et une voix joyeuse s'écria :

— Enfin, me voilà arrivé !

— Philippe !… c'est toi !… et Georges vint tomber dans les bras de l'arrivant.

— Tu étais loin de m'attendre, hein ! mon bon ! J'en ai long à te raconter vois-tu, mais la table est encore toute servie, et j'ai une faim de loup. Pour te faire prendre patience, je te dirai que tout le monde est bien au pays. À présent, laisse-moi satisfaire mon appétit, conclut le jeune homme en se servant une copieuse tranche de porc.

— Incorrigible farceur ! dit Georges, gagné par cette gaieté communicative, tu seras donc toujours le même.

— Que veux-tu que j'y fasse, mon ami, dit Philippe, la bouche pleine ; c'est si bon de rire, même lorsqu'on a envie de pleurer.

— Hélas, je crois que je ne sais plus rire, dit le docteur.

— Tais-toi, je t'apporte un tas de bonnes nouvelles. Ta mère est en excellente santé ; Éva est maintenant une charmante jeune fille, et notre exil finit dans six mois.

— Avec la perspective de revoir ma belle France, six mois seront vite passés. Mais pourquoi ne pas partir cet automne ?

— Ce sont des choses que je ne puis communiquer qu'à toi. As-tu une chambre où nous puissions causer sans être entendus.

Georges se tourna vers Angèle qui finissait d'enlever le couvert.

— Il est tard, ma bonne, dit-il, retournez près d'Odette. Monsieur et moi, nous avons à causer.

La servante obéit.

— Tu peux parler maintenant, personne ne viendra nous troubler.

— Oui, mais laisse-moi te demander quelle est cette Odette à laquelle tu sembles t'intéresser ?

— C'est la sœur de notre ami, Paul Merville.

Et le jeune docteur raconta à son ami attentif tout ce qui s'était passé depuis son départ.

— Tu comprends, dit-il en terminant, que j'aie arrachée la pauvre petite de cette sinistre maison. Demain je vais la conduire chez des amis, puis je me mettrai à la recherche de sa sœur. À présent, dis-moi tout, j'ai hâte de savoir.

47

UN PÉNITENT.

« Je ne parlerai pas de la traversée, qui fut très ennuyeuse, commença de Seilhac. J'arrive tout de suite, à l'instant où je posai le pied sur le sol français.

Malgré la joie de revoir cette patrie si chère, je ne pouvais me défendre d'un vague effroi en songeant que j'étais proscrit. M. de Vaudreuil m'avait bien dit qu'il appuierait ma cause auprès du roi, mais je n'espérais guère. Aussi, ce fut en me cachant, comme un malfaiteur, que je gagnai les Vosges.

J'arrivai au château de ton père à la nuit tombante, sans me faire connaître. Je demandai l'hospitalité.

— Asseyez-vous, me dit le vieux Jacques. Je vais demander à M la comtesse.

J'attendis quelques minutes, le cœur me battait bien fort… Enfin, un pas léger résonna sur les dalles du corridor, et une grande jeune fille entra, un bougie à la main.

Comme j'étais vêtu en paysan, elle ne me reconnut pas. Me prenant pour un fermier des environs, elle me demanda avec douceur :

— Que désirez-vous ? mon ami.

— La faveur de t'embrasser, petite cousine, dis-je.

— Philippe ! Oh ! mon Dieu, où se trouve Georges ?

— Toujours au Canada ; sa blessure l'a empêché de me suivre, mais tu peux être sans inquiétude, ma chère Éva, je l'ai laissé avec des amis.

— Pauvre frère, comme je voudrais le revoir. Venez mon cousin, c'est maman qui va être surprise.

Éva prit mon bras, et m'amena au salon, où se trouvaient M. et M de Villarnay.

Àla vue de sa fille, appuyée au bras d'un paysan, ta mère s'avança vers nous d'un air sévère :

— Que signifie ceci, Éva ? dit-elle.

— Regardez-moi, ma tante, dis-je.

— Cette voix ?… murmura la comtesse…

Oh ! mon Dieu !… c'est Philippe…

Elle me serra dans ses bras, et brisée par l'émotion, elle se laissa tomber sur un divan… Je pris place à côté d'elle.

— Parle-moi de mon fils ! ce furent les seuls mots qu'elle put prononcer.

Je racontai tout ce qui s'était passé depuis notre départ de France : notre naufrage, les batailles auxquelles nous avions assisté, puis la suprême lutte où vous étiez tombés, toi et Paul Merville. Puis je dis la scène des fiançailles du jeune O'Reilly et de M Merville auprès du lit où Paul agonisait.

Ma tante et Éva avaient les yeux pleins de larmes.

— Ainsi, il est mort, ce charmant garçon, le vivant portrait de mon Georges. Comme il a dû manquer à ce cher enfant.

— Oui, surtout après mon départ, mais son ami, Harry O'-Reilly, fils d'une française et Irlandais de naissance, le remplacera auprès de Georges. Celui-ci est soigné dans une ferme qui appartient à un Français, l'oncle de ce jeune officier.

— Ah ! c'est un officier ce M. Harry, dit Éva.

— Oui, ma chère, le propre cousin du général Murray qui le tient en haute estime ; de sorte que Georges est entre bonnes mains. Et j'espère, ajoutai-je en terminant, que vous aurez bientôt le bonheur d'embrasser Georges, car M. de Vaudreuil, avec qui j'ai fait la traversée, m'a promis de plaider notre cause auprès du roi.

— Je n'ose espérer.

— Et pourtant, le droit est pour nous, chère tante : si le marquis de P… ne nous eût pas provoqué, ce duel n'aurait pas eu lieu… S'il y a un coupable, c'est lui ! À propos, qu'est-il devenu ?… Est-il mort ?

— Non, il a survécu à sa blessure, mais il n'était plus qu'un cadavre vivant. La maladie et le remords avaient fait de ce brillant gentilhomme, une ruine. Aujourd'hui, le marquis de P… si fier de son blason, porte l'humble robe des Chartreux, et se nomme le père François… Déjà, plusieurs fois il s'est présenté à la cour pour solliciter votre rappel en France, mais son oncle, qui rêvait pour ce neveu un brillant mariage, ne peut oublier que cette belle carrière s'est brisée sous l'épée de Georges.

— Notre grâce serait assurée maintenant s'il voulait faire une dernière tentative, avec nos états de service au Canada et la haute recommandation de M. de Vaudreuil, ce serait le succès.

— Le monastère qu'il habite est tout près d'ici. Nous irons demain, si tu veux m'accompagner ?

— J'irai volontiers avec vous, chère tante, quoique je ne puisse oublier que cet homme est la cause de tous nos malheurs.

— Lorsque tu l'auras vu, il ne te restera qu'une immense pitié pour ce pauvre pénitent, mon cher, et comme nous tu pardonneras.

Le lendemain, nous nous rendîmes au monastère. Informé du but de notre visite, le frère portier nous fit entrer dans un vaste parloir, dont les murailles blanches n'avaient d'autre ornement qu'un crucifix de grandeur naturelle : œuvre d'un grand artiste, sans doute, car cette suave figure, idéalisée par la souffrance, révélait tout un poème d'amour et de pardon.

Après quelques minutes d'attente, nous vîmes entrer un religieux dont la figure disparaissait sous un capuchon.

Il s'avança vers nous, du pas silencieux des fantômes, et vint s'incliner devant ta mère.

— Vous m'avez fait l'honneur de me demander, madame la comtesse ? dit-il en rejetant son capuchon en arrière.

Je faillis jeter un cri de surprise… Ma tante ne m'avait pas trompé… Quoi ! c'était là le brillant marquis de P… que j'avais connu dans tout l'éclat de la jeunesse ! Les yeux seuls vivaient dans ce masque décharné, couvert d'une pâleur livide.

Ma tante lui exposa le but de notre visite, en ajoutant qu'une nouvelle démarche de sa part avait maintenant une grande chance de réussite.

— Je vais partir à l'instant même, répondit le père François. Priez madame, les prières d'une mère sont toutes puissantes sur le cœur de Dieu.

Il allait se retirer lorsque ma tante lui dit en me désignant :

— Vous n'avez pas reconnu monsieur ?

Le religieux leva les yeux sur moi, et un cri, où se confondaient la douleur et la honte, s'échappa de ses lèvres, pendant qu'il tombait à genoux.

— Pardon ! s'écria-t-il en tendant ses mains tremblantes, que j'entende ce mot qu'on écrit dans le ciel !... Monsieur de Seilhac, dites que vous me pardonnez...

Je lui pris la main : je crus toucher la main d'un squelette. Une grande pitié me saisit.

— Dieu vous a pardonné, dis-je. Je vous pardonne en mon nom et en celui de Georges. Soyez en paix...

Une expression de joie profonde se peignit sur le visage du malheureux marquis.

— Merci, s'écriait-il avec feu. Ah ! à présent, je suis sûr du succès.

— Je l'espère, dit la comtesse ; adieu, mon père, nos vœux et nos prières vous suivront sur la route de Paris.

Nous revînmes au château et plusieurs jours se passèrent dans des alternatives de crainte et d'espérance. Enfin, un soir, on annonça le père François. À l'éclat fébrile qui animait ses yeux, nous devinâmes qu'il était porteur d'une bonne nouvelle.

— Voici un sauf-conduit qui vous permettra de vous rendre à la cour, dit-il en me tendant une large enveloppe. M. de Choiseul désire vous voir.

— Est-ce pour me donner des lettres de grâce, ou pour me faire enfermer à la Bastille ? demandai-je.

— Mon regard exprimait peut-être cette pensée, lorsque je reçus cette enveloppe des mains de M. de Choiseul, car il me dit en riant : « Rassure-toi Gontran, les braves qui ont si vaillamment combattu pour la France, ont droit à toute la clémence royale. »

Le père François nous quitta après avoir reçu nos remerciements sincères.

— Priez pour un pauvre pécheur ! dit-il en s'en allant.

48

LES CHASSEURS DU ROI.

« Je partis le lendemain, continua de Seilhac. Mon voyage fut rapide. Aussitôt arrivé à Paris, je ne pris que le temps de secouer la poussière du voyage et je me rendis à la Cour.

Après quelques instants d'attente, je fus introduit dans le cabinet de travail où l'homme d'État, assis devant un bureau chargé

de papiers, paraissait prendre des notes.

Il leva la tête en entendant prononcer mon nom, puis un sourire éclaira sa figure sévère : — Je m'occupais de vous, monsieur de Seilhac, dit-il en m'indiquant un siège. Avant la guerre, qui vient de se terminer d'une façon désastreuse pour nous, j'avais formé le projet d'une compagnie à l'effet d'exploiter les richesses des forêts. Ce projet, un brave marin me propose de le réaliser pour lui-même. J'ai décidé que vous et M. de Villarnay fassiez partie de cette compagnie. Vous devez bien cela au capitaine Levaillant, qui m'a fait les plus grands éloges de votre conduite là-bas... Vous avez des amis bien dévoués, M. de Seilhac, acheva M. de Choiseul avec un sourire un peu railleur. Et sans me donner le temps de répondre, il donna l'ordre d'introduire le capitaine Levaillant. Le capitaine entra, suivi de M. de Vaudreuil. Ils vinrent tous deux me serrer la main.

— Vous avez insisté pour obtenir la grâce de messieurs de Seilhac et de Villarney, leur dit M. de Choiseul. Cette grâce est accordée sous certaines conditions. À partir de ce moment, ils font tous deux partie de votre compagnie, capitaine. À vous de décider en quelle qualité. Vous vous rappelez, capitaine, que je n'ai pas permis ce voyage ; vous avez fait revivre un projet abandonné, voilà tout.

— C'est entendu, monsieur le duc, dit le capitaine. Je vais partir demain pour Cherbourg, où mon navire m'attend. Je nomme M. de Villarnay capitaine et M. de Seilhac lieutenant de ma compagnie, s'ils veulent bien y consentir.

— Ils ne refuseront pas ; car leur grâce est à ce prix, répliqua M. de Choiseul. Adieu messieurs et bon succès !

Àpeine étions-nous sortis que Levaillant introduisait dans la bouche une énorme chique de tabac.

— Vous espériez mieux, dit-il avec un gros rire. On lui a forcé la main, voyez-vous ! c'est pour cela que les conditions sont si dures. J'ai l'ordre de ne pas vous laisser communiquer avec personne en dehors des hommes de ma compagnie.

— Nous serons vos prisonniers, alors ! dis-je en riant. J'en suis ravi, capitaine ! d'autant plus qu'un hiver ne dure pas toujours, même au Canada… Maintenant, je vais envoyer un exprès au château de Villarnay. Où vous retrouverai-je ?

— Rue de Vaugirard, 5.

Une heure plus tard, nous galopions sur la route de Cherbourg.

Notre traversée s'accomplit sans incident remarquable. Il y a 15 jours, nous jetions l'ancre près d'une île qui se trouve presqu'en face du Cap St-Ignace.

— C'est ici notre première étape, me dit Levaillant. Venez visiter nos futurs magasins.

Je le suivis jusqu'au pied d'un arbre gigantesque dont les branches, dépouillées de leurs feuilles, semblaient des bras de géants prêts à nous saisir.

Le capitaine souleva une pierre à demi cachée par les broussailles et une échelle apparut à nos regards. Cet échelle nous conduisit dans une espèce de caserne, dont une grande partie était l'ouvrage de la nature.

— Nous serons très bien ici, dis-je au capitaine, pourvu que les Anglais ne nous découvrent pas.

Le capitaine se mit à rire :

— Soyez tranquille ; personne ne connaît l'existence de ce souterrain. C'est moi qui l'ai découvert en me promenant dans l'île, pendant que mes hommes renouvelaient notre provision d'eau douce. Prévoyant que cela pourrait me servir plus tard, je fis boucher l'entrée naturelle, trop visible, et pratiquer celle-ci.

On procéda au déchargement du navire, et trois jours plus tard, nous disions adieux à nos camarades qui ramenaient le navire en France.

Nous partîmes, le capitaine et moi, avec une escouade de 15 hommes pour commencer nos préparatifs d'hivernage. Ce fut la nuit que nous abordâmes à la côte sud.

En mettant le pied sur la terre ferme, nous nous trouvâmes en présence d'un individu armé d'un fusil, qui paraissait nous attendre.

Àla pâle lueur des étoiles, je reconnus Bob l'Indien :

— Quelle heureuse rencontre ! ami Bob, dis-je en lui serrant la main ; c'est un bon présage pour le succès de notre entreprise…

— Et vous pouvez nous donner des nouvelles de M. de Villarnay ? demanda le capitaine.

— Je l'ai laissé à St-Thomas, au mois de mai dernier ; il devait se fixer là.

— Vous allez venir avec nous, Bob, lui dis-je. Votre connaissance du pays nous sera très utile.

Bob resta un instant silencieux, puis s'adressant au capitaine :

— Connaissez-vous la côte sud ? dit-il.

— Oui. un peu, j'ai déjà chassé dans les montagnes, au sud de St-Thomas. C'est de ce côté que je veux m'établir avec ma troupe. Nous avons besoin d'un guide sûr et discret : Voulez-vous être cet homme, Bob ?

L'Indien serra la main du capitaine :

— J'accepte, dit-il. Je connais tout le pays à plusieurs lieues à la ronde, et j'ai l'habitude de le parcourir. Personne ne songera donc à suspecter mes démarches.

Bob prit la tête de la troupe. Tout en marchant, je lui dis qu'il serait notre capitaine pour l'hiver.

— Alors nous serons ensemble, comme avant la guerre ! dit-il tout joyeux.

Ce ne fut qu'après 24 heures de marche fatigante que nous atteignîmes l'endroit que nous jugeâmes le plus convenable pour un campement d'hiver. Nos hommes se mirent à l'œuvre, et à l'heure où je te parle, on met la dernière main à deux coquettes cabanes en troncs d'arbres, dont quelques-uns ont encore leurs branches. Tout se trouve sur la berge d'une petite rivière murmurante, que j'ai baptisée la rivière du « Retour » : car c'est de là que nous partirons pour revoir les nôtres. Nous allons garder dix hommes avec nous ; les autres vont retourner dans l'île avec le capitaine. Lorsque nos chasseurs auront une charge de fourrures

suffisante, ils se rendront, sous la conduite de Bob, au Cap St-Ignace. C'est là que nos compagnons de l'île viendront les rejoindre et apporter des provisions. »

— Maintenant, ajouta Philippe, prépare-toi mon bon : Bob et Corentin nous attendent. Je viens chercher le futur capitaine des « Chasseurs du Roi », conclut de Seilhac avec un éclat de rire.

49

LA VOLONTÉ D'ODETTE.

Georges de Villarnay avait écouté ce long récit en silence. La perspective de revoir son pays le comblait de joie, mais Odette ?... Allait-il l'abandonner au moment où il était sûr de la guérir ?...

— Tu viens me chercher, dit-il enfin, mais tu me donneras bien le temps de mettre cette enfant en sûreté.

— Ne peux-tu charger un autre de ce soin ? Ce serait très facile.

Georges ne répondit pas. Philippe se rapprocha de lui.

— Voyons, mon ami, dit-il, Il faut prendre une décision. L'heure s'avance et nous devons être loin d'ici demain. Je comprends qu'il t'en coûte de quitter cette enfant. Mais nous sommes liés par un serment... Tu pleures !... L'aimerais-tu cette malheureuse ?...

— Oui, je l'aime, et j'ai la certitude de la guérir ; mais pour cela, ma présence est nécessaire. La quitter, c'est la condamner à l'inconscience pour le reste de ses jours ! Tu comprends mon désespoir !...

— Il y un moyen bien simple de tout concilier : Emmène-là !

— L'emmener ? mais c'est impossible...

— Pourquoi impossible ? dit une voix douce à l'oreille de Georges, tandis que deux bras frêles entouraient son cou. Tu m'as dit, hier, que tu me conduirais chez nos amis, et tu veux partir ? Me laisser seule ici ?...

— Tu ne seras pas seule, petite Odette, Manette et Angèle te restent ; elles te conduiront à Québec.

— Et je ne veux pas te quitter, moi ! Lorsque tu ne seras plus là, tu sais ce bandeau de fer que tu as enlevé de mon front ! Eh bien ! il reviendra...

— Mais je ne puis t'emmener, chérie, dit Georges au supplice. Songe donc... il n'y a pas de femmes là où je vais. L'enfant eut un beau sourire ; elle se tourna vers Philippe.

— C'est vous, monsieur, qui venez chercher Paul ?

— Oui, mademoiselle.

— Alors, vous allez me permettre de vous suivre, n'est-ce pas ? ajouta-t-elle en posant sa main fine sur le bras du jeune officier.

— Je ne demande pas mieux, si cette bonne fille consent à venir avec nous ?

Odette prit les deux mains d'Angèle.

— Vous voulez bien, ma bonne ? dit-elle.

La vieille fille mit un baiser sur le beau visage penché vers elle.

— Je vous suivrai au bout du monde, ma chère petite, dit-elle.

Le jeune docteur causait à voix basse avec de Seilhac.

— On a enlevé Marguerite, la nuit dernière ; si je disparaissais cette nuit avec Odette, que va-t-on penser ?

— On pensera ce que l'on voudra, bagasse ! Vas-tu t'occuper des gens maintenant ?... L'essentiel, c'est de se rendre là-bas, et de ne pas faire pleurer cette enfant. Préparez-vous, mademoiselle Odette, j'ai décidé... Paul, nous allons partir.

La jeune fille serra la main de Philippe :

— Merci, dit-elle, je vous aimerai bien.

Puis elle vint s'appuyer sur l'épaule de celui qu'elle prenait pour son frère :

— Tu n'es pas fâché, dis Paul ?

— Non, ma chérie, tu seras notre bon ange là-bas ; mais tu seras sage, n'est-ce pas ? Marguerite n'est pas où nous allons.

— Mais je la reverrai, un jour ?

— Sans doute. Bob va s'en occuper, sois patiente...

L'enfant çassa la main sur son front.

— Ah ! oui, l'Indien qui apportait tes lettres chez M Bernier... je me souviens... Marguerite me parlait de lui...

Georges tressaillit ; Odette se souvenait… Oh ! non, ce n'était pas le moment de l'abandonner… Mais il lui restait une inquiétude :

— Le trajet ne sera pas trop fatigant ? demanda-t-il

— Bob m'a dit que tu possédais une voiture, nous allons la prendre et tu traverseras la rivière à gué, tu connais le passage. Nous traverserons les femmes en canot. La voiture peut nous conduire très loin, sois tranquille.

Georges mit dans la voiture tout ce qu'il voulait emporter et partit. Il devait attendre ses compagnons quelque part sur le chemin du roi, peu fréquenté à cette heure de la nuit. Odette et Angèle, chaudement vêtues suivirent de Seilhac, qui les conduisit sur la berge de la rivière.

Arrivé près d'un massif d'arbres, il siffla doucement. Aussitôt un carrosse, qui semblait surgir de l'ombre s'avança vers eux. Il était conduit par Bob, qui fit un geste d'étonnement en apercevant les deux femmes.

Philippe mit un doigt sur ses lèvres, et prenant Odette dans ses bras, il l'installa sur le banc du carrosse, à côté d'Angèle.

Georges les attendait sur la route. Il tendit la main à l'Indien :

— J'ai trouvé, près de moi, celles que vous cherchiez si loin, ami, dit-il à voix basse, mais on m'a de nouveau enlevé Marguerite.

— Laverdie ? demanda Bob.

— Laverdie est mort. On l'a trouvé sans vie près de la maison habitée par M Merville.

— Quel mystère se cache là-dessous ? murmura Bob pensif.

Odette s'approcha de lui.

— C'est vous qui nous apportiez les lettres de Paul, dit-elle. Vous retrouverez Marguerite, dis, monsieur Bob ?

— Oui, mademoiselle, avec l'aide de Dieu.

Odette, chaudement enveloppée, fut placée dans la voiture à côté de sa compagne. Le petit Breton monta sur le siège.

— Ça me connaît, de mener, dit-il à Philippe. J'étions le plus fin « meneu » (cocher) de cheu-nous ! N'ayez crainte, mon lieutenant, je vais rendre les dames à bon port.

On se mit en marche, éclairé par une splendide aurore boréale, dont les rayons capricieux traversaient le ciel en tous sens.

Odette s'était endormie. Les trois hommes suivirent la voiture en causant ; ils avaient tant de choses à se dire. La nuit passa vite, et le jour suivant les trouva au pied des montagnes qu'il fallait franchir pour arriver à leur destination.

Levaillant les attendait là avec le père Yves et deux autres chasseurs. Georges s'avança vers lui.

— Ne prononcez pas mon nom, dit-il à voix basse, en serrant la main du capitaine. Pour Odette, je suis Paul… Levaillant posa le doigt sur son front :

— Je comprends, dit-il… Odette avait reconnu son vieil ami. Elle vint lui tendre son front.

— Ah ! capitaine, qui je suis contente de vous voir, dit-elle. C'était si bon, autrefois, chez nos amis Jordan avec Lily.

— Vous les reverrez tous dans quelques mois, ma petite. À présent, il faut continuer notre route ; vous n'aurez pas peur de traverser cette grande forêt ?…

Odette jeta un regard sur les chasseurs, qui souriaient, gagnés par cette candeur d'enfant maladive… Elle vint tout près du vieux Breton :

— Voulez-vous me dire votre nom ? demanda-t-elle.

— Le père Yves, mam'zelle.

Odette s'appuya sur le bras du vieux marin :

— Vous serez papa Yves, dit-elle. Avec vous et le capitaine, je puis aller loin.

— Ah, ma doué ! s'écria le Breton, ce qu'elle est gentille tout de même, la chère mignonne !…

Et la petite caravane se remit en marche.

Le soir venu, on improvisa une cabane de branchages, où les deux femmes purent se reposer. Les hommes s'étendirent auprès du feu.

Ce fut vers les quatre heures, le lendemain soir, que nos voyageurs arrivèrent en vue du camp. Cette fin d'après-midi, pleine de soleil, mettait en relief les constructions grossières, où quelques petites branches, laissée aux troncs d'arbres, conservaient encore leurs feuilles. Odette battit des mains :

— Oh ! les drôles de maison, dit-elle. On croirait qu'elles ont poussé là toutes seules. C'est beau ici, capitaine, et je vais-m'y plaire beaucoup.

Tous les chasseurs étaient là pour recevoir les officiers. À la vue des femmes, le père Vincent grommela entre ses dents :

— Bon, des « créatures », ils ne manquaient plus que ça…

— Tais-toi, vieux grognard, dit Jacques. Cette bonne vieille nous sera très utile pour soigner nos habits et nous-mêmes. Et la demoiselle nous portera bonheur…

50

PAUVRE MARGUERITE !

Nous avons laissé Marguerite Merville aux prises avec la maladie. Pendant de longues semaines, son état inspira beaucoup d'inquiétudes à ses amis. Enfin un soir, elle ouvrit les yeux et sourit à Lilian qui se trouvait près du lit.

— Lily ! dit-elle. Où suis-je donc ? Est-ce un rêve ?…

M Jordan la serra dans ses bras, pendant que Harry, agenouillé près du lit, embrassait ses petites mains pâles.

— Vous êtes là tous, reprit la malade, dites-moi que je ne rêve pas ?…

— Non, dit Lilian, tu ne rêves pas, chérie. Tu vis, tu nous es rendue. C'est un douce réalité.

Marguerite sourit faiblement ; elle essayait de rappeler ses souvenirs, mais c'était trop pour ses forces. Elle se renversa en arrière et ferma les yeux.

— Laissez la reposer, dit le docteur qui était présent. Elle va dormir et je la crois sauvée. Seulement, pas d'émotion. Avez-vous des nouvelles de sa sœur ? ajouta le médecin à voix basse.

— Non, mais elle n'est plus chez sa belle mère ; elle a disparu le lendemain de la tentative d'enlèvement auquel j'ai arraché Marguerite. Mon ami, Georges de Villarnay, et sa servante sont disparus en même temps. Le docteur secoua la tête.

— J'ai eu l'occasion d'apprécier M. de Villarnay pendant sa longue maladie, dit-il. C'est un parfait gentilhomme qui n'est pour rien dans cette disparition. Il a, sans doute, été victime lui-même de quelque complot ténébreux.

— Mes soupçons se portent sur un pirate du nom de Kerbarec, sur le vaisseau duquel Laverdie devait transporter Marguerite. Cet individu devait connaître tout ce qui concernait les demoiselles Merville et Georges. Voyant son complice mort, et la récompense lui échapper, il s'est emparé d'Odette et de Georges qui possède les titres de la fortune des orphelines, et qui se trouve, de plus, le fils d'un comte immensément riche. Double chantage pour un scélérat tel que ce Kerbarec.

— Vous m'avez parlé d'un homme entrevu par vous, le soir du crime ?

— Oui, un quidam du nom de Ménard. On a interrogé son père, un cabaretier de la Basse-Ville ; il jure ses grands dieux que son fils n'a pas reparu. Mon cousin, Murray, a envoyé un émissaire à St-Thomas ; M Merville n'a pu lui répondre, le délire ne la quitte pas. Cet homme a fouillé la maison de Georges restée ouverte. Tout y indiquait un départ qui ressemblait à une fuite, mais pas un indice qui pût le mettre sur la trace des disparus.

Àpartir de ce jour, la convalescence commença pour la jeune fille. Elle s'était informée de sa sœur à plusieurs reprises, et, on lui avait répondu qu'Odette était bien portante et que Georges était bien certain de la guérir.

Le jour où Marguerite fut assez forte pour s'asseoir à la table de famille, Harry lui passa au doigt une magnifique bague, don du général Murray à sa future cousine, et lui apprit en même temps la mort du misérable Laverdie.

— Que Dieu lui fasse miséricorde ! murmura la jeune fille. Ô Harry ! c'est le calme pour nous, maintenant.

— Oui, aussi il faut soigner cette précieuse santé, afin d'être bientôt vaillante et forte.

— Je le veux bien, mais pour cela il me faut Odette. Vous irez la chercher, mon ami, ajouta Marguerite, en tendant les deux mains à son fiancé. Celui-ci avait pâlit.

— Vous ne répondez pas… vous pâlissez !… On me cache quelque chose… Parlez, je n'ai donc pas fini de souffrir ?…

— Par pitié, calmez-vous, ma pauvre chérie, dit le jeune homme que l'exaltation de la pauvre enfant effrayait. Ayez du courage. Odette n'est plus chez M Merville. Elle est partie avec Georges…

— Partie !… elle, ma petite Odette… Et où sont-ils ?

— Nous l'ignorons, mais vous connaissez Georges… Avec lui, Odette est en sûreté, soyez en sûre.

Et comme Marguerite secouait la tête d'un air incrédule, le jeune homme lui fit part de ses soupçons concernant le chef de

bandit ; il lui raconta la visite de Tape-à-l'œil, et la certitude exprimée par le vieux matelot que le pirate, voyant l'affaire manquée, pourrait la reprendre pour son propre compte.

— C'est une affaire de chantage, conclut Harry, il s'agit d'attendre. Georges est en mesure de payer une forte rançon. Au printemps, nous les verrons arriver sains et saufs.

— Mais elle, ma petit sœur, parmi ces bandits ?...

— Soyez tranquille, ils doivent être traités en prisonniers de marque. Et puis la servante de Georges est partie avec eux.

— Cela me rassure un peu... Mais vous, dit Marguerite en s'adressant à M Jordan, vous qui étiez l'amie de ma mère, croyez-vous que M. de Villarnay soit un homme d'honneur ?

— Oui, ma chérie, répondit M Jordan avec conviction. Ce jeune homme a passé deux mois sous notre toit. Je puis te certifier que ce n'est pas seulement de figure qu'il ressemble à Paul, mais de cœur aussi.

— Moi aussi, je puis te le certifier, dit Lilian. J'ai retrouvé chez ce jeune homme, toutes les délicatesses et les aspirations généreuses de notre cher disparu.

— Assez d'émotions comme cela, dit Harry en s'avançant. À demain, chère petite fiancée ; nous allons tous prier pour que Dieu nous rende bientôt notre petite sœur.

Après le départ du jeune officier, Lilian conduisit Marguerite dans la chambre qu'elle partageait avec elle. Maggy les attendait, elle vint embrasser Marguerite.

— J'ai voulu féliciter, dès ce soir, la fiancée de mon cher « boy », dit-elle. Bonne nuit mes chéries.

— Bonne nuit, chère vieille amie, ne nous oubliez pas dans vos prières.

— Vous n'êtes jamais loin de mon esprit, répondit l'Irlandaise. Et elle s'éloigna.

Lilian causa longtemps avec son amie. Pour la première fois, elle lui fit part de ses projets d'avenir, lui raconta son court roman d'amour, hélas ! brisé par la mort de son fiancée. Marguerite l'écoutait en silence ; ainsi, elle avait souffert ce martyre, cette Lily si calme sous sa gaieté sérieuse, et Georges l'avait consolée, il avait plaidé sa cause. Ses amies avaient raison ; elle ne douterait plus. Bientôt, bercée par les douces paroles de Lilian, elle s'endormit.

51

TRISTE RETOUR.

Plusieurs semaines s'écoulèrent encore. Marguerite, complètement rétablie, travaillait avec Lilian qui préparait son trousseau pour le couvent.

M. Jordan, qui suivait les travailleuses d'un œil un peu inquiet, dit un jour à Lilian :

— Marguerite travaille beaucoup pour toi, Lily, mais c'est à charge de revanche ; il faudra que tu l'aides aussi.

— Je ne demande pas mieux, cher oncle, répondit la jeune fille en riant. Mais savez-vous que ce ne sera plus un trousseau de nonnette que nous aurons à confectionner ?

— Sois sans inquiétude, dit à son tour M Jordan, je me charge des emplettes à faire.

— Nous avons le temps, bonne amie, dit Marguerite. Je ne puis songer au mariage, aux toilettes, tant que je serai dans l'incertitude sur le sort de ma sœur. Comment pourrais-je m'occuper de ces choses, avec l'idée que ma pauvre Odette souffre peut-être loin de moi ?

Harry, informé par sa tante de la résolution de la jeune fille, la supplia de changer d'avis.

— Je suis désolée de vous faire de la peine, mon ami, mais je vous supplie de ne pas insister. D'ailleurs, cette situation ne peut s'éterniser. Trois personnes ne disparaissent pas ainsi sans laisser de traces.

Au même moment, Maggy vint dire qu'un homme de la campagne désirait parler à M. Jordan.

— Faites-le entrer, dit celui-ci.

Un vieillard entra ; il tendit une lettre. M. Jordan la prit et la parcourut rapidement :

— C'est de Nanette, dit-il. Voici ce qu'elle contient, monsieur :

« Si Marguerite n'est pas malade, dites-lui que je la conjure de venir au plus tôt. Madame n'en a pas pour longtemps à vivre, et je ne sais où donner la tête. Venez, ma petite chérie, consoler votre pauvre Nanette. »

Cette lettre, incohérente, était presqu'illisible. Nul doute, la pauvre vieille avait dû l'écrire en pleurant.

— Qui vous a donné cette lettre ? demanda M. Jordan.

— C'est mam'zelle Nanette elle-même. Ma fille Françoise est engagée là. La dame a eu une attaque d'aploplexie et comme Nanette s'tirait les ch'veux, M. le curé lui a dit d'aller quérir la demoiselle.

— Vous allez retourner, mon ami, et dire à Nanette que je conduirai moi-même, M Merville.

— Ma pauvre Nanette ! dit Marguerite, comme elle doit se désoler, toute seule avec une mourante et des étrangers, là-bas, dans ce coin perdu. Nous allons partir tout de suite, n'est-ce pas, bon ami ?

— Pas ce soir, ma petite. La traversée du fleuve est difficile, il vaut mieux attendre le jour.

— Comme tu vas nous manquer, mignonne, dit M Jordan, et quels ennuis t'attendent encore.

— J'aurai l'espérance de vous revoir, la joie d'être utile et, peut-être, de sauver une âme. Dieu est si bon ! Et puis, ajouta la jeune fille en posant sa main sur le bras de son fiancé, vous viendrez me voir, Harry, toutes les fois que votre service le permettra. Ah ! si nous avions des nouvelles…

Le jeune officier soupira ; il ne savait plus que dire, occupé qu'il était par un doute, à mesure que le temps se faisait plus long sur ces disparitions mystérieuses.

On partit, le lendemain, par une belle matinée d'hiver. Le voyage fut rapide, le soleil n'était pas encore couché, lorsque les premières maisons de St-Thomas apparurent aux regards des voyageurs.

Le soleil, sur son déclin, incendiait les vitraux de la petite église, et faisait briller, comme autant de pierres précieuses, les girandoles de givre qui s'accrochaient aux branches des arbres.

Ce fut avec un froid mortel au cœur que Marguerite souleva le marteau placé sur la porte basse. Nanette ouvrit et poussa un cri de joie en reconnaissant la jeune fille.

— Marguerite ! mon enfant je te retrouve. Monsieur Jordan, vous allez me la laisser, pas vrai ?

— Oui, ma bonne, mais il ne faut pas qu'elle se fatigue, elle a été très malade, vous savez ?

— Oui, je sais. L'envoyé du général me l'a dit. Ah ! quelles successions de malheurs !... Notre Odette... M. Georges... perdus, enlevés... Qui sait !...

— Personne n'a rien vu, rien entendu ? demanda Marguerite.

— Rien de rien, ma chère petite. M. Georges m'avait fait conduire Odette chez lui, pour qu'elle ne voit pas les cadavres. Elle a passé toute la journée avec Angèle. Lorsqu'elle vous demandait, on lui disait que vous étiez à Québec et qu'elle irait vous rejoindre. Le soir, M. Georges apporta des remèdes pour madame, et me dit qu'il conduirait Odette chez M. Jordan le lendemain et que l'enfant dormirait dans la chambre d'Angèle. Il me dit encore qu'aussitôt Odette en sûreté, il se mettrait à votre recherche. Ménard lui inspirait des soupçons. Il comptait, qu'une

fois à Québec, avec l'aide de M. Harry il pourrait découvrir le misérable.

— Et qu'avez-vous pensé, en apprenant cette nouvelle disparition ? demanda Jordan.

— Dame, monsieur, j'ai pensé que les compagnons de Laverdie, qui connaissaient toute l'histoire, ont enlevé Odette et le docteur, dans l'espoir d'obtenir une grosse rançon de celui-ci que l'on dit très riche.

— Harry pense comme vous Nanette, dit la jeune fille.

— Maintenant, vous allez souper dit Nanette. Voyez, la table est servie.

— J'accepte, dit M. Jordan. Cette longue route m'a donné appétit. Viens Marguerite, tu dois avoir faim.

— Pas beaucoup, dit la jeune fille en souriant. Je vais prendre un verre de lait avec vos bons biscuits, Nanette.

— Comment se porte votre maîtresse ?

— Bien mal, monsieur, et si changée. Une vraie ruine ! On a fait venir un médecin de Québec. Il a dit comme ça, qu'elle était finie. C'est Françoise qui en a soin ; elle bat la campagne tout le temps. Ah ! elle est bien punie, la malheureuse !

— Pourvu qu'elle se repente, dit M. Jordan en se levant de table. À présent, je pars, il fait beau et la lune éclaire comme en plein jour. Si tu avais des nouvelles avant nous, envoie un messager. Si nous en avons, nous, Harry ne se fera pas prier pour venir. Au revoir, ma chère petite ; au revoir, ma bonne Nanette, soignez bien notre petite chérie. C'est à vous que je la confie, vous savez !

Il embrassa Marguerite, serra la main de Nanette et sortit, suivi par celle-ci.

Marguerite, restée seule, éclata en sanglots. Elle espérait si peu, elle…

Nanette, en rentrant, la gronda pour son peu de courage. Tout en pleurant avec elle, elle la caressa, la berça avec des paroles d'espoir, et comme l'heure était avancée, elle la déshabilla et la mit au lit. Bientôt, brisée par la fatigue du voyage, Marguerite s'endormit en gardant dans sa main celle de la fidèle servante, qui la veilla toute la nuit.

52

REPENTIR.

Marguerite essaya d'abord d'organiser sa vie, afin de laisser le moins de prises possibles au désœuvrement. Elle assistait à la messe tous les matins et trouvait une grande consolation à prier librement dans la petite église, un peu sombre, où l'on pouvait s'isoler dans l'ombre d'une colonne, de façon à se croire toute seule avec Dieu. Elle y revenait, chaque soir, demander à Dieu le courage et la patience, afin de supporter sa vie d'inquiétudes et de tristesses. Elle avait ses livres favoris, les délicats ouvrages auxquels Odette donnait autrefois une collaboration active, mais son esprit était de ces pages, si goûtées lorsqu'elles étaient lues par la douce voix d'Odette. Les fins ouvrages, eux-mêmes, avaient perdu leurs attraits, puisque la petite sœur n'était plus là

pour en prendre sa part. C'est ainsi qu'en voulant échapper au souvenir, il la poursuivait avec la persistance d'une hantise.

D'autre part, la maladie de M Merville s'aggravait de jour en jour, le délire ne la quittait presque plus. Ses cris et ses plaintes énervaient la jeune fille et troublaient son sommeil. Dans ses rares moments lucides, Ellen réclamait la présence de sa belle-fille, et la suppliait de lui pardonner, et c'était des scènes de désespoir qui achevaient d'épuiser la pauvre enfant.

Le bon curé, qui s'intéressait à cette jeune fille si éprouvée lui conseilla de retourner à Québec.

— Vous n'êtes pas utile ici, mon enfant, dit-il, et la vie dans cette maison n'est pas bonne pour vous. Que feraient ces pauvres filles, si vous alliez tomber malade à votre tour ! Si vous voulez, j'enverrai un messager chez vos amis ?

— Je crois que cela ne sera pas nécessaire, répondit Marguerite. M. O'Reilly, mon fiancé, doit venir cette semaine. Vous avez raison, monsieur le curé, l'atmosphère de cette maison me tue. Vous direz vous-même à ma bonne Nanette qu'il est nécessaire que je parte, à cause de ma santé.

— Soyez tranquille, mon enfant, j'arrangerai les choses.

Mais il était trop tard pour Marguerite ; le lendemain, elle fut incapable de quitter son lit. Il n'y avait pas de médecin dans les environs. Le bon curé prescrivit quelques remèdes qui produisirent une réaction salutaire. Le danger était écarté, pour le moment du moins.

— Je crois une rechute, dit le curé à Nanette. La moindre émotion peut amener une syncope, et alors, tout serait à craindre… Et

dire que c'est l'inquiétude qui fait mourir cette enfant…

— Priez Dieu qu'il fasse un miracle, monsieur le curé.

— Dieu n'abandonne pas ceux qui mettent leur confiance en lui, ma bonne Nanette. Il aura pitié de ces pauvres petites.

Marguerite reprenait un peu de force, elle marchait maintenant dans la maison, et paraissait reprendre ses habitudes, lorsqu'un beau matin, elle reçut la visite d'Harry, qui s'inquiéta en la voyant si pâle :

— Mais vous êtes malade, ma pauvre chérie ! s'écria-t-il, et moi qui venait vous chercher…

Marguerite sourit en tendant les deux mains à son fiancé.

— Je ne supporterais pas le voyage, dit-elle, mais j'espère que dans quelques semaines, je serai assez forte pour vous suivre. J'ai hâte de quitter cette maison.

Le jeune homme passa une partie de la journée près de sa petite amie. Ils causèrent de leur prochain mariage et du retour d'Odette. Harry annonça à sa fiancée que son cousin Murray enverrait au printemps un navire à la recherche de Kerbarec, car il était persuadé, lui aussi, que le corsaire était l'auteur de l'enlèvement. Marguerite souriait à ces propos qui mettaient un peu de baume dans son âme. Elle paraissait si calme ; Harry la quitta, le cœur plus léger, en lui disant : « Dans un mois ».

Quelques jours plus tard, M Merville voulut faire venir Marguerite dans sa chambre ; Nanette s'y opposa en lui disant que la jeune fille, reprise par une grande accès de faiblesse était incapable de quitter son lit.

— Alors, vous allez me conduire chez elle, dit Ellen. Je veux la voir.

On dut satisfaire à ce désir. Comme Ellen ne pouvait marcher, ce fut assise dans son fauteuil que les deux servantes la transportèrent près du lit de Marguerite.

La jeune fille, plus blanche que les dentelles de ses oreillers, se souleva un peu et tendit la main à sa belle-mère.

— Vous sentez-vous mieux, Ellen ? demanda-t-elle.

M Merville joignit les mains.

— Vous vous inquiétez de ma santé ! Vous m'avez donc pardonné, Marguerite ?

— Oui, je vous ai pardonné, dit la jeune fille. Vous souffrez, Ellen ! Priez Dieu, il soulagera vos souffrances…

— Dieu !… dit la malade avec un geste d'effroi, je l'ai tant offensé…

— Votre repentir effacera vos fautes.

— Mes fautes ! dites mes crimes… Écoutez, je vais tout vous dire.

— Non, non, cria la jeune fille. J'en sais assez… je vous ai pardonné de bon cœur, Ellen, mais laissez le passé où il est… Confessez-vous à un prêtre, et le calme reviendra dans votre âme… Adieu, ces scènes me brisent… Laissez-moi mourir en paix… Et, brisée par l'émotion, la jeune fille se renversa en arrière, sans voix, et presque sans souffle.

— Non, vous ne mourrez pas ! s'écria M Merville. Ô mon Dieu ! prenez ma vie, je vous l'offre… mais sauvez cette enfant que j'ai tant fait souffrir, et qui m'a pardonné… Pitié pour elle, et pardon pour moi. Mais le délire revenait. Ellen se mit à marmotter des mots sans suite, et, on la ramena dans sa chambre.

Nanette essaya de ranimer Marguerite. Ne pouvant réussir, elle s'assit, et en cherchant à réchauffer les mains glacées, de la jeune fille dans les siennes, elle se mit à réciter son chapelet.

N'espérant plus rien de la terre, la bonne vieille suppliait le ciel de venir à leur aide.

Son appel devait être entendu.

53

BOB L'INDIEN.

Nanette priait toujours ; elle sentait battre sous sa main le cœur de Marguerite ; un peu de chaleur revenait à ses doigts, et la prière de la bonne fille continuait toujours plus fervente, à mesure que le temps s'écoulait et que la nuit commençait à envahir la chambre.

Tout à coup, un pas rapide résonna sur la neige durcie, on monta les degrés du perron et le marteau, soulevé par une main impatiente, retomba avec un bruit sonore.

Françoise courut ouvrir et Nanette, anxieuse, entendit une voix d'homme prononcer son nom. Alors, elle ouvrit la porte, et

se trouva en face de Bob l'Indien. Nanette le connaissait, elle l'avait vu deux ans auparavant chez M Bernier.

— C'est vous, Bob ! dit-elle. Je crois que c'est Dieu qui vous envoie… Ma pauvre Marguerite se meurt !…

Bob tressaillit.

— Elle est ici ! s'écria-t-il.

— Venez, dit simplement Nanette.

Et elle l'entraîna près du lit.

Àla vue de la jeune fille, pâle et les traits tirés, plus semblable à une morte qu'à une personne vivante, le sauvage ne put retenir un cri de désespoir :

— Mon Dieu !… elle est morte !…

— Non, dit Nanette, en posant sa main sur le cœur de la jeune fille, le cœur bat encore, faiblement il est vrai, mais il bat.

L'Indien avait retrouvé son calme habituel.

— Donnez-moi un peu d'eau et une cuillère, dit-il. Je vais essayer de faire cesser cette syncope.

Nanette lui présenta un verre d'eau. Bob y jeta quelques racines retirées de sa poche, et attendit. Bientôt l'eau se colora d'un rose pâle. Alors Bob, aidé par Nanette, en fit avaler quelques gouttes à la jeune fille.

Puis, tombant à genoux, il cacha sa tête dans ses mains.

— Vous ne permettrez pas qu'elle meure, mon Dieu ! s'écria-t-il, elle est trop jeune, trop belle et trop aimée pour mourir ! Ah !

prenez ma vie, moi qui ne suis la première affection de personne. Sauvez-la, et je jure de me consacrer aux missions.

Les sons déchirants de cette voix avaient tiré la jeune fille de son sommeil de mort. Elle ouvrit les yeux, et sourit à la figure baignée de larmes qui se penchait vers elle.

— Je vous attendais, dit-elle d'une voix faible.

— Ne parlez pas, buvez plutôt, dit Bob en présentant le verre à la malade. Celle-ci but docilement, et murmura : « Odette ?… »

— Odette est heureuse, et je vous conduirai près d'elle. Pour cela, il faut être docile. Avez-vous du vin ici, Nanette ?

Nanette sortit, et revint avec une carafe qu'elle posa sur la table. Bob versa un demi-verre de vin auquel il ajouta du sucre et les racines restées dans le premier verre qu'il avait préparé.

Il brassa le tout longuement, puis il revint vers le lit.

— Il faut boire ceci, mademoiselle, dit-il. Vous n'êtes plus seule, et vos souffrances sont finies… Dormez pour revoir Odette, ajouta-t-il très bas, en posant sa main sur le front de la jeune fille. Demain, j'aurai une longue histoire à vous raconter. Soyez tranquille, Nanette et moi, nous restons près de vous.

Marguerite prit la main de Nanette et la garda dans la sienne.

— Quelle bonne nuit je vais avoir, dit-elle. La première depuis de longs mois. Merci, Bob, mon frère. Oh ! que je suis heureuse…

Ses yeux se fermaient ; elle murmura encore, « Je suis heureuse… » et elle s'endormit.

— Vous l'avez sauvée, monsieur Bob, dit Nanette. Oh ! que M. Harry va être content, il est parti désespéré, l'autre jour.

— Mais il ne faut pas qu'il sache. Nanette, comprenez-moi bien ma bonne. Je puis vous conduire vous et Marguerite auprès d'Odette, mais je ne puis dire où elle est. C'est un secret duquel dépend la vie de plusieurs personnes. Je suis lié par un serment, donc vous me promettez le silence.

— Oui, monsieur Bob. Je suis assez contente de penser que je vais revoir ma petite Odette.

Le lendemain, Marguerite reposée par une bonne nuit de sommeil, s'éveilla plus forte. Ses deux fidèles gardiens ne l'avaient pas quittée.

— Que vous êtes bons, dit-elle, et que je me sens bien ce matin. Donne-moi un peu de bouillon, Nanette. Celle-ci apporta une tasse pleine que la jeune fille avala jusqu'à la dernière goutte.

— À présent, dit-elle, en s'installant commodément sur ses oreillers, vous allez dejeûner tous deux près de moi, puis Bob me racontera l'histoire qu'il m'a promise.

Pendant le déjeûner, Bob, à voix très basse, fit part aux deux femmes de tout ce qui pouvait les tranquilliser sur la position de la chère Odette.

— À présent, je pars tranquille, acheva le jeune sauvage en serrant la main des deux femmes. Je compte sur votre discrétion. Lorsque je reviendrai, mademoiselle sera guérie. Silence et adieu !...

Après son départ, Marguerite dit à sa vieille amie :

— Lorsqu'il reviendra, je serai forte… En effet, avec le bonheur, les couleurs revinrent aux joues de la jeune fille. L'ange aux ailes noires qui planait sur sa tête depuis de longs mois, avait disparu, chassé par ces deux forces invincibles : L'amour et le repentir.

54

LE PETIT CAMP.

Nous retrouvons le campement des chasseurs par une belle soirée des premiers jours de mars.

Une grande animation régnait dans la grande pièce où la plus grande partie des chasseurs étaient réunis.

Le père Vincent mettait la dernière main au souper qui répandait une odeur délicieuse. Un jeune Canadien, du nom de Charlot, taquinait le vieux cuisinier, dont l'humeur grognon excitait sa verve railleuse, à la grande joie des chasseurs.

— Père Vincent, disait l'espiègle, mon père avait semé des patates dans son jardin ; savez-vous ce qui est venu ?

— Mais des patates, imbécile !

Le gamin fit une grimace comique.

— Vous n'y êtes pas, père Vincent. Il est venu des cochons qui les ont tous mangées.

— Arrête un peu, mon galopin, j'vas t'faire rire du monde !… Et grandissant un bâton, l'irascible vieux se précipita sur le jeune

garçon qui sauta par-dessus la table, et vint tomber dans les bras d'un chasseur qui entrait.

— Qu'est-ce qui t'prend, mon p'tit gars ? dit le vieux Breton. Encore de tes méchants tours, j'suppose ?

Les compagnons du père Yves entraient à leur tour. Ils étaient six uniformément vêtus de capots, de couvertes blanches et coiffés de bonnets de la même couleur.

Un hourra général accueillit leur arrivée.

— Doucement les amis, dit Marcel, un loustic à figure de singe. Vous n'avez pas l'air de penser que j'somme des grands personnages, quasiment comme on dit des m'sieu su vo't respect. Voyons, père Vincent, vous aimez les « devins » (énigmes, etc) devinez ce que nous sommes ?

— Pas d'autres que vous autres, tas d'innocents ! riposta le bonhomme toujours grincheux.

— Pas du tout, mon père Vincent, dit Corentin. Ce que vous avez devant vous, c'est sensément, comme qui dirait des habitants de l'autre monde, des revenants en personne naturelles, sans mentir.

Un éclat de rire accueillit cette boutade du petit breton.

— Vous êtes bien gais, ce soir, les enfants, dit Georges en entrant.

— Il y a de quoi aussi, capitaine, riposta Marcel en clignant de l'œil, figurez-vous que les bons habitants de St-Thomas ont une peur effroyable de nous. Ils disent, comme ça, que nous sommes des loups-garous déguisés en r'venants.

— Tant mieux, dit Georges en riant. Restons fantômes, puisque fantômes il y a. Alors on vous a vus ?

— Faut croire, capitaine, car hier, en nous enr'venant, j'avais laissé les autres à l'entrée du bois, pour chercher de l'eau à une « r'source » que j'connais. Y avait des bûcheux (bûcherons) pas loin qui parlaient des fantômes blancs, et disaient que c'était les pauvres âmes qui étaient mortes pendant la guerre, qui erraient dans la campagne pour demander des prières.

— Quelle bonne farce ! dit Philippe. Alors nous pouvons voyager sans crainte.

— À condition de rester fantômes, répliqua Georges. Nous n'avons plus qu'un voyage à faire, il ne faut pas donner l'éveil. À propos, je ne vois pas Bob, il était pourtant avec vous !

— Oui, mais il est resté au p'tit camp avec Jacques ; ils avaient des provisions à déposer là.

— Bob aime ben ça l'p'tit camp ! dit le père Vincent. Qu'est-ce qui peut ben manigancer là-dedans ?

La haute taille du père Yves se dressa devant le cuisinier :

— À qui en as-tu, vieux grognard ? dit-il. On vit avec Bob, Corentin, Jacques et moi. Viens donc l'attaquer, si tu l'oses, espèce de commère.

— Mais ce n'est pas un sauvage, dit le bonhomme exaspéré, ça vous a des manières de m'sieur. Et pis ses yeux couleur de violette !... J'en ai vus des sauvages, moi qui vous parle, ils n'ont pas des yeux comme ça.

— Cela ne prouve que votre envie de critiquer, père Vincent, dit Georges sévère. Depuis mon arrivée au Canada, j'ai pu apprécier toute la loyauté qui se cache sous cette personnalité mystérieuse. Il doit y avoir un grand secret dans la vie de cet homme, mais le soupçonner d'une bassesse ! jamais !... Georges avait parlé avec une vivacité qui ne lui était pas coutumière ; les perpétuelles insinuations du cuisinier l'agaçaient, car elles pouvaient troubler la paix de ce petit royaume qui lui avait été confié.

— Bien dit, approuva Philippe qui riait dans sa barbe de l'air piteux du vieux Vincent. Voyons, Yves et toi Corentin, allons rejoindre les amis au petit camp.

Une fois dehors, Corentin éclata de rire :

— M'est avis qui l'a mis à sa place, le capitaine, ce vieux grognon de père Vincent.

— C'est ben bon pour lui, dit le vieux Breton, accuser ce pauvre garçon, qui a les yeux de mam'zelle Yvonne...

— Qu'était-ce cette demoiselle Yvonne, père Yves ? demanda de Seilhac.

— Elle ! c'était la fille du baron de Kermor, notre châtelain. Mam'zelle Yvonne était ma sœur de lait, et jusqu'à quinze ans, nous avons vécu ensembles, puis je suis parti faire mon apprentissage de marin sur les vaisseaux du roi, et lorsque je revins au pays, le baron et sa famille étaient partis en Amérique.

— Vous n'avez jamais prononcé ce nom en présence de Bob ?

— Non, mais c'est une idée, mon lieutenant.

On était arrivé au petit camp, sorte de hutte dont l'architecture ne cédait en rien à celui de la clairière. Voici dans quelles circonstances il avait été bâti. Dès le début de la saison, Georges avait divisé ses hommes en deux groupes. Le premier, composé de Charlot et de deux autres Canadiens, fut confié à Marcel, un ancien chasseur rompu à toutes les fatigues de cette vie d'aventures. L'autre escouade des deux Bretons et du Normand déclarèrent qu'ils suivraient Bob, qui devait les initier aux mystères de cette vie si nouvelle pour des gars qui connaissaient mieux l'océan que le plancher des vaches, disaient-ils.

Un soir, que la neige tombait à plein ciel, et que le vent soufflait en tempête, Marcel et ses compagnons furent surpris par la nuit à une demi-lieue du camp. Ils se blottirent sous des amas de branches coupées à la hâte, et ne durent leur salut qu'à la douceur exceptionnelle de la température, qui tournait à la pluie. Mais le lendemain, ils résolurent de se construire un abri sérieux. Georges, informé, approuva leur projet, dit à Bob d'en faire autant pour lui et ses hommes, de sorte que les deux escouades de chasseurs eurent leur abri respectifs, et il arrivait souvent que les chasseurs ne revenaient que le samedi au campement général.

Le camp de Bob était placé sous l'ombre de gros sapins, qui l'entouraient d'un rempart accessible seulement par une petite ouverture, pratiquée à coup de hache. On comprend que la cabane n'avait pas été longue à construire, les branches hautes avaient été entrelacées et formaient un toit naturel que l'on avait recouvert d'écorces de bouleaux. Les basses branches, coupées à hauteur d'homme laissaient à découvert un espace irrégulier, mais assez spacieux pour abriter plusieurs personnes. Dans un

angle, des morceaux de toile à voile et de chaudes couvertures formaient des lits, sinon confortables, du moins très commodes.

Un petit poêle, apporté de l'île entretenait une douce chaleur dans cette pièce, éclairée par une lampe à l'huile.

— On s'inquiète de vous au camp, dit Corentin, allez-y avec le lieutenant, nous passons la nuit ici. N'est-ce pas frère Yves ?

— Oui, répondit le vieux Breton. On est bien ici.

55

CE QUE C'ÉTAIT QUE BOB L'INDIEN.

Un grand changement s'était produit chez Marguerite. Avec l'espérance, la santé était revenue, et la jeune fille avait repris ses visites à l'église et ses occupations habituelles.

M. Jordan était venu, inquiet à la suite du voyage où Harry avait trouvé sa fiancée si faible ; mais il était reparti, rassuré sur l'état de santé de la jeune fille. Bob arriva un soir, et sourit en apercevant la jeune fille, dont le teint coloré et les yeux brillants n'avaient plus rien de la Marguerite d'antan.

— Je vous attendais avec impatience, mon ami, dit-elle, en lui tendant la main, allez-vous venir me chercher bientôt ?

— Dans une quinzaine de jours, j'espère, mais ce n'est pas un palais que j'ai à vous offrir.

— Que m'importe, pourvu que je voie Odette.

Un silence tomba entre eux : Marguerite comparaît dans sa pensée, l'Indien qu'elle avait connu deux années auparavant, et le jeune homme aux manières distinguées qui se trouvait devant elle.

Cette idée la fit rire ; elle posa sa main sur le bras de Bob :

— Vous parlez très bien pour un enfant de la forêt, mon ami !

Le jeune homme tressaillit, l'instant était venu, de tout dire à Marguerite.

— Je suis Français par ma mère, dit-il, mais mon père était Indien. Écoutez : Mon grand-père maternel se nommait le baron de Kermor, il était Breton. Ainsi que plusieurs de ses compatriotes, il était venu au Canada pour refaire sa fortune. Il n'avait qu'une fille, Yvonne, une enfant de 20 ans, blonde comme Odette. Une tribu sauvage, dont le chef avait eu le bonheur de recevoir une instruction supérieure, voyait souvent la jeune fille, et dans son cœur il souhaitait de l'avoir pour épouse. Il confia son secret au missionnaire qui avait fait son éducation et qui continuait de le guider par ses conseils. Le bon prêtre lui dit d'attendre, que la jeune fille ne pouvait quitter son père que la maladie minait chaque jour.

Un jour, on vint chercher le jeune chef de la part du baron… Il trouva Yvonne en larmes et le vieillard qui touchait aux dernières limites de la vie.

— Approche Robert, dit-il. M. le curé affirme que tu aimes ma fille, je te la donne ; sois bon pour elle…

Il mourut une heure plus tard, heureux de laisser sa fille sous la garde de l'homme, dont il avait pu apprécier les qualités.

L'union des deux jeunes gens fut heureuse, et lorsqu'un an plus tard, un fils naquit, ils crurent avoir fait un pacte éternel avec le bonheur.

L'enfant reçut au baptême les noms de Robert-Yvon.

Le petit Robert avait de son père, les cheveux d'un noir de jais, mais il avait les traits délicats de sa mère et les yeux couleur de violette.

— Les vôtres, murmura Marguerite.

Bob sourit et continua. J'avais huit ans lorsqu'une tribu voisine implora le secours de mon père contre un ennemi commun. Il partit après les plus tendres adieux, nous laissant ma mère et moi en proie à l'inquiétude.

Deux jours après son départ, un de ses guerriers, couvert de blessures, arrivait au village avec la nouvelle que mon père et sa troupe étaient tombés sous les coups des cruels Iroquois qui, grisés par leur victoire, marchaient vers notre village qu'ils avaient juré de détruire. Il fallait fuir.

Ma mère fit un paquet de quelques hardes, des provisions pour le voyage et nous partîmes droit devant nous. Nous n'avions plus qu'une idée : mettre le plus de distance possible entre nous et nos ennemis.

Le soir du deuxième jour, les forces de ma mère étaient à bout ; elle se laissa tomber sur l'herbe et ferma les yeux. Je crus qu'elle allait mourir. J'appelai au secours : Un vieillard qui sortait de derrière un bouquet d'arbres, s'avança vers moi.

— Sauvez ma mère, monsieur ! criai-je. Voyez, elle est là toute blanche… Sauvez-la.

— Pauvre petit ! dit l'inconnu en se penchant vers ma mère qu'il souleva dans ses bras. Ne crains pas, ta mère vit ; regarde, elle ouvre les yeux.

En effet, ma mère revenait à elle, elle esseya de se mettre debout.

— Appuyez-vous sur mon bras, ma pauvre enfant, et ne craignez rien. Je suis le comte de Mériadec…

— Et moi, Yvonne de Kermor, dit tout bas ma mère.

— Yvonne ! la petite Yvonne que j'ai fait sauter sur mes genoux. La fille de mon vieil ami ! Ah ! chère petite ! comme nous allons vous soigner.

Le comte nous installa dans sa maison, où il vivait avec deux serviteurs. Comme il était très riche, il mit tout en œuvre pour faire oublier à ma mère les chagrins qui avaient brisé sa vie.

On m'avait placé au Séminaire de Québec. Mon bienfaiteur avait fait des démarches auprès d'amis puissants à la cour. Ancien officier des armées du roi, lui-même, il avait droit aux faveurs royales. Aussi il obtint pour moi, à la grande joie de ma mère, le droit de reprendre le titre et le nom de mon grand-père maternel.

Sous les soins délicats et l'affection paternelle du comte de Mériadec, la santé de ma mère était revenue, et, tout en gardant un souvenir attendri à ceux qu'elle avait perdus, elle jouissait, avec délices, de la douce vie qui lui était faite.

D'un caractère naturellement sérieux, tous mes goûts tendaient vers le sacerdoce. La vie de missionnaire surtout m'attirait.

Je m'en ouvris à mon bienfaiteur, lorsque mes études terminées, il m'interrogea sur mes projets d'avenir…

— J'avais rêvé de te garder près de nous, mon enfant, car je suis très vieux, et ta mère et toi me donnez l'illusion d'une famille. Tu seras mon héritier, les seuls parents que je possède sont de petits cousins, très riches eux-mêmes. Cependant, je ne m'opposerai pas à ta sainte vocation, mais tu ne connais pas ce monde que tu veux quitter. Veux-tu attendre six mois ? Tu n'as que 21 ans.

Comment refuser une telle demande ! Le comte me présenta dans le monde, comme son fils adoptif et son héritier. J'avais un beau nom. Je fus accueilli partout avec bienveillance, mais les plaisirs ne me disaient rien et je demeurais froid au milieu de cette foule brillante qui ne vivait que pour le plaisir.

M Merville, votre belle-mère, était alors l'une des reines de cette société frivole. Je la voyais souvent en compagnie de Laverdie et d'une jeune femme que l'on disait veuve d'un officier français. Cette femme produisit sur moi une impression étrange. M Merville, qui la patronnait dans le monde, la présenta à moi comme l'épouse idéale qu'un jeune homme de mon rang devait rêver.

— Laverdie est très épris de cette jolie Gabrielle de Nérac, me dit-elle un soir, en confidence, mais depuis qu'elle vous a aperçu, je crois que vous lui avez donné le coup de foudre.

— Et vous pensez que je serais agréé ? dis-je tout joyeux.

— Je le crois, mais elle est très pressée de se remarier, elle n'a pas de fortune, et sa fierté répugne à accepter une position subalterne.

— J'en ferai une reine, dis-je au comble du bonheur.

Je fis part à mon bienfaiteur et à ma mère de mon intention d'épouser la belle Gabrielle. Le comte secoua la tête :

— Il court d'étranges bruits sur le compte de cette belle veuve, dit-il. On prétend que c'est une espionne au service de l'Angleterre. Son désir de se marier, n'a pour but que de s'implanter dans la société québecquoise, afin de servir impunément nos ennemis.

Je promis d'être prudent, mais je n'étais pas convaincu.

Mon bienfaiteur avait gardé de sa vie de marin, le goût des promenades sur l'eau, et souvent, lorsque le temps était calme, ma mère l'accompagnait.

Une après-midi, que tous deux étaient partis pour une de ces promenades, je me rendis dans les bois avoisinants « Beaumanoir », où je savais rencontrer M Merville et son amie. Je passai là une après-midi délicieuse ; j'avais la certitude d'être aimé. Je revins au logis le cœur en fête. Hélas ! une nouvelle terrible m'y attendait : Mon bienfaiteur et ma mère s'étaient noyés presqu'au début de leur promenade.

Ils étaient là, dans le grand salon éclairé par la lumière funèbre des cierges, leurs figures étaient calmes et reposées. On eut juré qu'ils dormaient.

La douleur et le remords torturaient mon âme. Au lieu d'aller me griser là-bas, de propos mensongers peut-être, pourquoi ne les avais-je pas accompagnés ?

Les funérailles eurent lieu le surlendemain. Comment ai-je passé ces jours ? Je ne le sus jamais.

Les héritiers vinrent avides et anxieux. On ne trouva pas de testament. On me laissait mes hardes, mes livres et le droit d'habiter ma chambre jusqu'à ce que j'eus trouvé une position.

Dans mon désarroi, je me rappelai que l'un de mes camarades de collège était possesseur d'une maison de commerce à Montréal. Je résolus d'aller lui demander une position. J'avais un peu d'argent, économisé sur la pension que me servait mon bienfaiteur ; je résolus de partir le lendemain, mais je ne pouvais partir sans dire adieu à celle que je nommais ma fiancée.

Je me rendis donc au lieu où elles passaient de longues heures chaque jour, et je me dissimulai derrière les arbres. Bientôt des voix joyeuses se firent entendre, le cœur me battait bien fort. C'était Laverdie qui parlait ;

— Ton mariage est à l'eau, ma belle Gabrielle, disait-il. Vraiment, Ellen, vous n'avez pas la main heureuse. Votre belle-fille jette feu et flamme lorsque vous lui parlez de m'épouser. Et votre jolie espionne ne veut plus de votre jeune peau-rouge.

— Espion vous-même ! cria Gabrielle. Croyez-vous que je ne vous connais pas, vous et cette belle dame qui pose à la vertu. Quant à mon mariage, s'il eut été possible avec le brillant baron de Kermor, il serait ridicule avec le sauvage obligé de travailler pour vivre.

— Vous ne l'aimiez donc pas ? demanda M Merville.

L'aventurière éclata de rire.

— Allez-vous jouer à l'ingénue ! ma chère, dit-elle. En aviez-vous de ce bel amour pour votre vieux baron de mari ?

— Ce n'est pas la même chose, riposta M Merville. Ce jeune homme n'est pas à comparer à…

— Mais c'est un naïf et un raffiné, interrompit Gabrielle, et je doute encore si la grande fortune du comte de Mériadec aurait pu me faire supporter un mari aussi insipide.

— Je vous avais bien jugée, reprit M Merville. C'est pour cela que je voulais jeter ce benêt entre vos griffes d'aventurière.

— Voyons, pas de gros mots, dit le chevalier. Les loups ne se mangent pas entre eux, mes belles. Nous avons trop d'intérêts communs pour nous disputer.

Je n'en entendis pas davantage. Je m'enfuis, la tête perdue, désespéré.

Lorsque le sentiment de la vie me revint, j'étais couché sur un tas de feuilles sèches, recouvert d'une chaude couverture. Au mouvement que je fis, une jeune fille qui portait le costume indien, s'avança :

— Mon frère est mieux ? dit-elle.

— J'ai la tête bien lourde… Où suis-je donc ? demandai-je.

— Mon frère a été bien malade, dit un vieil Indien qui se trouvait près du feu. Le soleil a disparu vingt fois derrière la grande

montagne, depuis que le père Fleur-des-bois l'a apporté mourant dans son « wigwam ».

— Et vous me soignez depuis ce temps ? dis-je. Où m'avez-vous trouvé ? Je ne me rappelle de rien.

— J'ai trouvé mon frère sans vie sur la grève de Beauport ; je l'ai réchauffé… Il vivait, mais son esprit était parti.

— M. le curé nous a aidés à vous soigner, dit la jeune fille. Vous êtes guéri, j'espère…

La mémoire me revint peu à peu, et avec elle, un dégoût si profond pour le monde qui s'était montré si cruel pour moi, que je résolus de vivre avec ces bons Indiens qui me comblaient de soins.

Le curé s'intéressait beaucoup à eux. C'était lui qui avait instruit la jeune fille. Il m'apporta des livres, de sorte que pendant ma convalescence, je continuai à l'instruire. Elle était douée d'une intelligence surprenante chez une enfant des bois.

Le père mourut six mois après mon arrivée. La douleur de la jeune fille fut grande ; le père n'était plus là et il fallait nous séparer. Le bon curé me consulta sur mes projets d'avenir.

— Ils sont bien simples, dis-je ; continuer la vie que je mène depuis que je suis ici. Le curé me regarda, anxieux.

— Je lis dans votre pensée, mon père, dis-je. Mon cœur est fermé à l'amour ; vous connaissez mon histoire. Je sais que Fleur-des-bois m'aime et j'ai pour elle une affection de frère. Je l'épouserai, afin qu'elle, au moins, soit heureuse.

Nous fûmes mariés quinze jours après, et nous allâmes nous établir à la Rivière Ouelle. Ce fut là que je vis pour la première fois messieurs de Villarnay et de Seilhac après leur naufrage. La douce vie que me faisait la dévouée créature que j'avais épousée, avait ramené le calme dans mon âme et endormi mes douleurs. La culture, la chasse et la pêche suffisaient à nos besoins. Ma femme, dont j'avais perfectionné l'éducation, partageait mes goûts pour l'étude. C'était le calme après la tempête…

Un jour, que je m'étais attardé à la chasse, je ne retrouvai au retour, qu'un monceau de cendre et quelques os calcinés ; les incendiaires étaient passés par là, et j'étais encore seul au monde. Jusque-là, j'étais resté sourd aux bruits de guerre qui étaient parvenus jusqu'à moi… Qu'importait à celui qui avait rompu avec le monde, ces luttes entre puissances… Ce coup de tonnerre m'éveilla de mon indifférence coupable. J'étais Canadien, je me devais à ma patrie. Après les derniers devoirs rendus aux restes mortels de celle qui avait été mon bon ange, je rejoignis Georges de Villarnay et son cousin. Plus tard, je connus votre frère et je fus mis au courant des persécutions dont vous étiez l'objet… Ainsi, c'était la même femme qui avait brisé ma vie, qui faisait votre malheur !… Sans rien dire à personne, sans faire connaître mon histoire, je jurai à moi-même de seconder vos amis dans leur tâche. Après que M Merville fut disparue avec vous de Québec, je me mis à votre recherche et j'ai parcouru une grande partie du Bas-Canada à cet effet. Nous avions souffert par la cruauté des mêmes personnages, cela ne créait-il pas entre nous des liens sacrés ?

— C'est le secret de l'intérêt que je vous porte, continua le jeune homme, dont une émotion continue faisait trembler la

voix. Aussi, lorsque je vous vis aux prises avec la mort, je n'hésitai pas : je promis si Dieu vous rendait la santé de me consacrer aux missions… Et je tiendrai ma promesse… Le jour où vous serez l'épouse d'Harry, je vous dirai adieu à tous pour suivre ma première vocation.

— Et pourquoi nous quitter, mon ami ? demanda Marguerite. Vous pourrez demeurer avec nous. Notre amitié vous aidera à oublier le passé. Vous êtes jeune encore ; à votre âge, la vie n'a pas dit son dernier mot.

— Le dernier mot pour moi, Marguerite, c'est la robe du missionnaire et son existence mouvementée. Croyez-moi, enfant, il est des souvenirs qui ne s'effacent pas…

— Pauvre ami ! murmura Marguerite.

Robert de Kermor appuya sa tête sur sa main et resta longtemps silencieux. Marguerite respecta cette douleur, à laquelle un instinct secret lui disait qu'elle n'était pas étrangère.

56

LA MORT D'UNE COUPABLE.

Le silence embarrassant menaçait de se prolonger lorsque Françoise entra en disant :

— Venez vite, madame se meurt !

Marguerite prit la main de Robert.

— Venez, mon ami, dit-elle doucement.

Ellen, déjà livide sous la lumière crue qui tombait d'une haute fenêtre, paraissait toucher aux limites extrêmes de la vie. Bob eut un sursaut répulsif, en constatant ce que le vice avait fait de cette femme, qu'il avait connue dans tout l'éclat de la jeunesse et de la beauté.

Marguerite s'approcha du lit, mais Bob demeura près de la porte, incertain s'il devait avancer… La malade délirait.

— Ils sont tous là !… disait-elle. Marguerite, viens-tu me maudire !… Laverdie et Gabrielle qui m'avez aidée à pousser cet enfant, qu'était Robert de Kermor, vers le suicide… vous avez péri tous deux, laissez-moi mourir à mon tour… Mais que vois-je ?… les morts sortent-ils du tombeau ?…

Robert s'avança vers le lit et s'agenouilla à côté de Marguerite.

— Je ne suis pas mort, dit-il d'une voix douce. Revenez à vous, madame, j'ai été sauvé par miracle et je vous pardonne… Ellen joignit les mains.

— Marguerite aussi m'a pardonnée… Oh ! que Dieu est bon !… Mes deux victimes vont prier pour moi…

Elle se tut, épuisée. Nanette rentrait avec le prêtre.

— Elle n'a que peu d'instants à vivre, dit-il. Je vas lui administrer les derniers Sacrements.

En un clin d'œil, tout fut prêt pour l'auguste cérémonie. Il était temps. Le bon curé n'avait pas terminé la dernière prière lorsqu'un grand cri s'échappa des lèvres de la malheureuse Ellen.

— Robert !… Marguerite !… priez… Oh ! priez pour moi !…

La grande coupable était devant Dieu.

Marguerite lui ferma les yeux ; mais elle-même brisée par cette scène pénible, dut s'appuyer au bras de Robert pour regagner sa chambre.

Le curé les avait suivis, il serra la main de Bob qu'il connaissait.

— Vous viendrez me voir avant de reprendre vos courses, ami Bob ?

— Oui, monsieur le curé, j'ai un conseil à vous demander.

— Vous serez le bienvenu, mon enfant.

— Monsieur le curé, dit alors la jeune fille, voudrez-vous être assez bon de vous charger de tout ce qui est nécessaire pour les funérailles de M Merville ? Voici de l'argent, je voudrais que l'on place une croix sur sa tombe. Si la somme n'est pas suffisante, vous m'avertirez.

Le curé compta l'argent et se mit à rire.

— Le service anniversaire se trouve payé d'avance, dit-il, et il restera de l'argent pour des messes. Au revoir, mes enfants. À bientôt Bob.

Et le bon curé regagna son presbytère.

— Il faut que je vous quitte aussi, dit Bob. J'ai une longue course à faire. Je vais être quelques jours sans revenir. On commence à s'inquiéter là-bas de mes fréquentes absences. On est un peu jaloux de la confiance que me témoigne M. de Seilhac. Mais

ces randonnées fréquentes pourraient inquiéter Georges et je trouve qu'il a assez d'inquiétudes sans cela.

— Il faudra pourtant qu'il me rende Odette.

Bob secoua la tête.

— Odette ne voudra pas quitter Georges ; elle est trop attachée à lui. Sa guérison est certaine, mais quand elle saura la vérité, je crois qu'elle n'hésitera pas à suivre en France M. de Villarnay.

— Ainsi, je ne l'aurai retrouvée que pour la perdre, dit Marguerite avec un geste désespéré. Que me restera-t-il ?

Bob devint très grave.

— Ce qui vous restera ! dit-il avec force. L'amour d'Harry O'Reilly et la chaude affection de la famille Jordan ; il vous restera la douce certitude d'avoir fait le bonheur de votre sœur en la confiant à l'homme loyal qu'est Georges de Villarnay. Ah ! Marguerite, combien de pauvres déshérités paieraient du meilleur de leur sang, ces bienfaits que vous oubliez…

Sa voix se brisa, et Marguerite comprit qu'elle avait été trop loin.

— J'ai été injuste, dit-elle. Merci, mon ami de m'avoir arrêtée sur cette route ; je laisserai Odette parfaitement libre, mais il faut que je la vois.

Robert s'était ressaisi.

— Vous congédierez Françoise, aussitôt après les funérailles, dit-il. Alors Je viendrai vous chercher, vous et Nanette. Mais silence, même avec Harry : s'il insiste pour vous emmener, dites-

lui que vous voulez passer encore quelques jours, ici, pour vous rétablir complètement. À bientôt, ma petite sœur. Soyez prête.

— Je le serai, mon frère Robert, dit la jeune fille en serrant la main de Bob qui s'élança hors de la chambre.

Marguerite revint près de la couche funèbre, où reposait celle qui l'avait tant fait souffrir. Nanette veillait seule ; la jeune fille et la servante récitèrent le chapelet, puis la bonne vieille reconduisit sa jeune maîtresse à son lit.

Le surlendemain, eurent lieu les funérailles de M Nadeau. On lui avait laissé ce nom pour éviter les questions indiscrètes. Une croix fut placée sur sa tombe avec un nom « Ellen », et au bas, on pouvait lire les dernières paroles prononcées par la mourante : « Priez pour moi. »

Quelques jours plus tard, Françoise remerciée de ses services et rétribuée largement par Marguerite, quittait la maison close pour n'y plus revenir.

Et le lendemain de ce jour, le bruit courut dans le village que M Nadeau et sa servante étaient disparues.

57

LES INQUIÉTUDES DU PÈRE VINCENT.

Bob était de retour au camp depuis quelques jours ; les chasseurs, et surtout le père Vincent, l'avaient interrogé sur sa longue absence, mais il s'était contenté de hausser les épaules en riant.

Ce silence exaspérait le vieux cuisinier qui voulait savoir ce qu'il supposait du secret du sauvage.

— Vous avez été ben longtemps, Bob ! dit-il.

— Vous trouvez ! dit le jeune homme, railleur.

— Ben oui, on travaille nous autres. On se promène pas.

Un éclair de colère passa dans les yeux de l'Indien.

— Je ne reconnais à personne le droit de m'interroger, répliqua-t-il. J'obéis au capitaine et au lieutenant. Venez père Yves. Et suivi du Breton, il gagna la porte du camp où se trouvait Odette.

Le père Vincent était furieux. Il avait cru que quelqu'un des chasseurs prendrait son parti. Aussi, devant l'immense éclat de rire qui avait accueilli la riposte de Bob, le vieux serra les poings avec rage :

— Oui, riez bandes d'innocents !... Quand les Anglais vous grilleront la « couenne » comme des porcs, vous rirez pas tant, tas de craqués bonnasses !

— Je l'connais Bob, moi, dit Corentin, j'ai passé l'hiver avec lui. C'est un bon gars, rangé comme une fille, et qui s'mettrait dans le feu pour nous épargner une misère. Pourquoi que vous le haïssez, mon père Vincent ?

— C'est un sournois qui nous causera des malheurs... J'sus quasiment sûr que c'est un espion !

Charlot poussa Corentin du coude.

— Laisse-moi faire, dit-il à voix basse. Je vais le faire changer d'air.

Et les mains dans ses poches, il s'avança vers le vieux qui grognait toujours.

— Vous parlez comme un gros livre, père Vincent, dit-il d'un air bonasse. Voulez-vous me dire quelle est la chose la meilleure et la plus mauvaise en même temps ?

— Bon, encore tes plans d'fou, laisse-moi tranquille.

— Pas si fou que ça, mon vieux ; c'est la langue. Une bonne langue fait du bien ; mais une mauvaise ne vaut pas l'diable.

Le père Vincent qui n'avait pas la conscience tranquille sur le chapitre de la langue se fâcha tout rouge :

— Toé, mon galopin du diable, tu vas avoir l'fouète, je va…

Il voulut se jeter sur Charlot, mais celui-ci, avec l'agilité d'un écureuil, bondit sur un banc et s'accrochant aux aspérités des patois à peine dégrossies ; il gagna une excavation qui se trouvait dans un angle du toit.

— Venez me prendre, père grogneur, dit-il en lui faisant un magistral pied de nez.

Le bonhomme trépignait de colère. Les chasseurs riaient, frappaient des mains, c'était un tapage à ébranler le ciel. L'entrée du lieutenant rétablit un peu de calme.

— On dirait d'une ville prise d'assaut, dit-il, en s'efforçant de garder son sérieux devant toutes ces figures encore contractées par le rire. Voyons, qu'y a-t-il ?

— C'est ce damné insécrable, dit Vincent en montrant Charlot qui cassait des petites branches et les jetait sur le poêle. L'atti-

tude de l'espiègle était si comique que Philippe ne put garder son sérieux.

— Ah ! c'est toi, méchant gamin ! Arrive à l'ordre !…

Charlot dégringola de sa haute position et vint tomber sur les épaules de Philippe.

— Voilà lieutenant. Celui-ci secoua un peu le gamin incorrigible.

— Va te coucher maintenant, dit-il.

— Pardon, mon lieutenant, dit Jacques, le Normand : Nous avons fait les fous, et notre chapelet n'est pas dit.

— À genoux !

Tous s'agenouillèrent ; Philippe les imita, et pendant un quart d'heure, les sublimes invocations se succédèrent, implorant le ciel pour les êtres chers dont ils étaient séparés depuis si longtemps.

— Bonsoir les amis, dit Jacques. Nous allons coucher au petit camp, ce soir.

Tous trois sortirent, et le père Vincent grommela :

— C'est bête, ils vont encore partir pour aller j'n'sais où ; au saba, peut-être. Ben, ah ! que j'ai hâte d'être loin d'icite. Si on m'y r'prend un aut'hiver… j'veux ben être pendu !…

— Par le cou ! dit l'endiablé gamin qui pouffait de rire sous sa couverture. Mais tous les chasseurs s'étaient endormis, et bientôt le silence, qui régnait dans la hutte, ne fut troublé que par les ronflements des dormeurs et le cri lugubre des hiboux perchés

sur le toit. Laissons-les dormir en paix, et rejoignons nos amis dans le camp voisin.

58

LES SAUVAGESSES.

En voyant entrer Bob et le vieux Breton, Odette qui causait avec Georges s'était levée pour venir à leur rencontre.

— Oh ! qu'il y a longtemps que je ne vous ai pas vus, dit-elle. D'où venez-vous donc, papa Yves ? Et vous, mon ami Bob, vous m'avez bien manqué tous les deux. Odette s'était transformée, la santé brillait sur son visage, ses yeux avaient perdu leur fixité morne, mais un voile existait encore entre elle et le passé.

Bob et ses compagnons du petit camp plaisaient beaucoup à la jeune fille. Les deux Bretons surtout l'amusaient par leurs naïves légendes de la vieille Armorique.

— Comment va la santé, mademoiselle Odette ? demanda Bob.

— Très bien, mon ami, mais je serais mieux encore si je pouvais me souvenir... Il y a quelque chose qui m'échappe... Oh ! si Marguerite était là !...

— Vous seriez heureuse de la revoir ? dit Robert tout bas.

— Oui, il y a si longtemps qu'elle est partie, et puis, lorsqu'elle sera là, je me souviendrais...

— Laissons le passé où il est, petite sœur, dit alors Georges. Ce long hiver touche à sa fin, et nous partons pour la France où de

bons amis nous attendent.

— Et vous viendrez voir notre Bretagne mam'zelle Odette. Et l'on vous montrera nos dolmens et nos menhirs ; je vous conduirai au manoir, habitée autrefois par notre demoiselle Yvonne, que de grands malheurs ont frappée et dont la vieille demeure est maintenant déserte.

— Elle était jolie cette demoiselle Yvonne ? demanda la jeune fille soudain intéressée.

— Blonde comme vous, et des yeux de violette pareils à ceux de notre ami, Bob.

— Quel est le nom du manoir ? demanda Georges.

— Le manoir de Kermor.

Bob tressaillit et devint mortellement pâle, mais il se contint, et s'adressant à Georges :

— Je pars avec mes hommes pour une excursion de quelques jours. Je serai revenu lors du dernier voyage des chasseurs, j'espère ; si je ne reviens pas à temps, Marcel peut me remplacer. Bonsoir mademoiselle Odette. Bonsoir capitaine.

— Je vais avec vous au petit camp, dit Philippe. Tu permets Georges ?

— As-tu envie de les accompagner ?

— Peut-être… Si je ne reviens pas demain, sois sans inquiétude.

— Bon voyage, murmura le capitaine, un peu rassuré par la présence de Philippe sur le but de cette excursion mystérieuse,

dont il ne savait pas le premier mot. « Mentez, il en restera toujours quelque chose, » a dit Voltaire.

Georges de Villarnay était brave, trop loyal pour être accessible aux suppositions malveillantes, mais les insinuations journalières du père Vincent le mettaient mal à l'aise. Sa responsabilité était si grande. Odette le regardait anxieuse.

— Tu as quelque chose qui te contrarie, Paul ?

— Non, ma chérie, mais tu comprends que je sois préoccupé un peu. Il y a tant de choses à préparer pour le départ.

— Tu emmènes ma bonne Angèle ?

— Si elle y consent, je ne demande pas mieux, dit Georges avec un clin d'œil significatif à la vieille fille.

— Je n'ai pas de parents dit celle-ci, personne ne s'inquiétera de moi ; je vous suivrai au bout du monde, ma petite mignonne.

— Nous sommes d'accord, Odette. Va dormir à présent, il est dix heures. Beaux rêves, petite sœur.

Les deux femmes disparurent derrière le rideau de toile qui fermait leur chambre, et le capitaine se jeta sur son lit.

On causait gaiement sur la route du petit camp. Philippe et Corentin racontaient des histoires impossibles, de sorte que le trajet ne parut pas trop long aux deux boute-en-train.

Jacques, le Normand, les attendaient près du poêle.

— Ainsi, père Yves, dit Bob lorsque tout le monde fut assis, vous avez connu M de Kermor ?

— Pourquoi me demander cela ? dit le Breton en se levant, tout pâle.

— Je suis son fils… dit simplement Bob.

— Ah ? ma doué ! s'écria Yves en sautant au cou du jeune homme, le fils de ma compagne d'enfance que j'ai tant pleurée…

— Oui, mon ami, c'est une longue histoire, qui vous expliquera combien était difficile mon rôle de sauvage.

On fit cercle autour de Bob, et l'on écouta avec attention ce long récit. Bob glissa légèrement sur son intrigue avec l'espionne, mais il avait prononcé le nom de M Merville, et Philippe demanda :

— Ainsi, cette femme a causé votre malheur ; savez-vous ce qu'elle est devenue ?

— Elle est morte repentante. M Merville et moi l'avons assistée à ses derniers moments. Et maintenant, conclut Robert, avec votre permission lieutenant, nous allons chercher Marguerite.

— Et j'y vais, monsieur de Kermor, répliqua de Seilhac en tendant la main au jeune homme.

— Et nous ? dirent les deux Bretons.

— Vous viendra aussi, mais je veux rester Bob encore quelque temps ; vous m'entendez père Yves, dit Robert en frappant sur l'épaule du bonhomme.

— Ma doué, grommela celui-ci, en serrant la main qui s'appuyait sur son épaule, et dire que ce beau garçon-là est le p'tit

gars de not'demoiselle ! Cela me chavire le cœur, quand j'y pense…

— M Merville sait-elle où nous sommes ? demanda Philippe. Et comment allons-nous faire pour l'enlever ainsi, sans attirer l'attention ?

— Elle est prévenue. Je me suis procuré deux costumes de sauvagesse. J'ai ici un capot d'étoffe grise et un bonnet de même couleur ; vous allez les revêtir. Vous vous rendrez à la maison close, à la tombée de la nuit, et vous remettrez le paquet à Marguerite. Je vous attendrai avec mes hommes dans les aulnes qui bordent la rivière, et nous emmènerons nos deux sauvagesses.

— Bien penser, dirent les chasseurs en battant des mains.

— Moé, dit Jacques, on me laisse pour garder la maison et faire la popote, j'vas t'y en faire un fricot pour r'cevoir la demoiselle.

— Si quelqu'un t'interroge, tu leur diras que je les renseignerai à mon retour, dit de Seilhac en riant.

59

LES FANTÔMES BLANCS.

Depuis quelques mois, le paisible village de St-Thomas, affolé par les événements tragiques dont il avait été le théâtre, se trouvait dans un état d'agitation inusité. Pensez donc… Une pareille série de disparitions mystérieuses, de meurtre même, se produisant coup sur coup, sans qu'il fut possible de trouver une trace

quelconque… Il n'en fallait pas plus pour troubler les cervelles des commères, mâles et femelles de la localité. Abstraction faite même de certains de ces individus, chez qui cet organe semble problématique.

On ne s'abordait plus sans se communiquer des suppositions, toutes plus étranges les unes que les autres, et les jeunes filles ne sortaient plus après le coucher du soleil. On comprend que, pour une population déjà excitée par tant d'événements inexplicables, la disparition de Marguerite et de Nanette n'était pas propre à calmer les esprits.

On interrogea Françoise : celle-ci répondit que mam'zelle Marguerite, n'ayant plus besoin de ses services, l'avait congédiée en lui payant ses gages, et lui donnant, en plus, toute la garde-robe de M Nadeau. Elle ne savait pas autre chose ; force fut donc aux curieux de s'en tenir aux conjectures…

On racontait, en se serrant autour de la grande cheminée que, dans les nuits sans lune, on voyait une procession de fantômes, tous blancs, descendre des hauteurs du « Rocher Noir », pour aller se perdre dans la Basse-Bretagne.

Il y a quelques années, on voyait encore au bord du « Bras St-Nicolas », tout près de l'entrée du joli pont qui traverse cette rivière à Montmagny ; on voyait, dis-je, une petite maison d'une vingtaine de pieds carrés, dont le rez-de-chaussée se composait d'une unique pièce.

Au temps où se passe mon récit, cette maison était occupée par une veuve que les gens appelaient la mère Laponne. C'était une grande et forte commère, qui ne craignait rien, ni personne, excepté le bon Dieu, car elle était fort dévote. Elle travaillait tout

le jour, pour qui voulait l'employer, et le soir, elle vendait de l'eau-de-vie aux gens du village. Comme la boisson était très rare, les « veillées » chez la mère Laponne étaient souvent « sèches » comme les gosiers prohibitionnistes… Mais on y venait quand même, quitte à se contenter de bière d'épinette. N'avait-on pas la ressource de jouer aux cartes, aux dames et de se conter des histoires impossibles.

Le soir où nous pénétrons chez la mère Laponne, un groupe composé d'une dizaine d'hommes se trouve réuni autour de la table où trône une cruche de taille imposante.

Naturellement, la conversation roulait sur les événements qui venaient de bouleverser la paroisse. La mère Laponne, les poings sur les hanches, pérorait au milieu du groupe, qui l'écoutait avec attention :

— Il s'en passe de belles dans la paroisse les amis, disait la veuve, c'est quasiment effrayant de voir les gens disparaître ainsi du jour au lendemain… Vous savez que j'suis pas peureuse !… Ben, croyez-moi si vous voulez, les frissons m'en passent sur la peau, quand je pense qu'on est pu en sûreté dans sa maison… Savez-vous que M Marguerite, la fille à M Nadeau, et sa servante sont disparues depuis deux jours !

— Oui, on l'a entendu dire, répondit un des hommes ; mais c'est t'y vrai ça ? la mère.

— Si c'est vrai ! Ben q'trop, allez. On a ouvert la porte, on a trouvé les armoires vides, et tous les bijoux et l'argent disparus, et il paraît qui y en avait, tout ça est parti !… On ne m'ôtera pas de l'idée que les « Fantômes Blancs » sont pour quelque chose là d'dans.

— Bah ! dit Toinoche, c'est un nouveau tour du notaire Ménard, tout ça. Cet homme a porté malheur à la paroisse.

— Infernal bavard ! s'écria la veuve en colère, faut-y en avoir du toupet pour parler comme ça ? Mais tu sais ben, canaille d'ivrogne, que M. l'notaire n'est pas r'venu icitte, depuis l'automne dernier.

— Voyons, la mère, ne vous montez pas sur vos grands chevaux. Qui vous a dit qu'y a pas r'venu à la sourdine ! On l'connaît l'gas, et tout l'monde s'laisse pas enjôler par ses belles façons.

Un formidable éclat de rire ébranla la salle ; tous ceux qui étaient là, connaissait le penchant de la mère Laponne pour le notaire qui l'employait souvent pour l'ouvrage de sa maison.

— Tas d'canailles de polissons ! grommela la veuve en gagnant le haut de sa maison, comme je vous étranglerais tous, bande de langues vlimeuses !

— Ça veut dire rien de bon, c't'affaire-là, mes enfants, dit le père Louison, un vieux à barbe grise. La fin du monde n'est pas loin, allez. On voit des choses trop effrayantes.

— C'est inquiétant tout de même, dit un autre. On n'avait jamais rien vu de pareil dans la paroisse, même pendant la guerre.

— La mère Laponne a raison, dit José, un grand gars qui fumait dans un coin. Ce sont les maudits fantômes qui sont la cause de tout. Vous vous rappelez, vous autres ? hein !… C'est pas longtemps après l'meutre, qu'on les a vus pour la première fois.

— Vous êtes un garçon d'esprit posé, dit alors la veuve qui descendait des hauteurs où elle avait passé sa colère. Vous n'accusez

pas les honnêtes gens, vous, et on peut vous dire ce qu'on pense. Ben, j'cré que si on mettait la main sur ces espèces de loups-garous, et sur Bob l'Indien, toutes nos misères seraient finies.

— Bob rôde dans le pays depuis des années, dit le père Louison, on a jamais rien eu à lui reprocher.

— Pourtant il doit savoir quelque chose, répliqua la veuve, car on le voit presque toujours par ici, dans l'temps ousque les fantômes s'promènent. Si on pouvait le poigner, une bonne fois ; y faudrait bien qu'il parle.

— Ouida, ma commère, dit Toinoche en riant, vous en parlez à votre aise. C'est-y vous qui vous chargerez d'aller prendre Bob au collet ? J'voudrais ben vous y voir…

Le vieux Louison hocha sa tête grise.

— On badine pas avec ces choses-là, mes enfants, ça les attirent, voyez-vous !

— Vous êtes vieux, père Louison, riposta Toinoche, j'sommes pas peureux nous autres, les jeunes. On…

Il n'eut pas le temps d'achever… La porte de la maison venait de s'ouvrir, et la haute taille de Bob l'Indien se dressa devant les buveurs épouvantés.

Le brave Toinoche, lui-même, était devenu blanc comme un linge.

Sans paraître les remarquer, Bob se dirigea vers la maîtresse de la maison, et lui mit une pièce d'argent.

Celle-ci lui tendit une bouteille et il sortit aussi silencieusement qu'il était entré.

On se regarda un instant ; toutes les figures étaient blêmes et l'on aurait entendu voler une mouche.

Un coup de sifflet, qui déchira l'air, un instant après les fit s'approcher de la fenêtre.

Bob avait disparu, mais là-bas, découpant sur le ciel gris leurs silhouettes blanches, six ombres se voyaient vaguement sous la neige qui commençait à tomber.

— Hein ! qu'est-ce que je disais ! remarqua José dont les dents claquaient. Les autres se signèrent.

— C'est des loups-garous, mes enfants, dit le père Louison. On badine pas avec les loups-garous allez, c'est des hommes méchants qui prennent c'te forme après le soleil couché : Y fait pas bon de tomber dans leurs griffes, j'vous le dis !...

— M'est avis qu'on devrait aller s'coucher, dit un autre. J'aurais trop peur plus tard, si on les rencontrait...

— Allons, dit Toinoche, qui continuait à faire le brave quoiqu'il fut pâle à faire peur, c'est pas dangereux, tout ça... Buvons un coup, ça va nous r'monter l'Canayen...

On remplit, les gobelets qui furent vidés jusqu'à la dernière goutte.

— Une histoire, père Louison, dit l'un des hommes. Racontez-nous une histoire épeurante, une histoire de loup-garou.

Le père Louison ne se fit pas prier. Il ôta sa pipe de sa bouche, s'essuya les lèvres avec le revers de sa manche et croisant ses jambes l'une sur l'autre, il commença :

— C'est bon d'vous dire, mes amis, que c'est pas un conte que j'vas vous conter, mais une vérité vraie. J'ai été quasiment témoin de la chose, qui s'est passée dans ma famille, puisque mon frère, Michotte, en a été l'héros, comme on dit dans les livres. C'était donc après les récoltes ; y commençait à faire noir, quand mon frère, Michotte, partit du moulin pour s'en r'tourner chez lui, au Rocher. Quand il eut passé les dernières maisons, il entendit courir derrière lui ; y se r'tourne, c'était une gros bélier noir, dont les yeux brillaient comme des tisons, qui suivait la voiture. Mon frère met son cheval au trot : le bélier ne fait ni deux, y saute sur le derrière de la charrette ; j'vous mens pas, mes amis, mé mon pauv'e frère sentait les cornes du bélier qui lui brûlaient l'dos. L'cheval filait comme une belle poussière. On aurait dit qu'il avait aussi peur que son maître qui se faisait petit sur le devant de la voiture, en faisant force signes de croix et marmottant toutes les prières qui passaient par la tête. Arrivé à la montée, il se dit : « Si j'débarque pour ouvrir la barrière, j'sus un homme fini ; sautons par-dessus, hop !... ». Il enlève son cheval et saute la barrière qui avait bien, j'voudrais pas mentir, cinq bons pieds de hauteur. Il franchit la « montée » à toute allure, et vint s'arrêter tout tremblant auprès du perron. Mon frère, sans regarder derrière lui se précipita dans la maison, barra sa porte du mieux qu'il put, et se fourra dans son lit, sans dire un mot à personne. Le lendemain matin, l'homme engagé trouva le cheval à la même place, la pauvre bête avait eu assez chaud qu'elle avait encore le corps couvert d'écume. Le bélier noir était parti. Depuis c'soir-là, mon frère, Michotte, est assez peureux qu'il peut pus sortir tout

seul, le soir. Et pourtant, c'était un homme que mon frère, j'vous l'dis !

— Ta, ta, ta, dit l'endiablé Toinoche, on le connaît Michotte un vieil ivrogne qui lève le coude plus souvent pour boire un verre, que pour faire le signe de croix ! Allons nous, coucher. Bonsoir, la mère !

— Ô jeunesses ! mâchonna le vieux que ses accolades à la cruche avaient rendu larmoyant, pourtant mon frère, Michotte, n'était pas un menteur… Et sur cette parole consolante, il suivit ses compagnons, non sans faire de nombreux zigzags.

— Tu ne t'imagines pas la Catiche, dit-il à sa femme, comme il a neigé à soir ; les chemins vont être trop « boulants » pour aller au bois.

La Catiche, en femme bien apprise, se contenta de sourire en aidant son vieux à se mettre au lit… Le bonhomme rêva qu'il était poursuivi par des loups-garous qui dansaient une ronde infernale sur l'air de « De Profundis ».

60

VIVENT LES NUITS SANS LUNE.

Nos lecteurs ont, sans doute, reconnu les chasseurs dans l'apparition fantastique qui vient de terroriser les clients de la mère Laponne.

Ils se rendaient, comme d'habitude, au Cap St-Ignace, où les chaloupes de l'île venaient chercher les fourrures et apporter des

provisions. La chasse avait ôté fructueuse, et, comme un printemps hâtif promettait une débâcle prochaine, le capitaine Levaillant avait résolu de transporter tout son monde dans l'île pendant que la traversée était encore praticable.

Une fois là, ils attendraient, en toute sécurité, l'arrivée du navire. Bob avait rejoint la troupe ; la bouteille circula à la ronde, et Philippe, qui faisait parti de l'expédition, dit à ses hommes :

— Nous n'aurons pas de provisions à rapporter, car sitôt notre retour au camp, c'est le grand branle-bas du départ définitif.

— Bien vrai, lieutenant ! s'écria Jacques, le Normand, en exécutant une pirouette. J'ai envie de chanter !

— Prends garde, dit Marcel, les loups-garous ne chantent pas, ni les revenants non plus.

— Au diable, tes imbéciles de compatriotes, avec leurs contes de ma mère l'oie, riposta Jacques. Nous allons revoir la France.

— Ne vas pas juger les Canadiens par cette poignée d'ignorants. Nous avons trop de sang français dans les veines pour être poltrons à ce point. Nous l'avons prouvé pendant la guerre, Jacques ; crois-moi, on ne juge pas tout un peuple par quelques gens simples, qui, à un moment donné, peuvent, eux aussi faire preuve de bravoure.

— Mais tu parles mieux qu'un curé, s'écria Jacques, qui riait de la chaleur inusitée avec laquelle s'exprimait son camarade. Tu es donc un monsieur déguisé.

— Je ne suis pas autre chose que le chasseur Marcel, que tu connais depuis deux ans ; mais dans mes voyages, j'ai acquis un

peu d'instruction. C'est tout, il n'y a pas de mystère dans ma vie. Si je me suis laissé emporter, et que j'aie oublié mon langage habituel, c'est que je ne veux pas que toi, Jacques, un garçon de bon sens, tu puisses juger mes compatriotes par ces pauvres gens qui n'ont jamais quitté leur village.

— Bien dit, Marcel, je les ai vus à l'œuvre, moi, vos compatriotes, puisque j'ai combattu à leurs côtés… Mais je suis surpris comme Jacques ; je vous croyais de l'école du père Vincent.

— Avant d'avoir observé peut-être, dit Marcel, en riant d'un bon rire. C'est drôle, la vie, mon lieutenant.

— Attention, les enfants ! dit de Seilhac qui s'était engagé sur la glace avec Bob, le capitaine doit nous envoyer des chaloupes. Suivez-moi de près.

Quelques minutes s'écoulèrent dans le silence le plus profond. Enfin, on entendit un bruit de rames, et Charlot cria :

— Qui vive ?…

— Vivent les nuits sans lune, répondit la voix joyeuse du capitaine Levaillant.

— Vous avez fait une bonne traversée, capitaine ? demanda Philippe en serrant la main de Levaillant.

— Oui, et nous allons profiter de ce temps calme pour déménager notre camp. Comment allez-vous là-bas ?

— Très bien, Georges a grande hâte de partir, la guérison d'Odette n'est plus qu'une question de temps.

— Et M Merville ?

— Elle est morte, il y a quinze jours, repentante de ses crimes, en implorant le pardon de Marguerite.

— Ainsi Marguerite est retrouvée ? s'écria le capitaine. Ah ! les pauvres petites vont donc être libres et heureuses enfin !… Je vais avec vous, si notre ami, Bob, consent à me remplacer…

— Avec plaisir, capitaine. Mais je vous demanderai de me laisser Marcel, si vous n'y voyez pas d'inconvénient.

— Gardez Marcel et Charlot, mon ami. Nous serons assez de monde sans eux.

— Pardon, capitaine, dit l'espiègle en avançant son minois futé. Si vous vouliez en laisser un autre à ma place ?…

— Et pourquoi cela, méchant gamin ?

— Parce que je suis curieux de voir la binette du père Vincent, quand y saura que c'est Bob qui vous remplace.

— On ne s'accorde donc pas avec le père Vincent, mon fiston ? demanda Levaillant, qui riait de bon cœur.

— Comme chien et chat, capitaine.

— Faites excuse, mon officier, dit Corentin, mais j'resterions ben avec monsieur Robert.

— Viens Corentin, monsieur de Seilhac a beaucoup de choses à vous apprendre, capitaine. Dans cinq jours, les chaloupes seront ici, au revoir !…

— Bon voyage et heureux retour, dirent les chasseurs qui restaient.

— Le retour, c'est le départ pour la France, cria Jacques. Vive la Normandie !

— Chut !... dit Philippe, restons fantômes, notre sécurité est à ce prix... Nous avons un chemin de raccourci par les bois ; au lever du soleil, nous serons loin.

Levaillant et Philippe prirent la tête de la troupe, et de Seilhac raconta au capitaine, attentif, les événements de ces derniers jours.

— Vous auriez dû avertir M. de Villarnay, dit le capitaine.

— Bob a craint de le contrarier. La présence de Marguerite pouvait agir sur l'esprit d'Odette, et l'empêcher de suivre Georges, lorsqu'elle saura qu'il n'est pas son frère. Et puis le sentiment de sa responsabilité lui pèse tant à ce pauvre ami, que nous avons jugé inutile de l'inquiéter davantage.

— Tout cela est bien étrange, murmura Levaillant pensif. Ce Bob qui se trouve être un baron authentique ; j'ai toujours soupçonné un mystère dans sa vie... Mais la pauvre Marguerite va encore souffrir...

— Elle va épouser Harry et retrouvera une famille chez ses vieux amis.

61

UNE FANTAISIE D'ODETTE.

Elle était très intriguée, ce matin, la petite Odette. Elle venait de trouver sur sa table un paquet et une ptite boîte. Elle appela Angèle :

— Sais-tu ce que c'est ? demanda-t-elle en montrant les deux objets. Paul est-il venu dans ma chambre ?

Angèle ouvrit des yeux étonnés.

— Non, ma petite, il est parti avec ses hommes pour le camp de Marcel. J'ai pas vu d'autre monde que l'père Yves.

Odette déplia le paquet ; il contenait une robe de velours bleu qu'elle reconnut aussitôt :

— Ma robe ! dit-elle, qui peut l'avoir apportée ici ? Voyons cette boîte.

Elle l'ouvrit et poussa une exclamation de joie :

— Mes bijoux ! Regarde Angèle, cette bague, elle me vient de ma mère. Ce médaillon, c'est l'oncle d'Harry, M. Murray, qui me l'a donné. Lily en avait un semblable. Mais qui les a apportés ici ?...

— Voyons M Odette, venez déjeuner, et ne vous agitez pas comme ça. On viendra à l'savoir, allez, dit la bonne vieille.

Odette la suivit et se mit à table. Le père Vincent entra.

— Le capitaine est-il ici ? demanda-t-il.

— Non, répondit Angèle. Que lui voulez-vous au capitaine ?

— Ben, dit le bonhomme un peu embarrassé, c'était pour y dire comme ça, qu'on a vu des sauvagesses dans les alentours du

p'tit camp.

— Des sauvagesses ! dit Odette, oh ! que je voudrais les voir… Allons-y père Vincent… Le vieux se gratta la tête, indécis.

— Bédame mam'zelle, j'sais ben que l'capitaine a dit d'pas vous contredire, mé, vous m'ner par là… Tout d'un coup, y s'raient pas toutes seules.

— Vous êtes un peureux, dit Odette en colère. Je le dirai à Paul, je veux…

Mais le père Yves entrait, la jeune fille se précipita vers lui.

— Papa Yves, je veux aller au petit camp. Il fait beau et il y a bien longtemps que je ne suis sortie…

Prompte comme l'éclair, Odette avait gagné sa chambre, elle en sortit, transformée.

Avec sa longue robe de velours bleu, sur le corsage duquel étincelait le médaillon d'argent, elle avait l'air d'une princesse de légende.

— Vous ne refuserez pas de m'emmener, maintenant, dit-elle câline. Voyez comme je suis belle… J'ai trouvé tout cela sur ma table, ce matin. Paul m'expliquera ce mystère… Partons, venez Angèle.

— Mais il faut que j'aille au-devant des chasseurs qui reviennent de l'île. Le capitaine m'a envoyé pour ça.

— Cela ne fait rien, je les reverrai plus tôt, dit Odette. Partons.

— Après tout, murmura le vieux Breton, cela devait arriver, un jour ou l'autre. À la grâce de Dieu.

Odette avait pris le bras d'Angèle ; le chemin qui conduisait au petit camp longeait la rivière. Ce chemin, entretenu par les chasseurs, était assez beau ; aussi la jeune fille entraînait sa compagne qui avait peine à la suivre.

Àmi-chemin, on rencontra la troupe qui revenait de l'île. Odette pressa le pas, et dans sa précipitation, elle lâcha le bras de le vieille servante. La rivière, à cet endroit, était fort escarpée. Levaillant, qui avait reconnu la jeune fille, jeta un cri :

— Prenez garde, Odette ! Mais avant que le père Yves put la retenir, la pauvre enfant glissait sur la berge et disparaissait sous les flots.

Deux hommes s'y jetèrent en même temps : c'étaient Philippe et Jacques.

— Courez chercher Marguerite et Nanette, père Yves, cria le capitaine, et vous, ma bonne, courrez faire chauffer des couvertures, accompagne-la, Charlot !

— Venez, dit le jeune garçon, et ne craignez rien, ma bonne Angèle, votre maîtresse est en bonnes mains. Dépêchons-nous !

. . . . . .

Le père Vincent attendait avec anxiété l'arrivée de Georges. Il croyait rendre service à celui-ci en lui racontant la rencontre que Pierre, l'un des chasseurs, avait fait le matin même.

— Les chasseurs de l'île ne sont pas encore arrivés ? demanda Georges en entrant.

— Non. capitaine, y sont en r'tard, j'pense, répondit Pierre.

— Vous êtes seul ici, où est le père Vincent ?

— Il est à côté. M Odette est allée au camp avec Angèle et le père Yves.

— C'est vrai, murmura le jeune homme, il y a longtemps qu'elle a envie de faire cette promenade. Il fait beau, cela va lui faire du bien.

Il alla rejoindre le père Vincent.

— C'est vous qui êtes le gardien ici ? dit-il en entrant.

— Ben oui, mam'zelle Odette a voulu sortir. Ah ! capitaine, y s'en passe des choses, allez…

— Quelles choses ? Encore de vos histoires qui ne tiennent pas debout.

— Elles étaient pourtant ben déboutés, quand Pierre les a vues, mon capitaine. Et pis, la belle robe et la belle médaille que M Odette a trouvées sur sa table, à matin, c'est-y encore des histoires ?

— Voyons, dit Georges agacé, expliquez-vous ! Qu'est-ce que Pierre a vu ?

— Deux sauvagesses qui se sont cachées. Quand ils l'ont aperçu. Vous trouvez pas ça épeurant ? Et ces belles choses qu'on trouve comme ça dans l'bois, tout d'un coup !

— Cette robe, l'avez-vous vue ?

— Mais oui, M Odette s'est habillée avec, une robe bleue, et sur le corsage la médaille d'argent qui r'luisait comme un soleil… Même qu'elle était belle avec ça, comme les anges du bon Dieu !

Georges réfléchissait, cette robe, il l'avait vue à Odette. Mais qui l'avait apportée au camp ?… Et ces deux sauvagesses ?… Que venaient-elles faire, si près deux ? Autant de questions que le jeune homme ne pouvait résoudre… Ah ! si Philippe était là !

La porte, qui s'ouvrait sous une poussée brusque, arracha Georges à sa pénible préoccupation. C'était Charlot et Angèle.

Le poêle était chaud. Angèle tendit des couvertures à Charlot, qui les installa près de la flamme. Puis elle se mit en devoir de préparer le lit.

— Odette ! que lui est-il arrivé ? dit Georges d'une voix étranglée.

Mais la porte s'ouvrait de nouveau, et le capitaine Levaillant entra portant Odette évanouie.

— Vite, ma bonne, déshabillez-la et enveloppez-la de couvertes bien chaudes. Vous, monsieur de Villarnay, préparez un cordial, ce ne sera rien.

62

LE VOILE SE DÉCHIRE.

Les hommes s'étaient retirés dans le camp voisin pendant qu'Angèle donnait ses soins à Odette.

Cinq minutes plus tard, lorsque le capitaine Levaillant apporta le cordial préparé par Georges, il se heurta à un groupe de trois personnes qui arrivaient en sens inverse.

— Bonsoir, capitaine, dit une voix.

— Marguerite ! Ah ! vous arrivez à point. Portez vous-même ceci à Odette.

Marguerite, toute tremblante, s'approcha du lit où la malade commençait à reprendre ses sens. Elle la souleva dans ses bras.

— Bois, petite sœur, dit-elle doucement.

L'enfant but et renverra sa tête en arrière. Angèle s'approcha avec une bougie, alors la figure de Marguerite se trouva en pleine lumière.

Odette la regarda un instant, puis elle dit d'une voix très lente :

— Si je rêve, ah ! ne me réveillez pas !

— Tu ne rêves pas Odette, c'est bien moi, regarde ! Et elle enleva sa coiffure.

— Marguerite ! ah ! ma sœur, enfin…

— Et moi ! dit Nanette, en s'approchant à son tour.

— Ma bonne Nanette aussi, que je vais être heureuse ! Puis, tout à coup, ses traits prirent une expression de poignante angoisse.

— Je me souviens, dit-elle, cet homme qui est venu tout à l'heure… Marguerite !… nous n'avons plus de frère…

Ainsi les deux années qui venaient de s'écouler n'existaient plus pour la pauvre enfant, elle reprenait la vie au jour où sa mémoire avait manqué.

Le capitaine Levaillant s'approcha avec Georges.

— Il y a deux ans que notre Paul nous a quittés, dit-il, mais vous avez un autre lui-même près de vous, ma chère Odette. Venez ici, monsieur Georges.

Celui-ci s'approcha vivement. Il était très pâle.

— Georges, murmura la malade, les yeux fixés sur le visage du jeune homme. En effet, c'était l'ami de Paul. Vous lui ressemblez étrangement. On ne m'avait pas trompée.

— Puisque je lui ressemble, laissez-moi continuer à le remplacer, chère Odette, dit-il doucement.

— Cette voix, je la reconnais… Elle m'a bercée bien des fois. Et quand je l'entends vibrer à mon oreille, je crois toujours que le voile qui existe entre moi et le passé va disparaître… Marguerite se pencha sur le lit.

— Souviens-toi, chère petite, dit-elle, que depuis de longs mois, monsieur de Villarnay n'a cessé d'être pour toi le plus dévoué des frères.

Odette se souleva lentement sur sa couche.

— Maintenant, je comprends tout, murmura-t-elle, j'ai été folle, n'est-ce pas ?… Ne craignez pas de me répondre, ajouta la jeune fille, le voile qui me dérobait un partie du passé se déchire… Aidez-moi à le soulever tout à fait… Parlez, monsieur de Villarnay, vous qui m'appelez votre petite sœur, et que je prenais pour mon frère… Parlez…

La voix de la jeune fille était frémissante, et la fièvre donnait à son regard une étrange fixité.

— Dites-lui tout, de grâce, murmura Marguerite alarmée.

Georges, très ému, raconta sa première rencontre avec Odette, et l'illusion de la pauvre enfant ; le mensonge qu'il s'était permis, dans l'espoir de hâter sa guérison, puis le drame horrible qui l'avait obligé de la recueillir chez lui. L'arrivée de Philippe, le même soir, l'insistance d'Odette pour les accompagner. À mesure qu'il parlait, les traits de la jeune fille perdaient leur fixité inquiétante, et le sourire revenait sur ses lèvres. Lorsque Georges eut…

— Ainsi vous me pardonnez de vous avoir laissé cette illusion que j'étais votre frère, petite Odette ?

— Cette douce illusion m'a guérie ; vous êtes mon frère par les soins dont vous m'avez entourée. Je veux rester votre sœur, Georges. Celui-ci serra la petite main qu'il avait gardée dans la sienne. Le capitaine Levaillant, heureux du bonheur de tous ces êtres, qui étaient pour lui une famille, chuchota à l'oreille de Philippe :

— Hein ! il va bien notre ami Georges ! Ma parole, ce sont des fiancés que nous allons ramener en France.

— Bagasse, je crois que vous avez raison, capitaine, dit de Seilhac en riant. Mais Odette les observait, elle fit un signe à Levaillant :

— Qu'avez-vous à rire ? dit-elle. Vous moquez-vous de moi, par hazard ?

— Je ris de vous voir enfin heureuse, mes petites, mais c'est assez d'émotions pour ce soir. Bonne nuit, et, à demain ; Nanette, je vous les confie. Empêchez-les de bavarder, il faut qu'elles reposent.

— Soyez tranquille, capitaine, je vais éteindre les lumières.

— Fameux moyen, Nanette ! dit Philippe qui riait aux larmes. Viens-tu Georges ? Bonne nuit, mesdames !

— Bonne nuit, méchant moqueur, répliqua Odette, et la porte se referma sur les trois hommes qui gagnèrent le camp principal.

63

CHARLOT TRIOMPHE.

L'excitation était grande parmi les chasseurs. L'accident arrivé à la demoiselle, l'arrivée inattendue du capitaine de l'île, l'absence de Bob et du petit Breton, autant que le long conciliabule qui avait lieu dans le camp d'à côté, ne contribuaient pas peu à mettre les têtes en ébullition. Seuls, les pères Yves, Jacques et Charlot ne prenaient aucune part à l'entrain général.

Le vieux Breton fumait sa pipe. Jacques, armé d'un couteau, façonnait un joli coffret qu'il destinait à Odette, et Charlot, la tête rejetée en arrière, semblait méditer quelques malices.

— Y a longtemps que je l'dis, s'écriait le père Vincent, en prenant une pose d'orateur. Vous « risiez » de moi quand j'vous disais qui y avait queuque chose qu'y allait mal. Ben ! vous l'voyez au jour d'aujourd'hui. L'Bob est pas r'venu, et c'est l'capitaine de là-bas qui s'amène ; et pis ces sauvagesses ! Si on v'nait dire que les Anglais arrivent, ça m'surprendrait pas.

— Moé, c'qui m'démanche, dit Pierre, cé les sauvagesses. On m'ôtera pas d'l'idée que cé des hommes déguisés en femmes.

— Ça s'pourrait ben, mais s'ils r'viennent du p'tit camp, m'est avis que ce vieux coquin d'Yves, qui fume là-bas comme un tuyau doit en savoir queuque chose, pisque c'était lui qui gardait, dit un autre.

— On allait jamais dans ce camp-là, nous autres. Y avait peut-être ben longtemps qu'elles étaient là les sauvagesses.

— T'es un menteur, Vincent, cria Jacques le Normand avec colère. Pas plus tard que l'aut'e jour, t'es v'nu écornifler au p'tit camp ; même que j't'en ai conté une bonne. Voyons, Charlot, conte donc l'histoire des bêtes à grands poils, moé ça me fait tromper pour finir ma boîte.

Charlot, qui cherchait depuis plus d'une heure quelle manière il pourrait employer pour faire taire le père Vincent, ne se fit prier que pour la forme.

— Il y avait une fois, mes amis, dans un p'tit coin de la Nouvelle-France, un camp de chasseurs, braves comme l'épée du roi, et unis comme les doigts de la main. Ces braves gens avaient pour cuisinier, un bonhomme pas mal grognard, qu'on appelait… J'vas t'y vous dire son nom, les amis ?…

— Oui, oui, parle Charlot, crièrent les chasseurs en battant des mains.

— Ferme ta boîte, ou ben, j'vas t'la fermer, polisson ! cria le père Vincent en essayant de se jeter sur le jeune homme. Les autres chasseurs qui riaient à se tordre, l'en empêchèrent.

— Là, dit Charlot, ironique. C'est-y moi qui l'as dit vot'nom !… Pourquoi que vous vous fâchez, mon père Vincent ?

— Canaille ! polisson ! hurlait le vieux que les chasseurs avaient peine à maintenir. Je t'étranglerai, galopin !…

— Doucement, dit Levaillant en entrant dans la pièce. Qui parle d'étrangler ici ?

Sous le regard sévère du capitaine, les rires cessèrent, et le père Vincent, enfin libre, bondit sur Charlot… Mais la main de fer du capitaine le tira en arrière et le jeta sur un banc.

— Reste-là, dit-il, et vous autres, racontez-moi les motifs de cette scène. Parle Jacques !

Jacques raconta les insinuations du père Vincent, sa jalousie contre Bob, et l'espionnage qu'il faisait du petit camp, l'histoire des bêtes fantastiques que lui, Jacques, avait été obligé d'inventer pour se débarrasser du bonhomme, sans trahir le secret de Bob et du lieutenant. Enfin, sa dernière assertion qui avait provoqué la querelle, à laquelle l'entrée du capitaine avait mis fin.

— Je vous avais déjà averti, Vincent, dit Levaillant d'un ton ferme, que votre envie de tout savoir et de toujours soupçonner le mal, pouvait avoir des conséquences regrettables. S'il ne s'était pas trouvé quelqu'un pour vous ridiculiser, et faire rire à vos dépens, peut-être que les chasseurs vous auraient pris au sérieux, et cela eut amené la discorde. Et toi, gamin, continua le capitaine, en s'adressant à Charlot, agissais-tu seulement par malice en te moquant sans cesse du père Vincent ?

— Moi, capitaine, je me rappelais toujours que le lieutenant avait dit qu'il répondait de Bob comme de lui-même ; et puis, je l'aimais beaucoup Bob, il était si bon.

— C'est bien, Charlot, dit Philippe. Alors, tu vas être bien content d'apprendre que ton ami Bob s'appelle en réalité le baron Robert de Kermor.

— J'ai Connu son grand-père, dit le père Yves et sa mère, mam'zelle Yvonne, était ma sœur de lait.

Et devant son auditoire attentif, Philippe raconta la touchante histoire de Bob. Puis la découverte de Marguerite, le désespoir et la maladie de la jeune fille, le vœux héroïque du jeune homme pour sauver cette vie qui ne tenait qu'à un fil, il dit la promesse faite par Bob de conduire Marguerite vers sa sœur tout en gardant le secret sur sa retraite, puis enfin, le voyage mystérieux, en compagnie des deux Bretons, et l'installation de Marguerite et de Nanette au petit camp.

— C'étaient les sauvagesses, aperçues par Pierre, dit Jacques en riant.

— Quelles aventures ! dit Levaillant, j'espère que le calme est enfin venu pour mes petites amies ; quant à M. de Kermor, nous allons l'engager à nous suivre en France.

J'en serais très heureux, dit Georges. Odette va avoir besoin de figures amies, une fois là-bas. Angèle va nous suivre, sans doute, mais j'ai l'intention de garder le père Yves et Corentin, s'ils y consentent.

— Et moi ? demanda Charlot, mam'zelle Odette ne me voit pas d'un mauvais œil, et je la fais rire, je serais une distraction pour elle, ajouta l'espiègle avec un clin-d'œil à Georges, qui, malgré ses préoccupations, ne put s'empêcher de rire.

— À présent, mes amis, dit Philippe, qui baillait à se décrocher la mâchoire, vous admettrez que voilà une journée bien remplie. Nous avons bien gagné quelques heures de repos. Voyons, père Yves, le chapelet !…

Après la prière tous les chasseurs gagnèrent leurs lits, mais le capitaine Levaillant et Georges de Villarnay causèrent longtemps à voix basse.

64

SÉPARATION.

Le lendemain, Odette ne se ressentait plus de l'accident de la veille. La première personne qu'elle aperçut en ouvrant les yeux fut Marguerite, qui guettait son réveil.

— Oh ! que c'est bon de t'avoir près de moi, Marguerite, dit-elle en l'embrassant. Tu resteras toujours près de moi, maintenant.

La jeune fille secoua la tête.

— Te souviens-tu d'Harry, Odette ?

— Harry ! je crois bien, et Lily, et nos bons amis Jordan : comme je serais contente de les voir !

— Se suis la fiancée d'Harry, Odette.

— C'était le vœu de maman et de M. Murray ; tu vois que je me souviens. Mais Georges va venir, aide-moi à m'habiller. Marguerite lui tendit une robe.

— Encore une de mes robes, murmura Odette.

— Monsieur Georges vous demande, mam'zelle Odette, vint dire Angèle.

Georges n'était pas seul, le capitaine Levaillant l'accompagnait.

— Bonjour, ma petite Odette, dit le vieux marin en posant un baiser sur le front de la jeune fille, on ne s'en souvient plus de cet accident ?

— Non, dit Odette, en tendant la main à Georges, qui la regardait, anxieux. Je suis très bien ce matin, c'est si bon, voyez-vous de vous revoir tous.

— Viens déjeuner Odette, dit la vieille Nanette, toute heureuse de servir son enfant retrouvée. Ces messieurs attendront, ajouta-t-elle en riant.

— Nous avons à causer de notre avenir, ce matin, dit Marguerite en se levant de table. Je disais à Odette que mon mariage avec Harry O'Reilly était décidé… Georges regarda Odette qui rougit.

— Et vous, Odette ? demanda-t-il. Qu'avez-vous décidé ?

— Je ne voudrais pas quitter Marguerite… Mais vous partez, Georges…

— Monsieur de Villarnay est obligé de partir, petite, outre qu'il a une famille qui l'attend en France ; il est lié par un serment à la compagnie des chasseurs.

— Il m'en coûte beaucoup de vous quitter, ma chère Odette. Mais, écoutez mon histoire, vous aussi, Marguerite…

Et le jeune homme dit les motifs de son départ de France, le désespoir de sa mère et de sa sœur, et les dures conditions exigées pour son rappel en France.

— J'aime mon pays, ajouta-t-il en terminant, mais si ma mère et ma sœur, seules avec deux vieillards, n'avaient pas besoin de moi, je ferais bon marché d'une grâce arrachée plutôt que donnée de bon cœur.

Odette, très émue, regarda sa sœur qui avait les larmes aux yeux.

— Suis l'impulsion de ton cœur, ma chérie ; tu as un beau devoir de reconnaissance à remplir vis à vis de monsieur de Villarnay.

Odette vint tendre les deux mains à Georges.

— Nous irons consoler les êtres chéris de là-bas, dit-elle simplement.

Georges mit un baiser sur les petites mains qui se tendaient si spontanément.

— Alors, nous sommes fiancés, nous aussi, Odette ?

— Oui, et je la verrai partir sans trop de regrets, sachant que vous la rendrez heureuse, dit Marguerite.

— Cette séparation ne sera pas de longue durée, dit alors le capitaine Levaillant. Notre ami, Georges, a l'intention de revenir au Canada.

— En effet, mon père est très vieux ; peut-être même n'est-il plus de ce monde à l'heure qu'il est. Ma carrière militaire est finie. J'espère de décider ma mère à nous suivre ici, lorsque ma sœur sera mariée.

— Je vais régler cette grave question, dit de Seilhac qui venait d'entrer. Si ma cousine, Éva, veux m'accepter pour mari ; penses-tu que ma tante consentira à m'accorder sa main ?

— Grand fou ! dit Georges qui ne pouvait s'empêcher de rire de l'air important qu'esseyait de prendre son cousin.

— J'emmène Angèle, dit Odette. Vous voulez bien, mon ami ?

— Mais certainement, ma chérie. Serez-vous contente Angèle ? La bonne vieille s'essuya les yeux avec son tablier.

— J'aurais pas osé le demander, murmura-t-elle.

— Maintenant, nous allons régler les conditions du départ, dit Levaillant. Demain, dans la matinée, Charlot, Jacques et moi, nous allons partir en avant, afin de conduire Marguerite et Nanette chez elles. Les autres escorteront Odette et Angèle. Vous n'emporterez aucun bagage, à part les couvertures. Nous vous rejoindrons quelque part, dans le chemin de la Basse-Bretagne. À présent, comme il faut songer à tout pour assurer notre sécurité, vous allez vous installer chez vous Marguerite, et si on vous interroge, dites que vous êtes allée faire un voyage. Tous les soirs à partir du 20 courant, observez l'horizon dans la direction des îles ; le signal de notre départ sera un grand feu allumé sur notre île. Je crois que la lueur de ce feu, montant dans la nuit, se verra de très loin. Alors, vous l'apercevrez de vos fenêtres, et vous

prendrez la route de Québec, pendant que nous voguerons vers la France.

Les préparatifs ne furent pas longs. Le soir, on se réunit au camp principal ; Marguerite et Odette avaient voulu passer cette dernière soirée avec les chasseurs.

— Je voudrais bien voir la binette de ceux qui vont trouver ces camps, prêts à les recevoir, dit Jacques.

— Bah ! il s'écoulera des années avant qu'on les découvre.

— Mais si vous le permettez, capitaine, je vais leur laisser un renseignement ! dit Charlot.

— Donne-leur ce que tu voudras, riposta le capitaine Levaillant qui riait d'avance.

Il y avait de la chaux dans un coin du camp ; Charlot en prit un peu qu'il délaya avec de l'eau, puis il cloua de grandes écorces de bouleaux aux parois de la pièce, sur lesquelles il écrivit en lettres d'un pied ces mots : « Manoir des Fantômes Blancs ».

Cette dernière malice de l'incorrigible gamin fit rire tout le monde. C'était un heureux dérivatif aux pensées d'adieux et de longue séparation qui mettaient une angoisse au cœur des jeunes filles.

La prière fut longue et fervente de part et d'autre. À la veille d'un si long et incertain voyage, chacun éprouvait le besoin d'implorer la protection du ciel.

Le lendemain, vers dix heures, tout était prêt pour le premier départ. Marguerite très pâle, mais calme, serra les mains de tous

les chasseurs, réunis autour d'elle et, prenant Odette dans ses bras, elle l'embrassa longuement.

— Tu ne m'oublieras pas, disait l'enfant qui pleurait. Ah ! ne t'avoir retrouvée que pour te perdre.

— Nous reviendrons bientôt, ma chérie, dit Georges en détachant Odette des bras de sa sœur, songe qu'une famille nous attend là-bas, et nous reviendrons tous ensemble. Au revoir, Marguerite, priez pour nous, bonne Nanette et mes amitiés aux bons amis de Québec.

— Mon meilleur souvenir à M. de Kermor, répondit Marguerite, et après un dernier baiser à Odette et un geste amical à Angèle, elle prit place sur la traîne qui l'attendait. Nanette, après un gros baiser à Odette, dit à Georges en lui serrant la main :

— Ramenez-la bientôt. Au revoir.

Deux heures plus tard, le reste de la troupe se mettait en marche. Odette, rassérénée, souriait au père Yves, et battait des mains lorsqu'un lièvre montrait ses longues oreilles à travers les branches.

65

LE SIGNAL.

Trois semaines se sont écoulées depuis l'arrivée des chasseurs dans l'île, et, au moment où nous les retrouvons, un navire les attend à quelques encâblures du rivage. Il ne reste plus que

Jacques et Charlot dans l'île, les autres sont réunis sur le pont du navire.

Il était huit heures du soir, le temps était beau et le St-Laurent, très calme, semblait un vaste miroir où se reflétaient les étoiles.

Jacques et Charlot rejoignirent leurs compagnons et la chaloupe qui les avait amenés fut hissé à bord. On partait. Soudain, une immense gerbe de feu monta dans le ciel, éclairant la nappe liquide à plusieurs milles à la ronde. C'était le signal promis à Marguerite.

— À genoux, mes enfants ! cria le capitaine, faisons un vœu à Notre-Dame pour le succès de notre voyage. Et le capitaine, tête nue, prononça la formule du vœu qui fut répétée par tous les assistants.

— Le cantique, maintenant, ordonna le capitaine.

Et Jacques, qui possédait une belle voix de basse, commença ce vieux cantique, si sublime dans sa naïveté :

Notre Dame de la Garde,
Très digne Mère de Dieu,
Soyez notre sauvegarde
En tout temps et en tous lieux.

Le navire filait rapidement sous la brise grandissante ; le capitaine commença l'« Ave Maris Stella ». Cette fois, ce fut un chœur puissant qui s'éleva vers le ciel ; Robert, Georges, Philippe et Odette mêlèrent leurs voix à celle du capitaine tandis que bien loin derrière eux l'incendie allumée sur l'île colorait l'horizon de rouges lueurs.

. . . . . .

Marguerite attendait avec impatience le signal fourni par le capitaine Levaillant. Aussi, ce fut avec une joie intense qu'elle vit s'élever dans le ciel, le reflet de l'incendie allumée par les chasseurs.

— Nous partons demain, dit-elle à Nanette. Allons chez le père Baptiste.

Le père Baptiste était le propriétaire d'une goélette qui faisait un service de cabotage entre Québec et les paroisses échelonnées le long du fleuve. Marguerite lui avait demandé de la transporter à Québec.

— Êtes-vous prêt à partir demain, monsieur Baptiste ? demanda la jeune fille.

— Oui, mam'zelle, au p'tit jour, si vous êtes parée.

— Je le serai, dit Marguerite, amusée par le mot du vieux marin qui la traitait tout comme si elle eut été sa goélette.

Le lendemain soir, nos voyageurs mettaient le pied sur le quai où la petite goélette avait l'habitude d'accoster. Les voitures étaient rares à cette heure, cependant, le père Baptiste finit par en trouver une qu'il amena tout triomphant à ses passagères.

— Cé pas la voiture à Monseigneur, dit-il, mais ça mène tout d'même.

— Prenez cette rue, dit Marguerite au cocher, je vous avertirai lorsque nous serons rendus.

La maison de M. Jordan se trouvait située, à peu près où sont aujourd'hui les magasins Paquet.

— C'est ici ! dit tout à coup la jeune, dont le cœur battait à se rompre. Elle mit deux écus dans la main du cocher :

— Voilà pour vous, mon ami, dit-elle en montant les marches du perron. Et, sans prendre le temps de frapper, elle ouvrit la porte et vint tomber dans les bras de M Jordan.

— Marguerite ! s'écria celle-ci, chère petite, d'où viens-tu ?…

— Marguerite ! répéta Lilian qui accourait à son tour. Quelle joie pour Harry et pour nous tous !

— Tu nous reviens pour de bon, cette fois ? dit M. Jordan en embrassant la jeune fille.

Maggy vint prendre Marguerite par le bras.

— Nanette m'a dit que vous n'aviez pas soupé ma chérie. Venez, vous causerez après.

Marguerite, entourée de toutes ces figures amies, sentait peu à peu se calmer ses nerfs. Elle se mit à table à côté de Nanette et mangea d'assez bon appétit.

Lorsqu'elle eut fini, on l'installa dans un fauteuil, et l'on se groupa autour d'elle.

— Tu dois avoir bien des choses à nous dire, dit Lilian en appuyant sa tête sur l'épaule de son amie.

La jeune fille n'eut pas le temps de répondre que la porte s'ouvrit, et Harry entra. En apercevant sa fiancée, il bondit vers elle :

— Marguerite !… ma chérie, vous m'êtes enfin rendue !… Quel bonheur !

— Oui, Marguerite qui revient pour ne plus vous quitter, répondit la jeune fille.

— Chère petite amie, murmura le jeune homme, en prenant place à côté de sa fiancée, n'avez-vous rien à nous apprendre ?

— La meilleure de toutes les nouvelles ! j'ai retrouvé Odette !…

— Odette ! mais où est-elle ? s'écrièrent toutes les voix.

— Odette est partie hier soir, avec messieurs de Seilhac et de Villarnay, et une vieille femme, la servante de celui-ci. Le capitaine Levaillant les conduit en France, où il retourne lui-même, après avoir passé l'hiver au Canada.

Devant la mine étonnée de ses auditeurs, Marguerite se mit à rire.

— Voyons, mes bons amis, ne me regardez pas avec de tels yeux, je ne suis pas folle. Écoutez-moi : Vous rappelez-vous de Bob ?

— Oui, dit M. Jordan, ce sauvage aux yeux bleus et dont la vie était pour nous un mystère.

— Il se nomme en réalité, le baron Robert de Kermor… C'est lui qui m'a fait retrouver Odette.

Et Marguerite commença le long récit que nos lecteurs connaissent. Tout le monde écoutait, presque religieusement, ce récit mouvementé qui mettait des larmes dans tous les yeux et

rendait les respirations haletantes. Maggy même avait déserté sa cuisine et ne quittait pas la narrative des yeux.

— Pauvres Georges ! dit Harry, combien tout cela devait répugner à sa nature loyale ; mais il va retrouver sa famille et il a réussi à guérir Odette. Dieu le récompensera en lui donnant une fiancée.

— J'espère qu'il nous la ramènera bientôt, notre chère petite, soupira M Jordan. Comme nous allons être longtemps sans nouvelles.

— J'espère en avoir cet automne, répondit Marguerite. Le capitaine Levaillant est fatigué de sa vie aventureuse, il m'a dit qu'il avait l'intention de vendre son navire, afin de venir se fixer près de nous. S'il peut réaliser sa fortune au cours de l'été, il est tout probable que nous le verrons arriver avant l'hiver.

— Tu crois qu'Odette n'insistera pas pour le retenir ? dit Lily, elle l'aimait beaucoup.

— Je ne crois pas, elle a tout un personnel que Georges va installer dans son château. D'abord la vieille Angèle, une Canadienne dévouée comme Nanette et Maggy ; puis le père Yves, un vieux Breton qui ne voit rien de plus intéressant au monde que la demoiselle et M. de Kermor. Georges doit engager ce dernier à passer l'hiver avec eux, avant de continuer ses études. Il y a encore un jeune chasseur, du nom de Charlot, un loustic qui peut faire rire les pierres. Tout cela compose à notre chérie une cour assez imposante dont la comtesse sera la reine, et M de Villarnay et Odette les princesses…

— Cela finit comme un conte de fée, dit M Jordan.

— Nous avons notre conte à terminer, nous aussi, dit Harry en riant. Comme je ne veux pas que ma princesse disparaisse encore une fois, nous ferons la noce le plus tôt possible.

— Va pour la noce, dit M. Jordan tout joyeux. Occupez-Vous des préparatifs, mes enfants, je me charge des frais.

Il était très tard ; on se sépara. Mais les deux jeunes filles qui partageaient la même chambre causèrent encore bien longtemps.

Un mois plus tard, le mariage eut lieu. Le général Murray et quelques officiers assistaient au repas de noce. Après les félicitations d'usage, M. Jordan dit au général en lui tendant la main.

— Qui aurait dit, général, lorsque nous avons visité Paris en compagnie de votre oncle Arold, qu'un jour nous devions nous retrouver ici ?... vous, l'un des vainqueurs, et moi l'un des vaincus...

Le général serra la main de son hôte.

— L'avenir est le secret de Dieu, dit-il, et souvent ses décrets divins déconcertent notre pauvre science humaine.

Un vieil officier, qui se tenait à l'écart, s'approcha de M. Jordan.

66

AU CHÂTEAU DE VILLARNAY.

Pendant que ceci se passait au Canada, la vie s'écoulait bien triste pour les habitants du vieux manoir.

Le comte était mort peu de temps après le départ de Philippe, et le vieux Jacques l'avait suivi à quelques jours d'intervalle. La comtesse et sa fille eussent été bien seules sans les visites fréquentes de M. D'Orsay, revenu en France après la guerre. Le vieux gentilhomme s'intéressait beaucoup aux pauvres femmes, il les aidait par ses conseils : mais son grand âge ne lui permettait pas de veiller aux immenses propriétés qui composaient le Villarnay. Il avait chargé de ce soin, un homme recommandé par un ami, mais dont la figure sournoise déplaisait à la comtesse.

On était aux premiers jours du mois d'août, et la nuit tombait sur une journée de chaleur suffocante. De gros nuages noirs, qui semblaient recéler la foudre dans leurs flancs, se poursuivaient dans le ciel sombre ; tout faisait présager un orage prochain. La comtesse frappa sur un timbre.

— Fermez les fenêtres, Rémy, dit-elle au domestique qui se présenta, et envoyez-moi Marie. Savez-vous où se trouve M. Blaise ?

— Dans la cour, madame la comtesse.

— C'est bien, allez… L'orage s'annonce terrible, dit M de Villarnay en se tournant vers Éva.

— Terrible en effet, que je plains les pauvres voyageurs que cette tempête va surprendre sur la route.

En ce moment, le roulement d'une voiture, lourdement chargée, ébranla le pont-levis, et, un coup de cloche impatient fut sonné à la grille. Un lourd carrosse entra dans la cour et une voix habituée au commandement jeta cet ordre au domestique :

— Mets les chevaux à l'écurie, et vite !

— De quel droit donnez-vous des ordres ici ? cria l'intendant qui accourait.

Mais il se sentit griffé aux épaules par deux mains nerveuses, pendant qu'une voix sarcastique lui criait :

— Du droit qu'a le maître de céans de rentrer chez lui à toute heure. Rappelle-toi de ça, mon bonhomme !

Les domestiques, attirés par le bruit, accouraient avec des lanternes. Un cavalier venait de rentrer dans la cour ; l'intendant se précipita pour lui barrer le passage. Mais la comtesse et Éva apparaissaient sur le haut du perron, venant au-devant des visiteurs.

— Ma tante ! crie une voix, dites donc à cet imbécile de me laisser passer.

— Philippe ! cria Éva, en s'élançant pour courir à la rencontre du jeune homme. L'ombre qui couvrait les premières marches du perron l'empêcha de distinguer un groupe qui montait, elle vint tomber dans les bras de Georges qui la berca sur son cœur.

— Ma petite Éva ! je te revois enfin… Maman, attendez-moi, je monte. Éva l'embrassa, encore, et Georges, entraînant Odette, vint se jeter au cou de sa mère, trop émue pour parler.

Philippe arrivait avec Éva :

— En voilà une surprise, ma bonne tante. Voyons Georges, égoïste, ne l'accapare pas, cette tante chérie ; il nous la faut un peu… N'est-ce pas, Odette ?

Odette, un peu pâle et les yeux humides, regardait les effusions de ces êtres qui se revoyaient après une si longue absence.

Elle sourit à Philippe :

— Ne troublez pas leur joie, dit-elle

Mais sa voix avait rappelé la comtesse et son fils à eux-mêmes. Georges prit la main d'Odette.

— Je vous amène une fille, ma mère : M Odette Merville, la sœur de mon ami Paul. Embrassez-la, maman.

— Puis-je vous le donner, ce doux nom ? demanda la jeune fille en appuyant sa tête sur l'épaule de la comtesse.

— Oui, chère petite. Viens embrasser ta nouvelle sœur, Éva. Celle-ci s'approcha, et d'un geste caressant, elle releva la jolie tête, toujours appuyée sur l'épaule de M de Villarnay.

— Ah ! la jolie enfant ! dit-elle. Et vous voulez bien être ma sœur chérie ? Venez que nous fassions connaissance.

— Bon, dit Philippe, je vais peut-être avoir mon tour. Chère tante, n'aurez-vous pas un mot pour un pauvre neveu qui soupire depuis une heure.

— Grand fou ! dit la comtesse en le serrant dans ses bras. Que faudrait-il à cette tête de gascon pour devenir sérieuse ? Le jeune homme haussa les épaules avec un geste comique :

— Trois quarts de siècle de plus, chère tante !

Georges présenta Angèle à sa mère.

— Vous êtes la bienvenue, ma bonne, dit la comtesse. J'ai besoin d'une aide intelligente pour conduire les domestiques ; vous serez cette aide, si vous le voulez.

— Je n'ai pas l'habitude des belles maisons, dit Angèle. Monsieur Georges vous dira ousqu'on a passé l'hiver. Mais j'connais ses goûts et ceux de mam'zelle Odette, j'ferai mon possible.

— J'ai appris notre malheur en route, dit Georges à sa mère, et j'avais hâte de vous rejoindre, sachant que vous étiez seule avec Éva et de jeunes serviteurs. À propos, chère maman, quel est ce grossier personnage qui m'a interpellé au moment où je donnais, un ordre au domestique ?

— Ce doit être l'intendant, soupira la comtesse.

— J'arrive à temps pour protéger ma mère. Demain, nous réglerons le compte de ce rustre. Dans quelques jours, mes chasseurs seront ici avec mon ami, le baron de Kermor qui va passer l'hiver ici. Vous ne serez plus seule…

— Que Dieu le veuille, mes chers enfants. Ce sera bon de sentir ma vieille demeure peuplée de cœurs dévoués et d'enfants chéris.

— Ma tante, dit Philippe, toutes ces émotions creusent l'estomac ; si on nous servait un souper quelconque. Je suis sûr que notre petite Odette meurt de faim.

— Parlez pour vous, méchant taquin, riposta la jeune fille.

— J'ai donné des ordres à la cuisine, dit Éva. On a servi un souper froid. Venez, petite Odette.

— Commencez par servir M. de Seilhac, dit celle-ci, autrement il pourrait prétendre que j'ai grand faim.

— Méchante !… dit Philippe, en la menaçant du doigt.

— Tu n'a pas volé cette réplique, farceur incorrigible, dit M de Villarnay qui riait de tout son cœur. Pourquoi taquiner cette enfant ?

— Par habitude, chère tante, et aussi dans un but intéressé. Ne riez pas, c'est ma manière, à moi, de cajoler ma future cousine, afin qu'elle me tolère sous son toit.

— Idée bien digne d'une tête de méridional, répliqua Georges.

— Le jeune homme que j'ai vu dans la cuisine doit être un de vos élèves, cousin Philippe ? demanda Éva.

— Charlot ! celui-là n'a pas besoin de maître, et pourtant, il est Canadien…

— Cela ne prouve rien, répliqua M de Villarnay. Les Canadiens sont les descendants de braves pionniers partis de tous les points de la France. Pourquoi ce jeune homme n'aurait-il pas dans les veines un peu de sang gascon ?

C'était logique, aussi tous se mirent à rire. La comtesse se leva de table et s'approcha d'une fenêtre. La tempête qui menaçait depuis l'après-midi, était alors dans toute son horreur. Le vent, soufflant avec rage, tordait la cime des grands chênes du parc ; les éclairs, se succédant sans intervalle, mettaient de longs zigzags de feu dans le ciel sombre, et les éclats de tonnerre, répercutés par l'écho des hautes montagnes, produisaient un grondement continuel.

— Quel temps ! murmura M de Villarnay, et que je bénis Dieu de n'être plus seule. Georges, tu me dois le récit des événements qui se sont passés depuis le départ de Philippe. Suivez-moi au salon.

On la suivit, de Seilhac qui marchait près des jeunes filles dit à sa cousine en lui pinçant le bras :

— je n'ai pas eu le dernier mot ce soir, ma belle Éva ; mais prenez garde… Et vous aussi, princesse Odette, gare…

— Oui, si vous voulez vous faire griffer, on vous conseille d'y venir, répondirent, les deux nouvelles amies en prenant place près de la comtesse.

Georges alors raconta tout ce qui s'était passé depuis que Philippe l'avait quitté à la ferme aux érables : son installation à St-Thomas et son départ pour la forêt, ou un serment solennel les confinaient jusqu'au retour au pays ; il dit la touchante histoire des sœurs de Paul, celle non moins touchante de Bob et le dévouement de celui-ci, puis la guérison d'Odette et la séparation des deux sœurs au moment de leur départ pour l'île. Il parla du signal inventé par Levaillant pour avertir Marguerite, puis l'embarquement.

— Quel enchaînement de circonstances, dit la comtesse, et comme la main de Dieu est visible dans tout ceci. J'ai hâte de connaître M. de Kermor.

— Vous l'apprécierez comme nous, chère tante, dit Philippe, et pourtant c'est le côté comique de nos aventures que Georges a laissé dans l'ombre.

— Contez nous donc cela, mon cousin, demanda M de Villarnay.

Alors Philippe raconta, avec sa verve méridionale, les soupçons du père Vincent, ses insinuations perfides contre Bob, et les espièglerie de Charlot, leur voyage à St-Thomas et l'espionnage

exercé par le vieux autour du camp que gardait Jacques le Normand, l'histoire des bêtes à grand poil, inventée par celui-ci, et enfin, l'arrivée des sauvagesses qui avaient mis le comble à l'émoi du vieux chasseur. Puis il termina son récit en parlant de l'affiche clouée par Charlot aux parois de la cabane. Ce fut un rire général.

— Maintenant, allons nous reposer, mes enfants, dit la comtesse. Quelle bonne nuit, nous allons passer !

— Laissez-moi remplacer Angèle pour cette nuit, dit Éva, en entraînant Odette. C'est si bon d'avoir une petite sœur. Vous me donnez l'illusion d'avoir retrouvé ma chère Valentine.

— Et moi, celle de n'avoir pas quitté Marguerite, répliqua l'enfant en embrassant M de Villarnay.

Jacques, le père Yves et Corentin arrivèrent au château le lendemain. Ils trouvèrent Charlot qui les attendait dans la cour.

L'intendant qui, depuis le matin, surveillait les agissements de Charlot, voyant que celui-ci ouvrait la grille, s'écria furieux :

— De qui tenez-vous la permission d'introduire ces manants ici ?

— Manant toi-même ! cria Jacques. Nous sommes les serviteurs de M. de Villarnay, et nous entrerons, en dépit de ta figure de fouine.

— Là, dit Corentin, ne vous fâchez pas l'homme. C'est-y que vous croyez être le maître ici, censément.

— Faudrait voir, dit à son tour le père Yves ; on va en causer à M. Georges tout à l'heure.

— Bonjour, mes amis, dit Georges qui arrivait d'une promenade dans le parc.

— Bonjour capitaine, dit Jacques. Ce qu'il faut monter pour atteindre votre château. Et, encore, on ne voulait pas nous laisser entrer.

— Qui est-ce qui s'opposait à votre entrée ? demanda Georges.

— Cet homme, dit Charlot, le même d'hier soir.

— Qui êtes-vous ? demanda Georges.

— Je suis l'intendant de M la comtesse, répondit l'individu avec hauteur.

— Est-ce par ses ordres que vous empêchez les gens de pénétrer au château ?

L'homme ne répondit pas.

— Allez m'attendre avec vos livres dans mon cabinet de travail. Je suis le comte de Villarnay et c'est moi qui commande ici désormais. Venez, mes amis, toi aussi Charlot.

Ils gagnèrent le château et Georges vint présenter les arrivants à sa mère.

— Voici notre futur intendant, dit-il, en désignant Jacques ; le père Yves est un grand ami d'Odette, il l'accompagnera dans ses promenades. Corentin et Charlot s'occuperont de l'écurie jusqu'à nouvel ordre.

— Ça me connaît, capitaine, répliqua le jeune Breton. J'étions valet au château de chez-nous avant d'être marin.

— Et moi, je suis un garçon d'habitant, dit Charlot.

— Voyez-vous, cela se trouve à merveille, dit Georges. On va vous servir un verre de vin, et vous serez libre jusqu'au dîner. Viens Jacques.

Celui-ci avala son vivre de vin, et suivit le comte.

L'intendant était là. Georges, averti par sa mère examina les comptes avec l'aide de Jacques. Ils constatèrent bientôt la mauvaise foi de l'individu ; la comtesse ne s'était pas trompée.

— Je pourrais vous livrer à la justice, dit Georges d'un ton sévère. Je me contente de vous congédier. Voici six mois de gages, allez vous faire pendre ailleurs. L'homme sortit, furieux de se voir démasquer si vite ; comme il regrettait maintenant d'avoir voulu jouer au maître. En sortant du château, il passa près d'un groupe où se trouvaient Éva et une autre jeune fille, en compagnie des gens arrivés le matin. Au moment de franchir la grille, la voix gouailleuse de Charlot lui cria : « Bon voyage, et au plaisir de ne jamais te revoir… »

Robert de Kermor et le capitaine Levaillant arrivèrent quelques jours plus tard. Ils furent reçus à bras ouverts par tous, et surtout par M de Villarnay, qui attendait avec impatience les fidèles amis de son fils.

Le bon curé du village vint, tout joyeux du retour de Georges, et lorsqu'il apprit que M. de Kermor se destinait aux missions, il s'offrit pour lui aider à continuer ses études, en attendant son entrée au Séminaire. Robert accepta, et bientôt, pris tout entier par ses études sérieuses et par la vie amicale qu'il menait au château de Villarnay, il sentit le calme revenir peu à peu dans son âme…

Le souvenir de Marguerite lui revenait, très doux, comme la caresse d'une affection de sœur.

Le mariage de Georges et d'Odette devait se célébrer dans un mois, lorsqu'un matin, Philippe se présenta chez sa tante :

— Ma tante, dit-il résolument, nous nous aimons Éva et moi, et nous avons décidé de nous marier en même temps que Georges, avec votre consentement, bien entendu. La comtesse caressa la tête brune qui se penchait vers elle.

— J'attendais cette demande et j'en suis heureuse, murmura-t-elle. Valentine, elle-même, doit y sourire du haut du ciel.

— Je vais souvent prier sur sa tombe, dit le jeune homme pensif. Chère petite amie !...

Les deux mariages furent célébrés un mois plus tard. L'hiver se passa dans une intimité. M. D'Orsay et le bon curé étaient les seuls visiteurs qui fussent admis dans ce cercle de famille, peu désireuse de renouer des relations avec ceux qui les avaient délaissés au temps du malheur.

Le printemps vint faire un vide dans cet intérieur réuni, Robert de Kermor partit pour le Séminaire, emportant les regrets de tous. Le capitaine Levaillant et Corentin partirent à leur tour pour la Bretagne. Corentin allait chercher sa promise pour la ramener au château et le capitaine espérait gagner l'Angleterre sur une barque de pêcheurs et une fois là, comme il connaissait la langue anglaise, il comptait s'engager sur quelque vaisseau et gagner ainsi le Canada.

M. D'Orsay possédait encore des amis à la cour. Il apprit par eux que Georges et son cousin étaient rayés définitivement des

cadres de l'armée française. Ils pouvaient habiter la France, mais on les ignorait complètement à la cour.

Cet espèce d'ostracisme pesait beaucoup à ces âmes fières, et M de Villarnay qui devinait la pensée intime de Georges et de son neveu, fut la première à leur conseiller de quitter la France.

On décida donc qu'on laisserait Jacques, le père Yves, Corentin et sa femme au château, et que l'on irait tous ensemble passer quelques années au Canada.

La mort de M. D'Orsay et du bon curé, survenant à quelques mois d'intervalle, vint rompre les derniers liens qui attachaient nos amis à la France.

Fin de la quatrième partie.

67

Le capitaine Levaillant était parvenu à gagner le Canada. Il apportait d'excellentes nouvelles à ses amis, qui lui firent fête.

Il leur dit que les familles de Villarnay et de Seilhac formaient le projet de revenir au Canada, mais que la difficulté des communications rendait leur voyage presqu'impossible pour le présent.

Harry avait encore des amis très influents en Angleterre. Il les mit en communication avec le comte de Villarnay, espérant que par leur entremise, les deux familles pourraient s'embarquer sur l'un des rares navires qui faisait voile pour le Canada.

Cela demanderait un temps considérable, mais enfin, il était permis d'espérer.

Trois ans se passèrent ainsi ; Marguerite était mère maintenant d'un mignon chérubin auquel on avait donné le nom de Paul.

Il n'avait que deux ans, le cher petit être, et déjà des rivalités s'élevaient autour de son berceau. M Jordan et les deux servantes le disputaient à Marguerite qui riait et les laissait faire.

M. Jordan et le capitaine réclamaient aussi leur part des gâteries à prodiguer à l'enfant.

— Avec votre goût pour la vie de famille, vous auriez dû vous marier, mon vieil ami, disait M Jordan.

— Je n'ai pas le temps, voyez-vous, chère madame, répondait le capitaine en clignant de l'œil, mais je n'ai que quarante-huit ans et je vais y réfléchir.

Ses réflexions furent si sérieuses, qu'un soir il se présenta chez M Bernier.

— Vous me connaissez depuis 20 ans, ma bonne amie, dit-il. Vous êtes seule et moi aussi. Pourquoi ces deux isolements réunis ne formeront-ils pas un bonheur passable ! Nous adopterons une orpheline et nous aurons ainsi l'illusion d'une famille.

M Bernier tendit la main au capitaine :

— J'accepte, dit-elle, et je vais abandonner les affaires. Je gardais cette auberge pour mon neveu, mais il est parti, et je suis sans nouvelles depuis longtemps.

— Vous m'avez jadis parlé de cet enfant, alors au Séminaire. Quel était son nom ?

— Charles Bernier, mais nous l'appelions plus souvent Charlot.

— Charlot ! s'écria le capitaine. N'était-il pas de petite taille, avec une figure espiègle et des yeux noirs brillants ?

— Mon Dieu ! dit M Bernier, vous l'avez rencontré ?

— Celui qui correspond à ce signalement était à mon service, depuis plus de deux ans. Je l'ai laissé au château de Villarnay. On l'aime beaucoup là-bas. Il reviendra sans doute avec M. Georges.

— Que Dieu vous entende, mon ami, je serais si heureuse de revoir cet enfant.

Un mois plus tard, Harry apportait la nouvelle qu'un navire venait d'entrer dans le port.

— Si nos amis étaient à bord, soupira Marguerite.

— Notre chère Odette ! dit M Jordan. Je voudrais pourtant la voir avant de mourir !

— Qui parle de mourir ? dit une voix joyeuse.

Et la figure animée de Philippe s'encadra dans la fenêtre ouverte.

— Monsieur de Seilhac ! s'écria Marguerite, et Odette ?

— Quelque part sur la route, j'ai voulu être le premier à vous faire pressentir l'heureuse nouvelle.

— Les voilà ! cria Nanette.

On se précipita au devant des chers voyageurs. M Jordan, après avoir embrassé Odette, enleva le bébé que portait la jeune femme, et tendit la main à Georges :

— Soyez le bienvenu, monsieur de Villarnay, vous et les vôtres, ajouta-t-elle.

Georges présenta sa mère.

— C'est une famille nombreuse qui vous arrive, ce soir, dit la comtesse en serrant la main de M. et M Jordan.

— Une famille qui ne fera qu'une avec la nôtre, madame la comtesse, répondirent gracieusement ceux-ci.

Philippe vint présenter sa femme et sa fille, une ravissante enfant de deux ans.

— Deux filles de plus, madame, dit Éva en embrassant M Jordan.

— Ah ! chère petite, que nous allons être heureux !

Odette et Marguerite étaient restées l'une près de l'autre. Georges et Philippe s'approchèrent d'elles avec M de Villarnay et Éva.

— Odette me dit que vous êtes une mère pour elle, dit Marguerite, voulez-vous être la mienne aussi ?

La comtesse l'embrassa, et s'assit à côté d'elle.

Odette attira Éva vers Marguerite.

— Notre sœur Éva, dit-elle.

— Et votre nièce, Valentine, dit Philippe en plaçant sa fille sur les genoux de la jeune femme.

— Et voici, ma chère petite Lily, dit Harry, qui apportait le bébé d'Odette. Comme notre chère religieuse va être contente de vous voir tous.

Le lendemain, Robert de Kermor, ou mieux le père Robert, et son ami, le vieux Breton, vinrent faire une visite d'adieu, le père Robert allait évangéliser les sauvages, et Yves ne voulait pas quitter le fils de sa chère Yvonne.

Robert paraissait heureux du bonheur de ses amis, et en leur serrant la main au moment des adieux, il promit de revenir dans un an.

— J'aurai peut-être un petit Robert à vous présenter alors, dit Philippe en riant. Le missionnaire sourit à cette plaisanterie qui tendait à égayer le moment de la séparation.

— Dieu vous garde, dit-il, et il s'éloigna…

Charlot était allé tout droit chez M Bernier dont il ignorait le mariage. Ce fut Levaillant qui le reçut :

— Nos amies sont arrivés, dit le capitaine, mais veux-tu me dire ton nom ?

— Inutile, capitaine, je suis ici chez ma tante.

— Alors, viens embrasser ton oncle, dit Levaillant.

Ainsi tous nos héros étaient réunis à Québec, sauf la vieille Angèle qui, s'étant attachée à Corentin et à sa femme, n'avait pas voulu les quitter.

— Vous allez retrouver votre vieille Nanette, avait-elle dit à Odette, laissez-moi près d'Anaïk, qui serait trop seule dans ce grand château où vous reviendrez j'en suis certaine.

. . . . . .

Deux ans plus tard, le père Robert revenait à Québec, un peu fatigué par ses travaux apostoliques. Ses supérieurs exigèrent qu'il se reposât, avant de retourner dans ses missions lointaines.

Àla première visite qu'il fit chez ses amis, Philippe, après lui avoir serré la main, alla chercher un joli enfant qui jouait dans son berceau et l'apporta au missionnaire.

— Voici mon petit Robert, dit-il. Bénissez-le mon père, cela lui portera bonheur.

FIN

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/Les_fant%C3%B4mes_blancs. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : lire-gratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.